



L'ESPRIT

D E S

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

M A I, 1779.

T O M E V.

H U I T I E M E A N N É E.



A P A R I S,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province, rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot*, Imprimeur - Libraire , & à M. *Miuss*, Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A-Amsterdam, chez *Van-Harrevelt*, Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

A Stockholm, à M. *Gjorvel*, Bibliothécaire du Roi, pour toute la Suede.

A Pragues, chez *Wolfgang-Gerle*, Libraire.

A Vienne, chez *Græffer*, Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets, dans l'*Esprit des Journaux*, sont priés de les adresser au Directeur du Journal, chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT DES JOURNAUX.

*CODE des loix des Gentoux , ou réglemens des
Brames , traduit de l'Anglois d'après les ver-
sions faites de l'original écrit en langue Samf-
crette. A Paris, de l'imprimerie de Stoupe ,
rue de la Harpe , vis-à-vis la rue S. Seve-
rin. 1778. Avec approbation & privilege
du roi. Un volume in-4to. de 402 pages ,
avec des planches en taille-douce.*

QUel que soit cet ouvrage , il étoit tou-
jours important de le publier , puisqu'il , peut
nous donner une idée précise des usages &
des mœurs des Indiens , mais sur-tout puisqu'il
peut être de la plus grande utilité à ceux des
Européens qui sont établis dans l'Inde & y
rendent la justice aux Indiens qui vivent par-
mi eux ; on peut , à la faveur de ce code ,
établir un systême d'administration & de juris-
prudence plus conforme aux loix du pays , &

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

par conséquent plus agréable aux nations indiennes qui sont fort attachées à leurs loix nationales. C'est le but que les Anglois se sont proposé en faisant recueillir ces loix éparées dans plusieurs ouvrages. Les Indiens ont toujours eu de la répugnance à communiquer leurs sciences & sur-tout leurs loix, & il a fallu, dit-on, toute l'adresse & toute la fermeté de M. Hastings, gouverneur-général des établissemens anglois, pour obliger les brames à révéler ces grands secrets. C'est donc à son zèle & à son activité que nous devons cet ouvrage. Pour compiler ce code, on a fait venir de tous les cantons du Bengale les brames les plus savans; ceux-ci ont extrait des différens ouvrages écrits en langue samscretane les décisions & les jugemens; on les a traduits en persan, sous les yeux d'un de ces brames; & c'est d'après cette version que M. Halhed en a fait une traduction angloise, la plus littérale qu'il a pu: ainsi, dit-il, toute la disposition du livre, la division particuliere des matieres & les tournures de phrase appartiennent en entier aux brames. A présent M. Halhed s'occupe à apprendre la langue samscretane, afin de se mettre à portée de nous procurer de nouvelles connoissances sur l'Inde. On ne peut que l'encourager à suivre un travail si utile.

Dans le compte que nous avons à rendre de cet ouvrage, il y a deux choses à considérer : 1^o. l'ouvrage même qui est entièrement de jurisprudence : 2^o. la préface du tra-

ducteur , dans laquelle il s'agit de la haute antiquité de ce même ouvrage & de son authenticité.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur ce qui concerne la jurisprudence contenue dans cet ouvrage ; les traducteurs anglois & françois ont déjà prononcé sur cette partie , & nous nous bornons ici à rappeler leur jugement auquel nous sommes persuadés que tout lecteur souscrira. Ce code , disent-ils , annonce un peuple corrompu dès l'enfance ; les distinctions odieuses des différentes castes en souillent toutes les pages. Excepté les mutilations ordonnées presque par-tout contre les castes inférieures , ces loix respirent quelquefois la douceur & l'humanité ; sur les successions & le partage des propriétés , elles ne sont pas moins sages que celles des autres nations ; mais en général elles manquent de suite , de proportion & de justesse. Après avoir prononcé sur un cas , il est assez ordinaire de voir le législateur donner brusquement une décision différente sur un autre cas qui a du rapport au premier. Les loix sur le faux témoignage & sur le mensonge , sont contradictoires & surprenantes. Dans l'administration de la justice on indique des moyens bas & puériles. Quelques-unes des peines paroissent indécentes ou ridicules , & il y en a d'atroces contre des actions innocentes ; il y a des réglemens puériles , & un acharnement contre les femmes qui nous révolte. (*) En général,

(*) Dans le vingtième chapitre du code , sur ce qui

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

L'esprit de ces brames , qui sont législateurs depuis un tems immémorial dans l'Inde , est , suivant les traducteurs , si plein de préjugés , qu'après avoir donné des preuves éclatantes de sagesse , il retombe tout-à-coup dans l'absurdité. Ces loix , ajoutent-ils , subsistent depuis des milliers d'années , & on est bien étonné d'y trouver la connoissance de quelques arts qu'on avoit cru très-modernes. Tel est le monument de la jurisprudence d'un peuple qui semble avoir instruit tous les autres , & qui depuis sa réunion n'a changé , à ce que l'on prétend , ni de

concerne les femmes , il est dit : *six choses caractérisent les femmes*, 1°. une passion désordonnée pour les bijoux , les ajustemens brillans , les habits magnifiques , & les nourritures délicates ; 2°. une concupiscence immodérée ; 3°. une violente colere ; 4°. un ressentiment profond ; 5°. le bien que fait un autre , paroît un mal à leurs yeux ; 6°. elles commettent des actions désordonnées.

Avec une telle opinion , il n'est pas possible que les loix soient bien favorables au sexe. Cependant ce même chapitre accorde aux femmes , qui remplissent exactement leurs devoirs , toute protection & des récompenses ; il inflige des peines contre le mari injuste ou méchant. C'est à la fin de ce chapitre , qu'il est recommandé à la femme , de se brûler avec le cadavre de son mari. Toute femme qui se brûle ainsi , est-il dit , accompagnera son mari en paradis ; & elle y restera trois *crores* & 50 *lacks* d'années : si elle ne peut pas se brûler , elle doit conserver une chasteté inviolable : si elle reste toujours chaste , elle ira en paradis ; si elle ne conserve pas sa chasteté , elle ira en enfer.

mœurs ni de préjugés. Une pareille conclusion est aussi révoltante que le code lui-même, & elle ne peut flatter que les partisans aveugles des antiquités de l'Inde, qui incrédules pour ce qui est admis dans leur pays, portent la crédulité à l'excès quand il s'agit d'absurdités étrangères.

Ce code est tiré de différens auteurs anciens. Le premier de ces auteurs est *Munnoo*, qui a écrit l'an 1010 du premier âge du monde. Il date son ouvrage de la nuit de la pleine lune du mois *Bhâdum*. Un second nommé *Jage-Bulk* date le sien d'un mercredi du commencement de la lune du mois *Sewum*, de l'an 95, du second âge. Voilà une exactitude qui paroît imposante; mais rapprochons la durée & l'époque de ces différens âges, telles que M. Halhed les donne; par-là nous saurons quelle antiquité l'on attribue à ces livres. Le premier âge, suivant M. Halhed, a subsisté pendant trois millions deux cens mille ans; le second, pendant deux millions quatre cens mille ans; le troisieme, pendant un million cinq cens mille ans; le quatrieme subsiste encore; il s'en est déjà écoulé près de cent mille ans, & il doit durer quatre cens mille ans. D'après ce calcul, *Munnoo*, auteur du premier ouvrage, vivoit il y a plus de sept millions d'années, & *Jage-Bulk* le second, il y a environ quatre millions d'années. De pareilles absurdités, nous osons le dire, peuvent se proposer & se soutenir dans l'Inde, & non pas en Europe; mais, dit-on, nos idées sont trop

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

bornées. *Il est impossible*, dit M. Halhed en parlant de ces différens âges, *d'accorder ces différentes époques avec les idées bornées que nous avons de l'ancienne durée du monde.*

M. Halhed ne nous paroît pas avoir assez approfondi le système indien ; ces différens âges dont il parle sont autant de mondes qui se sont succédés , après avoir été entièrement détruits & bouleversés. Il faudroit supposer que chacun de ces mondes a été en tout semblable au précédent , & que ce qui existoit dans l'un a été rétabli dans l'autre ; ensorte que dans chacun de ces mondes il y ait eu une nation indienne qui , malgré le bouleversement général de l'univers , ait conservé ses anciens monumens , & que dans chaque renouvellement d'une nation indienne il y ait eu pareillement un *Munnoo* & un *Jage-Bulk* qui chacun ait composé un ouvrage que d'autres *Jage-Bulk* avoient composé dans les mondes précédens. Voilà ce que doit admettre M. Halhed pour soutenir son sentiment : mais n'est-ce pas abuser du public que de proposer de pareilles idées ?

» Cette matiere , ajoute-t-il , ne restera guere
» moins obscure , en convenant avec d'habi-
» les auteurs , que la plupart des écritures sa-
» crées des Gentoux furent composées vers le
» commencement du quatrieme âge ; car alors
» on passe tout d'un coup à l'ère du déluge ;
» catastrophe dont ces auteurs ne font pas
» mention une seule fois , & qui cependant au-
» roit été trop frappante pour qu'on l'eût ou-

» bliée & qu'on en eût parlé légèrement dans
» cette partie du monde. A la vérité les bra-
» mes préviennent cette objection, en disant
» que tous leurs livres sacrés furent écrits
» avant le tems où nous plaçons Noé, & que
» d'ailleurs le déluge ne s'est pas étendu jus-
» qu'à l'Indostan. «

Les Indiens ne sont donc pas d'accord sur l'époque de leurs livres, malgré les dates précises qui y sont jointes; en voici d'autres qui, en les plaçant au commencement du quatrième âge, leur enlèvent des millions d'ancienneté. Quoique ce dernier sentiment soit plus modeste, nous ne l'admettons pas davantage, surtout sur la parole de M. Halhed, qui est peu instruit de l'histoire de l'Inde. *Munoo & Jage-Bulk* peuvent n'avoir point parlé du déluge; mais si M. Halhed avoit consulté d'autres auteurs indiens, il auroit vu que ceux-ci en font une mention très-expresse & très-claire; il auroit vu encore qu'un géant nommé Aicriban avoit enlevé les écritures sacrées des indiens, & qu'après le déluge, Vischnou les reprit pour les rendre aux hommes. C'est sur cette fable que les partisans des antiquités modernes Indiennes peuvent établir l'ancienneté de ces monumens si vantés, & la porter au-delà du déluge. Si les partisans de ces antiquités sont assez crédules pour admettre de pareilles fables, nous devons les laisser dans leur opinion, & sur-tout M. Halhed, qui emploie beaucoup de raisonnemens pour établir, non cette dernière antiquité, mais celle qui monte à plusieurs mil-

lions d'années. Le traducteur François n'a pas pu s'empêcher de dire que tous ces raisonnemens de M. Halhed *ne sont pas très-justes ; mais pour appuyer son système ;* ajoute-t-il, *M. Halhed n'avoit pas besoin de tant insister sur les preuves que semblent fournir les stances qu'il a citées.* Ainsi, comme on le voit, le traducteur François s'en rapporte au témoignage de M. Halhed & aux fables qu'il débite.

Nos deux traducteurs veulent que les Indiens aient instruit toutes les autres nations. Ils trouvent dans ces loix de l'Inde une grande conformité avec celles des peuples plus modernes : plusieurs passages prouvent, disent-ils, d'une manière incontestable, que quelques-uns des législateurs que nous connoissons ont tiré de l'Inde des croyances ou des réglemens particuliers. M. Halhed trouve de ces traits de conformité dans Moïse, dans l'écriture sainte en général, & dans les loix romaines. Mais, ajoute-t-il, on est étonné d'y voir la connoissance de quelques arts qu'on avoit cru très-modernes. On y trouve, par exemple, des canons & des mousquets. M. Halhed n'est point embarrassé pour répondre à cette difficulté, & place dans le premier âge du monde, il y a six à sept millions d'années, l'invention des machines. Tout autre auroit conclu que les loix où il en est parlé, ainsi que celles qui font mention d'arts que l'on croit très-modernes, devant être postérieures à l'invention de ces arts, ne peuvent pas être fort anciennes. Telle est la conclusion simple & naturelle que les regles de la

critique trop négligées dans cet ouvrage doivent inspirer , & cette conclusion est confirmée par l'histoire même. Si les Indiens ont eu de tout tems ces arts & ces machines , les Grecs , les Romains , les Persans & les Arabes qui ont tant fréquenté les Indiens pour le commerce , les auroient connues de bonne heure & en auroient fait usage. Or , c'est ce que nous ne voyons point. Ils ont parlé des productions de l'Inde , qu'ils alloient y chercher de l'or , des diamans , des perles , du poivre & des toiles ; aucun n'a fait mention de ces machines , quoique tous parlent des éléphans de guerre.

M. Halhed observe que les caractères samscrétiens passent pour être les lettres primitives que Brahma donna jadis aux peuples ; que ces caractères sont en usage dans le haut Indostan , c'est-à-dire , dans la partie du nord de l'Inde , & que ceux du Bengale , qui sont à-peu près les mêmes , mais corrompus , sont plus modernes. Il résulte de-là que ce sont les Indiens du nord qui ont policé ceux du midi ; & en effet , nous pouvons ajouter ici que les nations méridionales de cette contrée , ont été policées beaucoup plus tard & dans un tems assez moderne. Or , si les sciences de l'Inde ont d'abord été cultivées dans le nord , elles l'ont certainement été dans des provinces qui étoient voisines des autres peuples policés , desquels les Indiens pouvoient recevoir les arts & les sciences. Si l'Inde avoit été le berceau des sciences , elle auroit été policée toute entière avant que les Indiens portassent leurs

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sciences ailleurs; c'est ce qui n'est pas; & les Chaldéens, ainsi que les Assyriens, dont les frontières s'approchoient de l'Inde, l'ont été avant les Indiens; & comme parmi ceux-ci les Indiens voisins des Chaldéens, des Assyriens & des Perses, sont les premiers policés, il est plus naturel d'en conclure qu'ils l'ont été par ces peuples, d'autant plus qu'il est impossible de montrer un monument authentique & digne de foi, qui serve à prouver que les Indiens étoient policés douze cens ans avant J. C. En général, la civilisation des Indiens est plus moderne qu'on ne le pense.

On veut que les Indiens n'aient point changé de mœurs ni de préjugés. Mais peut-on dire que la moitié de l'Inde soit encore habitée par des descendans des premiers Indiens? Depuis Alexandre, une grande partie de l'Inde a toujours été occupée par des étrangers. Ces grandes révolutions auroient dû ramener la barbarie dans le nord & porter les sciences dans le midi; & cependant le nord a toujours été le plus policé, & le midi ne l'a été que fort tard. D'abord, après Alexandre, les Grecs occupèrent le nord de l'Inde le long de l'Indus; ils en furent chassés par une foule de Tartares qui s'emparèrent de tous ces mêmes pays & de beaucoup d'autres dans l'intérieur de l'Inde. Pendant leur domination, les Grecs d'Alexandrie, les Romains & plusieurs autres nations parcouroient les Indes pour leur commerce. On a construit dans ce pays un temple en l'honneur d'Auguste. Ensuite les Musûlmans

occuperent la moitié des Indes; Tamerlan vint après, & enfin les Mogols occuperent les mêmes pays. Au milieu de tant de révolutions, les Indiens naturels durent se retirer vers le midi & dans les isles qui sont beaucoup moins policées que les pays du nord. N'est-on pas en droit de conclure que ce sont en partie les conquérans étrangers qui ont le plus contribué à policer les Indiens; & si l'on trouve des loix romaines dans l'Inde, ne doivent-elles pas y avoir été portées par ces Romains qui y avoient fait connoître leur religion? On en peut dire autant des autres nations anciennes qui ont voyagé dans l'Inde antérieurement à celles-ci. Dans ces derniers tems, un raja Indien a fait traduire les tables de M. de la Hire, & les a mises sous son nom. Dans la suite, & ce fait étant ignoré, le raja passera pour un grand astronome, & peut être M. de la Hire sera-t-il accusé de plagiat.

Il est inutile de relever M. Halhed sur ce qu'il dit des Chinois, auxquels, comme aux Indiens, il attribue un alphabet *dès les premiers tems de leur histoire*. Jamais les Chinois n'ont eu d'alphabet; ils n'en ont point encore & ne peuvent en avoir. En général, l'auteur n'a point assez réfléchi sur les sujets qu'il traite dans sa préface; il n'est point guidé par la critique; & entêté de son système, il y avance tout au hasard. Quant au fond de l'ouvrage, c'est-à-dire, au code dont nous lui avons véritablement obligation, reste à savoir si en passant du samscritan en persan, du persan en

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

anglois, & de l'anglois en françois, il a toujours été bien rendu, & si quelques méprises ne seroient pas la cause de quelques-unes des contradictions qu'on y remarque. En second lieu, on pourroit demander si ces loix sont généralement observées dans l'Inde, habitée par une foule de nations différentes, divisées dans leur religion en un grand nombre de sectes.

La langue samscrite, autrement dite samscritane ou hanscrite, est, dit M. Halhed, très-abondante & très-nerveuse. Elle a une marche très-régulière dans ses étymologies, mais les regles de sa grammaire sont très-étendues & très-difficiles; les grammaires sont ou trop abstraites pour l'intelligence de la plupart des brames ou trop prolixes pour l'usage ordinaire. Il y a dans cette langue sept déclinaisons de noms, embarrassées par beaucoup de regles.

L'alphabet samscritan est composé de cinquante lettres, c'est-à-dire, de trente-quatre consonnes & de seize voyelles, dont six longues & six breves. Les Indiens mettent au rang des voyelles les syllabes *re* & *le*.

C'est dans cette langue que sont écrits les *Bedas* ou *Vedes*, non en vers mais en prose rimée. Sur chaque voyelle on a placé une note ou signe musical appelé *matrang*. En lisant ces livres on observe soigneusement ces distinctions de ton & de mesure, d'où résulte une espece de récitatif travaillé ou un chant; méthode assez ordinaire dans l'Orient & chez les Juifs qui ont également joints aux mots du texte de petites notes musicales. M. Halhed

donne plusieurs stances de vers de huit, de douze, de dix-neuf syllabes, sur les mots desquelles il a mis ces marques qui expriment les longues & les breves.

Après la préface de M. Halhed on trouve un discours préliminaire des brames compilateurs de ce code. Ces brames pensent que la diversité des religions & des croyances est une démonstration manifeste de la puissance de l'Être-suprême. Ils le comparent à un peintre qui, en esquissant une multitude de figures, & en répandant sur des tableaux une grande variété de couleurs, se fait une réputation, ou à un jardinier qui, en plantant différens arbustes, & faisant naître différentes fleurs, devient recommandable. Les différences & les variétés des choses créées sont, disent-ils, des rayons de l'essence glorieuse du créateur, & la contrariété des institutions est un type de ses merveilleux attributs.

C'est sans doute d'après ce principe que la religion indienne est devenue un mélange bizarre & monstrueux de tout ce que les Indiens n'ont pas fait difficulté de prendre dans les religions des peuples qu'ils ont connus. En effet, leurs docteurs parlent admirablement de la divinité, mais ils débitent en même-tems des maximes absurdes & font les actions les plus superstitieuses & les plus ridicules. Leur théologie n'est qu'un égarement perpétuel; on en va voir la preuve dans l'introduction à ce code, qui est l'histoire de la création. Ce morceau est traduit du sanscritan.

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le principe de la vérité , disent-ils , après avoir créé la terre & les cieux , l'eau , le feu & l'air , produisit un être appellé Brahma , qui servit à la création particuliere des différens êtres ; de sa bouche sortit un *Brame* ; de ses bras un *Cheterée* ; de ses cuisses un *Bice* , & de ses pieds un *Sooder*. Voilà l'origine des quatre principales castes indiennes. Le brame eut en partage les sciences & la religion.

Dans les premiers tems de la création il n'y avoit ni magistrat ni châtiment ; personne ne commettoit de crimes. Bientôt les passions se répandirent , & les peuples qui se livrerent à la débauche & à l'iniquité , osèrent manger des alimens & prononcer des paroles défendues. Aucun ne régla ses actions suivant les Bedas. On sera surpris que ces livres existassent déjà ; quoi qu'il en soit , Brahma enseigna dans les Schaster les moyens de se corriger , & institua un magistrat. Plusieurs occuperent successivement cette place ; le sixieme devenu ennemi de la religion , les brames se trouverent fort embarrassés. Ce magistrat , qui étoit de la caste de Cheterée , habita avec une femme de la caste des brames , & en eut un fils : de son mariage avec différentes femmes vinrent les castes inférieures , les droguistes , les ouvriers en métaux , les tisserands , les barbiers , les pottiers , & ainsi de toutes les autres castes dont on donne ici la descendance. On sent combien de pareilles origines sont fabuleuses.

Les brames parvinrent enfin à faire mourir ce chef corrompu. Après sa mort ils lui frot-

terent les mains ; sa droite produisit un fils tout armé & habile dans la science de la guerre, & un brame savant dans les Schasters ; de sa gauche il sortit une fille qui épousa le militaire que l'on appelloit Pert-hoo. Celui-ci devint le souverain du peuple, & fit une nouvelle distribution de castes. Mais on nous permettra de ne point entrer dans ce détail aussi ennuyeux què rempli de fables. On peut publier toutes ces folies comme étant la croyance des Indiens ; mais faire de ces peuples les instituteurs du genre-humain, c'est ce que nous ne pouvons admettre. Ensuite on expose les qualités nécessaires au magistrat ; on entend par ce mot le chef & le souverain de la nation ; les regles qu'on y établit, assez sages en général, sont simples & très-communes.

» La providence, selon ce code, a créé le
» magistrat pour la garde du peuple. Le ma-
» gistrat ne doit pas être regardé comme un
» homme : le magistrat est réellement un Dieu
» né dans ce monde sous la forme humaine.

» La providence a créé les châtimens pour
» la conservation de ce magistrat ou souverain ;
» mais si ce souverain ne punit pas selon les
» Schasters, il ruinera son royaume.... Il ne
» percevra point les tributs pendant quatre mois
» de l'année, pendant lesquels ses sujets tra-
» vailleront à leur gré à la culture de leurs
» terres. Il enverra des espions pour s'infor-
» mer de tout ce qui se passe dans son royaume ;
» il sera inexorable envers les criminels ;
» il se rendra formidable envers ses ennemis ;

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» il sera doux & humain envers ses sujets ; il
» se fera un parasol de plumes de paon ; il
» établira sept ou huit conseillers recommanda-
» bles par leur vertu , un secrétaire instruit ,
» un agent habile ; lui-même doit être juste
» & dompter ses passions. « Nous abrégeons ici
ces devoirs du magistrat , & les qualités qu'il
doit exiger de ses officiers. Ces détails seroient
trop longs & trop minutieux. « Lorsque ce ma-
» gistrat aura conquis une province , il rendra
» un culte au Dieu de ce pays , & donnera
» beaucoup d'argent & de biens aux brames
» qui y demeurent. « Cette loi a dû jeter beau-
coup de désordre dans la religion indienne , &
la rendre insensiblement méconnoissable. » Il est
» prescrit au magistrat de construire dans ses
» états de grands édifices dans lesquels il met-
» tra un certain nombre de brames savans
» dans les Bedas & les Schasteres ; il les con-
» sultera & se conformera à leur décision. En
» général , il doit pourvoir à la subsistance &
» à l'habillement de tous les brames ; autre-
» ment son royaume tomberoit dans la désol-
» lation. Il entretiendra plusieurs médecins ha-
» biles , des magiciens , des chirurgiens , des
» parasites , des farceurs , des danseurs & des
» lutteurs. Il fera punir les voleurs ; mais s'il
» ne peut les arrêter , il donnera à la personne
» volée la valeur de la chose qui lui aura été
» prise. «

Tout ce morceau , qui est assez étendu , pré-
cede le code. Celui-ci est divisé en vingt-un
chapitres , qui renferment toute la jurisprudence

indienne ; sur le prêt , la division & l'héritage des propriétés ; sur la justice , le dépôt ou fidéi-commis ; sur la vente de la propriété d'un étranger ; sur les partages , les donations , la servitude , le salaire , les baux & locations , les achats & ventes , les bornes & limites , les partages dans la culture des terres ; sur les villes , les bourgs & les amendes ; sur les dommages faits à une récolte , les expressions scandaleuses & injurieuses , l'attaque , le vol , la violence , l'adultère , & ce qui concerne les femmes. Le dernier chapitre est un mélange de différens réglemens.

Parmi toutes ces loix , quelques-unes nous paroîtront ridicules & minutieuses ; mais il faut avoir égard au climat qui les a rendues nécessaires ; d'autres ne sont telles que par l'imperfection de la police indienne & par la superstition excessive dans laquelle ces peuples sont plongés. La division des peuples par castes , & la supériorité d'une caste , sur l'autre , produisent beaucoup de différence dans les loix ; le même crime commis par un homme d'une caste supérieure , est moins puni que s'il étoit commis par un homme d'une caste inférieure ; & les brames , auteurs de ces loix , en ont adouci pour eux la rigueur.

Un examen plus particulier de ces loix nous conduiroit au-delà des bornes d'un extrait , & nous renvoyons à la lecture de l'ouvrage même , ceux qui seront curieux de s'en instruire , & d'en faire la comparaison avec les loix des autres nations. Mais quoique nous ayons for-

mé plusieurs difficultés contre les idées de M. Halhed, nous ne lui en sommes pas moins redevables de la publication de cet ouvrage intéressant; nous l'exhortons à continuer de s'appliquer à l'étude de la langue samscritane. Ce genre de travail peut le mettre à portée de nous procurer de nouvelles connoissances sur l'histoire, la religion & les mœurs des Indiens.

(*Journal des savans ; journal des sciences
& des beaux-arts.*)

*ESSAI de traduction de MICHEL DE L'HOPITAL ;
précédé de recherches littéraires, historiques & morales sur le XVI^e. siècle. Tome II. A Paris ,
chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine ,
de Madame & de madame la comtesse d'Artois , à l'hôtel de Cluny , rue des Mathurins. In-8vo. de plus de 300 pages.*

LE premier volume de cet essai , nous en fit desirer la suite (*); nous exhortâmes l'auteur d'achever son ouvrage; le public a pensé comme nous, & ces encouragemens ont produit ce second volume, qui complète la traduction des poésies de l'Hôpital. Elles sont intéressantes, non-seulement parce qu'on y voit

(*) On en a rendu compte dans le journal d'août 1778 ,
pag. 3 ---29.

à nud la grande & belle ame du chancelier ; parce que la beauté du style y répond à l'élevation & à la majesté des pensées , & qu'on y trouve par-tout cette sagesse qui , suivant le précepte d'Horace , est le principe de toute poésie (*) mais encore parce qu'elles ramènent sans cesse sous les yeux du lecteur , des tems & des personnages à jamais mémorables. Jamais la France n'a été si féconde en grands hommes , qu'elle le fut dans le siècle où vécut l'Hôpital ; & c'est ce qui a déterminé l'auteur à mettre à la tête de ce volume , un précis de l'histoire du génie & des mœurs de ce siècle , & le tableau des personnages célèbres qui illustrerent le seizième siècle. Comme c'est de l'Italie que nous vinrent les premiers traits de lumière , & qu'elle fut l'école où se forma l'Hôpital , c'est sur cette région que l'auteur porte son premier coup-d'œil. Il y considère l'état des lettres depuis Politien , & s'arrête à quelques poètes , dont il fait connoître le génie : il traduit quelques-unes de leurs poésies ; lorsqu'elles peuvent servir à caractériser leurs auteurs. Il n'oublie pas les plus célèbres astrologues , Cardan & Gauric. Il passe ensuite en France. Il remonte à François I, qu'il peint comme protégeant & cultivant lui-même les lettres & les sciences ; poète & savant lui-même , son exemple opéra la plus brillante révolution. L'auteur donne une liste raisonnée des

[*) *Scribonii recte sapere est principium & fons.*

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

écrivains du tems de François ; les premiers personnages de l'état, les femmes de la naissance la plus illustre, composoient dans tous les genres ; & tandis que Madame de Rohan faisoit représenter ses tragédies à la Rochelle, que la sœur même du roi faisoit imprimer ses œuvres, que Madame de Villeroi traduisoit les épîtres d'Ovide, & que Madame de Champ-Baudouin publioit ses œuvres de géométrie, une foule de courtisans n'étoient pas moins jaloux de la réputation de savant ou d'homme-de-lettres, que de celle que donnent les triomphes militaires. Bientôt parurent Rabelais, Ramus, les deux Scaliger, Etienne de Luzignan, né sur le trône & dominicain à Paris ; Marillac, archevêque de Vienne ; Montluc, évêque de Valence ; Noailles, évêque de Dax ; Belleforest, historien, poète & philosophe, & tant d'autres écrivains des deux sexes.

L'Hopital, dit l'auteur, étoit lié avec Rabelais ; il entendoit réciter ses vers à Marot ; Ronfard étoit son ami ; Montaigne & Amyot étoient ses contemporains ; Brantôme dînoit chez lui. Que l'on compare cependant, ajoutait-il, au ton, au goût, à la manière de l'Hopital, la grossièreté du curé de Meudon, l'indécence du valet-de-chambre de François I, l'enflure du chantre de la Franciade, le contraste sera frappant ; mis en parallèle avec l'auteur des *Essais de Morale*, ce sera Zenon encore aux prises avec Epicure ; mais Epicure, avec de la bonne foi, admirera son rival.

Nous l'avons déjà dit, l'Hopital a un grand

avantage; il écrivit ses poésies dans une langue plus poétique que ne l'est encore la nôtre, toute perfectionnée qu'elle est, & tandis que ceux à qui on le compare, écrivoient dans une langue qui sortoit à peine de la barbarie. On a dû nécessairement oublier ces premiers essais, à mesure que notre langue a fait des progrès. Par le seul effort de leur génie, quelques-uns des écrivains du siècle de François I, ont quelquefois deviné la langue; & leurs meilleures poésies, celles qu'on lit encore avec plaisir, sont celles qui sont écrites avec plus de pureté. C'est une remarque qu'on a faite à l'égard des meilleurs morceaux de Corneille. Les vers de nos poètes françois, dit l'auteur, destitués de chaleur, d'harmonie & de goût, n'avoient pas même le mérite de la naïveté. Il n'en étoit pas ainsi de nos poètes latins de ce tems. Ils avoient beaucoup plus d'instruction & de grace. Par quelle fatalité aujourd'hui encore, l'Italie s'enorgueillit-elle de Sannazar; l'Ecosse de Buchanan; l'Allemagne de Sidronius; tandis que la France, toujours indifférente sur un bien qui est à elle, ignore ou dédaigne une foule de ses compatriotes, qui ont excellé dans la langue d'Horace, & qui sont bien supérieurs à ces étrangers.

L'auteur rapporte à ce sujet quelques poésies de Macrin, avec qui l'Hôpital fut forcé. Elles sont remplies de verve, d'imagination & de sentiment. Voici deux strophes d'une ode, dans laquelle Macrin se déchaîne contre les guerres d'Italie, suscitées par les papes.

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Pasteur suprême , est-ce là votre fidélité
» pour le troupeau commis à votre religion ?
» Est-ce là l'olive de Minerve , avec laquelle
» vous pacifiez le monde sous le bon plaisir
» des Dieux ?

» Quoi ! le grand sacrificateur , le successeur
» de Pierre , iroit souiller la blancheur de la
» thiaïre , dans des ruisseaux de sang ! Il trou-
» veroit du plaisir à égorger ses enfans mal-
» heureux ! Le pasteur des fideles ne seroit
» plus qu'un loup affamé !

Les odes anacréontiques de Salmon Macrin , adressées à Gelonis , avant & après son mariage avec elle , sont peut-être encore supérieures à ses odes héroïques. L'hymen & le tems , dit l'auteur , n'éteignirent point son amour. Il lui sacrifia la faveur de François I, & sa fortune ; il alla se fixer pour jamais à Loudun , auprès de ce qu'il aimoit.

» Quoi ! s'écrie-t-il , dans une de ses odes ;
» pour le futile plaisir d'accumuler de l'or ,
» de me voir saluer par les puissances , de
» briller arrogamment à l'aide d'un bel habit
» de pourpre ; pour de si frêles avantages , je
» chagrinerois Gelonis ! mon ambition lui
» coûteroit un soupir !

» Où est-il le barbare qui me diroit d'a-
» bandonner une femme adorée , pour me
» traîner à la suite des rois & des grands ?

» O Gelonis ! jamais la pauvreté ne me
» fera amere auprès de vous ; je serois misé-
» rable comme Epictete , & pauvre comme

» Irus ,

» Irus , que mon amour me rendroit heureux encore.

Il feroit à defirer que l'auteur de cette traduction fît un choix de nos meilleurs poëtes latins , qu'il en publiât un recueil , comme quelques nations favantes l'ont fait , & surtout les Italiens , sous le titre de *Corpus Poëtarum Italorum* ; & à ce recueil , il pourroit joindre les traductions de ceux des poëtes dont il feroit plus de cas.

Après avoir fait connoître les amis que l'Hôpital eut dans la magistrature , & les hommes-de-lettres ses contemporains , il donne une idée des principaux personnages qui figuroient à la cour , quand cet homme célèbre y fut appelé. C'est par des anecdotes & des traits d'histoire intéressans , qu'il les peint.

L'Hôpital étoit chancelier depuis quelques mois , quand Charles IX monta sur le trône à 10 ans. Il montre le jeune roi avide de la gloire des armes , & paroissant au siege de St. Jean d'Angely , à découvert dans les tranchées , comme le moindre soldat de l'armée , & desirant de laisser régner son frere la moitié de l'année , pourvu qu'on lui laissât faire la guerre l'autre moitié ; mais est-ce assez pour un prince de montrer du courage , ne faudroit-il pas qu'il ne desirât d'en montrer que dans des guerres justes , & qu'autorisent la défense & la sûreté de ses peuples ? Il faut plaindre les princes élevés sans les principes de la raison & de la justice. A quel point son éducation n'avoit-elle pas été négligée , puisqu'il avoit mis au

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nombre de ses amusemens le talent de faire de la fausse monnoie ? La leçon que lui fit le cardinal de Lorraine, auquel il en montrait, étoit trop ménagée, lorsqu'il se contenta de lui dire *qu'il étoit bien heureux de porter sa grace avec lui*. Ce jeune monarque apprend qu'il s'est formé dans la capitale une troupe de jeunes enfans très-experts dans l'art des filoux ; il veut les voir opérer sous ses yeux ; il veut apprendre leurs secrets... Quels parens ne frémiroient pas en voyant de pareils dispositions dans leurs enfans ? Et tout cela est vu avec indifférence sur le trône ! Comment l'auteur des recherches paroît-il croire que son grand favori, Albert de Gondi, maréchal de Retz, petit-fils d'un meûnier de Florence, pervertit l'ame de ce prince ? Quel espoir ses premiers goûts pouvoient-ils laisser prendre de lui ? (*)

(*) *Son grand favori, Albert de Gondi, dit l'auteur des recherches, maréchal de Retz, petit-fils d'un meûnier de Florence, fin, caut, corrompu, menteur & grand dissimulateur, le rendit perfide ; il lui apprit à jurer ; & dénatura absolument le jeune monarque, qui avoit été dans sa jeunesse, accort, loyal, franc, ouvert, comme presque tous les Valois ; il le rendit comme lui un grand renieur de Dieu, & plus semblable à un sergent qui prend au collet un pauvre homme qui ne se défend point, qu'à un grand roi. Tel est l'homme qui dispose par degrés Charles IX à rendre son nom odieux par le massacre de la S. Barthelemi. . . Ce prince se per-*

Au portrait de Charles IX, il ajoute celui de sa mere (*) & ceux de ses freres, & il finit par dire que les panégyristes & les censeurs du vieux tems ont également raison, en regrettant des vertus, & en blâmant les excès de nos aïeux. L'honneur françois, ajoutait-il, étoit alors dans son lustre; mais comme il étoit autant dans l'opinion que dans le cœur, il changeoit souvent d'objets; & au lieu d'envisager la seule défense de la patrie, on s'égaroit dans les haines & les inimitiés particulières. Le plus terrible des vices de ce tems étoit la vengeance; elle employoit indifféremment le feu, le fer & le poison. C'étoit aussi le sie-

» mettoit quelquefois le plaisir cruel de *couper les têtes des ânes qu'il rencontroit*, après en avoir ce-
 » pendant payé le prix à leurs maîtres. Un jour qu'il
 » alloit faire une pareille expédition sur le mulet de
 » Lauzac, ce gentilhomme l'arrêta en lui disant : Roi
 » très-chrétien, quelle dispute avez-vous donc avec
 » mon mulet ? *Quod tibi dissidium cum mulo meo in-*
 » *tercessit, christianissime Rex ?*

(*) Les traits que l'auteur rapporte caractérisent aussi très-bien cette princesse. Nous n'en transcrivons que deux.

Quand elle étoit en colere contre quelqu'un, ou qu'elle le méprisoit, elle l'appelloit *mon ami*. Un cour-
 risan lui dit un jour : *Madame, obligez-moi plutôt de m'appeller votre ennemi.*

Malgré toutes les affaires qui l'occupoient, elle trou-
 voit encore du tems pour lire; elle vouloit voir jus-
 qu'aux satyres qui se faisoient contre elle; elle en rioit
 & disoit quelquefois : *Ils ne savent pas encore tout.*

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

cle de la calomnie ; le chancelier courut plus d'une fois le risque d'en être la victime , surtout lorsqu'il gouverna les finances ; mais l'intendant des comptes resta sur ses racines , comme un chêne vigoureux.

L'auteur finit ses recherches , qui sont presque toutes attachantes , par quelques anecdotes omises dans son premier travail. Au milieu du luxe qui régnoit alors en France , dit-il , l'Hôpital conserva sa simplicité antique ; mais étant chancelier , il se fit bâtir un bel hôtel dans la rue Geoffroy-l'Asnier. Il s'y trouvoit grandement logé avec sa famille , composée de 13 maîtres , lui , sa femme , sa fille , son gendre & neuf enfans. Il y a quelques années qu'un procureur au parlement a trouvé cette maison trop chétive & trop petite pour lui , & qu'il se logea plus convenablement ailleurs. Il est vrai que l'hôtel de Coligni est habité aujourd'hui par un frippier , celui d'Auvergne par des filles publiques , & qu'un maçon occupe la maison où logerent les trois Henris , Henri III , Henri IV & Henri de Guise , lorsqu'ils faisoient ensemble leurs études.

Outre sa terre de Vignay , l'Hôpital avoit encore un château à Val-Grand , près de Villeroy. Il y a long-tems que ce château , dont il parle magnifiquement , ne paroît plus qu'une misérable ferme , en comparaison des superbes maisons qui l'entourent , comme on voyoit à Rome bâtie en marbre sous Auguste l'habitation de Romulus couverte de chaume.

L'auteur parle ensuite des nouvelles traductions qu'il donne des poésies de l'Hôpital. » On » a trouvé, dit-il, de l'intérêt dans les premières épîtres. J'ose croire qu'on n'en trouvera pas moins dans celles-ci... On y verra » Michel de l'Hôpital rendre successivement » compte de tous ses goûts, de son zèle pour » ses devoirs, de son penchant irrésistible pour » la poésie... Quelquefois cet homme si fier » déposera toute sa roideur, deviendra courtisan... Il louera François I, qui n'est plus, » pour rendre plus touchant encore l'encens » qu'il donne à son fils, supérieur, selon lui, » au père des lettres. Catherine de Médicis, » Marguerite de Valois, le cardinal de Lorraine auront la plus grande part à ses éloges : l'Hôpital a le talent de faire acheter ces hommages par des leçons toujours utiles, » & souvent bien rudes, mais toujours dictées par le patriotisme le plus pur. Il ne » loue pas comme les autres hommes. Horace, en exaltant Auguste ou Mécène, ne vouloit que leur plaire. Le chancelier, en flattant ses maîtres ou son patron, avoit pour » but de les rendre meilleurs. « L'anonyme conseille sur-tout de lire la première épître de l'Hôpital à ses amis, & les suivantes à Pibrac, à Duferrier, à du Faye, à Corbinelli, à Vacca; on y trouvera plus d'énergie, plus de stoïcisme & de grandeur d'ame que dans les épîtres qu'il a d'abord recueillies & traduites. C'est de ces épîtres auxquelles le traducteur semble donner la préférence, que nous

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

extrairons quelques morceaux qui puissent encore augmenter le respect que nous inspire le plus illustre de nos magistrats.

L'Hôpital étoit encore à la tête des affaires, lorsqu'il rendoit compte à ses amis des reproches qu'on lui faisoit d'être moins sévère , & des raisons qu'il avoit de ne point changer... Il fait que le premier talent d'un pilote, c'est de ne présenter jamais les voiles aux vents contraires, ni de lutter contre une mer furieuse. On lui dit que c'est une folie égale de se roidir contre les favoris des rois ; que ces derniers n'aiment point les visages tristes & les fronts sévères... C'est par ces raisons & par bien d'autres qu'on voudroit ébranler l'ame d'un sage, l'écarter du chemin de la vertu , lui faire oublier l'honneur , & le rendre infâme. Il répond qu'il n'est point sorti d'un dur rocher , ni venu des Alpes glacées... qu'il ne connoît point dans la vie de bonheur plus pur que celui de l'amitié ; qu'il n'eut jamais de dispute personnelle , aucun procès avec ses voisins ; qu'il vit sans nuire ; que sa conduite est irréprochable dans l'administration publique des comptes dont il est honoré , mais que sa patrie, en lui confiant ce ministère , exige de lui la même fidélité qu'un pupille de son tuteur..., & qu'il doit entourer de sa vigilance toutes les ruses des voleurs. Il l'avoue, il est peu caressant , il ne fait nul cas du vain titre d'homme indulgent & facile , il ne veut point acquérir la faveur populaire... Cependant , lorsque des hommes modestes & retenus lui font

des demandes légirimes ; il éclaircit son front ;
il leur tend les mains , & les satisfait sur l'heure... » Je ferai donc immuable , dit-il , quel
» que soit l'événement qu'on me réserve , &
» je ferai le bien du roi , malgré lui-même « .
Il faudra repousser les demandes indiscrettes
de sa famille & de ses entours ; » mais j'aurai
» bien plus de peine , ajoute-t-il , à régir ceux
» qui se disent les enfans d'Hector ; la race
» de Priam & d'Hécube n'est pas si traitable ;
» ils prétendent que les loix ne sont pas fai-
» tes pour eux. Dans leur rang , c'est la force
» qui l'emporte , & le glaive qui décide ; quand
» ils desirent quelque chose , elle est à eux...
» La noblesse ne seroit libre & supérieure à la
» rôture qu'en vivant dans la noblesse , sans
» être retenue par les loix ni par la crainte
» des jugemens ! «... (*) L'Hôpital sait qu'il
leur est insupportable ; de son côté , il les hait
de bon cœur ; il est prêt à braver tous les pé-
rils , tant qu'il sera sûr de servir sa patrie ; il
l'a juré à l'état , & il lui a tenu parole depuis
un an que la guerre a pris naissance , malgré
tous les efforts qu'il a faits pour en arrêter le
cours : » Efforts , dit-il , qui m'ont suscité d'hor-

(*) Cette invective contre la noblesse , dont nous ne transcrivons qu'une partie ; cette ferme résistance aux volontés arbitraires & momentanées de son roi ; cette sévérité contre les déprédations de l'état , ne sont certainement pas d'un vil flatteur , qui se vend à la puissance & à l'autorité ,

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ribles combats ; on sentit bien que tant que
 » je serois là , on ne pourroit pas nuire au
 » pere de la patrie , ni à la postérité du grand
 » Capet «.

Dans une épître au fameux Pibrac , en 1562 , époque à laquelle l'Hôpital avoit cédé à l'orage dont il vient de parler , & s'étoit retiré de la cour , il entretient son ami des occupations douces qu'il s'est faites ; mais plein des désordres qui l'ont fait fuir , & qu'il attribue à ce qu'on appelle *les favoris* , il en trace un portrait que voici : » Savez-vous quels gens étranges sont
 » ces favoris ? Représentez-vous un riche altier , à l'esprit dépravé , au cœur dur , au
 » caractère superbe , enorgueilli d'une foule de
 » courtisans ; il provoque la colere & la haine
 » des hommes , il appelle la vengeance des Dieux.
 » Rempli de dédain pour les malheureux , il
 » les traite comme de vils esclaves ; oubliant
 » par combien de voies artificieuses il est monté
 » si haut , ne pensant point combien la place
 » dont il est si fier est glissante , ni combien
 » les chûtes y sont communes , il va pillant
 » tout avec les satellites & les ministres de
 » ses crimes. Il accumule les richesses dans sa
 » maison superbe ; il envahit les gouvernemens
 » & les honneurs ; il redouble sans cesse d'efforts pour continuer de régir toutes choses
 » en despote , au gré de ses caprices , & pour
 » rendre sa puissance supérieure à toutes les
 » puissances. S'il se présente à lui un homme
 » de bien & d'honneur , il dira : *Je n'ai pas*
 » *besoin de celui-là , qu'il se cherche ailleurs un*

» appui : ce n'est point de ses pareils que j'attends
 » des services , je choisis bien autrement mes mi-
 » nistres. « Ce portrait , dessiné de main de maître , a bien l'air d'avoir été pris sur la nature ; & le traducteur , qui craint qu'on ne l'attribue au cardinal de Lorraine , ou au duc de Guise , parce que ce seroit une contradiction avec l'éloge que l'Hôpital fait d'eux en plusieurs endroits , croit qu'il ne peut être que celui du maréchal de St. André.

» On voit pourtant des hommes , dit l'Hôpital , qui se soumettent à ces tyrans , & ce sont les plus vils des hommes ; ce sont ceux pour qui la liberté est le dernier des biens ; ce sont les *Daves* qui présentent de la meilleure grace du monde leurs épaules pour recevoir cent coups de bâton , pourvu qu'on leur permette auparavant d'avaler un gâteau de miel avec une bouteille cachetée. «

» Autant de grands seigneurs , dit-il dans une épître intitulée , *cause de la décadence des Empires & des malheurs de la France* , autant de rois , & presque de tyrans en France ; ce n'est pas seulement à la cour que l'on fait des cabales ; le soldat le plus inepte à l'armée ose indignement entreprendre sur l'autorité de son général , & brave ses ordres & la discipline. Nous invitons à la ruine de notre patrie les Espagnols , les Italiens , les barbares du Rhin & de l'Elbe. «

Une épître adressée au cardinal de Lorraine , qui étoit à Trente en 1562 , contient ce qu'on a pu dire depuis , de plus sensible & de plus

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vrai sur l'esprit de tolérance , qui étoit une
des vertus du célèbre chancelier. » Est-ce l'au-
» teur divin de notre religion , dit-il , qui nous
» engage à prendre nos armes contre nos fre-
» res ? Il aime tant la paix ! Eh par sa mort ne
» nous apprit-il pas à supporter la violence &
» les plus rigoureux tourmens ? Pour faire em-
» brasser sa foi , voulut-il contraindre ou ef-
» frayer par les menaces ? Non : au lieu du
» glaive , il ne nous permit que la douce per-
» suasion.... Quand la religion seroit l'unique
» cause de nos troubles , quand pour elle seule
» le son de la trompette animeroit l'ardeur de
» tant de combattans , j'ose le dire , une telle
» entreprise déplaît à Dieu.... Jamais la guerre
» ne rend les hommes meilleurs ; vainqueurs
» ou vaincus , on n'en devient toujours que
» plus coupable.... Ce n'est point là l'esprit du
» christianisme. Au commencement , le culte
» étoit simple , il étoit uniforme ; cependant quel-
» ques-uns des premiers disciples introduisirent
» un nouvel enseignement.... Cette diversité ,
» quoique foible dans sa naissance , pouvoit dis-
» perser le troupeau choisi ; mais la sagesse
» des vieillards étouffa les disputes naissantes.
» D'autres erreurs se développèrent encore dans
» les âges suivans ; elles se dissipèrent non
» pas avec la massue d'Hercule , ou par des ru-
» ses & des perfidies , mais par les beaux exem-
» ples , par la pureté , les prières , l'éloquence ,
» par les conciles. Jamais ces conciles ne dé-
» cernèrent rien de trop rigoureux , sinon con-
» tre les *relapses* ; & la plus sévère peine en-

» core, c'étoit de leur interdire l'entrée des
» temples. «

Dans l'épître adressée à Morel, l'Hôpital se plaint de ce que certaines gens le *déchiroient sans pitié*, parce qu'il *faisoit encore des vers à son âge*, étant magistrat & *honoré de tant de dignités publiques*. Il se justifie en prouvant que ses amusemens n'ont jamais pris sur ses fonctions & ses devoirs : il se peint lui-même dans les diverses charges qu'il avoit occupées. » Sim-
» ple conseiller, dit-il, n'ai-je pas toujours
» eu le soin le plus religieux, pour approfondir
» dir les procès & pour les juger? Ne me
» voyoit-on pas avant le jour arriver le premier
» au palais avec ma petite lanterne & le petit
» valet qui guidait mes pas? Ne me voyoit-on
» pas en sortir le dernier, lorsque l'huissier
» annonçoit la dixième heure? Me promenois-je
» comme tant d'autres dans la grand'salle
» pendant les audiences? Entrois-je comme eux
» en colère contre la marche trop lente de
» l'horloge du palais? En faisois-je sentir ma
» mauvaise humeur aux malheureux plaideurs?
» Non, mais je restois immobile sur mon siège,
» & l'on fait que mon exemple n'a pas été
» inutile : il en a contenu plusieurs dans le
» devoir. «

Nous terminerons cette analyse, qui nous entraîne par le nombre de choses attachantes dont l'ouvrage est rempli, en rapportant une observation neuve que fait sur la ville de Lyon le fameux l'Hôpital, dans la description qu'il adresse à Jacques Dufour, de son voyage de

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Nice, lorsqu'il accompagna Marguerite de Valois, qui alloit épouser le duc de Savoie.

» Nous passons, dit-il, 5 jours dans la co-
» lonie de Plancus (*). Oh ! que les Romains
» avoient de plus grandes vues que nous !
» Comme ils *s'occupoient* de la santé des hom-
» mes en bâtissant ! Lyon jadis *occupoit* une
» colline délicieuse sous un air pur ; de-là on
» découvroit des plaines variées & immenses.
» L'eau y manquoit ; un superbe conduit en
» amenoit de S. Etienne avec la plus grande
» abondance. Un feu du ciel dévora l'ancienne
» ville, & nos barbares aïeux l'ont rebâtie en-
» tre deux montagnes étroites où la Saône
» resserre encore l'espace destiné à la construc-
» tion. Un aussi grand nombre de citoyens
» ne tiendroient pas dans cette gorge, s'ils ne
» donnoient pas plus d'élévation à leurs deme-
» res. Malheureuse ville étouffée par les brouil-
» lards qui viennent vous saisir avec le jour, &
» que le soleil a bien de la peine à dissiper à
» midi ! Pauvres habitans ! il faut que vous
» foyez aussi aveugles que les Calcédoniens.
» Il bâtissent dans les aqueducs (**); ils démo-
» lissent les ruines importantes qui se trou-
» vent encore sur la colline. Ils regardent les
» vieux Romains comme des insensés. Du haut

(*) Munatius Plancus, fondateur de Lyon sous Auguste.

(**) Ces aqueducs étoient très-utiles. On ne boit dans Lyon moderne que de l'eau de puits ; celle du Rhône & de la Saône n'est point potable.

» de ce côteau riant , on voyoit le Rhône
 » sur sa droite , sur la gauche la Saône con-
 » fondre majestueusement leurs eaux ; toute la
 » ville étoit en amphithéâtre , rien n'étoit plus
 » enchanteur que les maisons & les jardins.
 » Construire comme on a fait depuis , c'est un
 » délit raisonné , c'est faire le plus ridicule
 » usage de son or «.

Le traducteur ne pouvoit pas mieux faire ;
 dans un tems où les académies font l'éloge de
 l'Hôpital , où l'état lui consacre des statues ,
 & où des ennemis jaloux de sa gloire , s'ef-
 forcent de briser ces monumens , que de pu-
 blier les poésies de l'Hôpital ; poésies dans les-
 quelles son ame se montre à découvert.

(*Journal encyclopédique ; journal de Paris ;
 journal des sciences & des beaux-arts.*)

M. DENIS Einleitung in die bucherkunde ,
 &c. *Introduction à la connoissance des livres ;
 par M. DENIS , garde de la bibliotheque de
 Garelli , au College Thérésien. A Vienne , de
 l'imprimerie du noble de Trattner , 1777 ,
 in-4to.*

TROISIEME ET DERNIER EXTRAIT.

XXXVII. **L** Es bibliotheques sont formées
 de livres manuscrits ou imprimés. Les manus-
 crits méritent notre grande estime , parce que

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

toute la science de l'antiquité nous vient de leur conservation , presque miraculeuse , à travers tant de périls de guerre , de feu , d'eau , d'insectes , d'ignorance & de malignité. Il y en a d'auteurs que l'impression a rendus publics , & d'autres qui n'ont jamais été publiés. Les seconds peuvent intéresser , ou par la matière dont ils traitent , ou par la qualité de l'auteur , ou la forme du caractère : les premiers relus en notre siècle , où la critique a fait tant de progrès , peuvent servir à perfectionner le texte des ouvrages les plus utiles. Plus l'invention de l'imprimerie les a fait négliger , plus ce qui nous en reste est rare & précieux. Les plus anciens des auteurs qui n'ont point encore été imprimés , sont ceux qu'on prise le plus , sur-tout quand ils sont uniques & en bon état. Les Grecs vont avant les Latins , & ils valent mieux en parchemin qu'en papier.

Pour bien connoître les Mss. on doit consulter les catalogues qui en contiennent une description exacte , entre lesquels il n'y en a point qui surpassent ceux de Lambeck & Coliar , pour les Mss. impériaux , de Bandini , pour les Florentins , & de Casiri , pour ceux de l'Escurial. La *bibliotheca librorum Mss.* du Jésuite Labbe , imprimée à Paris en 1657 , en 2 vol. in-folio ; la *bibliotheca bibliothecarum Mss.* du Bénédictin Montfaucon , imprimée en 1739 , aussi en 2 vol. in-folio ; & souvent les préfaces des éditions faites sur les Mss. en donnent des notions détaillées & instructives. Comme

depuis l'invention de l'imprimerie , il s'est rencontré des faussaires , qui se sont appliqués à contrefaire les anciennes écritures , pour tromper les curieux riches & inexpérimentés ; afin de bien juger d'un Mss. il faut un long usage & une connoissance suffisante de la forme des lettres , de l'ortographe , des abréviations , &c. dans chaque âge.

XXXVIII. Peu de Mss. hébreux ont au-delà de 400 ans d'ancienneté. Le plus ancien est peut-être le pentateuque des Dominicains de Bologne , dont les Juifs firent présent , vers 1308 , déjà comme d'une piece antique , à Aymeric , général de cet ordre. Blanchini en a décrit plusieurs autres dans son *Evangeliarium*. Les dates anciennes des souscriptions sont suspectes aux connoisseurs , qui ont recours à des criteres moins trompeurs , pour déterminer l'âge véritable des Mss. hébreux. Ils different peu de la forme présente des lettres. On tient pour les meilleurs , ceux qu'on a obtenus des pays orientaux , où les Juifs chassés d'Espagne , se sont réfugiés.

Les Mss. grecs les plus anciens , sont de la fin du Ve. siècle & du VIe. tels que le Dioscoride de la bibliotheque impériale , & les bibles du Vatican & de Londres , écrites en lettres onciales quarrées & rondes , comme sur les inscriptions & monnoies. Les mots & les phrases y sont sans séparation , sans accent , sans distinction , sans repos. Ensuite on a recommencé une nouvelle ligne en commençant un nouveau sens ; ce qu'on appelle écrire par ver-

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

sets. Au VIIe. siecle, on a employé les accens & les repos, & même une nouvelle main en a quelquefois chargé de vieux Mfs. Dans les VIIIe. & IXe. siecles, les lettres onciales sont devenues plus longues, plus étroites & quelquefois penchées; & les lettres initiales ont été peintes & représentent diverses figures d'hommes & de bêtes. Le desir d'accélérer le travail, a fait dans la suite imaginer les abréviations qui ont diversifié l'écriture à l'infini. Montfaucon, dans sa *Palæographia græca*, & Blanchini, dans son *Evangeliarium*, fournissent des échantillons de toutes ces sortes d'écriture grecque.

Parmi les Mfs. latins, ceux qui approchent le plus de la forme des lettres lapidaires ou métalliques, sont aussi les plus anciens. Il y en a en lettres onciales. La ponctuation y a eu le même sort que dans les grecs. Nulle d'abord, ensuite copiée des Grecs, Charlemagne l'a réglée à la suggestion d'Alcuin & de Warnefride. La belle forme des grandes & petites lettres romaines, s'est maintenue jusques dans le Ve. siecle, auquel l'irruption des barbares a commencé de les altérer. On en peut voir quelques foibles restes recueillis par Mabillon, de *Re. Dipl.* & par l'abbé Besset, dans son *Chronicon Gothic.* Voyez aussi le *nouveau traité de Dipl.* pour la forme des lettres latines du moyen-âge.

XXXIX. Les écritures gothique, lombarde, gauloise & anglo-saxone, sont autant de branches de la petite écriture romaine, que ces nations ont dénaturée chacune à sa manière. Il

reste encore dans les royaumes du nord des Mss. runiques ; dont Hickes donne de beaux modeles, pag. 123, du Tom. III, du *Thesaur. Vett. linguarum septentr.*

Arnas Magnæus a recueilli un nombre considerable de Mss. islandois, dont il a successivement publié plusieurs par ordre du roi de Danemarck : comme *Islands Landnamboc* ou *Origines*, en 1774, in-4to. & *Kristni-Saga* ou *l'histoire de la conversion de l'Islande*, en 1773, in-8vo. La forme des lettres de ces Mss. approche de l'anglo-saxone.

Le Jésuite Terreros a donné, dans sa *Paleografia Espannola*, planch. 14 & 15, des tableaux exacts des diverses sortes d'écriture gothique introduites ou adoptées en Espagne depuis le VIIe. siecle. La cathédrale de Toledé en possède beaucoup de Mss. la plupart de liturgie du rit mosarabique.

Quand les Francs conquirent les Gaules, ils y trouverent les grandes & petites lettres romaines qu'ils ont si défigurées & rendues si difficiles à lire qu'ils les appellent eux-mêmes barbares ou mérovingiennes jusqu'au VIIIe. siecle. Alors Charlemagne encouragea les moines à la calligraphie, d'où il est résulté ces beaux Mss. qui font l'ornement des bibliothèques, & qui ont servi de modeles aux plus beaux caracteres d'imprimerie.

En Angleterre, les lettres anglo-saxonnes bien figurées ont dominé depuis le VIIe. siecle, jusques dans le Xe. Elles ont dégénéré, quand les Normands y ont apporté l'écriture romaine ou carol-

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

line. L'Angleterre fourmille de Mss. anglo-saxons ; comme on en peut juger par le catalogue de *Wanley*. Les écritures déclinerent de toutes parts au XIIIe. siècle , avec les autres connoissances. Le renouvellement du goût à la fin du XVe. siècle , ramena les lettres romaines qui ont prévalu presque par-tout , excepté en Allemagne , où elles ont commencé cependant à s'introduire ; la gazette savante d'Altona que nous avons sous les yeux , & les mémoires de l'académie d'Erfurt que nous avons extraits , étant imprimés en caractères romains.

XL. Depuis que l'imprimerie a fait des progrès si étendus , les livres imprimés constituent la plus nombreuse partie des bibliothèques ordinaires. On distingue la connoissance des livres en connoissance historique & connoissance critique. C'est connoître un livre historiquement que de savoir de qui il est , où , quand & pourquoi il a été composé , de quelle matière il traite , & suivant quelle méthode ; par qui , où , combien de fois & quand il a été imprimé ; si l'auteur y a mis son nom ; qui l'a continué , complété , commenté , extrait , réfuté , défendu , pillé , traduit , loué , blâmé ; quels en sont les papier , format , impression , correction ; s'il y a des figures , des tables.

Connoître un livre critiquement , c'est savoir si l'auteur étoit capable de son ouvrage , si le sujet en est utile ou inutile , neuf ou vieux ; si la méthode en est bien choisie ; si les preuves sont suffisantes , les allégations bien soutenues ; le style pur , clair , concis ; le titre convenable ,

les notes savantes & nécessaires, les figures bien faites & les tables bien dressées.

Mais comment acquérir cette double connoissance des livres ? C'est premièrement en visitant souvent les bonnes bibliothèques. Secondement, en parcourant non-seulement les catalogues de ces bibliothèques, mais encore ceux des libraires & des ventes; ces derniers toutefois avec plus de précaution, parce que l'avidité du gain y fait souvent prodiguer les qualifications de livre rare. Troisièmement, en lisant les livres mêmes nommés bibliothèques ou bibliographies, qui sont ou générales, comme la bibliothèque de Conrad Gesner, ou qui se bornent à une science, comme l'historique de Struve; ou aux livres d'une nation, comme celle de Nic. Antonio aux livres d'Espagne, ou aux livres d'un ordre, comme Alegambe & Sotwell à ceux des Jésuites. Les titres des livres y sont quelquefois accompagnés de jugemens, ainsi que dans la *Bibliotheca critica* de Boecler; où ils sont seulement transcrits, ainsi qu'ont fait Vogler dans son *Introductio in notitiam cujusque generis bonorum scriptorum*, en latin; Stockhausen, dans son plan d'une bibliothèque choisie; & Miller dans son introduction à la connoissance des livres choisis : tous deux en allemand. Quatrièmement, en consultant les journaux, soit qu'ils jugent les livres, soit qu'ils ne fassent que les extraire sans juger. Il y a un catalogue très-étendu de ces écrits périodiques dans le *Conspect. reip. lit.* Hanov. 1763, de Heumann. M. Denis préfère à tous la bibliothe-

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que universelle d'Allemagne, la bibliothèque des beaux-arts, & les annonces de Gottingen : tous trois en allemand. La religion, la patrie, l'esprit de corps & de parti, la perspective d'une récompense, la crainte, la vivacité de la jeunesse, & tant d'autres affections, ont une si forte influence sur les décisions des hommes, qu'un jugement impartial est un des chef-d'œuvres de l'entendement humain. Cinquièmement enfin la connoissance des auteurs donnera celle de leurs livres : c'est pourquoi on peut recourir aux lexicographes qui accompagnent l'article de chaque auteur, de la liste de ses ouvrages, comme Joecher ; ou aux monographes, comme la vie de Gassendi, par Peiresc. Les uns & les autres feront connoître les polygraphes, c'est-à-dire, les auteurs qui ont beaucoup écrit, tels que parmi les anciens Aristote, Cicéron, Varron, Origenes, Augustin ; & parmi les modernes, Thomas d'Aquin, Erasme, Luther, Cardan, Kircher, Conring, Petau, Thomafius, Gundling, Heumann : les micrologues, c'est-à-dire, les auteurs des savantes minuties, tels que Acker, qui a fait l'histoire des plumes avec lesquelles les savans ont écrit, le François Thiers : les plagiaires, les métonymes, les pseudonymes, les anonymes, sur lesquels on peut voir le *Theatrum anonymorum & pseudonymorum* de Flaccius, à Hambourg, 1708, in-folio. & la *Bibliotheca anonym. & pseudonymorum* de Mylius, aussi à Hambourg, 1740, in-8vo. les homonymes ; & enfin les femmes auteurs.

XLI. Il importe sur-tout de s'appliquer à distinguer les bons livres, à laquelle fin quatre points sont à examiner, l'objet, l'auteur, la méthode & le style. L'objet est-il nécessaire, utile ou agréable? L'auteur est-il propre à l'embrasser dans toute son étendue, à l'exposer clairement avec un style pur, net & proportionné? En ces cas tous les lecteurs de goût jugeront que son ouvrage est bon. Heumann, dans son *Conspectus Reip. lit.* déjà cité, indique les bons livres, & M. Denis promet de rendre le même service au public dans une histoire littéraire.

La bonté de l'édition va immédiatement après la bonté intrinsèque dans l'ordre du mérite des livres. Il est difficile de détailler la multitude des supercheries imaginées par les libraires pour vendre les plus mauvais livres des plus méchantes éditions. Ainsi ils ont reproduit le *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza sous les titres de *la clef du sanctuaire*, de *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs*, de *Réflexions curieuses sur les matieres les plus importantes au salut*.

Nous avons nommé les plus fameux imprimeurs dans notre second extrait. On peut y ajouter les éditions des auteurs classiques qui ont été soignées par de célèbres philologues, telles que le Quinte-Curce de Freinsheim & de Snackenbourg, l'Horace de Bentley, le Tacite de Lipse & celui de Brottier, le Virgile de la Cerda & celui de Heyne, le Stace de Barth, le Pline de Hardouin, le Tite-Live de Drackenborg, le Térence de Westerhove & d'autres, avec les notes *variorum* soignées par Hein-

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sius, Grævius, Gronovius, Burmann qui laissent bien au-dessous d'eux la plupart des éditions faites en France, *in usum Delphini*. M. Denis cite l'*Arnobius*, *Romæ apud Franc. Priscianensem* : M. D. XLII, in-fol. pour exemple, qui réunit ensemble toutes les perfections de l'impression qu'il détaille. Il fait aux Anglois, aux Hollandois & aux François la justice de reconnoître qu'ils emploient un plus beau papier que les Allemands.

XLII. Les curieux ne se contentent pas des bons livres, ils aiment encore les livres rares. La plupart sont énoncés dans la *Bibliotheca librariorum universalis*, de Bauer, à Nuremberg, 1770 — 1774, in-8vo. en 4 parties, non compris 2 parties de supplément. Un livre peut être fort commun, & certaine édition du même livre d'une singulière rareté. Une bible allemande est facile à rencontrer ; mais qui possède dans notre continent la bible allemande imprimée en 1743, in-4to. à Germantown, dans l'Amérique-Septentrionale ? Quand on n'a tiré que peu d'exemplaires d'un livre, la rareté en est nécessaire : d'autres causes la rendent accidentelle. Tant la rareté nécessaire que l'accidentelle ont leurs degrés : il y a des livres rares, de plus rares & de singulièrement rares. Clément établit encore plus de degrés : Peu commun. Rare. Fort rare. Très-rare. Extrêmement rare. De la dernière rareté. Certains livres sont rares, parce que leur haut prix causé par la multitude des volumes ne permet qu'à peu de particuliers d'en faire l'acquisition. Tels sont les *acta sanctorum*

d'Anvers, commencés en 1643, que les Jésuites avant leur destruction ont portés jusqu'au cinquantieme volume in-folio, quoiqu'ils n'aillent encore qu'au 7 octobre, & qu'ainsi il reste près de trois mois à faire pour les compléter: le *Museum Florentinum* en 12 vol. in-fol. commencé en 1731, rempli de figures: les *antiquités d'Herculanum*. D'autres sont rares, parce que ce sont de petites pieces fugitives qui se perdent aisément, ou parce qu'on en a tiré peu d'exemplaires; ou parce qu'ils sont écrits en des langues ou sur des matieres qui ne sont pas entendues du commun des lecteurs, comme le rabbinage; ou parce qu'ils n'ont point été vendus, comme des mémoires ou des manifestes distribués par les cours & les parties; ou parce qu'ils ont été imprimés dans des pays lointains, comme les actes du concile de Constantinople, imprimés à Jassy en Moldavie: sur quoi on remarque que Cabassutius, dans sa *notitia ecclesiast.* Colon. 1725, pag. 727, fait de la ville de Jassy un imprimeur, *in Moldaviâ*, écrit-il, *ab Jasio typographo*: comme le *Manuale ad sacramenta ecclesiæ ministranda*, in-4to. que les Jésuites ont fait imprimer à Nangasacki au Japon, en 1705, & dont un exemplaire sur papier des Indes est cité dans le catalogue de la bibliot. de Vilenbrouck, Amsterdam, 1729. D'autres sont rares parce qu'ils ont été supprimés par des considérations de politique ou de religion, comme plusieurs de Toland, de Spinoza, de Bruno, des anti-trinitaires Sand & Crell, de Boucher, de Ross &

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de Milton, ou parce que les éditions qui ont suivi la primitive ont été changées par ordre des supérieurs, de quoi Heumann rapporte des exemples dans son *Consp. reip. lit.* Au reste les meilleurs livres sont les plus communs. La rareté seule ne rend pas un ouvrage digne d'être lu.

XLIII. Comme dans un état que la lumière des sciences n'éclaire point, il n'y a qu'ignorance & grossièreté, & comme la science ne peut guère s'acquérir qu'au moyen des livres imprimés ou manuscrits, il est évident que l'érection d'une bibliothèque est une entreprise digne d'éloges. Les bibliothèques sont autant de magasins remplis de provisions, que les savans ont recueillies de toutes parts pour la nourriture des esprits des contemporains & de la postérité. Pour les former, il faut du savoir, de l'application & de l'argent : du savoir, afin de distinguer les bons livres des médiocres & des mauvais, & les meilleures éditions des imparfaites; & afin d'éviter les embûches des libraires & des brocanteurs, & de ne s'en pas laisser imposer par un faux frontispice : de l'application à ne pas manquer les occasions d'obtenir les livres dont on a besoin, soit par argent ou par échange, se souvenant que des Mss. & des livres uniques se sont quelquefois trouvés dans les plus viles fripperies; ainsi Papyrius Masson a trouvé les œuvres d'Agobard, chez un relieur, Cotton, l'original de la grande chartre, chez un tailleur : de l'argent, sans lequel on fait assez combien

il est difficile de faire quelque acquisition que ce soit.

XLIV. Dans une bibliothèque on considère la quantité, la qualité & le soin des livres. La multitude des livres distrahit trop l'esprit. Alexandre-Severe tenoit Horace, Virgile, Platon & Cicéron pour une bibliothèque suffisante. Melanchthon vouloit se borner à Aristote, Pline, Plutarque & Ptolémée. Gui-Patin écrivoit : » si l'on met Aristote avec Pline, c'est » une bibliothèque presque complète. Si l'on » y ajoute Plutarque & Sénèque, toute la » famille des bons livres y sera. « Il en faut bien davantage aux savans de profession, & pour composer une bibliothèque publique, où il ne doit rien manquer de ce qu'il y a de plus utile & de plus renommé en chaque matière.

La bonté des livres est bien préférable à la quantité. Ordinairement, les petits livres sont travaillés avec plus de soin que les gros in-folio. Il ne doit point y avoir de place dans une bibliothèque pour les rapsodies sans mérite.

Une bibliothèque que l'ordre n'anime pas est un chaos, & un corps informe & sans vie ; c'est pourquoi on fait cas d'un homme capable d'y mettre un bon ordre & de l'entretenir. Il est à souhaiter qu'il sache assez les langues pour lire au moins les titres des livres écrits en langues savantes, & qu'il ne soit pas réduit, comme certains, à désigner un livre arabe ou hébreu de cette manière : *un livre qui commence par la fin*. On peut voir sur les devoirs d'un bibliothécaire, les *mémoires de l'acadé-*

mie des inscriptions. Tome XXXI, pag. 310.

Après avoir censuré le caractère de ces jaloux bibliotaphes qui aiment mieux laisser manger les livres des mites que de les communiquer aux savans , M. Denis loue Gassendi, duquel Pieresc, qui en a fait la vie , rapporte qu'il n'acquiesce pas des livres pour lui seul , mais aussi pour tous ceux qui en avoient besoin ; Pinelli, dont Gualdus écrit dans sa vie que sa bibliothèque étoit à tous les savans ; & Grollier , qui fit mettre sur tous ses livres, *Jo. Grollierii & amicorum.* Il vante sur-tout la courtoisie des bibliothécaires de Paris , citant à cet égard le témoignage de Wallin dans sa *Lutetia Parisiorum erudita*, à Nuremberg, 1722 , in-8vo. & celui de Falster, dans ses *Amanit. philol.* à Amsterdam. 1729, in-8vo. Il eût pu citer des ouvrages encore plus récents , comme les lettres de M. Bjoernstaehl, dans lesquelles ce savant voyageur Suédois célèbre avec gratitude l'accueil qu'il a reçu dans la bibliothèque de Ste. Genevieve en 1770, de la part de M. Mercier, abbé de S. Léger, qui en étoit pour lors bibliothécaire.

XLV. Treffler, la Croix du Maine, le jésuite Claude Clément, Naudé, Gallois, Koch, Legipont ont écrit de l'ordre d'une bibliothèque. On cite sept ouvrages de ces sept auteurs dans le rang qu'ils sont nommés : I. *Methodus exhibens librorum bibliothecæ ordinationem.* Augustæ 1560. II. *La bibliothèque du sieur de la Croix du Maine*, Paris, 1584, in-fol. On n'avertit point de la nouvelle édition. III. *Instructio bibliothecæ tam privatae quam publicæ.* Lugd. 1636 , in-4to.

IV. *Avis pour dresser une bibliothèque.* Paris 1644, in-8vo. V. *Lettre des moyens de composer une bibliothèque*, ajoutée au traité des bibliothèques. Paris, 1680, in-12. VI. *Schediasma de ordinandâ bibliothecâ.* Lips. 1713, in-8vo. VII. *Dissertationes philologico bibliographicæ.* Norib. 1747, in-4to.

Fontanini, dans sa *dispositio catalogi bibliothecæ card. Imperialis.* Romæ, 1709, qu'on trouve aussi dans *Koeleri Sylloge aliquot scriptorum de benè ordinandâ & ornandâ bibliothecâ.* Francof. 1728, in-4to. distribue tous les livres en cinq classes, qui sont la théologie, la jurisprudence, la philosophie, l'histoire & la polymathie, sous laquelle il comprend les philologues, les rhéteurs, les poètes & les grammairiens. Le jésuite Garnier n'a admis que quatre classes ou principales divisions; savoir, la théologie, la philosophie, l'histoire & l'eunomie. Les mathématiques, la médecine & la philologie appartiennent, selon lui, à la philosophie. Il a fait néanmoins une cinquième classe particulière qu'il a nommée hétérodoxie, des livres défendus touchant la religion. Voyez *systema bibliothecæ collegii Paris.* S. J. Paris. 1678, & le *Sylloge* cité. Leibnitz, tom. V. *Operum.* Geneve, 1768, pag. 213, in-4to. établit huit classes : la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie intellectuelle, la philosophie mathématique, la philosophie physique, la philologie & l'histoire civile. La bibliographie de Debure est partagée en cinq classes : La théologie, la jurisprudence, les sciences & arts, l'histoire, & les belles lettres. Le dictionnaire encyclopédique rapporte tout à trois : à l'his-

toire , à la philosophie , & à l'art symbolique & imitatif , en sorte que les mathématiques , la théologie , le droit , l'économie , la médecine & les arts mécaniques sont autant de membres de la philosophie.

On conseille de distinguer chaque armoire d'une bibliothèque par un chiffre romain ; chaque tablette ou rayon de l'armoire par une lettre de l'alphabet , & chaque volume par un chiffre arabe. Tous ces signes seront transcrits , & sur le dos des livres & sur le catalogue , de manière qu'on puisse trouver les livres avec la plus grande facilité. Ainsi quand on verra dans le catalogue à côté d'un livre ces signes X. B. 7. on comprendra que c'est le septième de sa division , & qu'il est placé au second rayon de la dixième armoire.

Il y a des catalogues dans lesquels les auteurs & d'autres dans lesquels les matières sont rangés dans l'ordre alphabétique ; d'autres suivent l'ordre des classes , comme ceux de de Thou , d'Uffenbach & de Bunau ; d'autres l'ordre chronologique du tems où chaque auteur a vécu ; d'autres l'ordre géographique des pays des auteurs ou de l'impression de leurs ouvrages.

Enfin M. Denis propose son propre système ; selon lequel il divise les sciences & les livres en sept classes : la théologie , le droit , la philosophie , la médecine , les mathématiques , l'histoire , & la philologie , qui , toutes ont leurs subdivisions , sont liées ensemble & forment un cercle de connoissances. La théologie tient au droit par les conciles ; le droit à la

philosophie par le droit naturel ; la philosophie à la médecine par l'histoire-naturelle ; la médecine aux mathématiques par l'anatomie ; les mathématiques à l'histoire par la supputation des tems ; l'histoire à la philologie par les romans ; & enfin la philologie se rejoint à la théologie par la mythologie.

XLVI. La théologie comprend tous les livres qui ont rapport à la divinité, en tant qu'elle est connue par la révélation. On la divise en dix branches, qui ont encore chacune leurs subdivisions. Les dix branches sont la hiérogaphie, l'herméneutique, la patristique, la dogmatique, la polémique, la casuistique, l'ascétique, l'homélitique, la liturgique & la synodique. La hiérogaphique contient la parole de Dieu, écrite, & se peut subdiviser, 1^o. en polyglottes ou bibles en plusieurs langues : 2^o. en bibles, en langues mortes : 3^o. en bibles, en langues vivantes. L'herméneutique ou interprétative contient tout ce qui a été écrit pour l'intelligence de la bible, & se peut subdiviser, 1^o. en critiques de la bible, par la comparaison des langues, des manuscrits, des éditions, & des passages, pour servir à la correction du texte : 2^o. en commentaires ou explications du texte même de quelque étendue qu'ils soient : 3^o en littérature relative à la bible, telles qu'en sont la chronologie, la géographie, l'histoire-naturelle, les loix, les mœurs, les usages des Juifs. La patristique contient les ouvrages des peres, avec les suivantes subdivisions ; 1^o. les collec-

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

xions nommées bibliothèques, qui réunissent plusieurs ouvrages de différens peres : 2°. les peres d'orient qui ont écrit en grec & en syriaque : 3°. les peres d'occident qui ont écrit en latin. La dogmatique contient les écrivains qui ont éclairci les vérités de la foi après les peres, & on peut les subdiviser, 1°. en scholastiques à l'usage des écoles : 2°. en catéchistes qui ont écrit pour tout le monde. La polémique contient les controverses de religion qu'on peut subdiviser, 1°. en orthodoxes qui défendent la vérité : 2°. en hétérodoxes qui la combattent. La casuistique contient les ouvrages où l'on examine les actions suivant la morale théologique ; & on peut les subdiviser, 1°. en ceux qui embrassent toute l'étendue de la morale chrétienne : 2°. en ceux qui n'en touchent qu'une partie. L'ascétique ou mystique contient les ouvrages qui traitent de la perfection chrétienne & des conseils évangéliques, qu'on peut subdiviser, 1°. en ceux qui regardent tous les états : 2°. en ceux qui sont propres aux cloîtres. L'homélitique contient ce qui concerne la prédication qu'on peut subdiviser, 1°. en livres qui enseignent à former un orateur sacré : 2°. en discours sacrés : 3°. en collections des bibliothèques, dont les prédicateurs peuvent s'aider dans leurs compositions. La liturgique contient les livres qui traitent des cérémonies & de la forme du culte public, qu'on peut subdiviser, 1°. en rituels orientaux : 2°. en rituels occidentaux : 3°. en usages des fausses religions. La syno-

dique contient les réglemens des assemblées ecclésiastiques, & se peut subdiviser, 1°. en collections des conciles : 2°. en conciles œcuméniques ou généraux : 3°. en conciles nationaux ou provinciaux : 4°. en conciliabules & assemblées des hétérodoxes.

La science du droit ou la jurisprudence embrasse toutes les loix & les obligations qui constituent les sociétés. Elle se partage en six branches qui ont aussi leurs rameaux ; le droit philosophique, le droit civil, le droit pénal, le droit féodal, le droit ecclésiastique, & le droit public. Le droit philosophique a pour objet les loix de la nature & de la raison, & se peut subdiviser, 1°. en morale ou doctrine des mœurs : 2°. en droit naturel : 3°. en droit des gens : 4°. en droit de l'état ou politique. Le droit civil contient les loix des anciens peuples qui sont en partie encore en vigueur, & se peut subdiviser, 1°. en sources ou codes des loix des anciens peuples : 2°. en explications de ces loix : 3°. en pratique ou écrits qui enseignent la forme de procéder ou renferment les jugemens. Le droit pénal traite des accusations, des preuves & de la punition des crimes, & se peut diviser, 1°. en livres de théorie : 2°. en livres de pratique. Le droit féodal contient, 1°. les sources ou anciens livres de ce droit : 2°. les auteurs qui ont écrit dessus. Le droit ecclésiastique contient, 1°. les sources, c'est-à-dire, le corps du droit, les canons des conciles, les bulles des papes : 2°. les écrivains qui ont écrit sur

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tout le droit en général : 3°. ceux qui n'ont travaillé que sur certains points. Enfin le droit public se divise, 1°. en droit général : 2°. en droit particulier de certains états.

XLVII. La philosophie est divisée en cinq parties, qui sont la logique, la métaphysique, la physique, l'histoire-naturelle, l'économie, la chymie. La logique est subdivisée, 1°. en art de penser : 2°. en art de raisonner ou dialectique. La métaphysique est subdivisée, 1°. en ontologie, ou connoissance de l'être : 2°. en cosmologie ou connoissance du monde : 3°. en psychologie ou connoissance des esprits : 4°. en théologie naturelle. La physique qui s'occupe à l'examen des phénomènes des corps naturels est subdivisée, 1°. en expérimentale : 2°. en théorétique. L'histoire-naturelle a pour objet les trois regnes de la nature : 1°. l'animal : 2°. le végétal : 3°. le minéral. L'économie recherche l'utilité qu'on peut tirer des trois regnes : 1°. de l'agriculture : 2°. du bétail : 3°. des mines. La chymie s'occupe de la résolution des corps mixtes, & ses livres se divisent : 1°. en livres de chymie propre : 2°. en livres d'alchymie. La médecine qui travaille à la conservation & au retablissement du corps animal, a quatre branches, l'antropologie, la pathologie, l'hygiène & la thérapie. L'antropologie ou science de l'homme se divise, 1°. en physiologie qui observe la nature & la structure du corps : 2°. en anatomie qui enseigne à disséquer. La pathologie ou connoissance des maladies se divise, 1°. en esthiologie qui consi-

dere les causes des maladies : 2°. en nosologie qui en distingue les différences : 3°. en symptomatologie qui en remarque les effets : 4°. en sémiotique qui traite des signes. L'hygiène ou doctrine de la santé se divise, 1°. en diète qui nous enseigne l'usage des substances qui nous environnent : 2°. en connoissance des alimens. Enfin la thérapie se divise, 1°. en médecine pratique : 2°. en matière médicale : 3°. en pharmacie : 4°. en chirurgie.

XLVIII. La mathématique appliquée à mesurer tout ce qui se laisse mesurer, se distribue en neuf branches; l'art de compter, l'art de mesurer, la mécanique, l'optique, l'acoustique, la connoissance du ciel, la navigation, l'architecture & la guerre. L'art de compter est subdivisé, 1°. en calcul fait avec des chiffres ou arithmétique : 2°. en calcul fait avec des lettres ou algèbre. L'art des mesures ou métrologie est subdivisé, 1°. en mesures de la terre ou géométrie : 2°. en mesures des angles ou trigonométrie : 3°. en mesures des courbes ou sections coniques. La mécanique est subdivisée, 1°. en statique ou équilibre des corps solides : 2°. en hydrostatique ou équilibre des fluides : 3°. en hydraulique ou l'art de construire dans les eaux : 4°. en mécanique proprement dite, ou art de faire des machines : 5°. en aérométrie. L'optique est subdivisée, 1°. en optique proprement dite ou qui traite de la vue en général : 2°. en catoptrique, qui traite de la réflexion de la lumière & de la miroiterie : 3°. en dioptrique

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui traite de la réfraction : 4°. en perspective : 5°. en arts d'imitation tels que la gravure, la peinture, la sculpture & autres. La doctrine de l'ouïe est subdivisée, 1°. en acoustique qui traite des propriétés des sons : 2°. en musurgie ou art théorique d'employer à propos les consonnances & les dissonnances : 3°. en musique qui est la pratique de cet art. La connoissance du ciel ou l'uranologie est subdivisée en livres, 1°. d'astronomie : 2°. d'astrologie : 3°. de gnomonique : 4°. de chronologie : 5°. de géographie mathématique, ou description de la terre. La navigation ou hydrologie contient, 1°. l'hydrographie propre ou la description des eaux : 2°. l'art de conduire un vaisseau : 3°. la construction des navires. L'architecture est subdivisée, 1°. en civile : 2°. en militaire : 3°. en divers ouvrages de fer, de bois & de pierre. Enfin l'art militaire est subdivisé, 1°. en tactique ou science des évolutions : 2°. en pyrotechnie ou science des effets du feu : 3°. en artillerie : 4°. en gymnastique, qui comprend les exercices de la lutte, de la nage, de l'escrime, de l'équitation, de la danse.

L'histoire est divisée en six branches, savoir ; l'histoire générale, l'histoire ecclésiastique, l'histoire profane, l'histoire d'une vie, l'histoire d'une famille, l'histoire d'un territoire. L'histoire générale ou universelle est subdivisée, 1°. en histoire proprement dite : 2°. en annales ou chroniques. L'histoire ecclésiastique est subdivisée, 1°. en histoire gén. : 2°. en histoire parti-

culiere : 3°. en histoire des conciles : 4°. en histoire des ordres : 5°. en histoire des hérésies & des hérétiques. L'histoire profane embrasse, 1°. les histoires des royaumes & des peuples particuliers : 2°. celles des villes & des provinces particulieres : 4°. celles des événemens particuliers, tels que des guerres, des couronnemens, &c. La biographie ou les vies sont subdivisées, 1°. en vies des saints : 2°. en vies profanes : 3°. en romans : 4°. en dictionnaires historiques. L'histoire des familles comprend les livres qui traitent, 1°. des généalogies & de la maniere de les dresser : 2°. des mœurs ou de la science héraldique. Enfin les subdivisions de la description de la terre ou la cosmographie historique sont, 1°. la géographie ou la description générale de la terre : 2°. la chorographie ou la description des pays particuliers : 3°. la topographie ou la description d'un lieu unique : 4°. les relations des voyageurs : 5°. les dictionnaires géographiques.

XLIX. La philologie ou les belles-lettres partage en dix branches, qui sont l'histoire littéraire, la bibliographie, la science des antiquités, la critique, les langues, l'éloquence, la poésie, l'allégorie, l'épigraphie, la numismatique. On subdivise l'histoire littéraire, ou les sciences, 1°. en générale : 2°. en particulière de certains arts ou sciences : 3°. en bibliothèques de théologie, de droit, & autres : 4°. en histoire des académies & des écoles. La bibliographie ou bibliologie contient les livres qui traitent, 1°. de la diplomatique :

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

2°. de l'imprimerie : 3°. des bibliothèques : 4°. les catalogues de livres. L'archéologie ou science des antiquités, est subdivisée, 1°. en mythologie ou connoissance des faux Dieux : 2°. en morale ou connoissance des anciens usages & mœurs : 3°. en numismatique ou connoissance des monnoies & médailles : 4°. en artistique ou connoissance des anciens arts, comme statues, pierres précieuses. La critique est subdivisée, 1°. en esthétique ou maximes du goût : 2°. en critique méthodique : 3°. en commentaires sur les anciens : 4°. en journaux ou gazettes savantes : 5°. en éristique ou disputes littéraires. La science des langues a sous elle, 1°. les traités de la parole : 2°. ceux de l'écriture : 3°. les grammaires : 4°. les vocabulaires. La rhétorique ou art de parler comprend, 1°. les livres de théorie : 2°. les dialogues : 3°. les recueils épistolaires : 4°. les discours d'éloquence. La poésie contient aussi 1°. la théorie : 2°. la pratique ou les vers mêmes : 3°. les livres qui aident à les composer, comme les synonymes, les dictionnaires de rimes. L'art allégorique ou symbolique est divisé, 1°. en iconologie ou recueils de figures d'hommes, d'animaux, de médailles & autres : 2°. en hiéroglyphes ou tout ce qui a rapport à l'écriture énigmatique ou représentative des choses : 3°. en emblématique, comme les fables, les énigmes, &c. L'art épigraphique ou des inscriptions, embrasse deux sortes de recueils ; 1°. ceux des inscriptions : 2°. ceux des proverbes. La polymathie enfin comprend

les œuvres mêlées & celles qu'on ne peut pas facilement ranger dans une des précédentes classes, comme les bons mots, les pensées, les mélanges de littérature, les ana.

Pour justifier l'ordre naturel des sept classes, on observe que la première affaire de l'homme est de connoître l'essence divine de son créateur, avec tous ses attributs & ses perfections; de-là la théologie. Le créateur a placé l'homme au milieu de ses semblables, dont il a besoin & qu'il peut aussi aider; de-là les devoirs & les droits ou la jurisprudence. L'homme placé sur le vaste théâtre des merveilles de Dieu, goûte son séjour, & travaille à le mieux connoître; de-là la philosophie. Il desire la conservation de ses jouissances, & par conséquent de sa santé & de sa vie; de-là la médecine. Non-content de sa satisfaction animale, il cherche encore à essayer, élever & aiguïser les forces de son esprit; de-là les mathématiques. Après s'être occupé de lui-même, il a le loisir d'étendre ses soins à la postérité, en lui transmettant les principaux événemens de son âge; de-là l'histoire. Mais il lui reste encore quelquefois du tems à accorder aux amusemens de son esprit; de-là la philologie.

Quelque bien lié que paroisse ce plan ou un pareil, il n'est pas toujours aisé de le suivre jusques dans les derniers détails, & de s'y conformer dans la pratique. C'est assez d'en approcher.

M. Denis s'est proposé un second but en le traçant & en le communiquant : celui d'an-

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

noncer l'ordre & la méthode de l'histoire littéraire, à laquelle il travaille & qu'il s'est engagé de publier. Un coup-d'œil sur le tableau qui suit, rectifiera ce qu'il peut y avoir de défectueux dans la manière dont nous avons exposé son système, & le fera mieux comprendre. (*Voyez le tableau ci-joint.*)

LE DÉSINTÉRESSEMENT de PHOCION, dialogue en vers. Par M. FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU, lieutenant-général du bailliage & siège présidial de Mirecourt, &c. A Nanci. 1779.

CE petit ouvrage, lu à l'académie de Nanci, est intéressant & par son objet & par son auteur, & parce que, dans des observations qui sont à la tête, on nous annonce des additions aux *Essais* de Montaigne, que M. de Neuschâteau a eu le bonheur de découvrir dans la bibliothèque d'une maison religieuse, où ces additions, de la main de Montaigne même, avoient été oubliées depuis sa mort. C'est en relisant ce manuscrit inestimable, & qu'il compte donner au public, qu'il a été frappé d'un conseil que cet auteur donne aux poëtes de son tems. Après avoir recueilli dans les histoires anciennes & modernes une foule de grands traits & de beaux exemples, Montaigne les compare aux foibles & puérils effets de la fiction dra-

Gymnastique.

E. I

E N R

IV.

S P E

1. S

2. E

s. 3. F

4. D

P

E N R

gues.

X. Polymathie.

S P E C

ogie.

1. Mélanges.

aires.

aires.

cidit c

T A B L E A U

DE L'ORDRE D'UNE BIBLIOTHEQUE,

DONT les Livres sont distribués dans les sept Classes auxquelles on réduit toutes les Sciences, avec leurs Subdivisions.

I. LA THÉOLOGIE. II. LA JURISPRUDENCE. III. LA PHILOSOPHIE. IV. LA MÉDECINE.
V. LES MATHÉMATIQUES. VI. L'HISTOIRE. VII. LA PHILOLOGIE.

Ire. CLASSE. LA THÉOLOGIE.

GENRES.

I. *Historigraphie.* II. *Homœnetique.* III. *Patriſtique.* IV. *Dogmatique.* V. *Palmétique.* VI. *Cafuſtique.* VII. *Aſetique.* VIII. *Hamilitique.* IX. *Liturgique.* X. *Synodique.*

ESPECES.

- | | | | | | | | | |
|-----------------------|--------------------------|---------------------|---------------|------------------|---------------|------------------------|-----------------|-------------------|
| 1. Bible Polyglotte. | 1. Critique de la Bible. | 1. Scholaſtique. | 1. Orthodoxe. | 1. Universelle. | 1. Commune. | 1. Les Préceptes. | 1. Orientale. | 1. Collations des |
| 2. ... en Langue mar- | 2. Commentaires. | 2. Catholique. | 2. Hérétique. | 2. Particulière. | 2. Monachale. | 2. Secours. | 2. Occidentale. | 2. Causées d'amb- |
| 3. ... en Langue vi- | 3. Liturgie de la Bi- | 3. Les Pères Orien- | | | | 3. Bibliotèque des Pu- | 3. Hérétique. | 3. Paresseux. |
| | | 3. Les Occidentaux. | | | | | | 4. Conduites. |

IIe. CLASSE. LA JURISPRUDENCE.

GENRES.

I. *Droit Philoſophique.* II. *Droit Civil.* III. *Droit Com-.* IV. *Droit Fiefal.* V. *Droit Eccléſiaſtique.* VI. *Droit Public.*

ESPECES.

- | | | | |
|--------------------|------------------|--------------|-----------------------|
| 1. Éthique. | 1. Sources. | 1. Théorie. | 1. Sources. |
| 2. Droit Naturel. | 2. Commentaires. | 2. Pratique. | 2. Commentaires. |
| 3. Droit des Gens. | 3. Pratiques. | | 3. Commentaires gin. |
| 4. Politique. | | | 4. ... particulières. |

IIIe. CLASSE. LA PHILOSOPHIE.

GENRES.

I. *Logique.* II. *Méthaphyſique.* III. *Phyſique.* IV. *Hifoire-Naturelle.* V. *Économie.* VI. *Chymie.*

ESPECES.

- | | | | | |
|-------------------|--------------------|----------------|-------------------|----------------|
| 1. Art de penser. | 1. Ontologie. | 1. Égyptienne. | 1. Agriculture. | 1. Chimie pro- |
| 2. Dialectique. | 2. Cosmologie. | 2. Éturque. | 2. Soins des Tra- | 2. Alchimie. |
| | 3. Méthaphyſique. | | 3. Soins des Tra- | |
| | 4. Éthologie natu- | | 4. Arts économi- | |
| | 5. Éthologie. | | 5. ... | |

IIe. CLASSE. LA MÉDECINE.

GENRES.

I. *Anthropologie.* II. *Pathologie.* III. *Hygiène.* IV. *Thérapie.*

ESPECES.

- | | | | |
|-----------------|----------------|-------------------|--------------------|
| 1. Physiologie. | 1. Étiologie. | 1. Dendologie. | 1. Pharmacie de la |
| 2. Anatomie. | 2. Étiologie. | 2. Art d'écouter. | 2. Matière Mé- |
| | 3. Symptomato- | 3. ... | 3. Matière Mé- |
| | 4. ... | | 4. ... |

Ie. CLASSE. LES MATHÉMATIQUES.

GENRES.

I. *Arithmétique.* II. *Métrologie.* III. *Mécanique.* IV. *Science de la Vitesse.* V. *Science de l'Oùie.* VI. *Analogue.* VII. *Hydrologie.* VIII. *Architecte.* IX. *Art Militaire.*

ESPECES.

- | | | | | | | | | |
|------------------|---------------|-------------------------|----------------|----------------|----------------|------------------|-------------|------------------|
| 1. Arithmétique. | 1. Grammaire. | 1. Science des Solides. | 1. Optique. | 1. Acoustique. | 1. Astronomie. | 1. Hydrographie. | 1. Coiffe. | 1. Tactique. |
| 2. ... | 2. Économie. | 2. Mécanisme. | 2. Cosmétique. | 2. Musique. | 2. Astronomie. | 2. Navigation. | 2. Minerve. | 2. Priocritique. |
| 3. ... | 3. ... | 3. Mécanisme. | 3. ... | 3. ... | 3. ... | 3. ... | 3. ... | 3. ... |

Ie. CLASSE. HISTOIRE.

GENRES.

I. *Universelle.* II. *Eccléſiaſtique.* III. *Proſaïque.* IV. *Biographique.* V. *Stemmographie.* VI. *Cosmographie.*

ESPECES.

- | | | | | | |
|-----------------|-----------------|--------------------|-----------|----------------|----------------|
| 1. Universelle. | 1. Universelle. | 1. Des Papes. | 1. Sacer. | 1. Cosmologie. | 1. Géographie. |
| 2. ... | 2. ... | 2. Des Villes. | 2. ... | 2. ... | 2. ... |
| 3. ... | 3. ... | 3. Des Événements. | 3. ... | 3. ... | 3. ... |

IIe. CLASSE. PHILOLOGIE.

GENRES.

I. *Hifoire Littéraire.* II. *Étiologique.* III. *Archéologie.* IV. *Critique.* V. *Langue.* VI. *Rétorique.* VII. *Poſſe.* VIII. *Symbolique.* IX. *Épigraphique.* X. *Polymathie.*

ESPECES.

- | | | | | | | | | |
|-----------------|-----------------|-------------|--------------|--------------|----------------|-----------------|-----------------|--------------|
| 1. Universelle. | 1. Des Langues. | 1. Éthique. | 1. Critique. | 1. Poétique. | 1. Iconologie. | 1. Étiologique. | 1. Étiologique. | 1. Mélanges. |
| 2. ... | 2. ... | 2. ... | 2. ... | 2. ... | 2. ... | 2. ... | 2. ... | |
| 3. ... | 3. ... | 3. ... | 3. ... | 3. ... | 3. ... | 3. ... | 3. ... | |

matique de son siècle, & il montre combien les premiers sont supérieurs par l'intérêt, avec le mérite de la vérité de plus. Il se plaint qu'au lieu de nous retracer des faits réels, l'imagination de la plupart des poètes se soit égarée dans le pays des chimères, &c.

Si Montaigne eût vécu de notre tems, dit encore l'auteur du dialogue, il auroit eu la satisfaction de voir son vœu rempli à quelques égards dans nos belles tragédies; mais nos grands écrivains n'ont pu saisir dans l'histoire que les événemens ou les caractères dont le développement pourroit soutenir la complication d'une intrigue en 5 actes. Il a donc fallu négliger tous les faits qui n'offroient qu'une situation; combien n'ont-ils pas dû oublier de héros dont tout le cours de la vie n'auroit pu soutenir qu'une scène? On avoit, dit-il, imaginé d'y suppléer par des héroïdes; mais la vanité publique a fait justice de ce genre ridicule où il falloit supposer que des gens expirans eussent encore, à leur agonie, la force d'écrire à leurs amis ou ennemis des épîtres de 40 pages.

Montaigne, ajoute M. de Neufchâteau, auroit voulu que les belles & grandes actions dont l'histoire a transmis le souvenir, formassent des récits en vers, semblables à des fragmens de poëme épique; mais il seroit à craindre que dépouillés de la grande machine de l'épopée, ils ne tombassent dans l'inconvénient de la *Pharsale*, & ne fussent que des espèces de gazettes versifiées.

C'est d'après cela que l'auteur a pensé qu'il

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

y auroit peut-être une maniere de s'emparer de ces traits isolés au profit de la poésie, en les mettant en action dans des dialogues moins amples & moins accompagnés d'épisodes que des pieces de théâtre, mais qui en conservassent pourtant la forme dramatique. S'il résulte du récit tout nu des historiens, une émotion touchante, que ne doit-on pas attendre de l'énergie & du pathétique dont l'action est susceptible ?

Pour donner une idée de ce projet, il met sous les yeux du public un de ses premiers essais en ce genre : Phocion, le célèbre Phocion, est l'homme qu'il ose introduire sur la scène, & il ose l'y introduire dans toute la simplicité de ses mœurs. Il ne le prend point au milieu de l'Aréopage ou à la tête des armées de la grece. Il saisit dans une vie privée une des circonstances les plus propres à relever la beauté morale du caractère qui distingue ce digne élève de Platon. On sait qu'il refusa les présents considérables que lui envoyoit le roi de Macédoine, & que les ambassadeurs de ce prince trouverent le héros d'Athenes dans son jardin, occupé à tirer de l'eau d'un puits pour laver les légumes que sa femme devoit apprêter. Voilà le tableau qu'il a voulu rendre dans sa sublime naïveté. . . . Heureux, dit-il, si ne pouvant se flatter d'avoir pleinement réussi dans son entreprise, on lui tient du moins compte du choix de son sujet, & si son esprit forcé de renoncer au mérite de l'expression, laisse à son cœur l'éloge bien préférable d'avoir senti tout son héros.

La petite action se passe dans le jardin de ce général Grec, aussi distingué par son éloquence que par ses talens militaires, puisque Démosthene disoit en le voyant paroître : *Voici la hache de mes harangues.*

Phocion; entre sa femme & leur fils, qui ne parle point, s'adresse d'abord à la première, & lui dit :

Tandis qu'Athene hélas ! à mes yeux allarmés
N'offre plus que l'oubli de la concorde antique,
Tandis que dans ses murs le luxe asiatique
Foule aux pieds & les loix & les mœurs de l'Attique,
Et vend aux oppresseurs le sang des opprimés,
Vous me rendez plus cher mon asyle rustique.
Ces noms, ces noms sacrés & de pere & d'époux,
Dans les malheurs publics nous deviennent plus doux;
Et je goûte par eux ce bonheur domestique,
Le seul qui reste encor au mortel abattu
Sous un gouvernement fatal à la vertu.

Puis, s'adressant à son fils, il poursuit ainsi :

Mais pour mieux consoler ma vieillesse flétrie
Par le spectacle affreux des maux de ma patrie,
Mon fils, sois citoyen : que ce titre imposant,
Pour toi ne soit jamais un fardeau trop pesant.

Et comme s'il prévoyoit l'affreuse ingratitude de son pays, qui doit le juger coupable sur la délation infâme d'une Agonidé, il ajoute :

S'il faut qu'avec ton pere Athene soit ingrate,
Si les emportemens d'un peuple furieux
Me réservent l'honneur du trépas de Socrate,
Sais-tu de me venger le moyen glorieux ?

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

J'ai bien servi ce peuple, il faut le servir mieux.

Il revient ensuite à Glycès, à laquelle il demande de partager les soins qu'elle prend de son ménage. *Laisse-moi*, lui dit-il, *le soin de puiser l'eau qui fut le nectar de nos sobres aïeux.* Glycès y consent, & admire au milieu de tant de gloire tant de simplicité... *Toi*, dit-elle,

qui de ton pays, & par tes rivaux même,
Fus quarante-cinq fois nommé le chef suprême,
De notre amour encor daignant être jaloux,
Du sommet des grandeurs tu descends jusqu'à nous.
Aux yeux de l'univers ton caractère brille;
Il ne s'éclipse point aux yeux de ta famille;
De l'homme & du héros tu réunis les traits;
Et l'on t'admire plus, te voyant de plus près.
Mais quel bruit tout-à-coup vient de se faire entendre?
Quel cortège imposant d'esclaves fastueux!

PHOCION.

Ce luxe puéril, qu'on croit majestueux,
Sans doute annonce ici l'envoyé de Cassandre :
Que me veut-il ?

Cette seconde scène entre Phocion, l'ambassadeur de Cassandre, les esclaves de sa suite, & la femme & le fils de Phocion, à quelque distance, & ne disant rien, forme le sujet principal du tableau qu'a voulu présenter l'auteur. Un des esclaves de l'ambassadeur demande à Phocion lui-même où est du grand Phocion l'auguste palais. Un palais! répond le sage Grec; Phocion n'en habita jamais; c'est ici sa demeure. Eh quoi cette chaumière, dit

l'ambassadeur, est la sienne ! O vertu ! s'écrie
l'ambassadeur,

Voilà ton sanctuaire.

Mais ne puis-je parler au maître de ces lieux ?

P H O C I O N.

Parle, il écoute.

L' A M B A S S A D E U R.

Qui ? Phocion ?

P H O C I O N.

C'est lui-même.

L'ambassadeur s'étonne que le vainqueur de
Philippe & l'amî d'Alexandre soit logé d'une
manière si obscure ; qu'Athènes n'ait point con-
sacré son héroïsme par quelque monument de
ses arts. Quoi ! lui dit-il,

ton ingrat pays à son Dieu tutélaire

A donc de la vertu refusé le salaire ?

P H O C I O N.

Non, je n'ai point perdu ce salaire flatteur ;

Non, il ne dépend point d'une pompe stérile.

Eh ! qu'importe en effet, que la main d'un sculpteur

Surcharge de ma gloire un marbre adulateur ?

Citoyen, à l'état ma gloire est d'être utile ;

De mes devoirs remplis le prix est dans mon cœur.

L'ambassadeur alors lui parle d'un autre prix
aussi flatteur qu'il est chargé de lui remettre
de la part de Cassandre, son maître, qui fût
venu lui-même le présenter à Phocion,

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Si les soins d'un empire encor mal affermi
Ne le retenoient pas dans les champs de Bellone.

Regarde, Phocion, devant toi sont rangés.
De plus de cent talens vingt esclaves chargés.

Du vulgaire des rois les dons capricieux
Sont trop souvent en proie à des ambitieux.

Mais , ajoute-t-il , Cassandre n'avilit point
ses bienfaits , que dans sa cour il refuse à la
brigue ;

Et son cœur généreux va , loin de ses états ,
Au-devant des vertus qui ne l'implorent pas.

Phocion demande dans sa surprise , ce que
veut de lui Cassandre ; l'ambassadeur lui ré-
pond que ses dons ne sont empoisonnés d'au-
cun motif suspect ; qu'il ne prétend qu'hono-
rer la vertu , & acquitter ainsi la dette sacrée
des rois. *Eh pourquoi* , répond Phocion , *me*
payer de mon intégrité ?

Quand j'ai fait mon devoir , ai-je rien mérité ?
Va , tu peux à ton roi reporter ses largesses ,
S'il croit que j'ennoblis ma médiocrité ,
Doit-il m'embarrasser d'inutiles richesses ,
Et m'enlever ma gloire avec ma pauvreté ?

L'ambassadeur est étonné d'un pareil désin-
téressement. Ecoute , lui dit Phocion :

Pour rendre un homme heureux vois le peu qu'il en
coûte.
De ce simple hameau , dont Mélite est le nom ,
Mes peres m'ont laissé la plus simple maison ;

Un jardin à l'entour, de modique étendue,
Par mes mains cultivé, suffit à mes besoins.
Ma femme, à ses devoirs sagement assidue,
De la vie, avec moi, partage tous les soins;
Mon fils croît sous mes yeux : que faut-il davantage?

L'ambassadeur lui demande comment, avec cette façon sage de vivre, l'ambition a pu entrer dans son cœur. Phocion l'assure qu'il ne fut point ambitieux, & qu'il a servi sa patrie parce qu'il étoit né libre, & que ce mot seul fait entendre quelle part il a dû prendre à la chose publique.

Un citoyen ici ne peut, sans attentat,
Séparer son bonheur du bonheur de l'état.
Qu'aurois-je désiré? Ce domaine champêtre
Me rendroit plus heureux que ton roi ne peut l'être.

Il refuse donc avec magnanimité tous les dons de Cassandre, & l'ambassadeur lui observe qu'il peut les laisser accepter par son fils; que le roi de Macédoine croira ses vues également remplies, si le fils de Phocion devient riche par ses bienfaits; mais Phocion n'y peut consentir.

L'ambassadeur insiste & lui propose de les recevoir pour en faire des heureux; mais Phocion soutient que ceux sur qui il les répandroit en deviendroient plus malheureux, & que ses ennemis sur-tout calomnieront la source de ces richesses.

L'ambassadeur ne voit dans tous ces refus qu'un mépris pour son maître, & s'en plaint

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
en son nom. Eh bien, je me rends si mon re-
fus doit humilier Cassandre, je consens à re-
cevoir un don de sa part. Quel est-il, dit
l'ambassadeur, qui promet tout de la part de
son souverain?

P H O C I O N.

qu'à leur patrie, à ma prière, il rende
L'Athénien Démas, le sophiste Sparfon,
Qu'enferma, par son ordre, une infâme prison.

L'AMBASSADEUR.

Qui? Démas & Sparfon? ceux dont la calomnie
Blasphéma tes vertus, outragea ton génie?

P H O C I O N.

Oui.

L'AMBASSADEUR.

De cœur de Cassandre ils vouloient te bannir.

P H O C I O N.

C'est en les délivrant que je dois les punir.
Que ne puis-je, opposant le bienfait à l'outrage,
De tous mes ennemis payer ainsi la rage!

L'ambassadeur, étonné de tant de vertus,
s'engage pour Cassandre à ce que lui demande
Phocion, & se retire avec tous ses trésors &
sa nombreuse suite, en disant :

Un grand roi pouvoit seul t'envoyer ce trésor;
Mais qui sait s'en passer est bien plus grand encor.

Alors Phocion s'adresse à sa femme & à son
fils, qui ont été témoins de sa magnanimité;
& il leur dit, en les embrassant :

Tels sont ces demi-rois, épris de leurs entraves;
L'instinct d'un homme libre étonne ces esclaves.
L'or, que je foule aux pieds, l'or est un dieu pour eux.
O ma femme ! ô mon fils ! plus sages, plus heureux,
Laissons aux courtisans leurs vanités trompeuses;
Et loin du tourbillon de leurs erreurs pompeuses,
Dans le cercle modeste où se bornent nos vœux,
De notre pauvreté rendons grâces aux dieux.

On ne sauroit trop encourager l'auteur à multiplier d'aussi beaux tableaux. Si de pareils traits excitent à la vertu par le simple récit qu'en font nos historiens ou nos anecdotaires, quel effet ne doivent-ils pas produire par le secours de l'art dramatique ? Mais qu'il nous soit permis de le dire, nous voudrions, pour que le charme fût entier, que l'artiste, que le poète parussent le moins qu'il seroit possible. L'enchantement de ce portrait de la vertu simple & vraie demanderoit une égale simplicité dans le style, & nous voudrions que la modeste Glycès ne dit pas quelquefois de grands mots qui sont la parure de la fausseté : pour-quoi dit-elle à son mari :

Du sommet des grandeurs tu descends jusqu'à nous ?

Cela vouloit être plus naturel : le poète paroît dans ces endroits ; & dès que le poète se montre, il éclipse le personnage. Il y a quelques autres observations du même genre à faire dans tout ce morceau, qui a des beautés ; c'est une justice que nous rendons avec plaisir à M. François de Neufchâteau.

(Journal encyclopédique.)

A Grammar of the Arabic language , &c.
*Grammaire de langue arabe , où les regles
sont éclaircies par des exemples tirés des meil-
leurs écrivains ; ouvrage particulièrement destiné
pour la compagnie des Indes orientales ; par
M. JEAN RICHARDSON , écuyer , &c. in-4to.
Londres , chez Murray.*

LEs Arabes sont une des nations les plus
anciennes de l'univers. Ils ont habité la contrée
qu'ils possèdent actuellement , presque aussi-tôt
après le déluge ; ils s'y sont perpétués sans
mélange de nations étrangères , & s'y sont
toujours soutenus dans une parfaite indé-
pendance.

Les Arabes actuels , suivant leurs propres
historiens , forment deux races , l'une descen-
dant de Kahtan , fils de Joktan , fils d'Heber ;
l'autre d'Ismael , fils d'Abraham. Les premiers
se donnent à eux-mêmes le nom d'*al Arab* , *al*
Ariba , véritables Arabes , & donnent aux au-
tres celui de *Motarabet* , Arabes naturalisés. Les
habitans de l'Arabie heureuse , s'attribuent par-
ticulièrement le titre d'*al Arab* , & se distin-
guent par-là des habitans de l'Arabie Pétrée
& de l'Arabie déserte , & aussi des familles
qui se sont entées sur leur race par des ma-
riages ; ils nomment ces dernières *Motarabet* ,
&

& les autres Arabes , *al Arab* , *al Mostarabet* , c'est-à-dire , *Arabes seulement de nom*.

Ce nom de *Mostarabet* s'est aussi donné à toutes les nations soumises par les Sarrazins , qui ont embrassé la religion mahométane , & adopté l'idiôme arabe. (Voyez SCHULT. *Orat. de Ling. Ar.*)

Ismaël ayant épousé la fille de Madad ; descendant de Johram , apprit , dit-on , le langage des Johramites , qui doit avoir été le même que celui des descendants de Joktan.

Il y a eu différens dialectes dans la langue arabe. Les deux principaux étoient l'*hamyaritique* , qui étoit celui des vrais Arabes , & le *Koreite*. Celui-ci étoit plus pur & plus élégant que l'autre , sans doute parce qu'Ismaël , Hébreu de naissance , avoit perfectionné le langage des Johramites en le modifiant suivant le génie de la langue hébraïque. C'est par cette raison que l'idiôme des Koreites est nommé par les Arabes , *Arabiah al Mahadhah* , *Arabismus purus & defecatus* , & qu'il est nommé dans l'Alcoran , *lisan Mobein* , *lingua perspicua*.

Mahomet se vantoit d'être descendu des Koreites , qui étoient incontestablement la postérité d'Ismaël , & n'étoient pas moins glorieux d'avoir conservé dans toute sa pureté le langage des Joktanides , que d'être chargés de la garde du temple de la Mecque.

C'est à cette dernière cause , à la garde du temple de la Mecque , dont les Koreites étoient chargés , & qui les fixoit dans cette ville au

centre de l'Arabie , que Jalladin attribue la pureté & l'élégance de leur dialecte. Leur position leur laissoit très-peu de communication avec les étrangers , dont le commerce auroit pu corrompre leur langage , tandis que d'un autre côté la religion & les intérêts civils attiroient chez eux les Arabes des contrées adjacentes , de qui ils empruntoient les expressions & les phrases qui leur sembloient les plus pures & les plus élégantes : par ce moyen leur dialecte s'enrichissoit des beautés de tous les autres.

Les Arabes ont toujours conservé leur liberté , & cela n'a pas peu contribué à préserver leur langue d'altération. Il n'y en a point qui remonte à une plus haute antiquité , qui compte , si l'on peut le dire , plus de siècles de vie , & qui puisse offrir des monumens plus anciens & plus incontestables ; elle date du déluge.

Quoique les Arabes aient eu des ennemis puissans qui ont envoyé contre eux des armées nombreuses , cependant tous les efforts qu'on a pu faire pour les soumettre ont été inutiles. Les conquérans Assyriens & Médes , dans le plus haut point de leur gloire & de leur puissance , n'ont jamais pu mettre le pied en Arabie.

Les Rois Perses n'ont jamais pu les rendre tributaires ; & Cambyse , dans son expédition d'Egypte , fut obligé de leur demander le passage par leurs terres.

Les Arabes n'envoyèrent point d'ambassa-

deurs à Alexandre, même après la conquête de la Perse; & les successeurs d'Alexandre n'entreprirent jamais rien contre eux.

Les Romains firent quelques tentatives pour soumettre les Arabes; elles furent toutes sans succès. Leur situation au milieu d'une presqu'île, ayant des déserts pour barrière, les a garantis des invasions des étrangers; aussi l'empire fondé par les Joktanides, au centre de l'Arabie, a-t-il subsisté pendant près de trois mille ans, sous une suite de princes nommés tous *Tobbai* (d'un mot arabe, qui signifie *succéder*) comme les rois d'Egypte se sont transmis le nom de Pharaon, & les empereurs de Rome, celui de César.

Dans le sixième siècle de l'ère chrétienne, la succession des Joktanides fut interrompue par une invasion des Abyssins, peu de tems avant que Mahomet parût; mais cette révolution influa peu sur la langue des Arabes, parce que ces Abyssins étoient eux-mêmes descendus de Joktan, & parloient une langue semblable; le docteur Schultens prétend que c'étoit la langue hébraïque. D'ailleurs, ces conquérans établirent en Arabie des gouverneurs natifs de ce même pays. Enfin les Arabes ayant secoué le joug, jetterent sous la conduite de Mahomet, les fondemens d'un puissant empire; & leurs conquêtes répandirent leur langue dans différentes parties du monde.

Au septième siècle de l'ère chrétienne, la langue arabe pénétra dans la Palestine, la Syrie, l'Egypte, la Chaldée, la Mésopotamie,

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

la Perse , & en un mot dans tout l'Orient. Elle pénétra aussi vers le même tems en Espagne & en Afrique , principalement dans le vaste royaume de Maroc , où elle est encore d'usage aujourd'hui.

L'Empire des Sarrazins fut détruit au bout de trois siècles ; mais au milieu des révolutions particulières qui accompagnerent cette grande révolution , les Arabes se maintinrent toujours indépendans. Ils formoient un peuple libre sous le regne de Saladin. Les Turcs mêmes ne les purent jamais soumettre ; bien loin de leur donner des loix , ils emprunterent leurs mœurs , & ces conquérans féroces se polirent dans le voisinage des Arabes. Il n'est pas hors de propos de remarquer ici , que la langue arabe , qui est celle dans laquelle l'Alcoran est écrit , est devenue la langue savante de tous les Mahométans , que c'est dans cette langue que leurs docteurs lisent journellement l'Alcoran au peuple , & que cet usage l'ayant en quelque sorte consacrée , doit être regardé comme une des causes qui l'ont conservée dans sa pureté primitive.

Quoique l'art d'écrire fût connu des Hamyarites & des nations arabes voisines de la Phénicie , plusieurs siècles avant la naissance de Mahomet , cependant les autres Arabes , & ceux de la Mecque en particulier , tant Juifs que Chrétiens , ignorerent cet art jusqu'au tems de *Moramer*.

Le caractère hamyaritique paroît avoir été le plus ancien des caractères arabes. Le sa-

vant docteur Schultens prétend que les alphabets hamyaritique , cussique , &c. ont été tirés des alphabets hébraïque & phénicien.

L'ancienneté du caractère hamyaritique est évidente , si l'on s'en rapporte au témoignage d'*Ebn Hashem* , d'après lequel *Alfirauxabadius* (*), fait mention d'une inscription de ce caractère qui a été trouvée dans l'Yeman , & qui est du siècle de Joseph. Quoi qu'il en soit , *Moramer Ebn Morra* d'Anbar , ville de l'Irak , qui vivoit quelque tems avant Mahomet , est l'inventeur du caractère arabe qui fut en vogue du tems de ce dernier. Ce caractère fut apporté à la Mecque , peu de tems avant l'établissement du mahométisme , par *Bashan* , qui le tenoit de ceux d'Anbar. L'alphabet de Moramer étoit différent de l'ancien alphabet hamyaritique , & les écrivains orientaux les ont très-bien distingués.

L'alphabet de Moramer avoit fait si peu de progrès du tems de Mahomet , qu'il n'y avoit personne dans l'Yeman , qui fût lire & écrire ; Mahomet lui-même ne savoit ni l'un ni l'autre , & c'est pourquoi il est nommé *le prophète illétré*. Les caractères de l'alphabet de Moramer étoient très-grossiers & ressembloient beaucoup aux caractères cussiques qu'on trouve dans certaines inscriptions & dans les titres des anciens livres. Ce furent les seuls dont les Arabes se

(*) Auteur du grand dictionnaire arabe , intitulé *Kamus* , ou l'*Océan*.

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

servirent pendant plusieurs années; l'Alcoran fut d'abord écrit en caractères de cette espèce, & il en reste encore quelques monumens que sir John Chardin a fait connoître.

Le docteur Schultens prétend, comme nous venons de le dire, que les caractères cufiques ont une ressemblance frappante avec les phéniciens, qui ne différoient eux-mêmes des anciens caractères hébraïques quarrés, que par de légers traits de plume. Ce favant pense qu'un observateur attentif peut retrouver les premiers linéamens de l'ancien alphabet hébraïque dans les alphabets phénicien & chaldaïque, dans les caractères syriaques ronds & quarrés, & dans les alphabets arabiques anciens & modernes.

L'écriture arabique est composée, comme l'hébraïque, de lettres & de points voyelles. Les lettres sont toutes des consonnes; les points voyelles comprennent non-seulement les voyelles, mais tous les signes qui peuvent servir de règle dans la manière de lire & de prononcer. L'écriture arabique, l'hébraïque & toutes les écritures orientales, different en cela de notre écriture européenne, dans laquelle les voyelles sont marquées par des lettres semblables à celles qui marquent les consonnes, d'où il suit que ces lettres vocales sont absolument nécessaires pour l'intelligence de la phrase écrite. Dans les écritures orientales, au contraire, on se passe aisément de points voyelles lorsqu'on n'a que des choses simples & ordinaires à écrire, & ceux qui sont au fait de ces écritures les déchiffrent très-bien sans le secours

des points. Aussi les Arabes s'en servent-ils très-rarement dans leur commerce épistolaire; mais ils en font usage dans leurs poèmes, & sur-tout dans l'Alcoran, de peur, disent-ils, que les infidèles n'altèrent leurs écritures.

Comme il n'y a point de langue sans voyelles, il paroît que les Orientaux ont représenté les leurs dès les tems les plus reculés par des signes différens de ceux des consonnes, dans la vue de rendre plus sensibles les racines & la formation de leurs verbes & la dérivation de leurs noms. Les Arabes ont actuellement trois caractères ou signes pour marquer les voyelles; le premier appelé *Phatah*, qui sert pour l'A & l'E bref, est une petite ligne oblique tracée sur la consonne; le second appelé *Caha* qui sert pour l'I bref, est une petite ligne pareille tracée sous la consonne; & le troisième qui sert pour l'O & l'U bref, est une petite ligne courbe semblable à un comma.

Une autre propriété distinctive de la langue arabe & des autres langues orientales, c'est que les mots primitifs ou radicaux sont tous formés de différentes combinaisons des consonnes prises trois à trois; & comme il y a vingt-huit lettres dans l'alphabet arabe, ces lettres ainsi combinées forment plus de vingt mille mots radicaux, sans faire entrer dans ce compte quelques combinaisons de lettres gutturales, que leur âpreté & leur dureté ont fait rejeter de la langue. Cela peut donner une idée de la richesse de cette langue, car de chacun de ces vingt mille mots en dérive une

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

infinité d'autres. Les grammairiens comptent treize conjugaisons des verbes arabiques, mais dans le fait il n'y en a qu'une seule, puisque chaque racine, suivant le génie de la langue, est susceptible d'être conjuguée de ces treize manières. C'est cette facilité de multiplier les mots & d'en varier les modifications qui fait dire aux Arabes, que leur langue est si abondante qu'aucun homme ne peut, sans un secours surnaturel, la posséder dans toute son étendue ; encore prétendent-ils qu'il s'en est perdu une grande partie.

Ces notions générales sur l'antiquité, l'histoire & la constitution de la langue arabe, sont empruntées pour la plupart de la grammaire de M. Richardson, que nous allons maintenant laisser parler lui-même.

Il observe avec beaucoup de raison dans la préface, que » dans le huitième siècle & les » suivans, tandis que l'Europe étoit plongée » dans l'ignorance & la barbarie, tandis que » les souverains eux-mêmes, & les grands seigneurs féodaux, ne savoient ni lire ni écrire » les Arabes étoient pour le génie les rivaux ; » des Romains du siècle d'Auguste, & avec un » empire plus étendu les surpassoient en magnificence. Les Caliphes *al Modhi*, *al Rashid*, » *al Mamoun*, & les autres monarques de la » famille d'Abbas, étoient des hommes de génie qui joignoient aux mœurs les plus polies » l'esprit le plus cultivé. La science & le génie étoient auprès de ces princes les meilleures » recommandations : ils étoient donc universelle-

» ment honorés ; & les princes , les généraux
» & les visirs n'étoient pas seulement de gé-
» néreux Mecenes pour les gens-de-lettres ,
» ils tenoient eux-mêmes un rang distingué
» parmi les écrivains de la première classe.

» Les princes Arabes (quoiqu'on ne puisse
» les justifier d'une certaine férocité) étoient
» en général braves , généreux , ingénieux ,
» pénétrants , passionnés pour toutes sortes de
» sciences , & enthousiastes au dernier point
» de la poésie & de l'éloquence. Avec de telles dis-
» positions , il est aisé d'imaginer qu'ils donnoient
» une grande attention à la perfection de leur
» langue. Les dialectes des différentes tribus
» étoient de riches mines où les écrivains pou-
» voient puiser ; ils en empruntoient librement
» tout ce qui étoit à leur convenance , & de
» ce mélange de dialectes , ils formoient une
» langue sublime , étendue , abondante , éner-
» gique , délicate , majestueuse ; qui se prêtoit
» également à la mollesse érotique , & à l'a-
» prété satyrique , à la tristesse élégiaque & à
» l'élévation héroïque , à la familiarité du plus
» simple conte , & aux efforts les plus hardis
» de l'éloquence.

» Il y a dans cette langue , dit plus bas no-
» tre auteur , une infinité de livres de tout
» genre , & plusieurs qui sont du plus grand
» mérite. Ces livres cependant ne sont , ainsi
» que la langue , connus qu'imparfaitement en
» Europe , & nous ne pouvons pas espérer
» que cette branche de littérature fasse de grands
» progrès , tant que les difficultés apparentes

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de cette étude subsisteront , & que ceux qui
» voudront s'y livrer ne seront pas soutenus
» par la conviction de son utilité & l'espérance
» du succès.

Parmi les raisons qu'on peut donner de l'ignorance où nous sommes restés par rapport à la langue arabe & des autres langues orientales , M. Richardson compte pour une des principales , *l'obscurité embarrassante & la manière peu engageante* des grammairiens , qui négligeant la simplicité & la clarté nécessaires pour guider l'esprit des jeunes gens dans les principes des sciences , s'amuse à des bagatelles , à des définitions frivoles & à des subtilités polémiques , & s'expriment généralement en termes si obscurs qu'il faut autant de tems , de patience & de pénétration pour comprendre le sens de leurs instructions , qu'il en faudroit pour apprendre la langue elle-même par une méthode moins compliquée.

» La plupart de nos éditeurs & de nos commentateurs Européens , dit M. Richardson ,
» savoient seulement la langue , & manquoient
» de goût & de lumières pour faire un usage
» convenable de leur savoir ; les livres qu'ils
» ont publiés , n'ont donc pas tous été choisis
» avec discernement ; le hasard seul semble avoir
» présidé à leur choix , & ils ne paroissent pas
» avoir eu d'autre objet que de faire une parade inutile de leurs connoissances , &c.

Ce n'est point dans les mêmes vues que M. Richardson a travaillé : il s'est proposé d'être utile , d'écarter une partie des difficultés qui ren-

doient jusqu'à présent l'étude de l'arabe inaccessible en quelque sorte à la plupart des littérateurs, de substituer aux méthodes obscures & compliquées de ceux qui l'ont précédé une méthode aussi claire que simple; & il paroît avoir très-bien réussi. Il a pris pour modele la grammaire persane de M. Jones, ouvrage connu & dont la réputation est faite; & il a su rendre son ouvrage intéressant, & en même tems plus utile par une multitude d'exemples tirés des meilleurs écrivains Arabes, qui ont le double avantage de soulager l'esprit de l'ennui des préceptes, & de le familiariser avec les formes de la langue & le génie des auteurs.

M. Richardson a déjà publié un dictionnaire persan arabe & anglois que nous avons annoncé dans notre journal d'avril 1778, pag. 383; il pense que l'étude de l'arabe peut être d'un grand secours pour l'intelligence de la langue persane, & c'est en cela sur-tout qu'il fait consister l'utilité de sa grammaire pour les personnes employées au service de la compagnie des Indes.

(*Monthly Review.*)



ELOGE de JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU , discours qui a remporté le prix d'éloquence de l'Académie d'Amiens en 1778, par M. DEMAUX, secrétaire de l'intendance de Picardie.

L'impudence d'autrui va devenir ton crime ,
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.

PIRON, *Métromanie.*

A Amiens, chez J. B. Caron, fils, imprimeur du roi & de l'académie. 1779.

DEpuis quelques années les académies proposent pour sujets de leurs prix d'éloquence, l'éloge des personnages qui se sont illustrés, soit dans l'administration, soit dans les armées, soit dans la littérature.

Cette méthode est préférable, à bien des égards, à celle que l'on suivoit autrefois dans ces corps littéraires. L'éloge d'un roi sage, d'un grand capitaine, d'un ministre citoyen, d'un magistrat courageux, d'un écrivain illustre destiné à servir de modèle à la postérité, donnent lieu nécessairement à des recherches utiles, à des développemens intéressans & souvent à des réflexions profondes.

Mais pour que ces ouvrages produisent réellement les avantages que l'on attend, il faut qu'une critique judicieuse dirige sans cesse l'orateur : courageux & retenu tout à la fois, il

doit toujours rendre hommage à la vérité, mais un hommage respectueux. Jamais l'écrivain, pour exalter son héros, ne doit se permettre d'en ravalier, ou les contemporains, ou les successeurs, ou les rivaux.

Pour être un grand homme, le chancelier de l'Hôpital avoit-il besoin que le cardinal de Lorraine fût peint comme un tyran? Et si quel-qu'orateur faisoit l'éloge de ce cardinal ou du duc de Guise son frere, auroit-il raison de le faire aux dépens des l'Hôpital, des Condé, des Montmorency, ou des Coligny? Il faut respecter le mérite & la vertu dans toutes les sectes, dans tous les partis, dans toutes les nations, sans néanmoins en adopter ni les erreurs, ni le fanatisme, ni les préjugés.

On a souvent remarqué que ces regles n'ont pas toujours été respectées par nos panégyristes académiques; celui dont ils font l'éloge est toujours ce qu'on appelle *le saint du jour*. On immole à sa gloire tout ce qui l'environne. Lorsqu'il s'agit du bien, il a tout dirigé, tout prévu, tout fait; mais lorsqu'il s'agit du mal, jamais on n'a la bonne foi de convenir qu'il ait eu un seul tort en toute sa vie.

Loue-t-on un orateur, l'éloquence est le premier de tous les arts, & le héros est bien supérieur à tous ceux qui ont couru la même carrière. Fait-on l'éloge d'un poète? l'imagination du panégyriste s'échauffe, & tous les dictionnaires lui fournissent à peine assez de termes emphatiques pour exalter & la poésie & le poète.

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Dans l'éloge de Rousseau que nous annonçons, l'auteur a sagement évité tous ces écueils; le flambeau de la critique à la main, il a tout vu, tout examiné; il a peint l'homme & le poète, chacun de ses véritables couleurs. Il s'est fait une loi de dire la vérité, lors même qu'elle doit le moins tourner à la gloire de son héros: bien différent en cela de ces adorateurs superstitieux qui croiroient commettre un crime irrémissible, s'ils remarquoient eux-mêmes, s'ils faisoient remarquer aux autres, le plus léger défaut dans la divinité qu'ils encensent.

M. Demaux débute par ce court exorde.

» L'éloge des grands hommes est l'histoire
 » de leur vie. L'éloge des grands écrivains est
 » l'histoire de leurs ouvrages. La vérité doit
 » être la base du monument qu'on élève en
 » l'honneur des uns & des autres. Malheur à
 » l'orateur, qui, trop enivré du mérite de son
 » héros, lui prête une grandeur factice, &
 » qui, ne voulant montrer que des vertus,
 » ne présente qu'un personnage feint, exagéré
 » par les prestiges de l'imagination « !

Rousseau naquit en 1669, & l'orateur fait à cette occasion cette note vraiment intéressante.

» Quelle brillante époque que celle où na-
 » quit ce poète ! Athènes & Rome n'en of-
 » frent pas qui méritent autant les regards de
 » la postérité. Loix sages, conquêtes rapides,
 » chefs-d'œuvres du génie en tous genres,
 » voilà ce qui rend cette année à jamais mé-
 » morable !

» Alors parurent & l'ordonnance de la ma-
» rine , supérieure aux plus belles loix de la
» Grece & de Rome ; & cette autre ordon-
» nance destinée à bannir du sein de la no-
» bleffe françoise ce préjugé gothique qui lui
» faisoit regarder , comme indigne d'elle , la
» source la plus féconde de l'opulence pu-
» blique.

» Les Louvois, les Colbert dans le cabinet ;
» les Turenne , les Condé , les Luxembourg ,
» les Vaubans , dans les batailles & les tran-
» chées , secondoient Louis XIV , & rendoient
» la France la terreur de l'Europe & l'admi-
» ration de l'univers !

» Cette même année vit achever l'*Art poéti-*
» *que* & commencer le *Lutrin* ; tandis que Ra-
» cine consolait la scène françoise de la vieil-
» lesse du grand Corneille , par ce chef d'œu-
» vre où l'ame atroce de Néron , l'ambition
» démesurée d'Agrippine , la politique lâche &
» corrompue de Narcisse sont mises en oppo-
» sition avec l'ame simple & confiante de Bri-
» tannicus , la tendresse inquiète d'une jeune
» princesse , & la vertu respectueuse , mais
» fiere de Burrhus «.

Après avoir parlé de la naissance de Rouf-
seau , l'auteur passe à l'éducation que son père
lui fit donner dans l'université.

» L'université de Paris , cette mere féconde
» de tant d'hommes célèbres , fut aussi celle
» de Rousseau. Ce fut dans cette école fameu-
» se qu'il apprit à connoître les anciens mo-
» deles dont il fut toujours le plus zélé parti-

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fan, & le plus parfait imitateur. Ce fut là
» qu'il puisa cette pureté de goût qui regle le
» génie, & qui en consacre les productions à
» l'immortalité «.

M. Demaux peint l'accueil que Rousseau ;
dès qu'il parut , reçut du législateur du Parnasse
françois , des Vendôme , des Chaulieu , des La-
Fare : il dit un mot du désintéressement de Rouf-
seau , & il ajoute :

» Si son cœur fut résister aux brillans appas
» de l'or , son esprit ne put résister de même
» aux faillies d'une imagination bouillante. Dans
» cet instant tumultueux de la vie où la rai-
» son se tait , où la vapeur de l'encens enivre
» si facilement , il eut le malheur de se livrer
» aux transports effrenés d'une verve nais-
» sante.

» Jeunesse ! âge charmant , printems de la
» nature , moment le plus doux de la vie ,
» source féconde de jouissances , saison des
» plaisirs que l'imagination crée souvent , qu'elle
» pare au moins de ses prestiges , de sa fraî-
» cheur & de ses graces , que vous êtes dan-
» gereux pour l'homme , quand le flambeau
» de la raison ne sert point à l'éclairer ! que
» de larmes vous fîtes répandre à Rousseau !
» combien furent amers pour lui ces fruits d'une
» imagination trop ardente « !

Ces sages réflexions dictées par le senti-
ment , font l'expression d'une belle ame.

L'auteur parle des couplets imputés à Rouf-
seau , de l'arrêt qui le bannit ; il le justifie ,
mais avec cette circonspection respectueuse

qu'un citoyen doit aux magistrats. Oui, sans doute, ces peres de la patrie peuvent se tromper puisqu'ils sont hommes; mais aussi quelquefois ils ne sont conduits à l'erreur que par les formes mêmes dictées par la loi, & qui enchaînent leurs volontés. Rien de dur, rien de défobligeant sur les ennemis de Rousseau, sur ceux même que Boindin accuse d'avoir fabriqué les couplets pour perdre ce grand poète.

M. Demaux suit Rousseau en Suisse & auprès du prince Eugene : il peint, en philosophe, ce héros qui pour avoir fait beaucoup de mal à la France, n'en a pas moins mérité l'admiration des François eux-mêmes.

» Eh ! qui méritoit plus de donner un asyle
» honorable au grand Rousseau, que ce génie
» puissant qui étonna le génie de Louis-le-
» Grand ; que le vainqueur de Lille & de
» Belgrade, digne rival de Vendôme & de Vil-
» lars « !

L'auteur passe à la disgrâce de Rousseau, occasionnée par son attachement au comte de Bonneval. La défense de son ami persécuté l'expose à perdre la faveur d'un grand prince ; mais le sentiment de l'amitié prévaut sur cette considération.

Le régent fait expédier des lettres de rappel à l'illustre banni ; celui-ci le refuse avec une noble fierté, il veut être justifié par la voie de la révision, & non point rappelé par grace.

Rousseau passe en Angleterre ; une édition de ses œuvres lui procure une somme consi-

dérable. Il place ses fonds sur la compagnie d'Ostende ; mais bientôt cette ressource lui manque. Cette compagnie est supprimée. L'empereur a la foiblesse d'en sacrifier les succès naissans à la jalousie de l'Angleterre. Notre poète redevient pauvre, il le fut toute sa vie.

Après avoir suivi Rousseau dans sa vie privée , l'auteur passe à l'examen de ses ouvrages.

» Un poète , dit-il , est un de ces êtres privilégiés qui font au monde littéraire ce que
 » sont dans l'ordre physique ces météores brillans , qui embellissent & varient la scène universelle de la nature. Il réunit à une imagination vive & féconde un pinceau hardi ,
 » un coloris enchanteur , quelque chose de divin : il est fait pour être l'ornement & la lumière du monde ; tel fut Rousseau ».

L'auteur fait passer rapidement en revue les différens genres qui occuperent quelque tems la jeunesse de Rousseau , ses opéras , ses comédies , ses épigrammes ; il s'arrête un moment sur les épîtres & les allégories , & caractérise le tout avec autant de précision que d'impartialité. Mais ce sont sur-tout les cantates & les odes qui fixent l'attention du panégyriste , & l'on sent que c'est en effet la partie brillante de Rousseau.

» Mais laissons tous ces genres où Rousseau trouve au moins des rivaux ; suivons-le dans une carrière nouvelle où personne n'étoit entré avant lui.

» Les Italiens avoient tenté des essais qu'ils

» appelloient des *cantates* ; mais , que ces poë-
 » mes informes étoient loin des cantates de Rouf-
 » seau ! Le nom seul est le même. Que le plan
 » & l'exécution sont différens ! Notre poète
 » est , de l'aveu des Italiens , de l'aveu de ses
 » ennemis mêmes , le véritable inventeur de
 » ce genre de poésie. *Ce poème* , dit un des
 » membres de cette académie (*) dans un ou-
 » vrage dicté par le goût & par le sentiment ,
 » *ce poème , dans un assez court espace , réunit*
 » *les qualités de tous les genres , le merveilleux*
 » *de l'épopée , les passions favorables de la tragé-*
 » *die , l'enthousiasme de l'ode pindarique , le gra-*
 » *cieux de l'ode anacréontique & l'harmonie de la*
 » *musique ; il parle tour-à-tour à l'imagination &*
 » *au cœur ,*

» C'est-là caractériser les cantates de Rouf-
 » seau. Toutes respirent cette poésie d'expres-
 » sion , ces tons pittoresques , ces tours heu-
 » reux , ces graces légères qui forment le vé-
 » ritable caractère de la poésie. Il n'en est au-
 » cune qui ne soit un chef-d'œuvre. Quelle
 » langue nous offre un morceau comparable
 » à la cantate de *Circé* ? Situations sublimes , ima-
 » ges terribles & tendres , philosophie aimable & douce ; le poète semble s'être sur-
 » passé lui-même , il a rassemblé tous les
 » genres.

(*) Discours sur la poésie lyrique , par M. Gossart ,
 avocat à Amiens , ouvrage devenu classique , & dont
 toutes les personnes de goût pressent une nouvelle édi-
 tion.

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

- » Sa voix redoutable
- » Trouble les enfers ;
- » Un bruit formidable
- » Gronde dans les airs.

.

» Quel morceau ! L'ame épouvantée frémit
» du désordre des élémens ; elle partage l'ef-
» froi , le bouleversement de la nature ; mais
» bientôt le poète la rend à elle-même , & ses
» vers enchanteurs n'en font que plus tou-
» chans.

- » Ce n'est point par effort qu'on aime ,
- » L'amour est jaloux de ses droits.

» Ainsi , Rousseau agite notre cœur ou le cal-
» me à son gré ; les tableaux les plus effrayans ,
» les sentimens les plus tendres , se touchent
» par l'art du poète , & l'horreur de la nature
» ne sert qu'à embellir l'amour. «

On applaudira sûrement à ce morceau bien
pensé , bien senti & bien exprimé.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir
de présenter la manière dont M. Demaux jus-
tifie la langue françoise des reproches qu'on
lui fait très-souvent.

» C'est dans ce genre vraiment lyrique que
» Rousseau se plaît à déployer toutes les for-
» ces de son génie , & toutes les richesses de
» la langue françoise.

» Quelques personnes ont osé l'accuser (cette
» langue) de sécheresse & de stérilité ! confor-
» mant ainsi , par une méprise qui n'est que

» trop ordinaire , l'instrument avec l'ouvrier ;
 » ils ne font pas attention que le même idiôme
 » me a rendu les frédons rauques des *Bavius*
 » & des *Mevius* , & les sons délicieux du cigne
 » de Mantoue , & du *Callimaque* Romain.

» Eh ! cette langue , la plus douce & la plus
 » majestueuse , la plus tendre & la plus fiere ,
 » la plus simple & la plus sublime qu'aient jamais
 » parlée les hommes , cette langue , l'organe
 » divin de la muse d'Homere , d'Euripide
 » & d'Anaéréon , n'a-t-elle point été profanée
 » par les productions obscures & rocailleuses
 » des *Nonnus* , des *Chériles* & des *Lycophrons*.

» Si notre langue est stérile & rebelle , c'est
 » dans les mains de l'ignorant , qui n'en connaît
 » point l'usage & les ressources ; de l'ignorant
 » écrivain qui ne fait point la subjuguée
 » par un heureux choix de tours énergiques &
 » d'expressions , tantôt propres , tantôt figurées ,
 » & toujours pittoresques & harmonieuses.

» Mais quelle abondance ! quelle douceur !
 » quelle variété même n'étale-t-elle pas dans
 » les ouvrages de nos grands écrivains , & surtout
 » tout dans les poésies lyriques de l'Horace
 » françois ! La noblesse des sentimens , la subtilité
 » des pensées , sont rendues dans le langage
 » le plus parfait & le rythme le plus sonore.

L'auteur passe à l'ode pindarique , il dit un
 mot de Malherbe , de Racan , de Godeau &
 de la Mothe ; & parlant des odes par articles
 de ce dernier : » Rousseau , dit-il , fut révolté
 » de voir dans d'impuissantes mains la lyre de

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Pindare. Son oreille superbe fut indignée
 » d'entendre ces frédons discordans , & dans
 » sa juste colere , il vengea Pindare & Ho-
 » race , en les faisant connoître à son siecle
 » par la plus heureuse imitation ; il fit des
 » odes , mais il y prodigua tous les trésors de
 » sa brillante imagination ; il y déploya toute
 » la pompe des pensées & des sentimens , &
 » toute la variété d'un style enchanteur.

.
 » Rousseau plus flexible que le poëte grec ,
 » plus nerveux que le poëte latin , plus riche
 » que le poëte françois , rassemble en lui seul
 » Pindare , Horace & Malherbe. Sa muse est
 » l'aigle de Jupiter , elle s'élève au-dessus des
 » plus hautes montagnes ; elle s'élance dans
 » les cieux ; mais bientôt , toujours maîtresse
 » de son vol , elle reparoît à vos yeux ; vous
 » la voyez planer sans effort dans les airs ,
 » & revenir dans une riantة prairie émaillée
 » de fleurs toujours fraîches , toujours bril-
 » lantes. «

Après avoir parlé des odes anacréontiques
 & morales de Rousseau : » C'est sur-tout , dit
 » l'auteur , dans ses odes sacrées que notre
 » poëte donne l'effor à son génie , & déploie
 » tous les charmes de la poésie , toute la ma-
 » gie des vers.

» Rousseau qu'on accusa de tant d'horreurs ,
 » que l'envie & la calomnie poursuivirent mê-
 » me au-delà du tombeau , Rousseau avoit l'ame
 » saine. Il avoit senti que consacrer ses vers
 » & ses talens à la religion , c'est ramener la

» poésie à son institution primitive , c'est lui
» rendre sa noblesse & sa dignité. La majesté
» des livres saints parloit à son cœur; il sen-
» toit que le vrai seul peut être réellement
» sublime. Traducteur de Moïse & de David
» inspirés, il paroît inspiré lui-même, quand
» il parle du Très-Haut; le feu du prophete
» passe dans son ame; l'imitateur disparoît,
» & c'est David dans une langue nouvelle. «

On voit ici que l'auteur écrit d'après son cœur; on voit que le sujet pénètre son ame d'admiration, plus encore que la maniere dont il est traité. Nous terminerons cet article par le morceau qui termine ce discours intéressant: c'est l'éloge de Greffet.

» En même-tems que l'académie rend cet
» hommage au Pindare françois, elle pleure,
» avec l'académie françoise, ce poëte char-
» mant dont Rousseau avoit si bien prévu &
» annoncé les succès.

» Le deuil qu'a causé cette perte, vit en-
» core dans tous les cœurs. Les membres de
» cette académie, le magistrat aussi éloquent
» que juste, qui se plaît à vivifier, par ses
» exemples, les travaux de cette illustre com-
» pagnie; tous les ordres de citoyens s'hon-
» norent de s'unir à une famille éplorée,
» pour verser des larmes sur la tombe de cet
» écrivain enchanteur, de cet ami fidele, de
» ce citoyen vertueux.

» Honneur des rives de la Somme, Greffet
» fut faire estimer ses mœurs, en faisant ché-
» rir ses talens. Il badine avec les Graces, mais

96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» jamais la pudeur ne baïsse les yeux. Aux
» fleurs de Thalie , il réunit les lauriers de
» Melpomene. Poëte délicieux , tes vers sont
» gravés dans la mémoire de tous les sexes
» & de tous les âges ! Philosophe aimable , tu
» fus embellir la sagesse & la couronner de
» roses. Plus fortuné que Rousseau , dont tu
» fus le constant admirateur , tu vis couler
» tes jours dans le sein de la paix. Le calme
» de ta vie & de ta mort fut sans doute la
» récompense de ton inviolable attachement à
» cette religion sainte que Rousseau a si ma-
» jestueusement célébrée ! «

L'auteur de cet éloge de Rousseau , est un écrivain sage qui joint à la pureté & à l'élégance du style , une littérature variée & agréable , un jugement sain , un goût sûr , & une critique impartiale. Il ne manque point de force lorsqu'elle est nécessaire. Sa composition annonce beaucoup de méthode. Sa philosophie est douce & religieuse , éloignée de toute prétention & de toute emphase.

(*Année littéraire.*)



COMPONIMENTI del P. Giantommaso Baciocchi, &c. *Œuvres du P. JEAN-THOMAS BACIOCCHI, de la Congrégation de la Mere de Dieu. In-8vo. Naples, 1778, & se trouve à Rome, chez Sauveur Baldassari, & chez Charles Archini.*

LE P. Baciocchi fut un des premiers membres de l'académie des Arcades, sous le nom de *Peridèo*, & ce fut lui qui contribua le plus avec le P. Tommasi, du même ordre, aussi berger d'Arcadie, sous le nom de *Vallesio*, à faire fleurir la colonie arcadienne, dite *Ligustica*. C'est un témoignage que leur rendit dans le tems Crescimbeni lui-même, fondateur de cette association pastorale; & les journalistes de Rome observent judicieusement à ce sujet, qu'il n'est point étonnant que des religieux de la Congrégation de la Mere de Dieu, se soient distingués si fort dans l'Arcadie naissante, puisque ces religieux avoient été les fondateurs de la célèbre académie des *Inseondi*, qui fut depuis *l'illustre & féconde mere de l'Arcadie*. C'est bien le cas de s'écrier, *ô matre pulchrâ filia pulchrior!* Car on fait à quel point d'illustration l'Arcadie est parvenue, & on ne doit pas moins admirer son heureuse fécondité, soit que l'on considere le nombre prodigieux d'enfans qu'elle rassemble dans son sein, prin-

Tome V.

E

ces, cardinaux, prélats, religieux, laïques, femmes aimables, & amateurs distingués; soit que l'on s'attache à ce nombre infini de productions ingénieuses, qu'on voit éclore & pulluler à chaque séance, sous les formes variées de sonnets, d'épigrammes, d'épigrammes, d'anacréontiques, de *Canzoni*, sans perdre cependant cet air de famille, vraiment distinctif, *qualem decet esse sororum*. Mais revenons au P. Baciocchi & à son compagnon. La mémoire de ces glorieux restaurateurs de la véritable poésie & de l'éloquence, continuent les mêmes journalistes, mérite certainement nos respects; leurs productions doivent être sans cesse sous les yeux de tous ceux qui aspirent aux palmes poétiques ou oratoires; il faut les lire & les relire sans cesse. Mais les productions du P. Baciocchi répandues, & pour ainsi dire, ensevelies dans plusieurs recueils, ne faisoient pas à leur auteur le même honneur qu'elles lui feront, & les lecteurs n'en retiennent pas le même profit qu'ils en retireront, maintenant qu'elles sont réunies en un même corps d'ouvrage. Nous avons passé des instans vraiment délicieux, disent toujours les journalistes, dans la lecture de ces vers pleins de grace & de douceur, & nous invitons tous les jeunes gens qui s'adonnent à la poésie, à profiter de cette lecture; ils y apprendront sur-tout qu'on peut être un poète agréable & délicat, sans soupirer pour Cloris ou pour Philis, & qu'on peut approcher de très-près, sans ce secours, du grand Pétrarque & du gracieux Anacréon.

Pour mettre à portée d'en juger ceux de nos lecteurs, qui ne connoissent pas encore cet excellent recueil *tout imprégné des doux parfums du Parnasse*, nous citerons le premier sonnet, sur lequel le P. Ceva a observé avec beaucoup de raison, dans son *choix de sonnets* imprimé à Turin, *qu'on ne peut en ôter un seul mot sans en déranger l'économie, tant il est bien lié & bien conduit, &c.* Voici ce sonnet.

Padre, che pur sei padre, ancorché offeso,
 E l'antica pietà spenta non hai;
 Ma spiacque a Te di giusto sdegno acceso
 Sempre la colpa, il peccator non mai.
 Gravando ognor sulle tue spalle il peso,
 Se contro il ciel fugli occhi tuoi peccai,
 Io nol dirò; che indarno a te il paleso,
 Che il tutto vedi, onde pur troppo il sai.
 Dirò bensì, che già gran tempo io sono
 Indegno, che tuo figlio altri mi chiami :
 E più non merito a falli miei perdono.
 Ma di tua carità sono i legami
 Cotanto in se tenaci, e tu sì buono,
 Che ingrati ancora i figli tuoi pur ami.

C'est-à-dire : *ô toi, qui est toujours pere, quoique offensé, qui n'as point dépouillé ton antique miséricorde, & dont la juste colere s'allume toujours contre le crime; & jamais contre le criminel. Si aggravant tous les jours le poids de mes fautes dont ta bonté s'est chargée, j'ai péché à tes yeux contre le ciel, qu'ai je besoin de te le dire? Qu'as-tu besoin de cet aveu? Tu le sais, puisque tu vois tout. Je dirai que depuis long tems, je suis indigne d'être appelé ton fils, & que mes fautes*

100 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ne méritent plus de pardon. Mais les nœuds de ta charité sont si étroits, & tu es si bon, que tu aimes encore des fils ingrats.

Le mérite de ce sonnet consiste sans doute dans l'élégance & la précision du style, car le fonds des idées est très commun, & n'est relevé par aucun de ces traits heureux, de ces tours animés, qui font reconnoître le poète dans les sujets les plus simples. Il est impossible de ne pas se rappeler ici le fameux sonnet qui a immortalisé Desbarreaux. C'est de même un pécheur qui rend hommage à la miséricorde divine, en gémissant de ses égaremens; mais c'est un pécheur à qui la vivacité de son repentir tient lieu, pour ainsi dire, de verve & d'inspiration. Il est vraiment poète, & lorsqu'il se résigne au châtiment qu'il a mérité, dans ces vers si touchans,

Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux,
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,
Tonne, frappe

& lorsque son espérance se ranime par cette superbe image.

Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qu'il ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ!

Le sonnet du P. Baciocchi a plus de simplicité que celui de Desbarreaux, dont le second quatrain contient des idées recherchées, telles que celle de ce vers :

Et ta clémence même attend que je périsse :

Mais il nous semble que le ton de ce dernier est plus animé , plus vif , & en un mot plus poétique ; & pour en juger il suffit de comparer l'impression que fait la lecture de l'un & de l'autre. Il résulte delà que les éloges des journalistes de Rome sont peut-être un peu exagérés , & que d'après le sonnet cité , le pere Baciocchi a peut-être moins de droit au titre de poète qu'à celui de bon versificateur & d'élégant écrivain. Le recueil de ses poésies est suivi d'un discours Italien prononcé par lui à Gênes , lors de l'élection du Doge Bendinelli Negrone.

L'éditeur a ajouté à ces différens morceaux un petit nombre de pieces d'un autre auteur , qui ne se fait connoître que sous le nom d'*Argino Calcodonteo* , qu'il porte en Arcadie , mais qui paroît être encore un confrere du pere Baciocchi. Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter toutes les louanges que les journalistes de Rome donnent encore à ce nouveau poète. Nous rapporterons seulement un sonnet qu'ils citent comme très-propre à donner une idée des talens de l'auteur , & qui nous paroît en effet ingénieux.

Natura, ond'è , che di saper la voglia ,
 Quella voglia gentil , che in petto umano
 Pur venne accesa di tua propria mano ,
 Parte appagar , parte fraudar tu soglia ?
 Ch'ove in dotto sudore uom si discioglie ,
 Disserrando gli vai più d'un tuo arcano :
 Ma da tant'altri il tieni ognor lontano ,
 Per quanto a sue pupille il sonno ei tog'lia.

102 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ed ella : amore e riverenza al nume

Deggio insieme svegliare in chi pel mondo

Spiega dell'intelletto agili piume.

L'un desto a quel , che su tante diffondo

Vagh'opre mie copioso, o scarso lume ,

L'altra, all'ombre, in cui il resto affatto ascondo.

C'est à-dire : *Nature*, qui as allumé toi-même dans le cœur de l'homme le desir de savoir , pour-quoi satisfaire & éluder en partie ce noble desir ? Tu réveles à l'homme trempé d'une docte sueur plus d'un de tes secrets , mais tu en rends un plus grand nombre inaccessible à sa vue , malgré ses veilles & ses efforts opiniâtres. Je dois , répond-elle , réveiller des sentimens d'amour & de vénération pour l'Etre suprême dans le cœur de ceux qui s'élancent vers moi sur les aîles rapides de l'entendement. J'excite l'amour par les merveilles que je dévoile , & le respect par les ombres augustes que je répands sur les autres.

(Efemeridi di Roma.)

VOYAGES pittoresques de la Grece. IIIe. cahier.

A Paris , chez Barbou , imprimeur-libraire ,
rue des Mathurins, 1779.

O N ne peut trop nous entretenir de la Grece ; on ne peut trop considérer & nous montrer sous toutes ses diverses faces cette heureuse contrée , signalée autrefois par tant d'actions héroïques & tant de monumens du génie dans tous les genres ; la vraie patrie des

talens, des sciences & des arts, qui dès notre enfance s'empare si puissamment de notre imagination par ses historiens & par ses poètes, & y laisse des impressions si douces & si durables. Plus elle est aujourd'hui différente d'elle-même, plus elle mérite d'être observée. Elle offre plus encore que Rome antique & moderne, un grand exemple des révolutions humaines, & une grande instruction pour les politiques. On y voit combien l'influence du gouvernement l'emporte sur celle même du climat, combien la liberté peut élever l'homme, combien la servitude peut le dégrader. On reconnoît la vérité de ces vers qu'Arons dit à Albin dans la tragédie de *Brutus* :

Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.

Spon, dans son voyage de la Grece & du Levant, avoit principalement considéré le côté littéraire.

Tournefort, quoiqu'il ait paru ne négliger aucun objet, donnoit sa principale attention à la botanique & à l'histoire-naturelle.

M. Leroi s'est occupé par préférence des monumens des arts.

Des vues nouvelles sur les mœurs & les usages des Grecs modernes, comparés avec les anciens, paroissent caractériser le voyage littéraire de la Grece par M. Guys.

Tous ces divers voyages ont ainsi, outre

le mérite commun à tous, un mérite particulier qui les caractérise.

Le mérite inestimable qui distingue le nouveau voyage dont nous annonçons la suite, est de représenter avec la plus grande exactitude, comme avec la plus grande magnificence, l'état actuel du pays. C'est un voyage pittoresque; on y voit tous les lieux, tous les monumens, tels qu'ils existent, tels que l'auteur les a vus, tels qu'il les a dessinés de sa main ou fait dessiner sous ses yeux, & c'est le lecteur lui-même qui fait le voyage de la Grece :

Ipse sibi tradit spectator.

L'auteur, au milieu des devoirs que lui impose un nom illustre, cher à la nation, a su joindre à tous les genres de gloire dont ce nom réveille l'idée, la gloire qui naît de talens littéraires, précoces & supérieurs, d'un amour pour les arts porté jusqu'à y exceller, de connoissances, enfin, fruit tardif de l'âge & de l'étude chez les savans de profession.

Il parle de son ouvrage avec toute la modestie d'un talent vrai & d'un caractère aimable; en faveur de sa jeunesse & de son zèle, il demande de l'indulgence, il n'obtiendra que des éloges.

Il annonce les estampes comme la partie principale de son livre, & le texte comme l'accessoire seulement; & le principal & l'accessoire sont infiniment précieux; l'un & l'autre est son ouvrage, les dessins sont de lui pour la plupart

& ils suffiroient à la réputation d'un artiste ; le texte annonce un écrivain nourri de tous les bons auteurs anciens & modernes , historiens , poètes , observateurs , voyageurs , géographes qui ont traité de la Grece ; l'auteur fait les juger & les apprécier ; il se regle sur leurs travaux pour éviter des redites inutiles , pour distinguer ce qui a plus ou moins besoin d'être détaillé , éclairci & développé , il confronte pour ainsi dire les descriptions aux objets mêmes : on verra dans la suite de l'ouvrage qu'il a vu & décrit beaucoup d'objets inconnus jusqu'à présent ; dans les objets qu'on croyoit connus , il saisit souvent des points de vue nouveaux , il découvre des vérités , relève & corrige des erreurs , assaisonne son récit de reflexions piquantes & de traits de sentiment ; enfin il ne manque à cet ouvrage aucun genre d'utilité ni d'agrément. Telle est l'impression générale qu'il laisse à ses lecteurs , nous allons justifier ce jugement par l'examen des détails.

Cet ouvrage paroît par chapitres ou cahiers , chaque cahier formant un chapitre & une livraison ; chaque livraison contient six , sept ou huit feuilles d'estampes , (suivant l'abondance des matieres ,) ces estampes sont toujours accompagnées du texte relatif , servant d'explication ; la réunion de tous ces chapitres formera deux volumes *in-folio* , dont le premier contiendra les isles de l'Archipel , & l'Asie mineure ; le second , Constantinople décrite avec beaucoup de détail , le continent de la Grece , la Thessalie , la Macédoine.

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Les trois premiers cahiers , les seuls qui aient paru jusqu'à présent , ne contiennent qu'une partie des isles de l'Archipel ; savoir : le premier , l'Argentiere , autrefois *Cimolis* , nom dont les Grecs modernes ont fait *Kimoli* ; Milo , anciennement Melos ; Siphanto , anciennement *Siphnos* ; Sikino , autrefois *Sicinos*.

Le second , Nio , anciennement *Ios* ; Santorin , autrefois *Théra* ; & les isles volcaniques adjacentes.

Le troisieme , Naxia , anciennement *Naxos* ; Tine , anciennement *Ténos* ; Syra , anciennement *Syros* ; qu'il ne faut pas confondre avec l'isle de *Scyros* , actuellement S. Georges de Skiro , où regnoit Lycomedes , pere de Déidamie , & où Thétis avoit caché Achille ; cette dernière est située près de l'isle de Négrepont , l'ancienne Eubée. Syra , dont il s'agit ici , est une des Cyclades , voisine de Délos , dont la description termine ce troisieme cahier , que nous allons faire connoître à nos lecteurs , ayant annoncé les deux premiers lorsqu'ils ont paru. (*)

Cette nouvelle livraison , qui sera certainement aussi-bien accueillie que les deux premières , commence à la 2^{ie}. planche , qui offre la vue de l'isle & de la ville de Naxia , anciennement *Naxos* , séjour consacré par le culte de Bacchus. Ce fut là que le conquérant de l'Inde , honoré en Egypte sous le nom d'*Osir*.

(*) Journal de juillet 1778 , pag. 123. Journal de décembre , pag. 146.

is, trouva sur le rivage Ariadne abandonnée ; & l'amant & le Dieu ont également rendu l'isle célèbre. On voit dans les détails que l'auteur donne, en passant, des cérémonies religieuses établies en l'honneur de Bacchus, qu'il possède les connoissances variées de la fable & de l'histoire ; c'est un morceau curieux & agréable, où la raison trace d'une main légère les tableaux de la crédulité des peuples, & cache le philosophe sous les graces de l'homme d'esprit. » Ce fut Cadmus qui des bords du Nil » apporta en Boétie le culte de cette divinité » étrangere ; & Sémélé, sa fille, fut choisie » pour donner à la Grece le spectacle nouveau de la reproduction d'un Dieu ; Bacchus voulut naître d'elle une seconde fois, » & cette imposture servit également à faire » la réputation du Dieu, & à sauver celle de Sémélé ». La fourberie de Cadmus fit voir en effet, par son succès, qu'il n'y a point d'erreur que le genre humain ne soit disposé à recevoir, & que souvent la plus insensée fait les progrès les plus rapides. On connoît les fêtes des bacchanales, généralement célébrées dans toute la Grece, d'où elles furent transportées en Italie ; Orphée en avoit fait un des premiers dogmes de sa religion, & elles en étoient dignes alors par leur pureté, comme elles méritèrent depuis d'être prosrites à Rome par leur licence. Les femmes, qui d'abord avoient été seules admises à leurs mystères, & qui s'y préparoient par plusieurs jours de jeûne & même de continence, s'écartèrent

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

bientôt de l'esprit du législateur ; toute idée de religion en fut bannie. Ces mystères ne furent plus que des assemblées de débauche , dans lesquelles les initiés se livroient avec fureur aux plus infâmes excès d'une prostitution effrénée.

» Un culte si favorable au vice , dit l'auteur , fut par-tout méprisé & par-tout adopté ». Cette réflexion , qui ne fait pas honneur aux penchans de l'homme , n'est-elle pas heureusement un peu combattue par l'auteur lui-même , lorsqu'il nous apprend que la sagesse présida d'abord à l'établissement de ces fêtes , & que le religieux Orphée les associa à ses dogmes purs & même sévères ? Telle est toujours en effet la marche de ceux qui veulent gouverner les hommes par la superstition ; ils savent combien l'austérité des mœurs en impose à la crédulité , & qu'ils ont besoin du respect des peuples pour les tromper. Le fanatisme , qui abuse de tout , peut corrompre , par la suite , les plus sages institutions ; la vertu disparoît & l'erreur reste ; mais , quelque dépravée qu'on suppose la nature humaine , il ne faut pas en conclure qu'elle se précipite tout-à-coup dans ces excès qui la déshonorent ; c'est le tems , ce sont les passions qui introduisent lentement les abus ; tous les établissemens dégèrent , mais ordinairement les sources en sont pures ; & ce seroit une folie égale à l'impudence , que d'imaginer se faire des disciples en violant ouvertement toutes les bienséances , & de prétendre faire adopter pu-

bliquement des principes qui outrageroient l'honnêteté & la pudeur, des principes que les hommes les plus dissolus rougiroient d'avouer eux-mêmes.

Les fêtes instituées en l'honneur de Bacchus n'auroient pas obtenu la vénération des peuples, si elles avoient commencé par être obscènes ; elles n'auroient inspiré que le mépris, & l'on n'adopte point ce qu'on méprise. Pures dans leur origine, elles furent généralement adoptées ; & lorsqu'elles cessèrent de l'être, un vieux respect pour leur origine sacrée les conserva long-tems encore, malgré leur licence ; on fait combien elles s'étoient multipliées par-tout ; d'abord elles ne se célébroient que tous les ans ; mais dans la suite elles furent plus fréquentes ; il y eut les grandes bacchanales, les petites, les anciennes, les nouvelles, les printanières, les automnales, les nocturnes, &c. Depuis l'époque d'Orphée, dont les dogmes austères furent bientôt abandonnés, elles étoient devenues des occasions de plaisir, des orgies agréables, où, la coupe en main, présidoit la gaieté, & elles renaissoient dans tous les événemens propres à exciter la joie. Il est aisé de voir comment on passa du plaisir à la volupté, & de la joie à la licence. Les orgies des disciples modernes de Bacchus ressemblerent encore à ces anciennes fêtes ; elles commencent & finissent souvent de même.

De tous les lieux où se répandit le culte du Dieu du vin, aucun ne lui fut aussi parti-

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

culièrement consacré que l'isle de Naxos. Ses habitans dispuetoient aux autres de Nyssa & au mont Méros l'honneur d'avoir protégé son enfance. La fécondité de Naxos semble encore rappeler le séjour & les bienfaits du Dieu.

Les planches 22 & 23 offrent le dessin *des détails géométriques de la porte du temple de Bacchus, & le plan de l'écueil sur lequel ce temple étoit bâti.* C'est tout ce qui reste d'antiquités dans cette isle. Le vin de Naxos est de tous les vins grecs celui qui a paru à l'auteur mériter le plus sa réputation ; Athénée le compare au nectar des Dieux ; mais il est si délicat qu'on ne peut le transporter même aux isles voisines. « L'heureuse situation de Naxos lui assure » encore une espèce de liberté au sein même » de l'oppression ; & la nature, prodigue envers ses habitans , semble avoir voulu poser » une barrière entr'eux & la tyrannie. Nul » vaisseau n'y peut aborder. On compte dans » l'isle environ 6000 habitans, dont un cin- » quième de catholiques ; chacune des deux re- » ligions y a un archevêque dont la puissance » spirituelle s'étend sur toutes les Cyclades , » mais dont le revenu est fort borné ». L'auteur a dit plus haut , que l'évêque latin qui gouverne aujourd'hui le spirituel de Naxos , est un des descendans des ducs Vénitiens , ses anciens souverains. Cet évêque latin , selon l'apparence , est subordonné à l'archevêque dont la juridiction s'étend sur toutes les Cyclades. Il y a plusieurs couvens dans l'isle ; les Jésuites y avoient aussi un établissement ; ils y

sont restés sous l'habit séculier & continuent à y être utiles.

» On a sans doute été étonné de l'habillement des femmes de l'Argentine ; elles ont » cependant à celles de Naxos l'obligation de » ne pas porter le vêtement le plus ridicule » de l'Archipel. Celui des Naxiotes en a toute » la disgrâce , & de plus , deux aîles de velours » noir , qui ajoutées à leur carrure fastueuse , » en forment un ensemble monstrueux. Une » simple gaze couvre le sein des Grecques de » Smyrne : celles-ci , plus sévères , le défendent par un plastron de velours recouvert » de broderie & de petites perles. Si on les » regarde par derrière , on est encore plus » choqué de voir tourner sur leurs reins une » espèce de panier dont le dessin seul peut » montrer tout le ridicule. Elles ajoutent à » cette parure tout ce que la coquetterie a » de plus recherché. Elles mettent du rouge , » se noircissent les sourcils & les paupières ; » enfin elles se couvrent le visage de mouches ; elles les font avec les feuilles d'un » talc noir & brillant qui se trouve dans l'île. » Un croissant de cette matière , placé entre » les deux yeux , leur paroît sur-tout une grâce » séduisante ». A ce tableau , que la 24^e. planche a rendu fidèlement , opposons le contraste agréable des habitans de l'île de Tine , anciennement *Ténos*. Les femmes de cette île ont toutes les plus belles proportions dans les formes , de la régularité dans les traits , & cette physionomie piquante qui supplée souvent à la

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes sans les cacher.

'Le commerce & l'industrie répandent à Ténos une aisance générale & une sorte d'égalité qui, sans confondre les classes des citoyens, empêchent les uns de se corrompre, & les autres de s'avilir. C'est-là que l'auteur a reconnu pour la première fois, que les tableaux délicieux que nous admirons dans les poètes Grecs, étoient moins l'ouvrage de leur imagination, qu'une fidelle imitation de la nature. La propreté & les agrémens des servantes de l'isle de Tine méritoient que l'auteur leur donnât une place auprès de leurs maîtresses. La planche 25 représente les dames de Ténos; la 26e., les bourgeoises, & la 27e. les servantes. Toutes ces gravures sont belles comme les objets qu'elles offrent. Les dames sont vues dans l'intérieur de leur appartement, après le déjeuner; elles paroissent occupées d'une lecture; les figures ont l'air noble & gracieux. Des devoirs de ménage occupent les femmes bourgeoises; elles sont entourées de berceaux & d'enfans; & l'effet de leur beauté est doucement tempéré par ce respect touchant qu'inspire le caractère de mere. Les servantes sont peintes debout, dans une attitude légère; elles portent dans les mains de petites corbeilles remplies de pelotons de soie qui indiquent leurs occupations sans laisser l'idée affligeante d'un dur travail. Leur taille est élégante, & leurs longs vêtemens reçoivent la forme & la grâce des mou-

vemens souples & libres de leurs corps.

Les 28^e. & 29^e. planches représentent la vue du bourg de *San-Nicolo* (dans la même île), prise de différens côtés. La 30^e. offre celle de *l'isle & de la ville de Syra*, anciennement *Syros*. Le voyageur qui parcourt l'Archipel, éprouve à chaque pas les émotions les plus douces & les plus variées; c'est un hommage involontaire qu'il rend aux lieux qui ont vu naître les grands hommes ou qui conservent leur cendre. C'est dans Syros que naquit Phérécide, un des premiers philosophes de l'antiquité, & le maître de Pythagore. » Syra » n'est aujourd'hui qu'une petite ville située » sur la pointe d'une montagne; tous les habitants de l'île y sont rassemblés au nombre » de quatre mille, & l'on ne trouve dans l'intérieur de l'île que les ruines des villages » qu'ils ont abandonnés. Cette île, autrefois » partagée entre les églises grecque & latine, » n'est aujourd'hui habitée que par des catholiques. C'est de tous les états du grand-seigneur le seul où un même culte soit exclusivement adopté; mais elle n'en est pas plus » paisible, & les prêtres Grecs triomphent de » la voir troublée par des dissensions religieuses; en effet, le Musulman, le Juif, l'Arménien, le Cophte, le Grec, le Latin, semés & réunis dans l'empire turc, jouissent » pour l'ordinaire d'une tranquillité & d'une » concorde que l'unité de religion semble avoir » bannies de Syra. Fatigué de ces désordres, » le gouvernement turc s'est même vu forcé

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» récemment de sévir , pour y rétablir la paix
 » évangélique. L'évêque venoit d'être déposé ;
 » il avoit même payé cette espece de grace ;
 » des prêtres aussi coupables & moins riches
 » avoient été bannis ; les principaux habitans
 » envoyés aux galeres ; & l'on n'accusera pas
 » en cette occasion la justice musulmane de
 » trop de rigueur , puisqu'elle avoit des meur-
 » triers à punir «. La planche 3^{ie}. est le plan
 de l'isle de Délos. Ce morceau est traité avec
 le plus grand soin. » Les ruines dont Délos
 » est couverte , prouvent la vénération des
 » anciens pour cette isle , bien mieux encore
 » que les odes de Callimaque & de Pindare.
 » Si tous les poètes s'empresserent de la célé-
 » brer , tous les peuples se firent un devoir
 » de l'enrichir. Les fables qui ennoblissoient
 » l'origine de Délos , invitoient la piété des
 » Grecs , toujours épris du merveilleux , à lui
 » prodiguer leurs offrandes. D'abord flottante
 » au gré des vents , elle n'est fixée que pour
 » offrir à la malheureuse Latone un asyle que
 » le reste de la terre lui refuse ; Diane &
 » Apollon y reçoivent le jour ; on y élève
 » des temples , & la voilà consacrée à jamais
 » par le culte le plus universel «.

L'auteur s'est proposé de n'entrer dans au-
 cun détail historique sur Délos ; mais il dé-
 dommage ses lecteurs par une superbe descrip-
 tion des fêtes qu'on y célébroit. L'anonyme
 qui lui a confié ce morceau , extrait d'un ou-
 vrage considérable , ne lui a pas permis de le
 nommer ; mais , quel qu'il soit , il réunit le

mérite rare d'une vaste érudition au mérite non moins rare, d'un style élégant, pur & pittoresque. Il suppose qu'un étranger qui se trouvoit à Athenes vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire, se rendit à Délos avec un de ses amis. Après avoir décrit les beautés du printems dont on jouit dans toute la Grece, il ajoute : » Cette saison charmante » ramenoit des fêtes plus charmantes encore, » celle qu'on célèbre, de cinq ans en cinq » ans, à Délos, pour honorer la naissance de » Diane & d'Apollon. C'étoit le jour où l'on » préparoit la pompe solennelle qui va tous » les ans offrir au temple de Délos, un tribut » de reconnoissance, pour la victoire que Thé- » sée remporta sur le Minotaure. Elle est con- » duite sur le même vaisseau qui transporta » ce héros en Crete, & déjà le prêtre d'A- » pollon en avoit couronné la poupe de ses » mains sacrées. Je descendis au Pyrée avec » Philotas. La mer étoit couverte de bâtimens » légers qui faisoient voile pour Délos. Nous » nous sentîmes enlever par des matelots dont » la joie tumultueuse & vive se confondoit » avec celle d'un peuple immense qui couroit » au rivage. Ils appareillèrent à l'instant, & » nous sortîmes du port. «

C'est avec la même richesse & la même vivacité d'images que l'auteur nous offre tous les tableaux que lui présentent les isles semées sur la mer ; il découvre de loin le temple d'Apollon, & le salue par un transport de joie : déjà la ville entière se développe à ses regards ;

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

son œil avide parcourt ces édifices superbes , ces portiques élégans , ces forêts de colonnes dont elle est ornée , & le spectacle varié de toutes ces beautés réunies. » Parvenus au rivage , nous courons au temple , qui n'en est éloigné que d'environ 100 pas. Il y a plus de mille ans qu'Erésichon , fils de Cécrops , en jeta les premiers fondemens , & depuis les divers états de la Grece n'ont cessé de l'embellir. Il étoit couvert de festons & de guirlandes qui , par l'opposition de leurs couleurs , donnoient un nouvel éclat au marbre de Paros dont il est revêtu. «

Nous ne nous arrêtons ni à la description de la belle statue d'Apollon , ni à la foule des monumens dont elle est entourée , ni aux récits historiques & très-attachans que l'écrivain a recueillis sur Délos , & que son imagination embellit encore. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire ce morceau tout entier , fait pour être apprécié par les lecteurs d'un goût délicat. Ce fragment précieux ne laisse rien à desirer sur l'historique de cette île. L'auteur du voyage a cru devoir seulement y ajouter quelques détails sur l'origine qu'on lui a attribuée , & sur la position des monumens dont elle étoit couverte. C'est-là sur-tout l'objet de ses recherches & de son travail. Il ne peut admettre avec M. l'abbé Sallier , qui , dans son mémoire sur Délos , a suivi les idées des anciens qui croyoient aisément des fables , & des poètes dont les ouvrages ont embelli les fables qu'ils ne croyoient pas ; il

ne peut, disons-nous, admettre que Délos ait autrefois flotté sur les eaux; il écarte avec raison les témoignages de Callimaque, de Pindare & de Virgile, qui ont usé du privilege de la poésie, en adoptant les idées populaires; il oppose à M. l'abbé Sallier le même passage de Sénèque sur lequel cet académicien s'appuie, & qui dépose contre l'opinion des isles flottantes. De-là, il cherche avec les yeux d'un naturaliste éclairé, si Délos est le produit d'un volcan, comme quelques historiens ont paru le croire; & c'est en interrogeant le sol de l'isle, qui n'en offre aucune preuve manifeste, qu'il croit reconnoître que cette isle n'a pas été formée par un volcan: cependant une tradition constante semble prouver qu'elle parut tout-à-coup aux yeux des Grecs étonnés, qui l'appellerent Délos, d'un mot qui dans leur langue signifie : *Je parois*.

En arrivant à Délos, l'auteur passa près de l'isle de Rhenée, aujourd'hui déserte, ainsi que Délos. La côte est encore couverte de ces tombeaux que les Athéniens y firent transporter, lorsqu'ils purifierent solennellement cette isle de Délos, & défendirent d'y ensevelir personne à l'avenir. Le fameux temple d'Apollon est tellement détruit, ses fragmens mêmes sont si défigurés, qu'il seroit impossible de rien déterminer sur l'ordre de son architecture, si Pausanias & Vitruve ne nous apprennent qu'il étoit de l'ordre dorique. Derrière le temple, sont les ruines de l'ancienne ville; ce sont des débris magnifiques qui attestent son opulence.

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

L'auteur a fait graver plusieurs médailles de Délos qui sont extrêmement rares : l'une est une tête qui doit être celle d'Apollon , & l'autre présente les deux premières lettres du nom de l'isle , avec une lyre. Il a joint à ces médailles plusieurs autres de Naxos , de Syros & de Tine.

Cette troisième livraison, parfaitement exécutée, a le mérite des précédentes, & ne peut que redoubler l'impatiente curiosité pour la suite de ce magnifique ouvrage. Nous répétons encore ici, qu'il sera composé de XXIV chapitres, formant chacun une livraison du prix de 12 liv., & contenant au moins huit feuilles d'estampes, sans compter les vignettes & culs-de-lampe. Le nombre des exemplaires de cet ouvrage est borné. On prévient les amateurs, qu'on ne donne les premiers cahiers qu'à ceux qui s'engagent à prendre la totalité de l'ouvrage.

On peut s'adresser, pour faire sa soumission, soit au sieur Barbou, imprimeur libraire, rue des Mathurins, soit au sieur Tillard, graveur, Quai des Augustins, près la rue Pavée, maison des sieurs de Bure, libraires.

(*Journal des sçavans ; journal encyclopédique ; journal de Paris.*)



ABRÉGÉ de la révolution de l'Amérique angloise; depuis le commencement de l'année 1774, jusqu'au premier janvier 1778 ; par M. D. B. Américain. A Paris, chez Cellot & Jombert, rue Dauphine. 1 vol. in-12. de 450 pages, 1779.

SIl est des événemens dignes d'être transmis à la postérité, c'est, sans doute, cette grande révolution à laquelle la France semble avoir mis le point en reconnoissant, par un traité, l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique; révolution qui, une fois consommée sans retour, doit changer les intérêts politiques de toutes les nations de l'un & l'autre hémisphère, & qui met sous nos yeux le spectacle le plus imposant que puissent offrir les annales du genre-humain. Mais les contemporains de cet événement célèbre, ses témoins & ses coopérateurs même, n'ont pour la plupart, aucune idée nette & précise de ceux qui l'ont préparé; & il ne s'est pas encore trouvé un écrivain qui en ait tracé l'histoire fidelle. Jusqu'ici on s'est borné à rassembler des faits vagues & confus, d'après les harangues & les débats contradictoires du parlement de la Grande-Bretagne; on a prodigué les mots dans une multitude d'écrits sans ordre & sans méthode, & le public s'est ennuyé à lire, sans en être plus inf-

truit. Sans doute le traité de la France fait une époque qui fixera l'attention des esprits. Le récit des faits qui se sont passés depuis quatre ans , paroît dépouillé de ce fatras obscur dont on les a surchargés ; & c'est dans le dessein de les éclaircir qu'on a pris soin de les rassembler & de les réunir en corps dans cet ouvrage , qui pourra servir à l'histoire générale de la révolution. L'auteur , placé près du théâtre , & observateur impartial , les a recueillis dans le silence du cabinet. Attentif aux premiers mouvemens qui agiterent le nord du continent américain , il a pu les observer & suivre pas-à-pas la marche des événemens ; & cet abrégé est un tableau exact & raccourci des premières années de troubles qui se sont élevés dans les colonies angloises de l'Amérique. On a choisi l'époque de l'arrivée du général Gage à Boston , comme celle où l'on doit fixer le premier âge de cette nouvelle république : ce fut-là , en effet , le signal d'une résistance effective. On expose d'une manière rapide & concise les gradations diverses par lesquelles les nouveaux états indépendans ont passé d'un mécontentement concentré à l'éclat d'une rupture , & l'on termine cet abrégé à l'instant où l'alliance de la France a donné une consistance vraisemblablement permanente à la nouvelle constitution américaine.

Depuis 4 ans , tous les yeux se tournent avec curiosité vers le continent septentrional de l'Amérique ; c'est-là que des colonies puissantes , armées contre leur prétendue métropole ,

le , osent entreprendre de former un peuple nouveau , destiné peut-être à subjuguier un jour tout l'hémisphère du nouveau monde. Est-ce la mere qui, par la tyrannie & par l'injustice , a forcé ses enfans à se révolter contre elle ? Sont-ce les enfans qui , fiers de leurs forces & las de ne pas se gouverner eux-mêmes , ont rejeté l'autorité maternelle ? Voilà deux questions qu'il est important d'éclaircir , avant de s'intéresser pour l'un ou l'autre parti dans cette grande querelle ; & c'est en remontant à la source de leurs différends , qu'on peut juger si c'est la révolte ou l'oppression qui a excité la guerre civile , & s'il faut applaudir aux généreux efforts d'un peuple qui combat pour être libre contre un peuple qui , les armes à la main , veut lui imposer un joug tyrannique.

A peine les établissemens du nord de l'Amérique eurent acquis assez de consistance pour être pécuniairement utiles à leur métropole , que le gouvernement sollicita des subsides ; mais en les demandant , il eut recours à la persuasion ; jamais il n'employa l'autorité , & jamais il n'éprouva de résistance. Ce n'étoient alors que des contributions , à titre de don gratuit , qui n'avoient rien d'onéreux ; & les assemblées des états présidoient à leur perception , sans l'entremise du gouverneur. Un siècle entier s'écoula sans que le parlement entreprit de troubler cette heureuse harmonie entre les colonies & la métropole ; & l'Anglois , membre du souverain à Boston , à Philadelphie , comme à Londres , y jouissoit des mêmes privi-

ges. Ce fut après la dernière guerre, qui avoit épuisé l'Angleterre, que le chancelier de l'échiquier (G. Grenville) imagina le projet de soulager les trois royaumes aux dépens des colonies, en contraignant ces dernières à supporter une partie considérable des frais d'administration, sous prétexte que cette guerre avoit été soutenue uniquement pour les défendre ; & le parlement, jaloux d'étendre de plus en plus son autorité, se chargea du soin de faire exécuter ce système.

Le premier essai de son pouvoir sur les Américains fut l'émission du fameux acte du timbre. Il osa encore en proposer un autre plus odieux, qui autorisoit les officiers des colonies à marquer des logemens à leurs soldats dans les maisons des particuliers ; mais on s'opposa à ce bill dans le parlement même, avec la plus grande vigueur, & il n'eut pas lieu. Au bruit de cette innovation, la Nouvelle-Angleterre fut en allarmes ; elle sentit que tolérer cette première atteinte faite à ses privilèges, c'étoit donner un libre accès au despotisme. Des remontrances pleines d'énergie furent envoyées au roi & au corps de la ville de Londres, dont les réponses ne furent rien moins que satisfaisantes. Les colonies formèrent alors un plan bien concerté de résistance seulement passive. L'abolition du papier marqué suivit de près ces mesures ; mais elle n'en fut pas l'effet. L'auteur lui donne, pour seule cause, la disgrâce de M. Grenville ; & bientôt après, une contestation s'étant élevée entre les habitans &

le gouvernement de New-Yorck , au sujet des fournitures exigées pour les troupes , un nouveau règlement fut publié pour confirmer l'ancien , & l'on interdit tout pouvoir législatif à cette province jusqu'à son entière soumission à cet acte. M. de B. blâme , avec raison , ce moyen rigoureux , mal-adroitement mis en usage par un gouverneur qui punissoit lorsqu'il eût dû songer à ramener par la douceur , & par l'art heureux de se plier aux circonstances ; mais le système d'inflexibilité étoit déjà adopté à Londres , & l'on ne vit plus que ses funestes influences , jusqu'au moment terrible où il consumma la révolution. Pendant que le parlement sembloit n'aspirer qu'à l'extinction des privilèges des colonies , elles reçurent le coup le plus dangereux à leur liberté , par l'établissement d'un droit sur différentes productions , & surtout sur le thé , dont elles faisoient une immense consommation. Ce fut à ce coup qu'elles se réveillèrent , & que leur courage , qui , jusques-là , n'avoit été qu'une force d'inertie , devint une force vive. Le gouverneur de Boston & son conseil acheverent de les aigrir ; & trop attachés à des instructions tranchantes & despotiques , ils perdirent l'état en croyant sauver la dignité du parlement & de la cour de Londres. Cependant les Américains avoient déjà renvoyé ou brûlé quelques navires chargés de thé , & ils travailloient vivement à former une confédération générale des provinces du nord de l'Amérique , dont l'objet étoit de faire sentir à la métropole le contre-coup de ses at-

124 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tentats aux privileges des colonies, de suspendre toute exportation & de ne recevoir aucune importation, tant des trois royaumes, que des isles angloises, jusqu'à l'entiere révocation des bills, & notamment de celui qui interdisoit tout commerce aux Bostoniens, & fermoit leurs ports ; second coup d'autorité échappé au ministere britannique.

Ce fut au milieu de cette fermentation que le général Gage aborda à Boston le 15 mai 1774, revêtu de la charge de gouverneur & de commandant en chef dans la province de Massachussett. Son arrivée n'affoiblit point la résolution des Américains, malgré le bruit qui se répandit qu'il devoit être suivi par 6 mille hommes & une escadre de 10 vaisseaux destinés à bloquer la baye pour empêcher absolument tout commerce.

Le 1er. de juin fut le terme fixé pour l'exécution des ordres de la cour contre la ville de Boston. Cela n'empêcha pas l'assemblée des principaux membres des provinces de signer une association, par laquelle ils renoncèrent solennellement à l'usage du thé, & s'engagerent à regarder comme ennemi de la patrie quiconque, à l'avenir, refuseroit d'adhérer à cette résolution, jusqu'à ce qu'il plût au parlement de rendre justice aux colonies. On voit ici paroître sur la scene le célèbre docteur Franklin. Le général Gage, informé qu'il étoit à Philadelphie un des plus fermes soutiens des privileges de ses concitoyens, lui ôta la charge de maître des postes du nord de l'Amérique ; mais

cet illustre patriote eut à peine le tems d'offrir à la liberté ce premier sacrifice ; les principaux habitans de New-Yorck & de Philadelphie résolurent aussi-tôt , qu'il seroit établi une nouvelle poste , & souscrivirent pour une somme considérable destinée à former les avances nécessaires à cet établissement , auquel ils donnerent le nom de *poste constitutionnelle*.

Enfin , le 1^{er}. de juin , le port de Boston fut interdit , la douane transférée à Plymouth , & le bureau des commissaires à Salem , ainsi que les assemblées. On fit encore poster aux avenues de la ville un régiment de troupes réglées , pour couper toute communication avec l'intérieur du pays. A cette nouvelle , le comté de Worchester fut en rumeur ; on s'assembla pour délibérer sur cet événement , & l'on envoya offrir aux Bostoniens 10 mille hommes , en leur déclarant que , par la violation de l'acte passé au parlement de la Grande-Bretagne , ils devoient tous se regarder comme libérés de toute obligation envers la métropole , puisque le pacte formé entr'elle & la colonie se trouvoit annullé par cette violation de leur charte , & qu'ils étoient naturellement rentrés en possession du droit de pourvoir eux-mêmes à leur sûreté & de s'armer pour leur défense.

Ce message apprit aux Bostoniens que leur cause alloit devenir celle de toute l'Amérique , & ils se déterminèrent à tout souffrir plutôt que de céder. M. de B. donne un précis de leur réponse au discours que le gouverneur avoit prononcé à l'ouverture de la session , &

126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

cette réponse n'a rien qui porte le caractère de la crainte. M. Gage n'eut aucun égard à leurs représentations, & deux mois se passèrent sans événement digne de remarque, mais dans une fermentation si vive, qu'on pouvoit prévoir que la première étincelle qui sortiroit d'un foyer toujours ardent, embraseroit bientôt ces contrées.

Un bill pour le Canada, concernant l'administration civile & religieuse de ce pays, renouvella les troubles; les autres colonies y virent des liens préparés d'avance pour elles, & voulurent croire qu'on ne fouloit aux pieds, en Canada, les grands principes fondamentaux de la constitution britannique, qu'afin de les disposer de loin, par l'exemple, à des formes nouvelles & mieux adaptées au despotisme. Il parut une multitude d'écrits contre cet acte, entr'autres, une lettre d'un prétendu Turc, remarquable par sa singularité, & qu'on lit avec plaisir. L'arrivée du général Gui-Carleton à Quebec, chargé d'y mettre en exécution le nouveau bill, mit le dernier comble à l'indignation publique.

L'auteur donne ensuite des détails instructifs & curieux sur l'établissement des congrès particuliers qui se formerent dans presque toutes les provinces, & qui avoient établi un comité pour veiller aux affaires présentes, & sur-tout pour procéder à la formation d'un congrès général qui représentât toutes les colonies. Il fait aussi une peinture touchante du zèle que firent éclater les différentes provinces pour les malheureux habitans de Boston; des souscriptions

furent ouvertes pour eux ; on se hâta de toutes parts de leur porter des secours ; la sensibilité dont ils devinrent l'objet, fut générale, & l'histoire n'offre point d'exemple d'une bienveillance aussi unanime parmi des peuples divisés en plusieurs sectes, qui occupent un espace de plus de 200 lieues. M. Gage jugea à propos de destituer le colonel Hancock, que son zèle pour la liberté avoir rendu cher à toute la province ; dès que la compagnie fut instruite de ce coup d'autorité, elle s'assembla & résolut unanimement de renvoyer le drapeau au général, en lui faisant savoir qu'elle se licenciât elle-même. (*) M. Gage accepta le drapeau & la démission ; mais, malgré ses violences & ses obstacles, l'ouverture du congrès général se fit le 5 de septembre à Philadelphie, & cette ville devint ainsi le foyer de la révolution. Les premières séances du congrès furent employées à se fortifier dans la résolution de repousser avec fermeté les efforts du ministère Britannique, & à tout risquer plutôt que de consentir à l'infraction & à la perte de la liberté de l'Amérique. Cependant on se bornoit encore aux plaintes & aux récriminations verbales ; on s'appelloit réciproquement

(*) Cette compagnie étoit une milice composée des principaux habitans de Boston. M. Hancock, son capitaine, étoit au commencement des troubles riche de 3 ou 4 millions. Il a sacrifié sa fortune à la cause publique.

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

oppressés & rebelles ; mais dans le fait, l'oppression n'étoit qu'à moitié, & la révolte n'étoit que projetée. Chaque parti craignoit la haine toujours attachée au nom d'agresseurs. Ce fut dans ce tems qu'on proposa dans le congrès provincial de Massachussetts d'évacuer la ville de Boston, de l'abandonner à M. Gage & à ses troupes, & d'en transplanter les habitans dans une autre partie du continent : ce triste expédient ne fut pas réalisé ; mais il peut donner une idée des vexations qui firent imaginer ce projet funeste, & l'on peut apprécier d'après cela les protestations de douceur & de ménagement que le gouverneur faisoit encore de tems en tems, & qui étoient démenties par sa conduite & par ses lettres au ministre de la guerre, qui ne respiroient que la violence.

C'est à ces événemens que se bornerent les opérations de l'année 1774 ; ils n'étoient que les avant-coureurs de ceux que l'année suivante devoit faire éclore.

ANNÉE 1775. L'hiver se passa en clameurs, en séditions, en préparatifs des deux parts. Mais dès le 19 d'avril, les hostilités commencèrent. Un détachement de l'armée angloise, composé de sept à huit cens hommes, avoit marché vers Concord pour y enlever le congrès provincial qui y tenoit ses séances. Ils rencontrèrent, en passant à Lexington, une compagnie de milices d'environ cent hommes prêtes à passer la revue. Ils la sommerent de mettre bas les armes, & sur son refus, ils firent sur elle une décharge générale, » qui tua

» huit hommes, en bleffa neuf, & contrai-
» gnit les autres, qui n'avoient ni poudre, ni
» plomb, à prendre la fuite. «

Les royalistes continuerent leur marche vers Concord : mais les miliciens qu'ils avoient dispersés, & ceux des lieux circonvoisins s'étant rassemblés au nombre de 2800, le combat recommença au pont de la ville, d'où les royalistes furent chassés avec la plus grande vivacité. Ils se replierent sur Lexington, où ils rencontrèrent le lord Percy qui s'avançoit pour les soutenir » avec un corps considéra-
» ble, & deux pieces de campagne. « Mais comme le nombre des miliciens augmentoit à chaque instant, ils furent obligés de continuer leur retraite, & on les poursuivit jusqu'au fauxbourg de Boston, où ils ne rentrent qu'à la faveur du *Sommerfet*, vaisseau de guerre de 64 canons, qui protégea leur fuite.

Au premier bruit de ce combat, toutes les milices de Massachusset prirent les armes, & vinrent former aux environs de Cambridge, un camp dont M. Ward fut nommé général : le colonel Ismaël Putnam, commandant d'un autre corps, se porta à Roxbury. Les habitans de New-Yorck entrèrent à main armée » dans
» le fort, garni de 150 pieces d'artillerie, &
» s'en emparèrent, ainsi que de 15000 fusils
» & de beaucoup de munitions qu'ils y trou-
» verent. « La garnison fut faite prisonniere. Enfin le congrès provincial de Philadelphie leva 2400 hommes, & les milices de Rhode-Island

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

au nombre de 6000, joignirent le général Ward, alors aux environs de Boston.

La *Virginie*, le *Mariland* se signalèrent aussi par leur zèle pour la cause commune : ces colonies forcerent leurs gouverneurs, le lord Dumore & M. Tyron, de s'embarquer sur des frégates qui se trouverent prêtes à les recevoir. Ce fut encore dans ce tems que » M. Waf-
» hington, très-riche habitant de la Virginie,
» fut nommé commandant en chef de toutes
» les forces américaines, & qu'on l'arracha
» comme *Camille* (*) à sa charrue, pour l'in-
» térer de la république en danger. «

Le 17 juin fut tristement remarquable par la sanglante affaire de Breeds'hill ; d'autres disent Brunkershill, près de Boston. Les Américains avoient sur cette hauteur un retranchement dont les royalistes voulurent s'emparer. Deux fois on les repoussa ; mais la troisième ils triompherent, après qu'on eut fait d'eux un carnage effroyable. Les Américains qui perdirent aussi beaucoup de monde, regrettèrent sur-tout » le fameux docteur Warren, que son
» courage & son zèle pour la liberté, avoient
» mis au rang d'un de ses héros. Le congrès
» honora la mémoire de ce grand patriote,
» par une pompe funebre & un discours su-
» blime, qui fut prononcé à la suite de la
» cérémonie. «

(*) Ce n'est pas *Camille*, mais *Quintius - Cincinnatus*, qui fut tiré de la charrue.

Cependant M. Washington, campé sur les hauteurs d'où il bloquoit Boston, » méditoit » une expédition qui eût mieux valu à son » parti que des victoires : « c'étoit la conquête du Canada. Il y envoya d'abord le colonel Arnold, que bientôt après il fit suivre par l'illustre Montgomery. Ce général partit le 18 septembre avec 700 hommes, & s'empara peu de tems après du fort Saint-Jean, de Montréal, & de tous les postes jusqu'à Québec, où il mit le siege. Cette expédition traînoit en longueur, & les miliciens qui ne s'étoient engagés que pour quelques mois, alloient se retirer. Montgomery redoutant un coup si funeste, & comptant d'ailleurs sur une intelligence qu'il avoit dans la place, prit alors le seul parti qui lui restoit à prendre, celui d'y donner l'assaut. Il y fut tué le 31 décembre 1775. Arnold fut blessé; & dès le lendemain, ceux des Américains dont les congés étoient expirés, quitterent les drapeaux; en sorte que resté seul à la tête d'un petit nombre de troupes, Arnold fut obligé de convertir le siege en un blocus, qu'il leva au mois de mai suivant, comme nous le verrons bientôt.

ANNÉE 1776. A peine les hostilités avoient-elles commencé sur terre, que de nombreux corsaires avoient fait redouter sur la mer le nouveau pavillon de l'Amérique. Mais dès le 17 février de cette année, » Esek Hopkins » lui donna, dit M. D. B., un éclat surprenant. Cet amiral qui n'avoit que deux frégates de 36 canons, & sept autres petits bâ-

» timens , ayant projeté une expédition sur la
 » nouvelle *Providence*, (*) s'y rendit le 3 mars ,
 » y débarqua sans opposition , & en enleva
 » 88 pieces de canon , 20 mortiers , beaucoup
 » de poudre , & d'autres munitions de guerre.
 » Ce succès fut comme le prélude de quantité
 » d'autres ; & depuis ce tems , les corsaires &
 » vaisseaux de guerre de l'Amérique n'ont pas
 » cessé de se signaler par les prises les plus im-
 » portantes.

M. Gage s'étoit retiré , & M. William Howe , qui lui avoit succédé dans le commandement des troupes bloquées à Boston , se soutenoit dans cette ville avec la dernière opiniâtreté. Il y fut enfin tellement resserré par l'armée du général Washington , qu'il fut obligé de l'évacuer , & de se retirer à Halifax , d'où il se rendit ensuite à Staten-Island , près de New-Yorck ; il fut joint par l'amiral son frère , qui lui amena avec une flotte nombreuse 21000 hommes destinés à agir contre New-Yorck. Le lord Cornwallis & M. Clinton devoient avec 11000 attaquer la Virginie & les deux Carolines ; & 8000 avoient mouillé le 4 mai devant Québec. Dès que ces derniers parurent , M. Carleton qui commandoit dans la place , fit sur les Américains un vigoureuse sortie ; il les força de lever le siège , les mena battant jusqu'aux Trois-Rivieres , & remporta sur eux dans ce poste un si grand avantage ,

(*) Petite île près du canal de Bahama.

que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à se mettre à couvert au-delà du Lac George.

De leur côté, les deux freres, avant d'attaquer New-Yorck, tenterent la voie de la négociation; mais le tems en étoit passé. D'ailleurs ils n'offroient aux colonies qu'un honteux pardon, sous la condition plus honteuse encore d'une dépendance servile du parlement de la Grande-Bretagne. Pour ôter à ces étranges négociateurs tout espoir de séduire les foibles ou de soulever les méchans, le congrès se hâta de déclarer l'indépendance que lui demandoit alors toute l'Amérique. Il publia à ce sujet ce manifeste sublime, que tout le monde connoît, mais qu'on ne verra pas avec moins de plaisir dans le livre de M. D. B. Nous regrettons sincèrement que les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de le mettre ici sous les yeux de nos lecteurs.

La déclaration d'indépendance surprit d'autant moins, qu'elle avoit été précédée le 15 mai par l'adoption que la Virginie & la Caroline avoient faite de nouvelles formes de gouvernement. Leur exemple fut suivi, à la réquisition du congrès, par les états de Pensilvanie, du Nouveau-Jersey, de Mariland & de Délaware. Ces constitutions nouvellement traduites, & rassemblées dans un volume que nous avons annoncé dans notre journal de février, (*pag. 131*) n'ont pas paru sans défauts, à M. M. D. L. capitaine de dragons, qui a donné un extrait de *l'abrégé de la révolution de*

l'Amérique, dans le *mercure de France* : l'impartialité dont nous faisons profession, nous oblige de faire part à nos lecteurs des observations de M. M. D. L. » Les constitutions, dit cet officier, sont, pour la plupart, des espèces d'aristocraties assez imparfaites, & qui tiennent beaucoup trop du gouvernement de la Grande-Bretagne. La Pensilvanie excepté, la puissance législative de tous les autres, réside dans deux petits corps de représentans, ordinairement appelés chambres des délégués, ou *sénat*, ou conseil *législatif*, qui existent toujours, & s'assemblent en tout tems, à leur volonté. Le fameux philosophe de Geneve a dit avec raison : *qu'un peuple vertueux n'a point de représentans, qu'il agit par lui-même*, & ne cede à qui que ce soit les droits qu'il a reçus de la nature. Mais si l'on peut faire à ce principe quelques objections solides, ne seroit-il pas du moins à souhaiter qu'une assemblée de représentans fût aussi nombreuse que le permettroit le peuple représenté ? Ne seroit-il pas de l'intérêt de ce peuple, que ces mêmes représentans s'assemblent moins souvent, pour être plus à l'abri de la corruption, & que l'appareil de la puissance législative fût plus imposant ? Enfin les dissensions, les débats continuels qui regnent entre les deux chambres du parlement d'Angleterre, ne prouvent-ils pas combien il est dangereux de séparer en deux corps distincts la puissance législative ?

» Nous pourrions faire ici quantité d'autres

» observations : nous nous bornerons à une
» seule. La constitution de Pensilvanie, ex-
» cellente à beaucoup d'égards, celle du Nou-
» veau-Jersey, celle de l'état de la Délawar-
» re, permettent à tout homme qui, réclamé
» par l'état, ne voudra pas le servir, de
» fournir à sa place un autre homme, ou
» même un homme d'argent ; ainsi l'argent de-
» vient tout, l'homme rien ; & dédaignée par
» les riches, la Patrie, cette mere sacrée des
» citoyens, n'aura plus pour défenseurs que
» des mercenaires étrangers, ou des Améri-
» cains dégradés par leur misère ! un tel sen-
» timent, nous osons le dire, n'est digne ni
» de la profonde sagesse, ni des sentimens gé-
» néreux auxquels les Etats-Unis doivent leur
» naissance ».

On se souvient que le général Clinton avoit
reçu 11000 hommes pour réduire la Virginie
& les deux Carolines. Il étoit parti pour cette
expédition avec une flotte redoutable. Il s'ar-
rêta quelque tems près du Cap-Fear ; mais le
28 juin, ayant passé la barre de Charles-
Town, il attaqua tout-à-la-fois le fort John-
son & l'isle de Sullivan. » Aucune de ses deux
» tentatives ne réussit. Le fort qu'il canonna
» inutilement pendant huit heures, lui désen-
» para quatre de ses plus gros vaisseaux ; l'*Ac-*
» *tion*, frégate de 28 canons échoua & fut
» brûlée, & 1500 hommes qu'on avoit débar-
» qués furent repoussés avec une perte con-
» dérable. Le salut de Charles-Town & des
» trois provinces qu'attaquoit M. Clinton,

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» fut dû au général Lée, qui satisfit en ce
» jour à la haute idée que l'on avoit conçue
» de ses talens«.

Vers ce tems l'on découvrit dans la ville
de New-Yorck » un complot qui manqua d'a-
» voir les suites les plus fâcheuses. Les con-
» jurés, au nombre desquels étoit le maire,
» devoient, aussi-tôt que les royalistes paroî-
» troient devant la place, massacrer M. Was-
» hington & tous les officiers de son état-ma-
» jor. Un des gardes de M. Washington, qu'on
» avoit voulu séduire, révéla cette odieuse
» trame, dont les auteurs furent punis du der-
» nier supplice «.

Cependant on combattit à *Broklin*, & ce
combat fit tomber dans les mains des Anglois
l'Isle-Longue & la ville de New-Yorck. Mais
l'isle où cette ville est située, étoit traversée
par les importantes lignes d'Harlem, qu'occu-
poient encore les Américains, ainsi que les
forts Washington & Lée, & le pont-du-roi
(*Kings-Bridge*), par où l'on communique au
continent. Cette position respective des deux
armées, fit concevoir au général Howe un pro-
jet dont le succès eût été bien décisif; c'étoit
d'amuser, comme il le fit, le général Washin-
gton, par trois feintes attaques de ses lignes,
tandis que les frégates angloises tenteroient de
remonter le bras de l'Udson, qu'on appelle ri-
viere du nord, de s'établir entre New-Yorck
& le continent, & d'ôter ainsi aux Américains
tout espoir de retraite. Le danger qu'ils cou-
roient frappa vivement le général Lée, qui

ayant, non sans quelque peine, ouvert les yeux au général Washington, le déterminâ enfin à repasser avec son armée dans le continent. Mais ce brave général n'ayant pu renoncer entièrement à son premier plan, laissa dans le fort Washington 2500 hommes qui y furent pris peu de tems après, & dont la plus grande partie a péri de misère à New-Yorck.

La conquête du fort Washington, suivie de celle du fort Lée, ouvrit aux Anglois le continent de l'Amérique. Le général Lée, dont la réputation balançoit alors celle du général en chef, s'enfonça, avec une partie des forces Américaines, dans le vaste & montueux pays de Connecticut, où il espéroit attirer les ennemis, tandis que M. Washington se retiroit lentement à travers les Jerseys sur Philadelphie. Les Anglois ne prirent point le change; & après avoir légèrement attaqué M. Lée dans les Plaines-Blanches (White-Plains) où ils essuyèrent quelque perte, ils se rabattirent sur son collègue. Celui-ci se préparoit à leur opposer une vigoureuse résistance, lorsqu'un malheur, trop commun dans cette guerre, rompit toutes ses mesures. Les engagements de la plus grande partie de ses soldats expirant le 6 décembre, il ne lui resta plus le 7 qu'un foible corps de 2500 hommes, que le congrès renforça de 3000 qui étoient à Philadelphie prêts à s'embarquer sur des frégates & des corsaires. La prévoyance du congrès tenoit encore en réserve des corps de troupes destinés à joindre, à des époques diverses, une armée dont ils

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

devoient remplir les vuides successifs. Plusieurs corps s'avançoient déjà à petites journées. On hâta leur marche , & bientôt l'Amérique eût des défenseurs.

Les armes angloises prospéroient par-tout. Les Américains avoient sur le Lac Champlain une flottille qui avoit protégé leur retraite du Canada , & déconcerté tout l'été les projets du général Carleton. Cette flottille , commandée par le colonel Arnold , fut défaite en trois combats consécutifs ; mais ce qui acheva d'épouvanter l'Amérique , ce qui la mit à deux doigts de sa perte , ce fut la prise du général Lée , qu'un parti de dragons enleva à deux milles de son armée , dans une maison où il avoit eu l'imprudencè de s'établir. Cette faute auroit dû être suivie des conséquences les plus terribles. Heureusement le général Howe n'en fut profiter ni pour disperfer l'armée du général Lée , ni pour accabler les débris de celle du général Washington , & s'emparer de Philadelphie ; deux projets dans lesquels il lui étoit également facile de réussir. Déterminé même à prendre ses quartiers d'hiver , il poussa la négligence jusqu'à en placer la tête à Trenton , lieu tout ouvert.

- La punition qu'il méritoit ne tarda pas à venir. Il n'y avoit pas huit jours que les Anglois étoient répartis dans leurs quartiers , lorsque le 25 décembre la nouvelle armée de Washington ayant brusquement passé la Delaware , investit & attaqua Trenton : 1500 Hessois gardoient ce village ; ils furent surpris ,

& les deux tiers en furent enlevés sans avoir pu faire aucune résistance. Le canon, les drapeaux, les munitions, tout tomba dans les mains du vainqueur, qui termina ainsi glorieusement la campagne de 1776.

ANNÉE 1777. Les événemens en sont trop connus, pour qu'en les rapportant nous ayons beaucoup à nous étendre.

Le général Howe, dont les troupes avoient été harcelées tout l'hiver, ne put entrer en campagne que fort tard. On le revit en juin dans les Jerseys; mais l'habile général Washington l'y arrêta toujours, sans qu'il pût le forcer à compromettre dans une bataille, ni sa gloire ni le salut de sa patrie. S'il faut en croire un bruit qui paroît bien fondé, les plans de l'Américain étoient en partie dirigés par un excellent officier-général, résidant en Europe. Les agens du congrès consultoient cet officier, dont les réponses envoyées en Amérique, prouvent qu'indépendant des tems, le génie l'est encore des lieux, & qu'il n'y a point de distance qui puisse empêcher les grands talens de se réunir.

Il convient de dire un mot des affaires du Canada. Le général Burgoyne s'y étant mis à la tête d'une florissante armée de 10000 hommes, passa sans opposition le lac Champlain, & s'empara d'abord de Tycondérago. Enflé de ce succès, il marcha sur Albani, méprisant tous les obstacles, & ne songeant à rien moins qu'à la prise de Boston, & à la réduction des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre. On

verra bientôt de quelle funeste issue d'aussi vastes projets furent suivis.

Nous avons laissé M. Howe dans les Jerseys. Dès le 30 juin il évacua ces provinces, & s'embarqua avec son armée à Staten-Island, résolu d'arriver par mer à Philadelphie. C'étoit, selon nous, une nouvelle faute, puisqu'il abandonnoit par-là le nord de l'Amérique, à la discrétion duquel il laissoit, comme l'événement ne le fit que trop voir, l'infortuné général Burgoyne.

On fait que M. Howe débarqua le 15 août à Baltimore dans la Baie de Chésapéak; qu'il battit le 15 septembre à Wilmington sur la Brandtweine, une partie de l'armée Américaine: que le 30, il s'empara de Philadelphie; qu'il eut enfin l'avantage dans un second combat qui se donna à German-Town, à quelques milles au-delà de la capitale de la Pensylvanie.

Mais le général Washington, retranché avec une nombreuse armée à Walley-Forge, s'y faisoit redouter des ennemis de l'Amérique. Il lui fut d'autant plus aisé de les enfermer dans leur nouvelle conquête, que la communication avec la mer en étoit interceptée, soit par les chevaux-de-frise qui embarrassoient le chenal de la Délawarre, soit par les forts de Mud & de Redbanck qui en défendoient l'entrée. Ces derniers furent enlevés au commencement de cette année 1778; mais la situation de M. Howe étoit alors si désespérée, que ce léger succès n'eut aucune suite.

Le tems de vaincre étoit passé. Dès le 17 novembre 1777, l'armée entière du général Burgoyne avoit, en se rendant prisonnière au lieutenant-général Horatio Gates, mis le comble à la prospérité de l'Amérique & aux malheurs de la Grande-Bretagne. Il fut convenu que les 6000 soldats, auxquels le fer & la faim l'avoient réduite, seroient renvoyés en Angleterre, sous la condition de ne pas servir contre leurs vainqueurs pendant toute la guerre. On les retient encore en Amérique par des raisons dont le détail n'appartient point à cet extrait.

M. D. B. ne parle plus que de l'alliance contractée le 6 février, entre le roi & les états-unis, & de l'évacuation de Philadelphie, qui a eu lieu le 23 juin. On ne peut s'arrêter à de plus belles époques, & nous suivons volontiers ici l'exemple qu'on nous donne.

On trouve dans l'ouvrage de M. de B, tous les faits intéressans, rangés dans leur ordre : par-tout la même impartialité, les mêmes lumières, avec le mérite de la clarté & de la précision ; les réflexions qui les accompagnent font honneur à la sensibilité de l'écrivain ; on y remarquera plusieurs morceaux très-éloquens, des lettres curieuses, & des discours énergiques où les mots sont des choses & les phrases des faits.

(*Mercur de France ; Journal encyclopédique.*)

RELATION ou Notice des derniers jours de M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU; circonstances de sa mort, & quels sont les ouvrages posthumes qu'on peut attendre de lui; par M. LE BEGUE DE PRESLE, docteur en médecine de la faculté de Paris & censeur royal; avec une addition relative au même sujet; par J. H. DE MAGELLAN, gentilhomme Portugais, membre de la société royale de Londres, de l'académie royale de Madrid, & correspondant de l'académie royale des sciences de Paris. A Londres, chez B. White, libraire, dans le Fieet-Street, &c. & se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, rue St.-Jacques. In-8vo. de 48 pag.

M. le Begue de Presle étoit le médecin & l'ami du célèbre M. Rousseau de Geneve, c'est lui qui l'avoit déterminé à accepter un asyle chez M. de Gérardin à Ermenonville. Son objet, dans cette brochure, est de rétablir certains faits relatifs à son illustre ami, & qui ont été altérés dans les conversations particulieres & les papiers publics. » La sensibilité extrême, » nous dit-il, que je connoissois à M. Rouf- » seau, m'avoit fait croire qu'il exagéroit le » nombre, la méchanceté & l'activité de ses

» ennemis : mais ce qu'ils ont répandu & com-
» me accrédité sur les causes & sur les cir-
» constances de son déplacement & de sa mort,
» ne me permet plus de douter de leur grand
» nombre & de leur acharnement. « Voici,
poursuit-il, des assertions, sur la vérité des-
quelles on peut compter. 1°. M. Rousseau
n'avoit certainement ni donné, ni laissé pren-
dre, ni vendre récemment ses *Mémoires* ou
Confessions : 2°. Madame Rousseau ne les avoit
non plus donnés, vendus, ni prêtés, ni laissé
prendre à qui que ce soit : 3°. » La personne
» demeurante en pays étranger, qui étoit dé-
» positaire de la plupart des manuscrits de M.
» Rousseau, n'avoit jusqu'à sa mort violé en
» aucune façon ce dépôt. Ainsi les dépositaires
» seuls ont les *Confessions* de M. Rousseau.
» 4°. Ce qu'on a imprimé en pays étranger,
» & dont on a parlé comme des *Mémoires* ou
» *Confessions*, n'est nullement cet ouvrage :
» ce sont des lettres publiées contre le gré
» de l'auteur, & qui n'étoient pas faites pour
» l'être : 5°. Enfin ce n'est ni pour se déro-
» ber à des poursuites, ni pour obéir à des
» ordres relatifs aux *Mémoires* ou *Confessions*,
» ni à aucun autre ouvrage que M. Rousseau
» a quitté Paris, &c. « La seule raison qui
le décida à prendre ce parti, c'est que son
revenu, depuis qu'il renonçoit peu-à-peu à co-
pier de la musique, n'étoit plus suffisant pour
le faire vivre à Paris avec sa femme & une
servante, que leur âge & sur-tout le déràn-
gement de la santé de sa femme rendoient né-

cessaire. M. le Begue de Presse, raconte comment il lui proposa Ermenonville pour retraite, de la part de M. & Madame de Gérardin, qui vinrent eux-mêmes le surlendemain renouveler leurs offres à M. Rousseau, qui l'accepta avec sensibilité; comment il partit pour Ermenonville le 20 mai de l'année dernière, non pas à pied faute d'argent, comme on l'a dit, mais dans dans une chaise qui nous mena à Louvres, dit M. le Begue, où nous trouvâmes un carrosse & des chevaux de M. le marquis de Gérardin. » Je crois, ajoute-t-il, devoir » dire à ce propos, que M. Rousseau n'étoit » pas dans la misère comme on l'a dit. Il avoit » quatorze cens quarante livres de rente conf- » tituée viagère. « On décrit ensuite dans cette brochure la situation heureuse où il se trouvoit à Ermenonville. Il passoit une grande partie du jour à la recherche des plantes & aux soins qu'elles demandent pour être mises en herbier. Il s'étoit attaché à un des enfans de M. de Gérardin, & lui avoit inspiré du goût pour la connoissance des plantes; mais, observe M. le Begue de Presse, » comme s'il ne » pouvoit avoir de satisfaction entière, il étoit » chagrin quand l'enfant ne venoit pas le voir » ou se promener avec lui à l'heure ordinaire, & s'inquiétoit dès-lors de la peine qu'il » auroit lorsque l'enfant reviendrait passer » l'hiver à Paris. » Cette petite circonstance est une de celles qui peignent le mieux le caractère de cet homme célèbre, que sa sensibilité a rendu si malheureux. Vient ensuite la

relation

relation de sa mort, qui n'a rien de bien remarquable. Il eut pendant environ cinq quarts-d'heure le mal de tête le plus violent. Dans un de ces accès, il tomba par terre de son siège ; on le releva à l'instant ; mais il n'étoit déjà plus. » Il n'a montré ni ostentation, ni » foiblesse dans ses derniers momens, mais de » l'affection pour sa femme, de la confiance » en M. Gérardin, & de l'espérance dans la » miséricorde de Dieu. » Son corps a été ouvert suivant qu'il en avoit témoigné le desir. » L'ouverture de la tête & l'examen des parties renfermées dans le crâne, nous a fait » voir, dit l'auteur, une quantité très-considérable (plus de huit onces) de sérosité épanchée entre la substance du cerveau & les » membranes qui la couvrent. Ne peut-on pas » attribuer sa mort à la pression de cette sérosité, à son infiltration dans les enveloppes » ou la substance de tout le système nerveux ? » &c. » M. le Begue de Presse finit par assurer que d'après ce que lui a dit J. J. Rousseau, il a lieu de croire que ce philosophe ne laisse aucun ouvrage considérable achevé & dans l'état où il l'auroit publié, à l'exception de ses *Confessions* ; mais qu'il a laissé quelques opuscules. » On ne doit pas, dit-il encore, compter » sur la suite d'*Emile*, dont il n'y a que quelques pages, & non pas deux volumes, » comme on l'a annoncé ; ni s'attendre à voir » publier bientôt l'ouvrage, intitulé, *mes Confessions*, à moins que quelqu'un de ceux qui » les possèdent ne se rendent coupables d'infir-

» délité comme dépositaire , ou de trahison
 » comme ami. Ils savent , aussi-bien que moi ,
 » ce que M. Rousseau pensoit & desiroit sur
 » le tems de leur impression. «

L'addition de M. Magellan , imprimée à la suite de la relation que nous venons d'extraire , confirme l'exactitude des faits qui y sont consignés , & y en ajoute quelques-uns occasionnés par le séjour que fit ce savant à Ermenonville ; où il étoit allé voir J. J. Rousseau. Le vif intérêt qu'il avoit pris à la personne de notre philosophe , a une origine qui mérite d'être remarquée. » J'avois vu ici , à Londres , dit-il ;
 » l'effet des cabales des ennemis de M. Rousseau. Sous l'apparence de se rendre ses bien-
 » faiseurs , ils ne manquèrent pas d'exciter sa
 » délicatesse de sentiment , afin de le faire passer pour un fou , un misanthrope , & même
 » pour un ingrat , épithète la plus injurieuse
 » & insupportable dont on puisse flétrir une
 » ame sensible & honnête..... J'avoue franchement que je fus alors vivement touché
 » de ces procédés indignes , &c. « M. Magellan fait aussi le détail de ce qu'il a vu à Ermenonville , du contentement dont jouissoit enfin J. J. Rousseau , de la simplicité de sa conversation. Il y avoit cependant , observe-t-il , des expressions où on le reconnoissoit.
 » Il m'échappa de dire , je ne me rappelle pas
 » à quel propos , que *les hommes étoient mé-*
 » *chans. Les hommes , oui* , réplique M. Rousseau ; *mais l'homme est bon.* «

Nous ne ferons aucunes réflexions sur cette

brochure : nous laisserons ce soin à nos lecteurs ; & nous croyons qu'ils nous sauront gré d'avoir recueilli ce que nous avons trouvé de plus intéressant sur la personne de cet éloquent philosophe , qui est encore l'objet de tant de disputes & d'animosités après sa mort.

(*Journal de Paris.*)

DICTIONNAIRE iconologique ou introduction à la connoissance des peintures , sculptures , estampes , médailles , pierres gravées , emblèmes , devises , &c. avec des descriptions tirées des poëtes anciens & modernes ; par M. DE PREZEL, Nouvelle édition , revue & considérablement augmentée. 2 vol. in-8vo. A Paris , chez Hardouin , libraire , rue des Prêtres-Saint - Germain - l'Auxerrois , vis-à-vis l'église. 1779. Prix 4 liv. - 4 s. broché.

Toutes les langues ont leur dictionnaire , leur nomenclature qui en facilite l'intelligence. Ce secours paroît sur-tout nécessaire pour bien entendre la langue allégorique des beaux-arts , dont les expressions sont quelquefois obscures , vagues , indéterminées : cette langue n'est d'ailleurs que trop bornée. On ne peut donc qu'accueillir avec reconnaissance les nouvelles recherches de l'auteur du *dictionnaire iconologique* , & les augmentations considérables qu'il a faites à cet ouvrage , pour étendre cette langue , l'éclaircir & la fixer. Les amateurs y trouveront

l'intelligence de beaucoup d'expressions symboliques, qui ne leur sont point assez familières, & sans la connoissance desquelles ils ne peuvent voir avec intérêt différentes compositions allégoriques. Cette connoissance peut être également utile aux poètes, & nous pourrions citer, d'après le dictionnaire iconologique, plusieurs exemples d'images & de pensées allégoriques, que de bons écrivains ont empruntées des ouvrages des artistes Grecs & Romains, qui de leur côté sont redevables à la poésie de leurs emblèmes ingénieux.

Une connoissance éclairée de l'allégorie & de ses différens symboles, comme l'observe l'auteur, pourroit aussi guider l'architecte ou le décorateur dans la distribution des ornemens de nos édifices. Elle lui apprendroit à approprier son genre de décoration aux lieux qu'il se propose d'embellir, & aux différentes circonstances relatives à l'appartement & à celui qui l'habite. On ne le verroit point, par exemple, introduire dans la décoration extérieure d'un palais, comme a fait de Brosse au palais du Luxembourg, des ossemens de têtes de béliers & de moutons, entourés de guirlandes. Il faudroit que ce genre d'ornemens, emprunté des temples des anciens, qui immoloient ces fortes d'animaux dans leurs sacrifices, pouvoit être analogue à ces édifices, mais qu'il est déplacé dans notre architecture. La même faute pourroit être reprochée à Mansard. Cette architecte a mis dans les métopes de la frise dorique du château de Maisen, des têtes de bé-

lier , des pateres & autres instrumens de sacrifice des anciens. Il auroit été facile à l'auteur de citer d'autres ornemens disparates , mais il aime mieux donner un exemple à suivre , & il le trouve dans les attributs dont un architecte moderne a décoré la porte du cimetiere de saint Sulpice à Paris. Ces attributs analogues au monument sont simples , & néanmoins très-significatifs. » Quelle pensée douloureuse , dit-il , ne s'élève pas dans l'ame du spectateur , à la vue de ce stylet à deux pointes qui perce deux cœurs à la fois !

L'utilité d'un dictionnaire de la langue allégorique sera sur-tout bien sentie des peintres & des dessinateurs , qui , inspirés par le génie de la poésie , voudront se frayer des routes inconnues jusqu'à eux , & réveiller dans l'ame du spectateur certaines pensées , ou lui en inspirer des nouvelles.

Ce dictionnaire est précédé d'un discours très-étendu sur la nature & l'usage de l'allégorie. Indépendamment de ce discours , l'auteur a répandu dans plusieurs articles de cette nouvelle édition , des instructions utiles & différens exemples , qui prouvent que les pensées les plus ingénieuses , & même les idées les plus abstraites , peuvent être rendues sur la toile ; c'est ce qu'un ancien appelloit *crayonner l'ame & peindre à l'esprit*.

L'auteur observe , à l'article *Raillerie* , que les anciens représentoient Momus , leur Dieu de la raillerie , levant le masque de dessus le visage ; mais comme le but du railleur est de

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

jetter un ridicule sur celui qu'il attaque , & de faire rire à ses dépens , l'auteur pense qu'il vaudroit mieux représenter la Raillerie , occupée à placer un masque ridicule sur le visage de celui qui est l'objet de ses sarcasmes. Il met entre les mains de cette figure allégorique , dont le regard est plein de malignité , un trait à deux pointes , pour faire entendre que la raillerie , plus offensante que la médifance même , porte deux coups à la fois , l'un à l'homme , & l'autre à l'amour-propre.

L'image que l'auteur nous donne de la critique , qui s'exerce sur les ouvrages de littérature & des arts , est une leçon utile pour ceux qui remplissent cette espece d'office littéraire. Comme la critique , nous dit-il , demande de l'étude & des connoissances , on la représente par une femme âgée , d'un maintien austere ; elle tient d'une main un faisceau de traits , & de l'autre un flambeau qu'elle allume à celui du Dieu du goût. On voit à ses pieds differens livres , dont plusieurs feuillets sont détachés. La critique , pour ne point révolter , doit joindre à sa censure quelques louanges ; c'est ce que désignent les lauriers mélangés avec les traits. Il faut de plus qu'elle soit éclairée par le goût ; autrement ses observations dégènerent en pures cavillations ; c'est pour cette raison qu'elle est représentée allumant son flambeau à celui du Dieu du goût. Ce flambeau allumé peut aussi marquer la lumière qu'elle porte dans les ouvrages soumis à son examen.

Les articles des vertus, des vices, des passions, des qualités du cœur & de l'esprit, ajoutés dans cette nouvelle édition, nous offrent également des images instructives. Ces images peuvent être comparées à ces inscriptions morales, que les anciens traçoient dans leurs temples & sur leurs monumens, en caracteres figurés, pour mieux les graver dans la mémoire.

Plusieurs bons articles sur l'allégorie, l'emblème, les statues des Dieux, des Déeses & des Héros de l'antiquité, sur les passions, la beauté, &c. enrichissent aussi cette nouvelle édition. On nous rappelle dans ce dernier article les belles formes qu'avoient adoptés les artistes grecs, pour créer leur beau idéal, qui est le résultat des beautés de plusieurs individus, & qu'il faut bien distinguer du beau individuel ou de celui que présente un seul individu. L'auteur avoue que les pierres gravées antiques, les médailles, la riche collection des *Museum*, lui ont fourni pour cette nouvelle édition des pensées aussi agréables qu'ingénieuses. Il a aussi fait usage de plusieurs pensées de nos artistes modernes heureusement exprimées, & qui ne peuvent que contribuer à enrichir la langue allégorique des arts, un peu trop bornée. Lorsqu'il a eu occasion de parler des statues antiques, il s'est appuyé sur les observations de Winkelmann, célèbre antiquaire, bien connu par une histoire de l'art, & par d'autres écrits sur les chefs-d'œuvre du ciseau grec.

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les articles sur le beau idéal des Grecs & sur les formes qu'ils ont adoptées pour la représentation de leurs divinités , annoncent avantageusement les nouvelles recherches de l'auteur. Les fondateurs de la religion chez les Grecs , comme il l'observe , étoient poëtes , & ils s'efforcèrent de donner dans leurs chants les idées les plus élevées & les plus sublimes des divinités que leur imagination avoit créées. Ces images échauffèrent le génie des artistes ; chargés de donner l'existence aux objets de l'adoration publique , ils s'élevèrent en quelque sorte au-dessus de la sphere naturelle des êtres. Jupiter , le souverain des Dieux , s'annonce par des formes grandes & majestueuses ; c'est un vieillard qui paroît avoir toute la vigueur de la jeunesse. Les poëtes supposoient les Dieux dans un état de jeunesse éternelle ; idée , au reste , conforme à l'immutabilité de l'Etre-Suprême. Les sculpteurs grecs ne manquerent pas d'adopter cette idée si favorable à l'art dans la représentation sur-tout d'Apollon , de Mercure , de Mars , de Vénus , de Diane , de Minerve , de Junon. Mais les artistes , en donnant une beauté adolescente à leurs divinités , avoient soin d'allier à cette beauté la force de la maturité de l'âge. La jeunesse , par exemple , de l'Apollon du Belvedere , est vigoureuse & non efféminée. La jeunesse est plus mâle dans Mercure & dans Mars : mais celle de Bacchus tient un peu des formes féminines : il semble que les statuaires grecs aient voulu réunir dans ses statues les beautés propres aux deux

sexes ; ses contours sont doux & coulans , ses membres un peu arrondis , & il a les hanches pleines du beau sexe ; sa physionomie est celle d'un jeune homme , chez qui la douce chaleur du printems de la vie a commencé à faire germer la sensation de la volupté. Quelques statues d'Apollon ont aussi cette même fleur de jeunesse : de ce nombre est l'Apollon du Vatican , qui a un cygne sous lui & s'appuie mollement contre un arbre. Hercule combattant contre les monstres & les brigands , & non encore parvenu au terme de ses travaux , s'annonce par l'expression très-ressentie des nerfs & des muscles. L'auteur , ainsi que les admirateurs des belles statues antiques , observe également parmi les Déeses , divers âges & divers genres de beauté : mais nous sommes obligés de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.

Le costume des Grecs & des Romains ; forme un article non moins intéressant dans la nouvelle édition de ce Dictionnaire. L'auteur en parle relativement à l'habillement , parce que l'iconologie suit ce costume dans la représentation des Dieux & des Déeses , des héros & des autres personnages de la mythologie & de l'allégorie. Cependant les statuaires grecs , jaloux de ne rien dérober aux yeux des belles proportions qu'ils avoient adoptées , prirent souvent pour modeles des étoffes très-légères , qu'ils appliquoient toutes mouillées sur le corps , dont les beaux contours se marquoient très-distinctement à travers ce vêtement transparent. La *Flora* du Palais Farnese , cette figure de

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Véturie, dont le Gros a placé une si belle copie au jardin des Thuilleries ; les trois Vestales du cabinet de Dresde, méritent l'attention des artistes qui veulent nous représenter des figures drapées dans ce style antique.

L'auteur s'est sur-tout appliqué dans cette nouvelle édition de son dictionnaire, à enrichir la langue allégorique de nos peintres, qui n'est que trop bornée, d'images symboliques, de vertus, de vices, de passions : comme celles-ci se manifestent toujours à l'extérieur & dans les traits du visage, l'auteur conseille à l'artiste, pour les caractériser, d'étudier principalement l'altération des muscles du visage, & les mouvemens libres & indélébiles d'un homme qui est ému de quelque passion. Le Brun, dans ses conférences, a ébauché ce sujet, & l'auteur dans plusieurs articles, rapporte ses observations. » Mais, ajoute-t-il, » qu'un artiste seroit loin d'atteindre jamais la » perfection de son art, si, content des ré- » flexions de ce grand maître, il se croyoit » dispensé d'étudier la nature ! & où pourra- » t-il faire cette étude ? sera-ce au milieu de » la société d'une grande ville, où les hommes » soumis aux principes de l'éducation ou de » la décence, portés même pour leurs propres » intérêts à la dissimulation, se montrent pres- » que toujours sous le masque ? Il portera » donc ses crayons & ses pinceaux au milieu » de ces hommes qui n'aspirent point à secouer » le joug impérieux des passions, & s'effor- » cent encore moins d'en réprimer les signes ;

» mais s'il peint les mouvemens de la nature
» absolument libre dans ses attitudes , dans ses
» gestes , dans ses traits , n'aura-t-il pas à crain-
» dre que ces expressions ne paroissent exa-
» gérées , qu'elles ne soient même prises pour
» des caricatures par ces hommes aimables ,
» accoutumés de bonne heure à réprimer ces
» mêmes mouvemens , qui troubleraient l'har-
» monie douce , mais monotone de leur so-
» ciété ? « L'auteur avoue néanmoins que l'on
blâmeroit avec raison un artiste qui , dans
l'expression des passions , n'auroit point égard
au rang , à la dignité , au caractère même du
personnage historique. La colere d'Ajax doit
être différente de celle de Thersite , & Philoc-
tete ne doit point succomber à la douleur
comme un vil esclave. Le but de l'auteur , en
faisant cette observation , n'est point de per-
suader à l'artiste d'ennoblir les passions violentes , & d'imiter celui qui , pour ne pas effrayer
les spectateurs , essaieroit de rendre les mon-
stres agréables , & de faire sourire les furies ;
mais il pense avec les grands maîtres , qu'il ne
suffit pas que l'expression soit forte , qu'il faut
encore qu'elle nous affecte agréablement , ou
du moins ne fasse point disparaître dans les
mouvemens convulsifs des passions , ces li-
néamens qui constituent les belles formes &
donnent de la grace à l'ensemble. L'Apollon ,
vainqueur du serpent Python , le Laocoon , la
Niobé , le Gladiateur mourant , sont parmi les
anciens ouvrages de sculpture des exemples
de ce précepte : précepte commun à la poésie ,

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& à la musique, dont le premier objet, comme beaux-arts, est de plaire & de flatter les sens par le choix, la grace, le charme de l'expression poétique ou musicale, en même tems qu'ils cherchent à les émouvoir par les plaintes, les accens, ou les sentimens douloureux de la passion.

Toutes ces réflexions font assez connoître le degré d'utilité & d'intérêt que l'on peut espérer de trouver dans ce dictionnaire iconologique. Elles ne peuvent avoir été dictées que par un homme de goût, & qui connoît tout le prix des arts faits pour charmer les ennuis de notre existence physique & morale, & nous procurer des sensations plus vives & plus agréables que celles que nous recevons des objets ordinaires.

Nous ne saurions trop recommander aux instituteurs de la jeunesse, de faire entrer ce livre dans le plan de son éducation.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts ; journal des savans ; journal encyclopédique.*)



SERMONS pour les jeunes dames & les jeunes demoiselles , par M. JAMS FORDYCE , docteur en théologie de l'université de Glasgou , & pasteur d'une congrégation de la cité de Londres ; traduits de l'Anglois , vol. in-12. de 465 pages. Prix 3 liv. relié. A Paris , chez les freres Etienne , libraires , rue Saint-Jacques , à la Vertu.

LE traducteur de cet ouvrage qui a eu un grand succès à Londres (*), mérite la reconnaissance de tous les chefs de famille : c'est un petit code de morale domestique à l'usage des personnes du sexe ; on n'en quitte point la lecture sans éprouver un sentiment de respect & d'amour pour la modestie , la douceur , la réserve , la timidité , la candeur & les autres vertus qui doivent caractériser les femmes. L'auteur anglois entreprend de leur prouver qu'à l'aide de ces moyens que leur offre la nature , elles acquerroient sur nous un empire bien plus flatteur , plus durable & plus puissant , qu'avec l'artifice , la coquetterie , les prétentions , le ruineux étalage de la parure , & les autres pieges qui séduisent au premier aspect ; mais qui , trop semblables aux illusions

(*) La traduction qu'on nous en donne a été faite sur la septieme édition.

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'optique, ne laissent enfin dans nos ames qu'un vuide affreux, où le mépris, la crainte & le dégoût viennent dessécher jusqu'au dernier germe du desir.

Il faut entendre M. Fordyce dans son sermon sur *la modestie de l'habillement*. » Y a-t-il » la moindre vraisemblance que les femmes » qui se laissent dominer par le goût de la » parure, puissent se plaire aux vertus domestiques, & à tout ce qui peut satisfaire l'esprit & le jugement des personnes sensées ? » Celle qui est perpétuellement à s'étudier dans » une glace, a-t-elle le tems de s'occuper à » étudier son propre caractère ? Une jeune » femme qui espere captiver par sa parure » ou par son seul extérieur, aura-t-elle de l'empressement pour ce qui doit la rendre respectable d'ailleurs ? «

Mais l'auteur a toujours soin d'ajouter un sage correctif à des observations qui pourroient révolter celles qu'il entreprend de corriger & d'instruire.

» Il seroit injuste de refuser aux femmes » un degré de recherches & de soins que les » loix du bon sens, d'une saine philosophie & » d'une vertu mâle n'étendent point jusqu'aux » hommes... Mais la grace peut très-bien se » trouver sans un fastueux étalage d'ajustemens éclatans ; son effet même n'est jamais » mieux senti que quand elle n'est point aidée » de leur secours, & la femme n'est jamais » plus sûre de triompher que lorsqu'elle est accompagnée d'une élégante simplicité.

» Vous ferez voir votre jugement sur cet
» objet , en ne vous montrant jamais passion-
» nés pour ce qui est somptueux ; en faisant
» une distinction judicieuse entre ce qui n'est
» qu'éclatant & ce qui est agréable ; en met-
» tant de l'élégance dans l'habit le plus uni ;
» en ne portant un habillement riche que ra-
» rement, & toujours avec un air qui n'an-
» nonce aucune prétention. Si un pareil goût
» pouvoit prévaloir , il auroit les effets les
» plus utiles & les plus heureux. Quelles
» sommes pourroient-être épargnées pour des
» objets plus louables ! Quel argent resteroit
» dans ce pays , & qui en sort pour enrichir
» nos dangereux rivaux ! Les babioles qui nous
» viennent de la France , céderoient la place
» à nos manufactures. Les dames de notre
» royaume , qui ne le cedent à aucunes en
» beauté, dédaignant d'imiter celles des autres
» nations dans leur parure , pratiqueroient cette
» espece d'amour de la patrie , qui est si natu-
» rel à leur sexe ; elles serviroient enfin
» leur pays de la maniere qu'elles peuvent le
» faire. «

La péroration du discours *sur la réserve* est
digne des Chrysostômes & des Bossuets. » Rap-
» pellons-nous ces respectables femmes qui ,
» remplissant autrefois le rôle des meres que
» nous voyons aujourd'hui dans cette capita-
» le , vivoient & mouroient dans une sainte
» obscurité ; que l'on ne trouvoit que rare-
» ment hors de leur maison ; qui mettoient
» leur plus grande gloire à y briller par leurs

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» soins pour l'éducation de leurs enfans, les
» formant à tout ce qui est vertueux & hon-
» nête.

» Supposons qu'elles reparoissent dans ces
» lieux, & que sans se faire connoître elles s'y
» occupent à observer la conduite, les usages
» & les modes de notre siècle. Quand, entre-
» autres désordres, elles verroient les filles de
» la plupart de nos compatriotes faire parade
» d'un pompeux étalage qui souvent même
» n'est pas payé ; porter dans les cercles nom-
» breux les yeux de côté & d'autre ; s'étudier
» avec un art vraiment puérile à se faire re-
» marquer des hommes ; s'efforcer à l'envi les
» unes des autres de s'attirer l'attention de tout
» ce qui les environne ; saisir avec une espee
» de triomphe chaque regard qui tombe sur
» elles ; ne pas montrer la moindre inquiétude
» lorsqu'elles se voyent fixées par un jeune
» audacieux, ou lorsqu'elles respirent le souffle
» empoisonné d'un jeune séducteur... Ah ! je
» n'ai pas le courage d'étendre plus loin cette
» description.... Qu'est-ce que nos vénérables
» spectatrices pourroient penser de leur pos-
» térité ? De quelle douleur leur cœur ver-
» tueux ne feroit-il pas saisi ? Mais combien
» leur étonnement & leur indignation n'aug-
» menteroient-ils pas quand elles sauroient que
» de tant de jeunes personnes dont la conduite
» est si insensée, il n'y en a peut-être point
» à qui leurs meres & leurs amis aient dai-
» gné donner aucune solide leçon de sagesse,
» de décence, & sur-tout de cette aimable ré-

» ferve qui convient si essentiellement à leur
» sexe ? «

Il ne manque à ces différens morceaux que d'être écrits d'un style aussi noble & aussi nerveux qu'ils le sont dans l'ouvrage anglois. M. Fordyce adoucit avec art le rigorisme. On croit entendre un bon pere qui tient à ses enfans le langage de l'expérience & de la simple nature. Ce sont les épanchemens d'une ame vertueuse , qui fait associer le zele au bon sens , la sévérité de son ministère au plus tendre intérêt , en faveur de ceux qu'il moralise. Dans ses sermons , on ne rencontre aucune de ces applications bizarres de l'écriture , dont les Espagnols & les Italiens ont si ridiculement abusé ; aucunes de ces formules triviales inventées par les rétheurs & les scholastiques pour suppléer au défaut de sentimens & d'idées ; aucunes de ces images gigantesques ni de ces mouvemens convulsifs , plus propres à troubler le cerveau qu'à éclairer l'esprit , & faire aimer la religion. Rarement il a recours à la foudre & aux anathêmes. Aux mobiles dangereux de la terreur , il substitue la douce attraction de l'espérance.

La douceur forme le caractère d'éloquence de M. Fordyce. On y trouve même un ton de familiarité , une bonhomie patriarchale qui ne feroient guere compatibles avec la majesté de nos chaires évangéliques : par exemple , aucun de nos prédicateurs n'oseroit s'exprimer ainsi : » Je suppose donc , *filles aimables* qui
» m'écoutez , que dans peu d'années vous se-

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» rez établies; je me transporte à ce tems, &
 » je me plais à me représenter que je jouis
 » de l'agréable spectacle de vous voir entourées
 » de vos enfans. Je vous considère partageant
 » avec celui qui a votre tendresse, la douce
 » sollicitude d'élever les fruits de votre amour. «
 » Est-il donc possible, que parmi les en-
 » fans des hommes, il y en ait d'assez injus-
 » tes pour dépriser les femmes, pour en par-
 » ler avec le ton d'une orgueilleuse supério-
 » rité? C'est vous qui répandez la vertu & le
 » bonheur sur toute la race humaine; je vois
 » les générations futures qui s'élèvent pour
 » vous combler de bénédictions. Tout le genre
 » humain est sous la tutelle des femmes, &
 » dépend (suivant la remarque d'un ancien)
 » de l'éducation que les meres donnent aux
 » filles jusqu'à ce qu'elles soient mariées, &
 » aux garçons jusqu'à leur septieme année. Ce
 » tems où l'esprit est plus flexible & plus dis-
 » posé à recevoir les impressions qu'on veut
 » lui donner, est totalement livré aux soins
 » & à la conduite de la mere. Hélas! *mes*
 » *belles compatriotes*, pourquoi de telles confi-
 » dérations ne frappent-elles pas un plus grand
 » nombre d'entre vous? Pourquoi, *filles de la*
 » *Bretagne*, êtes-vous si peu sensibles à ces
 » objets qui peuvent répandre tant de gloire
 » sur votre sexe? Où est votre amour pour
 » la patrie, à qui vous pourriez être utiles
 » d'une maniere si noble? Où est votre ému-
 » lation pour imiter ces femmes héroïques,
 » qui anciennement ont orné ces heureuses

» contrées ? Combien de tems montrerez-vous
» un vain empressement pour vous parer des
» modes futiles & légères de la France ? Quand
» vous contenterez-vous d'une aimable simp-
» plicité, d'une modestie agréable, qualités qui
» sient si bien à une nation telle que celle-
» ci, que le commerce soutient, que le vrai
» bon goût polit, que la religion éclaire, &c. «

» Ne me dites pas, mes cheres amies : *pour-*
» *quoi les tems qui nous ont précédés étoient-ils*
» *meilleurs que ceux-ci ?* car cette demande n'est
» pas sage. Des reproches faits indiscrettement
» peuvent-être dictés par un caractère sombre
» & dur, ou n'être autre chose qu'une récla-
» mation usée & rebattue d'un orateur vul-
» gaire ; mais nous espérons qu'on ne nous ran-
» gera pas dans cette classe pour vous avoir
» remontré qu'il ne peut revenir aucun avantage
» à notre nation de cet esprit de légèreté, de
» vanité & d'ostentation qui expose aujourd'hui
» à tant de dangers le sexe aimable qui, par
» le pouvoir de ses charmes fait si bien, en
» tant d'occasions, subjuguier le nôtre, & di-
» riger ses goûts. «

» Les deux sexes ont été créés l'un pour l'au-
» tre ; nous souhaitons une place dans vos cœurs ;
» pourquoi n'en souhaiteriez-vous pas une dans
» le nôtre ? Vous ne pouvez ni le nier, ni le
» cacher. Mais que vous vous abusez, *mes belles*
» *amies*, si vous prétendez emporter nos cœurs par
» la violence ! Lorsque vous montrez un doux
» empressement de ne plaire que par ce qui est
» décent, honnête & dépouillé d'affectation ;

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» c'est alors que vous nous attirez , que vous
 » nous subjuguez , & que nous nous rendons
 » volontiers vos esclaves. «

» Amour honnête ! ah ! quel est ton pou-
 » voir ! tu es le gardien le plus sûr de la pu-
 » reté ; tu as le don d'adoucir les esprits les
 » plus sauvages ; tu polis les mœurs les plus
 » grossières ; tu soumetts tout , & néanmoins
 » tu élèves le courage ; tu humilies l'orgueil-
 » leux , & tu subjugues qui te résiste ; en ins-
 » pirant la douceur , tu remplis d'une force
 » que rien ne peut dompter. Que dirai-je de
 » plus ? tu métamorphoses le sauvage en hom-
 » me , & tu fais de l'homme un héros. « Il
 est facile de se figurer tout ce que M. For-
 dyce peut dire ensuite de l'influence des fem-
 mes dans l'état du mariage sur leurs maris , leurs
 enfans & tout ce qui les environne.

Le morceau suivant sur les livres saints , a
 paru très-beau , & un des mieux écrits de l'ou-
 vrage.

» Leur style offre une abondante variété ;
 » on y trouve une telle uniformité de senti-
 » mens , un si grand agrément dans les faits ,
 » qu'un esprit réfléchi en sera long-tems frappé
 » d'admiration. Que dirai-je de plus ? -- Je ne
 » demanderois pas que vous lisiez ce livre ,
 » qu'on nomme *la bible* , si vous pouviez m'en
 » citer un autre qui puisse autant instruire , au-
 » tant faire d'impression , & autant satisfaire
 » des esprits sensés ; un autre qui soit plus
 » adapté aux différens degrés de notre intelli-
 » gence , de nos goûts , de nos caractères ; li-

» vre par excellence, dans lequel il est si dif-
» ficile de déterminer ce qui frappe le plus du
» ton uni & simple, de la sublimité & de la
» force, & réunissant ces qualités d'un maniere
» admirable; livre dans lequel il y a si peu de
» choses qui puissent décourager les esprits les
» plus foibles, s'ils sont dociles, & tant de cho-
» ses capables de satisfaire les esprits les plus
» élevés, s'ils ont de la candeur; livre où la
» plus grande simplicité, & cependant la plus
» grande majesté, font alternativement ressen-
» tir leurs effets à l'esprit & au cœur; livre
» enfin, où la fragilité, les désordres & les
» maux attachés à la nature humaine sont mis
» à découvert d'une maniere si sensible, &
» où les remedes sont indiqués avec une ten-
» dresse si marquée. «

On a reproché à M. Fordyce de perdre quel-
quefois son sujet de vue, & de traiter des
matieres étrangères ou peu dignes de la ma-
jesté de la chaire. Il examine, par exemple,
pourquoi on ne lit plus les anciens romans de
chevalerie; il disserte sur la danse, & s'efforce
d'en prouver l'utilité; il raisonne sur les effets
de la musique, en critique les défauts, & en
juge les beautés; il emprunte quelquefois le
langage puérile d'un doucereux galant. Mais en
général sa morale est pure, & il donne d'ex-
cellentes leçons de conduite à son *charmant*
troupeau. D'ailleurs, les critiques n'ont pas fait
attention que ces prétendus *sermons* n'ont point
été prêchés, & que l'auteur est un ministre
Protestant, à qui son état n'interdit point le

166 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

mariage : aussi a-t-il eu le bonheur depuis quelques années , dit l'éditeur , d'épouser une personne qui , par son mérite & ses qualités , remplit l'idée qu'il s'est faite de la perfection du sexe.

On trouve assez fréquemment , dans cet ouvrage , des expressions triviales , tels que , ramassés , caquetage , brimborion , engeance , cohue , &c. Si ces mots sont exprimés dans l'original par des expressions équivalentes , le traducteur auroit dû , dans ces endroits , se dispenser de traduire à la lettre.

(*Mercure de France ; année littéraire ; journal de Paris ; affiches & annonces de Paris.*)

GEHEIMES tagebuch. Van einem Beobachter seiner selbst , &c. *Journal secret d'un observateur de soi-même.* Leipfick , chez les héritiers de Weidmann & Reich. In-8vo. de 264 pages.

UN très-profond métaphysicien , mais qui voudroit sur-tout tirer de ses observations des conséquences morales & pratiques , & faire ainsi servir l'étude de l'homme à la perfection de l'homme , desiroit qu'il se trouvât quelque un assez attentif sur soi-même & assez plein de candeur pour se rendre un compte exact & détaillé de l'état de son ame , pour suivre la marche de ses idées , puiser dans le fond de son cœur les motifs cachés de ses actions ,

fonder en un mot ses penchans & ses mouvemens les plus secrets. *Forbesius*, célèbre théologien Ecoſſois du dernier ſiècle, avoit le courage de ſ'étudier ainſi lui-même, d'examiner chaque ſoir l'uſage qu'il avoit fait de la journée, de rechercher ſ'il avançoit ou ſ'il reculoit dans le chemin de la vertu, & de coucher journallement par écrit le réſultat de ſes obſervations ſur l'état de ſon ame, ſur les fautes qu'il avoit eu le malheur de faire, ſur ſes progrès dans le bien, &c. Ce journal qui fut publié après ſa mort dans le premier volume de ſes œuvres, imprimées à Amſterdam en 1703, en deux tomes, *in-folio*. (*), mérite aſſurément d'être lu : on y trouve d'excellentes réflexions, une piété délicate, beaucoup de candeur & d'humilité; mais on y deſireroit plus de détails, plus de philoſophie, plus d'obſervations ſur le cœur humain, ſur ſes détours, ſur ſes artifices, ſur les illuſions qu'il eſt ſi ſujet à ſe faire. A tous ces égards, l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, eſt bien ſupérieur à celui de *Forbesius*, & il paroît être fait pour remplir le ſouhait du métaphyſicien dont nous nous parlions tout à l'heure. Auſſi édiſant que le meilleur livre de dévotion, plus

(*) *Reverendi viri Johannis Forbesii a Corſe, preſbyteri & SS. théolog. doct̃or ejusdemque profeſſoris in Academia Aberdonenſi, opera omnia* : Amſt. apud H. Wetſlenium, 1703. Le journal s'étend depuis la page 52 du Ier. Tom. juſqu'à la 265e.

intéressant qu'un bon roman ; il pourroit être aussi utile en fait de morale, qu'un bon traité d'anatomie l'est à la médecine.

On y voit un homme qui trouvant dans la religion chrétienne le modèle de la perfection morale, y puise les motifs, le courage & les secours nécessaires pour y tendre sans cesse. Un examen fidele & habituel des dispositions de son cœur, de ses discours & de ses actions, des fautes qu'il commet, & du bien qu'il réussit à faire, lui paroît le moyen le plus efficace de se connoître, de corriger ses mauvais penchans, d'épurer & de perfectionner ses vertus. Le sage observateur dont nous parlons, est l'écrivain célèbre, qui donnant le plus noble effor à son imagination, a commencé un poëme sur la vie à venir, & qui a déjà exposé dans une suite de lettres ses conjectures sur la maniere d'être des ames séparées de leur corps, & sur les divers genres de félicité dont jouiront les élus après la résurrection ; le même qui a écrit sur l'art de connoître l'homme par l'inspection de sa physionomie ; en un mot, M. Lavater. En commençant ce journal il prit la ferme résolution de ne le montrer à personne, convaincu de la vérité de cette maxime : *qu'on cesse d'agir de bonne foi du moment qu'on se croit observé*. Cependant, & l'on ignore par quel hasard, cet écrit est parvenu entre les mains d'un ami de M. Lavater. Frappé d'un côté des avantages qui résulteroient de la publication de ce journal, mais arrêté de l'autre par des considérations qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, il
crut

crut pouvoir tout concilier en retranchant du texte toutes les particularités propres à désigner la personne, l'état, les relations & la patrie de l'auteur ; de plus, sans rien altérer au fonds de l'écrit, il déguisa certains passages, & y fit de légères additions. Ce journal ainsi changé fut envoyé à Leipfick à un autre ami de M. Lavater, qui en devint l'éditeur (*). Maintenant pour donner une idée de cet intéressant ouvrage, nous allons en traduire quelques fragmens ; & nous choisirons d'abord un morceau de l'introduction qui fera connoître dans quel esprit ce journal a été composé, & le plan que l'auteur a suivi.

» Les résolutions suivantes doivent être sus-
» pendues dans quelque endroit de mon cabi-
» net, & soir & matin je veux les lire & les
» méditer. 1^o. Je ne veux pas me lever le ma-
» tin sans avoir prié & rendu grâces à Dieu,
» ni sans penser que je me leve peut-être pour
» la dernière fois. 2^o. Je ne veux ni le matin ;
» ni l'après-dîner vaquer à mes occupations sans
» m'être retiré à part, afin d'implorer à genoux
» pendant quelques instans l'assistance & la bé-
» nédiction de Dieu. 3^o. Je veux n'entrepren-
» dre & ne faire aucune chose dont je m'abs-
» tiendrois si J. C. se montroit visible à mes
» yeux ; rien dont je pourrois peut-être me
» repentir à l'heure incertaine de l'inévitable
» mort. Je veux, avec l'aide de Dieu, pren-

(*) M. Zollicoffre,
Tome V.

170 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» dre l'habitude de faire tout sans exception
» au nom de J. C. & comme étant son dis-
» ciple ; de soupirer toutes les heures après
» le secours de l'esprit saint , & être constam-
» ment dans la disposition de prier. 4°. Je li-
» rai tous les jours quelques chapitres dans la
» bible , & sur-tout dans le N. T. & je me
» choisirai dans les chapitres que j'aurai lus ,
» un passage que je rappellerai fréquemment à
» ma mémoire. 5°. Chaque jour sera marqué
» au moins par un acte particulier d'amour fra-
» ternel. 5°. Je m'efforcerai sur-tout d'être par-
» ticulièrement utile aux personnes avec les-
» quelles je vis. 7°. J'éviterai tout excès dans
» le manger & le boire qui pourroit me faire
» ressentir la plus légère incommodité , ou met-
» tre le moindre obstacle à mon travail. Je
» me priverai aussi le plus qu'il me sera possi-
» ble de boire du vin & de manger entre les
» repas. 8°. Quelque part où je doive aller ,
» je demanderai à Dieu la grace de ne pas l'of-
» fenser dans le lieu où j'irai , mais au con-
» traire d'y faire quelque bien. J'implorerai la
» même faveur avant chaque repas dans quel-
» que lieu que je le prenne. 9°. Je ne me
» coucherai point sans avoir fait une prière.
» 10°. Je veux tant que je me porterai bien
» ne pas dormir au-delà de huit heures. 11°. Dans
» mes prières pour mon prochain , que je ne
» veux négliger aucun jour de ma vie , je fe-
» rai particulièrement mention de mes parens ,
» de ma femme , de mes enfans , de mes fre-
» res & sœurs , de mes domestiques --- de mes

» amis Z. U. P. H. T. S. B. J. N. W. Z.
 » 12^o. Je veux m'examiner tous les soirs d'a-
 » près ces résolutions, & marquer de bonne
 » foi dans mon journal en quoi je puis m'en
 » être écarté; j'y marquerai de même ce que
 » j'ai *lu*, ce que j'ai *fait*, les *fautes* que j'ai
 » commises & ce que j'ai appris. Tu vois, ô
 » Dieu, ce que j'ai écrit ici : puisse-je le lire
 » tous les matins avec un desir sincere d'y
 » conformer ma conduite, & tous les soirs avec
 » une douce joie & la pleine approbation de ma
 » conscience. «

Embarrassés dans le choix des morceaux,
 nous les prendrons presque au hasard.

1er. janvier 1764.

» Je me suis réveillé à trois heures du ma-
 » tin, & j'ai entendu le crieur de nuit. Jamais
 » je ne l'entends sans éprouver une sorte de
 » douce mélancolie, jointe au sentiment de la
 » fragilité de ma vie & à des représentations
 » confuses de savans qui veillent, de malades
 » qui soupirent, de femmes en travail, de
 » mourans, &c. Cette impression fut cette fois-
 » ci plus vive que de coutume, je me proster-
 » nai en idée devant Dieu, & lui offris les
 » premiers sentimens que j'éprouvois dans
 » cette nouvelle année; je n'ai pu retenir
 » mes larmes en priant, & j'ai recomman-
 » dé à la bénédiction divine tous mes fre-
 » res & sœurs répandus sur le globe habi-
 » bité; j'ai repassé les regles de conduite écri-

172 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» tes ci-dessus , renouvelé mes pieuses réso-
 » lutions , & remis avec une douce confiance
 » mon sort temporel & éternel entre les
 » mains de mon fidele & tendre pere qui est
 » au Ciel. J'ai dormi encore du sommeil le
 » plus paisible jusqu'à 5 heures & demie ; je
 » me suis réveillé plein de joie & de recon-
 » noissance ; j'ai lu le cantique de Geller pour
 » le nouvel an , & les 4 premiers chapitres
 » de l'évangile selon St. Matthieu. Le passage
 » que j'ai choisi pour aujourd'hui est : *Tu ne*
 » *tenteras point le Seigneur ton Dieu.* Oui , j'at-
 » tendrai de toi , mon Dieu , durant toute
 » cette année , les biens qui me sont nécessai-
 » res , je ne douterai point que tu ne m'ac-
 » cordes ceux que tu m'as promis : mais aussi
 » je ne te demanderai point ceux que tu n'as
 » pas voulu me promettre. Je me proposai de
 » ne souhaiter la bonne année à personne sim-
 » plement de bouche. Combien n'est-ce pas
 » offenser la vérité , que d'exprimer des pen-
 » sées & des vœux auxquels le cœur n'a
 » point de part. --- Il m'en a coûté de remplir
 » cette résolution : plus d'une fois les mots ont
 » précédé les sentimens : j'ai tâché alors d'ex-
 » citer ceux-ci , & j'ai goûté une satisfaction
 » secrète aussi souvent que j'ai senti mes vœux
 » sanctifiés par un amour fraternel. Bon Dieu !
 » de combien de joies nobles & pures on prive
 » son ame , lorsqu'on bannit l'humanité , l'or-
 » nement le plus précieux de notre nature !
 » Quoi ! ce seroit avec effort que je vous sou-
 » haiterois du bien , à vous qui êtes hommes

» comme moi , mes freres & mes sœurs , ha-
» bitans du même globe , respirant le même
» air , abreuvés de la même lumiere ! Qui ,
» moi ! ne rien penser , ne rien sentir , lors-
» que sous les yeux du pere de tous , je vous
» souhaite d'heureux jours , la santé , les biens
» de l'ame , en un mot , tout ce que la bouche
» de Dieu même appelle *bénédictions*. --- A l'é-
» glise --- combien j'ai été distrait --- quoique
» j'eusse prié au commencement avec beau-
» coup de ferveur , --- & par quelles bagatelles
» je me suis laissé distraire !... Bon Dieu ,
» si je savois un moyen de fixer mon ame !
» Combien est rapide le passage de la dévo-
» tion la plus sérieuse aux imaginations les plus
» vaines & les plus frivoles. --- Une mine ,
» une révérence , un manchon , une frisure --
» quels misérables objets me font descendre du
» ciel sur la terre ! --- Cependant le sermon
» sur la rapidité du cours de la vie humaine ,
» me rendit de nouveau très-attentif jusqu'à
» l'article des vœux : --- quel art que celui de
» faire des vœux sans art ! --- Mais je veux
» apprendre à souhaiter moi-même avec sin-
» cérité , avant que de peser les vœux d'autrui
» à la balance du critique. «

L'emploi du reste du jour fut assorti aux pieuses résolutions de M. Lavater. Le lendemain , sa femme lui demanda quel sens il falloit attacher à ces paroles : *Donne à celui qui te demande , & ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi*. Il répondit qu'il falloit les entendre dans le sens le plus littéral ; que l'homme

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

n'étoit point le *possesseur*, mais seulement l'*administrateur* de ses biens ; & que le vrai possesseur nous ordonnant de donner & de prêter à ceux qui s'adressent à nous, rien ne peut nous dispenser de le faire, tant que nous en avons le pouvoir. Ces vérités, dit M. Lavier, me paroissoient si évidentes, que j'y appuyai avec chaleur. Quelques instans après on lui annonce une pauvre veuve, qui vient lui exposer l'embarras où elle se trouve faute de pouvoir rassembler six écus. » Je ne peux point » vous aider, ma bonne mere, lui répondit-il, » & soit par hasard ou par habitude, je tirai » l'argent que j'avois en poche, qui pouvoit » se monter environ à deux écus & demi. Ceci » ne vous aideroit pas sans doute, il vous faut » la somme entiere, --- & quand même cela » pourroit vous aider, je ne puis pas m'en » passer à l'heure qu'il est ; n'avez-vous pas » quelques protecteurs qui pussent vous donner cette bagatelle ? --- *Non, pas une ame ! &* » *aller de maison en maison, je ne puis m'y résoudre. Je veux plutôt employer toutes les nuits* » *au travail : --- on m'a dit que vous aviez le* » *cœur si bon ! --- Eh bien, à la garde de Dieu,* » *si cela ne peut pas être, pardonnez-moi la peine* » *que je vous ai causée. Je vais voir ce qui me* » *reste à faire : le bon Dieu ne m'a point encore* » *abandonnée, ce n'est pas dans ma 76me. année* » *qu'il commencera à me délaisser. --- Dans ce mo-* » *ment entra ma femme, -- j'étois -- ô fausseté* » *du cœur humain ! --- j'étois chagrin, hon-* » *teux, j'aurois voulu la renvoyer sous quel-*

» que prétexte --- car ma conscience me disoit
» tout bas : *Donne à celui qui te demande & ne*
» *te détourne point de celui qui vient emprunter de*
» *toi !* --- Et d'une maniere toute aussi irrésis-
» tible ma femme me disoit à l'oreille : *C'est*
» *une honnête & pieuse femme , je sais qu'elle re-*
» *leve de maladie, aide-la, si tu peux.* La honte ,
» la joie , l'avarice , la bienfaisance , le desir
» d'aider se succédoient rapidement dans mon
» cœur. --- Je n'ai que deux écus sur moi ,
» répondis-je , à voix basse , & il lui en faut
» fix ; --- je vais la renvoyer avec une aumô-
» ne. --- Elle me pressoit la main , sourioit
» avec douceur & me regardoit avec des yeux
» caressans ; enfin elle dit tout haut ce que
» ma conscience disoit tout bas : *Donne à celui*
» *qui te demande & ne te détourne point de ce-*
» *lui qui veut emprunter de toi.* Je lui demandai
» en plaisantant si elle vouloit se défaire de la
» bague qu'elle avoit au doigt ? --- Très-vo-
» lontiers, dit-elle en la tirant. La bonne vieille
» étoit ou si simple qu'elle appercevoit à peine
» tout ce qui se passoit , ou trop discrete pour
» en prendre avantage. Elle voulut s'en aller ,
» mais ma femme la pria d'attendre un instant
» hors de la chambre. Est-ce bien sérieusement
» que tu veux donner ta bague ? lui deman-
» dai-je aussi-tôt que nous fûmes seuls. Rien
» de plus sérieux ; --- je m'étonne que tu puisses
» m'en faire la question , crois-tu que je joue
» la pitié ? --- Souviens-toi de ce que tu m'as
» dit il y a un quart-d'heure ; --- ne fais point ,
» je t'en prie , un vain étalage de l'évangile.

» Tu es d'ordinaire si bon, & à présent tu
 » trouves tant de difficultés à secourir cette bon-
 » ne & malheureuse femme; --- pourquoi ne lui
 » as-tu pas donné d'abord au moins ce que tu
 » avois en poche ? ne favois-tu pas qu'il y a
 » encore plus de 6 écus dans ton pupître, &
 » que dans huit ou 10 jours le quartier sera
 » échu ? — J'embrassai ma femme ; une larme
 » m'échappa. — Tu es meilleure que moi ! je
 » te remercie, — conserve ta bague, --- je suis
 » honteux ; --- aussi-tôt me tournant vers mon
 » pupître j'en tirai six écus, & pendant que
 » j'ouvrais la porte pour appeller la veuve,
 » j'étois tout troublé d'avoir pu oublier Dieu,
 » jusqu'à dire à cette femme : *je ne peux vous*
 » *aider.* --- O langue ! ô cœur plein de fausse-
 » té ! --- Voilà, dis-je à la veuve ce que
 » vous avez demandé. --- Elle parut d'abord ne
 » m'avoir pas compris, & croire que je lui
 » donnois seulement une partie de la somme ;
 » elle me baïsa la main, --- puis la surprise lui
 » ôta la voix aussi-tôt qu'elle sentit que c'é-
 » toit tout. --- Ah Dieu ! --- comment ferai-je
 » pour vous remercier, --- je ne puis pas vous
 » le rendre. Je n'ai que ce livre, -- mais il est
 » vieux ! --- Gardez pour toujours votre livre
 » & l'argent, & remerciez Dieu & non pas
 » moi, -- car en vérité je ne mérite pas de
 » remerciement, puisque j'ai tant tardé à vous
 » aider. -- Allez ma bonne, & n'ajoutez plus
 » un mot. Je fermai la porte, & j'étois si in-
 » digné contre moi-même que j'osois à peine
 » lever les yeux sur ma femme. Mon bon

» ami, m'a-t-elle dit, ne te chagrine plus à
 » présent ; --- n'as-tu pas d'abord consenti à lui
 » donner ? --- Ecoute, tant que tu me verras
 » une bague d'or au doigt (& tu fais que
 » j'en ai plus d'une) tu ne feras pas ré-
 » duit à dire à un honnête infortuné que tu
 » n'es pas en état de le secourir. Je l'ai em-
 » brassée & j'ai répandu des larmes ; aussi-tôt
 » que je me suis trouvé seul j'ai écrit mon
 » journal jusqu'ici, afin d'humilier mon cœur ;
 » lui qui me disoit hier encore que l'hypo-
 » crite étoit de tous les êtres du monde celui
 » auquel je voudrois le moins ressembler : ---
 » prêcher une morale austère, & n'accomplir
 » que des devoirs faciles --- qu'est-ce sinon de
 » l'hypocrisie ? --- Me serois-je permis cette ré-
 » sistance, si j'avois suivi la seconde des re-
 » gles que je me suis prescrites, & que j'eusse
 » donné cet après-midi quelques instans à la
 » prière ».

Le jour suivant M. Lavater se reprocha
 une autre sorte d'hypocrisie. Il se levoit très-
 mécontent d'avoir trop prolongé son sommeil,
 lorsqu'il entendit frapper à sa porte. » J'ouvre
 & j'apperçois M. M ***. » Je ne vous inter-
 » romps pas ? me dit-il. --- Non, je suis char-
 » mé de vous voir, --- & cependant j'en étois
 » très-fâché, car j'avois des affaires. Si vous
 » le permettez je vous lirai une bagatelle que
 » je viens de composer, vous m'en direz vo-
 » tre avis. --- *Ah ! très-volontiers.* --- Il lit : je
 » donne des marques d'admiration ; il poursuit
 » avec chaleur, & ses regards sollicitent l'ap-

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» probation; --- je souris, des coups de tête
 » expriment que je suis très-satisfait --- quoi-
 » qu'au fonds je fusse à peine la moitié de ce
 » qu'il avoit lu, tant j'étois distrait & hors
 » d'état de fixer mon attention. C'est admira-
 » ble ! lui dis-je, quand il eut fini ; vous le
 » ferez sans doute imprimer ? --- Votre suffrage
 » a tant de poids qu'il pourroit m'encourager
 » à cette hardiesse ; -- mais de grace, souffrez
 » que je vous laisse le manuscrit : il a en-
 » core tant de taches ! &c. --- Cela est inutile,
 » mais si vous le voulez absolument je le reli-
 » rai, & ne doute point que l'ouvrage ne ga-
 » gne encore à une seconde lecture » --- M.
 Lavater se reprocha cette flatterie, & s'en
 trouva bien puni lorsqu'en relisant le poëme il
 y trouva des fautes impardonnables. Mais la
 maniere dont il s'y prit alors pour rétracter
 des louanges données si imprudemment, est un
 modele de candeur & de délicatesse.

Un des morceaux les plus touchans de ce
 journal, est celui où M. Lavater rend compte
 des derniers momens d'un de ses plus chers
 amis. Après avoir exprimé la foi, la résigna-
 tion, les sublimes espérances qui remplissoient
 son cœur, le mourant poursuit ainsi. » Les
 » momens sont chers, je dois les employer à
 » faire une profonde impression dans ton
 » ame. -- *Je n'étois point Chrétien* ; --- je n'étois
 » pas pourtant ce que le monde appelle hy-
 » pocrite, non, mon ami, mais je n'étois pas
 » Chrétien--- & je tremble que tu ne le sois
 » pas non plus ; --- tu me béniras dans l'éternité

» de la plaie que je fais actuellement dans ton
» cœur. Notre amitié n'étoit pas *chrétienne* ; l'es-
» prit, les dispositions de Jesus-Christ n'étoient
» pas en nous, notre amitié n'étoit pas fondée
» sur lui, animée par lui, occupée du soin
» de sa gloire. --- Combien d'heures de notre
» vie, de cette vie si courte, ont été per-
» dues dans d'inutiles discours, à la recherche
» d'une vaine gloire. --- Dieu sait que je ne
» parle que d'après le plus mûr examen ; --- mê-
» me ce que le monde appelle ambition per-
» mise, noble amour de la gloire, est un sen-
» timent coupable devant Dieu, le poison de
» l'ame, l'ennemi de la vertu, un enfer pour
» celui qui se voit au bord du tombeau -- &
» qui commence alors à sentir l'innité de
» Dieu, l'inexprimable grandeur de Christ ;
» & son incomparable humilité. --- Ah ! mon
» ami, combien cette passion m'a coûté de lar-
» mes, de larmes ameres, combien d'angoisses
» & de combats ! — O que de vérité dans ces
» divines paroles de mon Sauveur : *Celui qui*
» *s'élève sera abaissé.* --- *Il suffit au disciple d'être*
» *comme son maître & au serviteur comme son*
» *seigneur.* --- O mon ami, n'oublie point ces
» paroles. Je meurs, mais la vérité ne meurt
» pas ! --- le ciel & la terre passeront, mais non
» pas les paroles de Christ. --- Actuellement que
» je les envisage à l'époque de la mort, com-
» bien mes meilleures actions perdent de leur
» valeur, comme elles diminuent, comme el-
» les s'anéantissent ! & mes faiblesses, & tout
» ce que j'appellois des fautes légères, comme

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» elles se multiplient , comme elles s'accumu-
 » lent ! Ah ! combien peu l'on se connoît soi-
 » même au milieu des agitations de la vie : ---
 » redoutable silence de la mort ! --- redoutable
 » silence de l'éternité ! -- ô quel poids acca-
 » blant que celui des fautes dont notre cœur
 » nous accuse. --- Dieu --- créateur --- Jésus-
 » Christ --- quels mots , quelles idées ! --- com-
 » bien de fois les ai-je prononcés ces mots sans
 » penser à l'adorable auteur de mon existen-
 » ce , de ma vie , de mon immortalité. ---
 » Créateur ! Pere --- quel nom donnerai-je à ta
 » miséricorde qui me pardonne pour l'amour
 » de Christ cette inconcevable , cette crimi-
 » nelle légèreté ! -- tu es --- oui tu es charité « .
 Nous regrettons que les bornes d'un extrait ne
 nous permettent point de faire part à nos lec-
 teurs des circonstances de la mort de cet hom-
 me de bien , des touchantes consolations qui
 lui furent adressées , & des pensées qui s'éle-
 verent dans l'ame du pieux Lavater en contem-
 plant son ami couché dans le cercueil.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs ;
 M. Lavater se remit en route. Les discours de
 quelques personnes qu'il trouva rassemblées dans
 une auberge , contraisoient si fort avec les
 idées & les sentimens dont il étoit alors rem-
 pli , qu'il ne put s'empêcher de se dire à lui-
 même : » Ames grossières , dans quelles téné-
 » bres vous êtes plongées ! ô que vous êtes
 » loin de réfléchir , que vous êtes dénuées de
 » sentiment ! immortels comme moi , immortels
 » comme mon bienheureux ami --- & mortels

» comme tous les deux, -- mais infiniment éloi-
» gnés de penser à la mort & à l'éternité ! In-
» fortunées créatures, qui levera le bandeau
» dont vos yeux sont couverts ! Gestes, pro-
» pos, attitude, tout en eux étoit un sujet de
» chagrin pour M. Lavater. » Je croyois, di-
» soit-il, qu'ils devoient éprouver précisément
» ce que j'éprouvois, ne penser qu'à la mort,
» être aussi plein d'idées sérieuses que s'ils re-
» venoient dans cet instant du convoi de l'ami
» le plus cher. -- Je pouffai vers le Ciel en
» leur faveur quelques soupirs qui n'étoient
» pas tout-à-fait humbles. « Importuné par le
» bruit qu'il entend, M. Lavater demande une
» chambre à part, & l'hôte, dont le fils étoit
» chirurgien, le conduit dans un cabinet d'ana-
» tomie. Là, chaque objet qui s'offre à ses re-
» gards, donne une nouvelle énergie aux idées
» & aux sentimens dont il est pénétré. Après
» avoir distingué une tête de mort, il se dit à lui-
» même : » C'étoit donc là le crâne d'un hom-
» me qui fut semblable à moi, aussi vivant
» que je le suis actuellement ! Un jour peut-
» être mon corps sera disséqué de même &
» ornera le cabinet d'un anatomiste. Est-il pos-
» sible que ce corps, ce siege de tant de fa-
» cultés, cette vive image de mon ame, de-
» vienne un jour tel que celui que je contem-
» ple ici ! -- Là, dans ce crâne que je tiens
» entre mes mains, habitoit quelque chose de
» plus précieux que toute la création inani-
» mée. Ah ! mon ami, mon ami, bientôt il ne
» restera plus de toi que des os : -- pensée qui

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» me fait frémir ! je tirai le rideau & croyant
 » entendre quelqu'un , je remis le crâne sur
 » le squelette , & m'arrêtai devant quelques
 » foetus conservés dans de l'eau-de-vie. N'étois-
 » je pas jadis aussi petit , aussi peu formé ?
 » O foible commencement de mon être ! O fin
 » extraordinaire ! Ici je vois les deux extrê-
 » mes de ma carrière terrestre. D'abord j'étois ,
 » Dieu seul fait ce que j'étois , --- j'existai im-
 » perceptible , attaché à un fil --- je pris de
 » l'accroissement --- mon cœur battit , je com-
 » mençai à respirer , à vivre dans la nuit du
 » sein maternel. Enfanté avec douleur , je fus
 » un être foible , dénué , composé d'os & de
 » chair , vivant , sensible. Je grandis , j'exer-
 » çai mes membres , je devins malade , je re-
 » devins sain , & aujourd'hui je vis encore ,
 » & demain peut-être , peut-être aujourd'hui
 » la vie & la chaleur fuiront loin de moi. ---
 » O impénétrable origine , ô incompréhensible
 » fin de ma vie sur la terre ! D'où suis-je ve-
 » nu , comment ai-je commencé , quels sont
 » les changemens que dans peu de jours peut-
 » être subira mon corps ? --- O preuve trop
 » palpable que c'est à un être invisible , tout-
 » puissant , à un esprit éternel que j'ai l'obli-
 » gation de mon être , & que je n'y ai con-
 » tribué en rien , puisqu'il n'y a aucune chose
 » sur laquelle je sois aussi ignorant que sur ce
 » qui concerne ma propre existence. « En s'a-
 » bandonnant à ces réflexions , M. Lavater ne
 » put se défendre d'une extrême surprise de ce
 » que la plupart des hommes s'occupent si peu

& de l'origine & du terme de leur existence temporelle, & vivent à une si grande distance d'eux-mêmes. Il lui vint à l'esprit de se procurer un crâne humain, dans l'espérance que la vue de cet objet lui rappelleroit plus vivement les vœux qu'il avoit formés devant le cercueil de son ami. L'hôte qui trouva ce desir fort étrange, le pria d'en accepter un. » Jamais » présent, dit M. Lavater, ne me fut plus » agréable que cette tête de mort : je ne pou- » vois la regarder que comme une espèce de » sanctuaire, puisqu'elle fut l'habitation d'un » esprit immortel pour qui Jesus-Christ est de- » venu homme & a souffert la mort. « Arrivé le soir à Zurich, quelques objets qui le frapperent en traversant la ville, joints au desir de revoir sa femme & ses amis, diminuèrent par degrés sa tristesse ; une compagnie qu'il trouva chez lui acheva de le distraire, & d'écarter les idées sérieuses & religieuses dont son cœur étoit rempli le matin. Tout-à-coup il se rappella avec confusion la sévérité du jugement qu'il avoit porté quelques heures auparavant sur cette compagnie de gens insoucians rassemblés dans l'auberge. Alors sa gaieté s'évanouit au point que ceux qui l'entouroient s'en appercurent, & attribuerent ce changement à la douleur que lui causoit la mort de son ami ; il se déroba à leurs consolations, monta dans sa chambre, & se mit à dessiner pour son instruction la compagnie de l'auberge & celle dont il venoit de faire partie. Ces dessins se retrouvent dans l'ouvrage, avec nombre d'autres ;

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui retracent les situations dont M. Lavater a voulu particulièrement garder le souvenir.

(*Bibliothèque Hollandoise des sciences & des beaux-arts.*)

LETTRES du docteur DEMESTE , correspondant de la société royale de médecine , au docteur BERNARD , premier professeur de la faculté de médecine de Douay , de la société royale de Londres , &c. , sur la chymie , la docimastie , la crystallographie , la lithologie , la minéralogie & la physique en général , avec cette épigraphe :

Novus rerum nascitur ordo. *Æneid.* 17.

Tome premier , à Paris , chez Didot , imprimeur de MONSIEUR , quai des Augustins ; Ruault , libraire , rue de la Harpe ; Cloufier , imprimeur & libraire rue Saint-Jacques , avec approbation , & privilege du roi.

LE docteur Bernard , à qui ces lettres sont adressées , a chargé un de ses amis à Paris de les faire imprimer. Dans un avertissement placé à la tête de ce volume , le docteur Bernard annonce que , desirant que sa correspondance avec le docteur Démeste sur la chymie & la

minéralogie tournât au profit de ceux de ses écoliers qui veulent s'instruire dans ces sciences, il a prié le docteur Dèmetste de mettre dans ses lettres autant d'ordre & de simplicité qu'il lui seroit possible. Il nous paroît avoir rempli les vues du docteur Bernard, & son ouvrage nous paroît mériter l'éloge qu'en a fait M. Valmont de Bomare, dans son approbation. Les vingt-huit lettres qui composent le premier volume dont nous rendons compte, sont écrites avec clarté & précision; le style en est toujours rapide & jamais sec; les matières y sont distribuées avec ordre, présentées avec méthode, & la lecture d'une lettre prépare à la lecture de la suivante.

L'auteur parle d'abord des substances élémentaires, au nombre desquelles on est surpris de ne trouver ni le feu, ni l'air; mais il pense avec M. Sage que ces deux corps sont des mixtes, dont le premier, composé de phlogistique & d'acide élémentaire, concourt à la formation du second, en se combinant avec le principe aqueux. D'après cela, l'air, loin d'être un élément, ne seroit qu'un sur-composé. Nous n'entreprendrons point de suivre l'auteur dans l'exposition de cette doctrine, & nous renverrons nos lecteurs aux lettres 8, 9 & 10, dans lesquelles il rapporte tout ce qu'il a cru propre à prouver le système ingénieux qu'il a embrassé. Au reste, ce système ne manquera ni de contradicteurs, ni de défenseurs, & les efforts que l'on fera de part & d'autre pour le renverser & le soutenir, ne pourront que servir à étendre nos connoissances.

A l'occasion des élémens , M. Démeste , dans sa troisieme lettre , parle des affinités. M. le comte de Buffon a d'un coup-d'œil éclairci ce sujet : » Les loix d'affinités, dit-il , sont les mêmes que la loi générale par laquelle les corps célestes agissent les uns sur les autres ; elles s'exercent également & dans les mêmes rapports des masses & des distances. C'est au génie qu'il appartient de voir ainsi la nature dans son ensemble , & d'appercevoir la simplicité & l'unité des moyens dont elle se sert pour produire des effets si différens & si variés , que l'homme ordinaire n'ose les rapporter à une même cause. » Si jusqu'à présent , continue M. de Buffon , l'on a regardé les loix d'affinité comme différentes de celles de la pesanteur , c'est faute de les avoir bien connues , bien saisies ; c'est faute d'avoir embrassé cet objet dans toute son étendue. «

C'est d'après cette grande idée , que M. Sage donna en 1773 une table d'affinités , où les différentes substances se trouvent placées dans chaque colonne , selon la pesanteur spécifique qu'il leur a reconnue , en répétant les expériences qu'on avoit faites avant lui sur ce sujet , & en en faisant de nouvelles. Au premier examen de cette table , on est étonné d'y voir que des substances plus légères y sont placées après des substances plus pesantes , comme l'argent après le mercure dans la troisieme colonne ; l'or , après le plomb ; le cuivre après le mercure dans la onzieme , &c. » Mais la figure , dit M. le comte de Buffon , qui dans

» les corps célestes ne fait rien ou presque rien
» à la loi de l'action des uns sur les autres,
» parce que la distance est très-grande, fait
» au contraire presque tout, lorsque la distance est très-perite ou nulle; & comme les degrés d'affinités dépendent absolument de la figure des parties intégrantes des corps, ils doivent, comme ces figures, varier à l'infini. On ne doit donc pas être surpris de l'action plus ou moins grande ou nulle de certains sels sur certaines substances, ni des effets contraires d'autres sels sur d'autres substances.

» Nous ne pouvons douter, dit M. Démește, qui rapporte ces passages de M. de Buffon, de la vérité de ces figures. Les différentes crySTALLISATIONS suffisent pour nous en convaincre; mais nous ignorons parfaitement la figure des parties intégrantes & constituant des corps, comme l'observe M. de Buffon lui-même; ce qui semble nous restreindre à chercher l'étiologie & la cause des affinités particulières dans les différens rapports qu'ont entre elles les pesanteurs spécifiques de ces substances particulières....

» L'affinité la plus simple, est la tendance que deux corps homogènes ont à s'unir; cette attraction est d'autant plus forte, que l'homogénéité des deux substances est plus parfaite, & que leur simplicité est plus grande: c'est cette affinité qui oblige deux gouttes d'eau à s'unir d'abord qu'elles se touchent. La même chose arrive, lorsque deux

» globules d'huile , de mercure , ou de métal
 » fondu font en contact , car ils se réunissent
 » aussi-tôt de maniere à ne plus former qu'un
 » même tout ; ce qui suppose que les molécules
 » les font naturellement fluides ou actuellement
 » en fusion , sans quoi leur cohésion empêcherait cet effet de l'attraction.

» Si les substances homogenes ont entre-elles
 » de l'affinité , celles qui sont hétérogenes , comme l'huile à l'égard de l'eau , n'en
 » ont aucune. Si l'on parvient donc à unir ces
 » deux fluides , ce n'est qu'au moyen d'une
 » troisième substance qui a des rapports marqués
 » avec les deux autres. Dans le cas dont il s'agit ,
 » cet intermede est l'alkali.

» Nous voyons cependant des substances qui ne nous
 » paroissent point du tout homogenes , s'unir avec beaucoup
 » de facilité , même se pénétrer & se combiner très-parfaitement ,
 » mais lorsque nous examinons ces substances avec plus
 » d'attention , nous apercevons qu'elles ont entre-elles
 » des parties communes & analogues , quoiqu'elles diffèrent
 » par d'autres , tels sont les *dissolvans* ou *menstrues*
 » chymiques , qui ont une action marquée sur des substances
 » avec lesquelles ils ne semblent avoir aucun rapport.

» Cependant les menstrues n'ont la faculté de dissoudre une substance ,
 » que lorsqu'ils ont quelque rapport avec un des principes
 » de cette substance ; & si les acides , par exemple ,
 » ont de l'action sur les métaux ,

» c'est que le phosphore, qui est le principe
» de la métalléité, contient de l'acide.

» C'est le rapport de ces différentes sub-
» stances avec leurs menstrues, & de ceux-ci avec
» celles-là, que les chymistes ont particulié-
» rement désigné par le nom d'*affinité*. Les dif-
» férens degrés de ces rapports, paroissent dé-
» river de loix de la pesanteur, comme l'en-
» seigne M. Sage, & comme le dit M. de
» Buffon; mais je crois inutile d'y faire en-
» trer la raison inverse du cube ou du quarré des
» distances. Il suffit, quant à présent, d'envisa-
» ger ces loix sous un double point de vue,
» qui nous présente deux loix générales«.

*PREMIERE LOI GÉNÉRALE. Rapport
des différens menstrues avec la même substance.*

» La premiere embrasse les rapports des dif-
» férens menstrues avec une même substance
» qu'ils peuvent dissoudre, & ces rapports
» sont d'autant plus forts, que ces menstrues
» sont plus pesants, par la raison que plus un
» menstrue a de pesanteur spécifique, plus il
» déplace facilement un autre menstrue plus lé-
» ger que lui.

» Ainsi il y aura plus d'affinité entre le
» menstrue plus pesant, & la substance qu'il
» peut dissoudre, qu'entre cette même sub-
» stance, & un autre menstrue plus léger;
» quoiqu'elle soit aussi dissoluble dans ce se-
» cond menstrue «.

*SECONDE LOI GÉNÉRALE. Rapport
des différentes substances avec le même menstrue.*

» La seconde loi générale a pour objet les

» affinités des différentes substances avec un
 » même menstree, & le degré de ces affinités
 » est d'autant plus grand, que la substance à
 » dissoudre est plus légère, ce qui n'est qu'une
 » conséquence de la loi de l'hydrostatique, qui
 » nous enseigne que les fluides soutiennent
 » d'autant plus facilement un corps qu'il est
 » plus léger. Cette loi est précisément l'inverse
 » de la précédente, car on parvient au même
 » but en augmentant (comme dans la pre-
 » miere loi) la densité du fluide, la pesanteur
 » du grave restant la même; ou en diminuant
 » (comme dans la seconde loi) la densité du
 » grave, la pesanteur du fluide restant la
 » même.

» Mais il ne faut pas inférer de-là, que la
 » dissolution n'est qu'un mélange. La théorie,
 » il est vrai, ne nous explique point pourquoi
 » l'argent, par exemple, dissous dans l'acide
 » nitreux, forme une liqueur transparente;
 » nous ignorons comment ces deux êtres, si
 » différens en apparence, peuvent se pénétrer
 » mutuellement, de manière à ne former qu'un
 » même tout transparent & en apparence ho-
 » mogene. C'est ici qu'il faudroit avoir re-
 » cours à la figure des parties constituantes,
 » pour expliquer la différence qui se trouve
 » entre une dissolution & un mélange; mais
 » comme nous ignorons la figure de ces par-
 » ties constituantes, toute hypothese fondée
 » sur ces figures seroit si incertaine, qu'en
 » attendant des connoissances ultérieures, nous
 » nous contenterons de la simple observation.

» La même substance peut ordinairement se
» dissoudre par plusieurs menstrues. Le fer ,
» par exemple , est attaquable par tous les aci-
» des , & en conséquence de la première loi
» générale , lorsqu'il sera combiné avec un acide
» quelconque , il abandonnera cet acide si on
» lui en présente un qui soit plus pesant. C'est
» ainsi que le fer dissous dans l'acide marin ,
» produit un sel que l'on peut décomposer au
» moyen de l'acide vitriolique , & cela parce
» que l'acide vitriolique est spécifiquement plus
» pesant que l'acide marin. Le sel vitriolique
» ferrugineux qui résulte de la nouvelle com-
» binaison , peut à son tour être décomposé
» par un acide plus pesant , tel que l'acide
» phosphorique , qui est l'acide le plus pesant
» que nous connoissons actuellement. La dé-
» composition du sel marin que l'on opère au
» moyen de l'acide vitriolique , lorsqu'on veut
» en retirer l'acide marin , est fondée sur la
» même loi.

» Mais lorsqu'on présente à un même men-
» true plusieurs substances , qui , toutes ont de
» l'affinité avec lui , cette affinité est d'autant
» plus forte , que la substance est plus légère ;
» & c'est en conséquence de cette seconde loi
» générale , que l'on observe , par exemple ,
» que l'argent dissous dans l'acide nitreux ,
» peut être précipité de ce menstrue par le
» cuivre , métal plus léger que l'argent ; &
» si le fer a la propriété de précipiter le cui-
» vre dissous par ce même acide , c'est que la
» pesanteur spécifique du fer est inférieure à

192 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» celle du cuivre , d'où l'on conclut que ce
 » dernier a moins d'affinité que le précédent
 » avec l'acide nitreux.

» Il en est de même de la terre absorbante
 » & des alkalis ; ils ont non-seulement plus
 » d'affinité avec l'acide nitreux que l'argent ,
 » le cuivre & le fer , mais même que toute
 » substance métallique ; ce qui concourt à prou-
 » ver notre seconde loi générale , car ces
 » substances sont toutes spécifiquement plus
 » légères que les métaux , & doivent par con-
 » séquent avoir plus d'affinité avec le menstrue
 » acide dont nous parlons ; c'est en effet ce que
 » l'expérience confirme. Elle nous démontre
 » que l'on peut décomposer tous les sels mé-
 » talliques au moyen de la terre absorbante ,
 » des alkalis , &c. «

Nous avons cru devoir transcrire ce morceau en entier ; il eût été difficile d'en faire un extrait , & il servira à faire connoître à nos lecteurs l'ordre & la clarté avec laquelle l'auteur expose ses idées. Il faut voir dans l'ouvrage même les exceptions que souffrent ces deux loix générales , & la manière dont il explique les faits qui fournissent ces exceptions.

Les lettres 1^{re} me. & 2^{me} me. traitent des substances aériformes , que l'on désigne par le nom de *gas*. L'auteur y rapporte un fait qui prouve d'une manière frappante la qualité anti-puante de l'air fixe ou acide méphitique. » A Latera ,
 » dit-il , près de Bolsena en Italie , on a vu
 » une chevre qui étoit morte dans la va-
 » peur d'une mouffette non inflammable , y
 rester

» rester incorruptible pendant cinq à six mois. «

Après avoir parlé dans les quinze premières lettres des substances élémentaires , aériformes , phosphoriques & salines , M. Démeste passe à la lithologie ou histoire des pierres.

» Le grand Linnée , dit-il , a le premier reconnu qu'il ne pouvoit y avoir de crySTALLISATION sans un principe salin , & cette observation l'a conduit à ranger les pierres crySTALLISÉES parmi les sels ; il a intitulé cette classe *minera* ; & sa première section (*salia*) renferme une infinité de cristaux calcaires & quartzeux , gypseux & balsamiques.

» M. Sage a généralisé bien davantage cette idée. L'analyse lui a prouvé que toutes les terres & pierres dont notre globe est composé , résultent de la combinaison d'un ou de plusieurs acides avec une base alcaline ou terreuse , & il en a conclu qu'elles devoient être regardées comme de vrais mixtes salins ; quoiqu'elles fussent privées de saveur , & presque toutes insolubles dans l'eau ; je dis presque toutes , parce que la pierre à plâtre , dont la nature nous offre des carrières immenses , entr'autres à Montmartre , est une pierre susceptible de se dissoudre dans beaucoup d'eau.

» M. de Romé de l'Isle a beaucoup couru à prouver l'analogie qu'il y avoit entre les sels & les pierres , par ses observations crystallographiques. Il a démontré que le tartre vitriolé & le quartz crySTALLISOIENT de la même manière , que les schorls affectent

» toient la forme prismatique à sommets tri-
 » dres du borax , &c. &c.

» M. Sage divise la lithologie en six classes ,
 » dont les cinq premières renferment les pierres
 » simples , tandis que la sixième contient les
 » composées , c'est-à-dire , celles qui résultent
 » de l'assemblage de plusieurs pierres simples ;
 » ce sont les *petra aggregata* , Linn , quoique
 » cet auteur ait rapporté plusieurs pierres com-
 » posées à sa classe des *fossilia*.

» Les deux premières classes comprennent
 » toutes les terres & pierres qui résultent de
 » la combinaison d'un seul acide avec la terre
 » absorbante. La troisième & la quatrième
 » classes ne diffèrent des deux premières que
 » par sa base , qui , au lieu d'être de la terre
 » absorbante , est une espèce d'alkali. Enfin la
 » cinquième classe est formée par des terres
 » & pierres , dont la base est la terre absor-
 » bante combinée avec deux acides , le phos-
 » phorique & le vitriolique. «

Mais en adoptant les six divisions générales
 de M. Sage , M. Demeſte ne s'est point im-
 posé la loi d'y distribuer les substances pier-
 reuses de la même manière que ce minéralo-
 giste. Les bornes d'un extrait ne nous permet-
 tent pas de faire connoître cette distribution ;
 c'est dans l'ouvrage même qu'il faut la suivre.
 MM. de Cronstedt , Sage , de Romé de l'Isle
 & de Linnée , sont cités à l'occasion de toutes
 les espèces ou variétés dont ils ont parlé. La
 citation de ces deux derniers naturalistes dis-
 pense de citer les autres , par le soin qu'ils

ont pris d'en rapporter les phrases & d'en indiquer la nomenclature. Tous les cristaux connus jusqu'à présent sont décrits avec soin dans ces lettres ; l'auteur n'en donne point de figures, mais il indique avec exactitude celles des planches de l'excellent ouvrage de crystallographie, que M. de Romé de l'Isle nous a donné sous le titre d'*Essai*. On voit que ce savant n'a rien caché à M. Démește des observations qu'un travail assidu lui a fait faire depuis l'impression de ce livre. Jusqu'à M. de Linnée, les connoissances que l'on avoit sur la forme des cristaux étoient isolées. Ce célèbre Suédois est le premier & le seul avant M. de Romé de l'Isle qui les ait considérés sous un même point de vue. Sans s'arrêter à la distinction de corps salins & de corps pierreux, il a présenté dans son *Systema Naturæ* un tableau méthodique de toutes ces substances, où la forme que chacune d'elles affecte en cristallisant, a seule décidé de la place qu'elle y occupe. Mais on étoit encore trop peu avancé dans la connoissance de ces formes, pour que cette tentative pût avoir beaucoup de succès ; elle n'eût même pas fait au génie de son auteur tout l'honneur qu'elle devoit lui faire, si personne après lui n'eût entrepris d'éclaircir cette partie de l'histoire-naturelle. M. de Romé de l'Isle s'est livré à ce travail pénible ; à l'aide d'une foule d'observations nouvelles, il a rapproché les formes cristallines, approfondi les loix de la cristallisation, & démontré qu'elles sont constantes,

& qu'elles donnent à chaque espece de cristaux une forme particuliere & qui lui est propre, laquelle ne varie que dans une certaine latitude. La nature a un plan général pour ses ouvrages, & il se montre dans toutes ses productions à l'observateur attentif.

On jugera de l'utilité des recherches & des travaux crystallographiques par les conséquences qu'en a tiré M. Demeſte pour expliquer la formation des roches graniteuses, que les plus célèbres naturalistes paroissent ne plus balancer à regarder comme la masse qui soutient toutes les autres roches connues.

» Les parties integrantes du granit, dit M.
 » Demeſte, sont le feld-spah, le schorl & le
 » mica, mêlés en différentes proportions, mais
 » de maniere, cependant, que toujours l'une
 » ou l'autre de ces deux dernieres substances,
 » & souvent les deux ensemble, se trouvent
 » jointes au quartz ou feldspath, qui forme
 » la principale base des granites....

» Les seuls phénomènes de la crystallisation
 » ont suffi pour démontrer à M. Romé de l'Isle
 » qu'une telle pierre, ou du moins que les
 » cristaux qui la composent, n'avoient pu
 » recevoir leur forme que dans un fluide
 » aqueux : voici sur quoi il se fonde.

» 1°. Il est de fait qu'un crystal renfermé
 » & comme enchatonné dans un autre crystal
 » ou dans une pierre quelconque, étoit formé
 » avant que la pierre ou le crystal qui le ren-
 » ferme eût reçu sa consistance, puisqu'autre-
 » ment le crystal intérieur n'auroit pu prendre

» la forme qui lui est propre & qui le caractérise.

» 2°. Lorsqu'un fluide tient en dissolution différens sels, on fait que chacun de ces sels crySTALLISE à sa maniere & plus ou moins rapidement, de façon que, soit par l'évaporation, soit par le refroidissement des fluides, les sels se précipitent plus ou moins confusément, & la masse crySTALLINE qui en résulte, est un mélange des différens sels que le fluide tenoit en dissolution.

» D'après ces données, qui sont incontestables, & d'après le principe établi (pag. 49) *que tout polyedre angulaire ou toute substance crySTALLISÉE est un sel*, ne peut-on pas supposer qu'au moment de la création, où les eaux n'étoient pas encore séparées de la terre, elles tenoient en dissolution (sans doute à l'aide de quelqu'intermede qui nous est inconnu) les différens sels-pierres dont sont composés les granites, les porphyres, ainsi que les schistes argilloso-granotiques, feldspathiques & quartzeux ? Les différens sels-pierres qui constituent les masses dont nous parlons, se sont donc crySTALLISÉS plus ou moins régulièrement, chacun suivant la forme qui devoit résulter de la figure de ses parties constituanes, & se sont par leur propre poids, précipités vers le centre du globe dont ils forment aujourd'hui le noyau : & comme ces sels-pierres se sont beaucoup plus accumulés en certains endroits que dans d'autres, delà les inégalités prodigieuses pour

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» nous , mais très-petites , relativement à la
 » masse du globe , & que nous appellons mon-
 » tagnes ou *chaînes primitives*.

» Quant aux diverses proportions du mê-
 » lange qui compose les granites , porphy-
 » res , &c. il est aisé de concevoir que les
 » différens fels-pierres tenus en dissolution , ont
 » pu être inégalement répandus dans le fluide
 » immense qui les contenoit , & que la crystal-
 » lisation ou précipitation des uns ou des au-
 » tres a pu être accélérée ou retardée par di-
 » verses circonstances ; ainsi tantôt le quartz &
 » le feld-spath ont crySTALLISÉ dans l'instant où le
 » schorl & le mica étoient encore suspendus
 » dans le fluide , & alors les crysTAUX de ces
 » deux derniers fels , saisis par la matiere quar-
 » tzeuse ou feld-spathique , ont formé un véri-
 » table *granite* ; tantôt la matiere du jaspe a
 » saisi , dans des circonstances à-peu-près sem-
 » blables , de petits crysTAUX de feld-spath , & il
 » en est résulté , soit un *porphyre* , soit un *ser-*
 » *pentin* ; tantôt le feld-spath a crySTALLISÉ seul ,
 » & tantôt il s'est déposé successivement avec
 » des feuillets de mica pour former un *kneiff*
 » ou *schiste quartzeux minacé* ; d'un autre côté ,
 » le mica a pu se déposer sur des grenats qu'il
 » a enveloppés de toutes parts. Enfin , vous
 » concevez que ces mélanges & ces propor-
 » tions ont dû varier à l'infini.

» Les différentes couleurs rouges , brunes ,
 » vertes , &c. que présentent les pierres com-
 » posées dont nous parlons , & le jaspe qui
 » forme la base des différens porphyres , in-

» diquent assez que le fer étoit aussi tenu en
» dissolution dans ces eaux du chaos, mais
» qu'il n'y étoit pas répandu également, puis-
» que non-seulement la couleur & les nuances
» de ces pierres varient à l'infini, mais encore
» que plusieurs sont dépourvues de ce métal,
» tandis qu'il abonde dans les autres au point
» de s'y montrer sous une forme crySTALLINE,
» & d'y être souvent attirable à l'aimant.

» On peut même se convaincre, en exa-
» minant les montagnes de granites qui sont
» à l'île d'Elbe, près de Livourne, que les
» différentes substances qui les composent, se
» sont précipitées très-inégalement, car on voit
» beaucoup de quartz micacé à la superficie,
» tandis que dans d'autres endroits on trouve
» du granite blanc tacheté de noir par du schorl
» sans mica, quoique l'on y trouve aussi des
» granites rougeâtres & même du noir & blanc
» mêlé de mica, qui porte dans ce pays le
» nom de granite doré ou argenté, suivant la
» couleur du mica qu'il contient.

» Je ne vous dirai rien ici des autres sub-
» stances métalliques qu'on rencontre dans quel-
» ques granites, & sur-tout dans les roches feuil-
» lées, appelées kneiff par les Saxons; mais
» je finirai par une observation bien essentielle;
» c'est qu'on n'a jamais rencontré de pétrifi-
» cations, ni aucune substance marine ou cal-
» caire dans le granite, ce qui démontre com-
» bien cette roche est antérieure aux mon-
» tagnes calcaires & aux autres couches du
» globe. «

Ce morceau , qui nous a paru trop intéressant pour n'être pas mis en entier sous les yeux de nos lecteurs , est le dernier que nous citerons. On recontera souvent dans cet ouvrage de ces rapprochemens heureux , qui font autant de plaisir au lecteur que d'honneur à l'auteur. M. Dèmeſte montre par-tout une grande érudition : on voit qu'il a beaucoup voyagé , & qu'il a examiné avec attention un grand nombre de cabinets d'histoire-naturelle. Une chose dont on ne fauroit trop le louer , c'est que dans le cours de 612 pages , où il ne se trouve pas toujours d'accord avec les naturalistes dont il rapporte les opinions , il ne s'est rien permis qui puisse déplaire à ceux dont il n'admet pas les idées.

Ces lettres , que l'on doit savoir gré au docteur Bernard d'avoir publiées , formeront deux volumes , que l'on paiera 5 liv. brochés. Ceux qui achètent le volume qui paroît paient 3 liv. 10 sols. Le libraire leur donne un reçu de cette somme , portant promesse de leur fournir pour 30 sols le second volume qui est sous presse. (*)

(*La nature considérée sous ses différens aspects ,
ou journal des trois regnes de la nature.*)

(*) Cet extrait a été fourni par M. le marquis d'Aouſt , qui cultive les sciences avec distinction & dont la modestie égale les lumieres. A la maniere dont cet amateur expose & apprécie le travail de M. Dèmeſte , on reconnoît la touche ferme d'un savant familiarisé avec tous les objets relatifs à la chymie & à l'histoire-naturelle.

AN inquiry into the original state and formation of the earth, &c. *Recherches sur l'état primitif & la formation de la terre ; déduites des faits & des loix de la nature. A quoi on a ajouté un appendice contenant quelques observations générales sur les Strata de Derbyshire ; par M. JEAN WHITEHURST. In-4to. Londres, chez Robinson.*

LEs différentes théories qu'on a imaginées jusqu'à présent sur l'état primitif de la terre, ne sont fondées que sur des conjectures plus ou moins ingénieuses, mais toutes sujettes à contestation ; l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, s'est proposé de traiter le même sujet d'une manière plus philosophique. Diverses observations qu'il a faites sur les *strata* de Derbyshire, l'ont conduit à des conséquences générales, relatives aux loix que la nature a suivies dans la formation du globe terrestre. Il commence par observer que toutes les recherches sur ce sujet, doivent porter sur la figure de la terre, qui est celle d'une sphéroïde aplatie, comme sir Isaac Newton l'a démontré, & sur l'accord de ce fait avec les loix de la gravité, de la fluidité, & de la force centrifuge ; car quoiqu'on puisse tirer d'une infinité de faits des lumières sur l'état primitif de la terre, cependant sa figure de sphéroïde ap-

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

platie , peut être considérée comme la seule donnée naturelle , qu'on ait dans ces recherches , & le seul point d'après lequel on puisse en apprécier les résultats.

Pour faciliter la solution de ce grand problème , M. Whitehurst établit d'abord deux propositions. La première est que suivant la loi générale de gravitation , les parties constituantes de tous les corps s'attirent les unes les autres , d'où résulte un centre commun de gravité , qui , agissant sur toutes les parties composantes , fait prendre la forme sphérique à tous les fluides dans l'état de repos. La seconde proposition est que suivant les loix générales du mouvement , les parties constituantes de tous les corps qui tournent sur leurs axes , doivent avoir une force centrifuge proportionnée à leurs vélocités ; d'où il suit que leurs vélocités & leur force centrifuge , sont en raison de leurs distances respectives des axes de mouvement.

» Telles sont , dit notre auteur , les conséquences qui résultent des loix inaltérables
 » de la gravité , de la fluidité , & de la force
 » centrifuge ; & puisque nous ne connoissons
 » pas dans la nature d'autres loix ou principes qui puissent donner à un corps la forme
 » de sphéroïde applatie , il suit évidemment que
 » tous les corps qui ont cette forme , ont
 » tourné autour de leurs axes , dans un état
 » de fluidité , quoiqu'ils puissent être aujourd'hui solides & compacts. Par conséquent ,
 » puisqu'il est démontré que la terre est une

» sphéroïde aplatie, & que son diamètre à
» l'équateur excède son diamètre polaire, en
» proportion de la vélocité de sa rotation diur-
» ne ; il suit nécessairement qu'elle doit avoir
» acquis cette forme en tournant sur son axe
» dans un état de fluidité.

» Maintenant, puisque la figure de la terre
» paroît si bien s'accorder avec les loix du
» mouvement, ne pouvons-nous pas conclure
» que sa rotation diurne n'a souffert aucun
» changement, mais qu'au contraire, cette ro-
» tation a toujours été la même & assujettie
» à des périodes égaux, dans tous les âges
» du monde, suivant les loix immuables de la
» nature. «

L'auteur examine ensuite si la terre avoit
été rendue fluide par un principe dissolvant,
ou si elle avoit commencé d'exister en cet
état. Il se détermine pour cette dernière opinion.

Dans le troisième chapitre, il examine si le
monde habitable se forma du chaos dans un
instant, ou par un développement successif.
Après avoir apporté divers exemples pour
prouver que les opérations de la nature sont
progressives dans la formation des pierres &
des minéraux, ainsi que dans tous les autres
cas, autant que la faiblesse de notre vue nous
a permis de nous en assurer, il observe qu'il
y a de fortes raisons pour conclure, que la
terre se forma par les mêmes loix universelles,
qui président à la formation des corps qu'elle
renferme, & qu'elle se développa d'une ma-
nière progressive, régulière & uniforme.

A cette question, en succede une autre ; qui occupe le quatrieme chapitre. Les parties composantes du chaos furent-elles créées homogènes ou hétérogènes ? M. Whitehurst observe, que dans l'un ou l'autre cas, les parties composantes de la matiere, ont dû, par une suite de l'immutabilité des loix de la nature, rester invariablement les mêmes qu'elles ont été créées. Mais comme c'est une vérité évidente, que les différentes parties de la terre sont hétérogènes, ou gouvernées par différentes loix d'attraction, & comme il est reconnu d'ailleurs que ces loix sont immuables, M. Whitehurst croit très-raisonnable de conclure, que les parties composantes du chaos étoient hétérogènes, quoiqu'également gouvernées par une même loi de gravitation universelle.

Nous transcrivons les réflexions de l'auteur, sur les loix d'attraction & sur la maniere dont elles ont influé dans le développement du chaos & la formation du monde.

» La premiere opération de ces loix qui se
 » présente à notre esprit, dit l'auteur, est la
 » figure de la terre : car la masse fluide ne
 » commença pas plutôt à tourner sur son axe,
 » que ses parties composantes commencerent à
 » s'éloigner de leurs axes de mouvement, &
 » s'éloignerent continuellement jusqu'à ce qu'en-
 » fin les deux forces fussent en équilibre, &
 » que la terre eût pris sa forme actuelle de
 » sphéroïde applatie.

» Les parties composantes se trouvant alors
 » dans un état de repos, à l'égard des loix

» générales du mouvement , leurs affinités don-
» nerent lieu à une seconde opération ; car
» les parties de même nature s'attirent réci-
» proquement avec plus de force que celles
» qui ont des qualités contraires. Ainsi, les
» particules d'air s'unirent aux particules d'air ;
» les particules d'eau aux particules d'eau ; les
» particules de terre aux particules de terre ;
» & avec leur union , commencerent leurs pe-
» santeurs spécifiques. La suspension uniforme
» des parties composantes , étant détruite par
» l'union des parties semblables , les corps les
» plus denses commencerent à s'approcher du
» centre de gravité , & les corps plus légers
» monterent vers la surface.

» Ainsi la masse informe du chaos commença
» à se diviser en masses distinctes d'air , d'eau ,
» de terre , &c.

» Maintenant l'air étant huit cens fois plus
» léger que l'eau , il suit delà par les loix de
» la statique , qu'il se dégagea de la masse gé-
» nérale avec une promptitude huit cens fois
» plus grande que l'eau , & qu'il forma un
» atmosphère impur & chargé.

» La séparation continue toujours à se faire ;
» la terre se consolide chaque jour de plus en
» plus vers son centre , & sa surface se cou-
» vre d'eaux insensiblement , jusqu'à ce qu'une
» mer universelle enveloppe le globe.

» Ainsi , par l'union des parties semblables ;
» les parties composantes de l'atmosphère &
» de l'océan paroissent s'être séparées de la masse
» générale , s'être rassemblées les unes avec les

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» autres, & avoir environné le globe terref-
 » tre. C'est aux loix d'attraction particulieres
 » qu'on peut attribuer pareillement l'uniformité
 » qui s'observe dans les *Strata* de différentes dé-
 » nominations, comme calcaires, argilleux, &c.
 » & l'assemblage de toutes les autres particu-
 » les en différens corps de métaux, de miné-
 » raux, de sels, de talcs, de spars, &c. ainsi
 » que beaucoup d'autres phénomènes naturels.
 » Après avoir ainsi expliqué les loix par les-
 » quelles les parties composantes du chaos ont
 » été séparées & distribuées en différentes clas-
 » ses d'air, d'eau, &c. il n'est pas hors de
 » propos de remarquer, que comme le soleil
 » est le centre commun de gravité de tout le
 » système planétaire, il y a tout lieu de pré-
 » sumer que ce corps qui gouverne les autres,
 » a existé au moins aussi-tôt que les corps qui
 » en dépendent.

» Par conséquent, comme le chaos tournoit
 » sur son axe durant la séparation des parties
 » composantes, ne pouvons nous pas inférer
 » delà que l'atmosphère se dégageant successi-
 » vement des matieres épaisses dont il étoit
 » chargé, la lumière & la chaleur doivent avoir
 » augmenté en proportion, jusqu'au moment
 » où le soleil fut visible dans le firmament,
 » & brilla de tout son éclat sur la surface du
 » monde nouvellement formé.

» Il paroît donc qu'il se passa plusieurs jours
 » & plusieurs nuits avant que le soleil se mon-
 » trât dans les cieux. C'est aux favans à dé-
 » cider combien le résultat de ce raisonnement

» peut contribuer à éclaircir le récit de Moïse ,
» lorsqu'il dit que le soleil fut créé ou de-
» vint visible le quatrième jour de la créa-
» tion.

» On peut observer en outre , que la sépa-
» ration des parties composantes du chaos ayant
» été une suite de l'union des parties sembla-
» bles , il paroît résulter de-là que comme les
» parties centrales de la terre furent plutôt en
» repos que les parties tendantes vers la sur-
» face , les premières durent se consolider plu-
» tôt que les dernières , & que par conséquent
» l'idée de certains écrivains qui ont imaginé
» que l'intérieur du globe étoit rempli d'eau ,
» & que sa surface n'étoit qu'une espèce de
» croûte , est une idée qui répugne aux loix
» de la nature.

L'auteur s'occupe ensuite de la formation
des premières îles (*). En supposant que la
lune ait été créée en même tems que la terre ,
il observe que son attraction doit avoir empê-
ché l'affaissement uniforme des solides. Car à
mesure que la séparation des solides & des flui-
des s'est faite , les marées ont dû augmenter
en proportion , & pousser les solides irrégu-
lièrement de place en place. Par-là , la mer est
devenue inégalement profonde , & ces inégalités
augmentant de jour en jour , les eaux ont
enfin laissé à découvert une partie de la terre.

[*] Nous traduisons littéralement le mot Anglois *Is-lands* , qui doit s'entendre ici des premiers morceaux de terre que les eaux ont laissés à découvrir.

203 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les chapitres suivans contiennent des recherches sur la formation des animaux marins ; sur les parties de l'intérieur & de la surface de la terre ; & sur les altérations produites à sa surface par des tremblemens souterrains. L'auteur traite ensuite du feu souterrain & de ses effets ; de l'origine des montagnes , des continents , &c. du déluge universel & du peu de probabilité d'un second déluge semblable. Il traite encore de la température de l'air & des saisons dans le monde anti-diluvien ; des raisons pour lesquelles on trouve des restes d'animaux & de plantes exotiques dans des endroits très-éloignés de leurs climats naturels ; de la durée de la vie humaine avant & après le déluge ; & de l'époque de la première apparition de l'arc-en-ciel.

Cet ouvrage est en général intéressant & curieux , & quoique la plus grande partie en soit purement hypothétique , on ne peut refuser à l'auteur le mérite d'avoir expliqué d'une manière très-ingénieuse la plupart des phénomènes , & d'avoir présenté beaucoup de vues nouvelles & d'idées dignes de l'attention des savans.

(*Critical Review.*)



M Ê L A N G E S.

MÉMOIRE , concernant la liberté de religion ; adressé aux députés du clergé à la diète générale des états du royaume de Suede en 1779 , présenté le 11 janvier 1779 ; par ANDRÉ CHYDENIUS , prévôt & curé au vieux Carleby. ()*

DAns un tems où les habitans de la Suede sont presque le seul peuple en Europe , qui , sous le gouvernement d'un roi débonnaire & sage , jouissent d'une paix profonde , tant au dedans qu'au dehors , nos cœurs ne peuvent

(*) S. M. le roi de Suede se voit assez puissant , assez maître du cœur de ses sujets pour n'avoir à craindre aucun trouble de la part des religions opposées , que des vues politiques lui font introduire dans ses états , de concert avec tous les ordres de son royaume. Cependant l'ordre ecclésiastique a été accusé dans des papiers publics de s'être opposé aux vues de *Tolérance* qui animent son souverain ; il a regardé cette accusation comme une insulte. Un membre illustre de l'église Luthérienne de Suede , encore plus distingué par son mérite personnel que par sa place , a traduit ce mémoire adopté par l'ordre ecclésiastique , qui suffit pour détruire l'accusation.

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que faigner en voyant les guerres terribles, les animosités & les persécutions, qui désolent maintenant plusieurs parties du monde.

Quoi de plus sage dans ce moment; quoi de plus digne de cette charité véritablement chrétienne, qui s'étend à tous les hommes en général; quoi de plus conforme à ce généreux esprit d'union & de liberté, qui sied si bien à un peuple heureux; quoi de plus convenable enfin aux véritables intérêts de notre patrie comblée de biens, mais dépeuplée, que d'ouvrir précisément dans cette circonstance, avec cordialité, nos bras à tous ces infortunés, qui sont actuellement sans retraite dans leur patrie, ou qui pourront l'être par la suite, qui, par cette raison, cherchent à se fixer ailleurs, pour trouver un asyle contre la violence & l'oppression, tant pour eux-mêmes que pour leurs femmes, leurs enfans & leurs propriétés!

Les ennemis de notre sainte religion entraînés par une liberté de penser effrénée, & non contents de chercher à renverser toutes les vertus conformes à la parole de Dieu & à une saine raison, ont encore tâché, dans notre royaume, ainsi que dans d'autres, quoique souvent sans fondement, de répandre sur l'état ecclésiastique un noir vernis d'intolérance, en le représentant comme la première cause de ce que l'humanité est souvent foulée aux pieds, & de ce que l'accroissance ainsi que l'amélioration du royaume sont empêchés. Ne seroit-il donc pas digne des révérendissimes dé-

putés du clergé, dans un tems si heureux, lorsque les états du royaume ont abandonné le poids du gouvernement à leur sage & gracieux monarque, de réunir leurs efforts pour prouver au monde entier l'empressement du clergé de Suede d'imiter en douceur & en tolérance le grand & saint exemple de leur chef, le sauveur de l'univers.

Nous avons le bonheur de vivre dans un tems, où jouissant d'un heureux repos dans l'intérieur, nous avons encore reçu des mains de la providence une grande bénédiction dans la famille de notre roi, qui non-seulement a excité une joie générale dans tous les cœurs, mais les a animés encore à se surpasser les uns les autres en actions charitables & généreuses. Quel projet donc plus digne des états du clergé que de tendre aussi de leur côté vers un but si salutaire.

S. M. elle-même a, dans cette occasion, ouvert son cœur paternel à un grand nombre d'infortunés de l'intérieur du royaume par l'amnistie générale qui vient d'être publiée. Quelle gloire ne seroit-ce donc pas pour les députés du clergé de présenter au roi de très-humbles remontrances pour tâcher d'engager S. M. de publier une paix générale en faveur de ceux de nos freres étrangers, qui, sans avoir par aucun crime mérité de perdre leurs droits de citoyens, sont devenus les victimes de l'oppression & de la persécution, & n'ont plus aucune patrie; de faire de la Suede un asyle désiré pour eux tous, & de leur inspirer ainsi

212 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le même amour qui nous anime pour notre gracieux souverain ?

Il n'est aucun citoyen Suédois qui ne connoisse les sentimens compâtissans de S. M. pour tous les infortunés ; & comme la charité & la compassion sont à tous égards un devoir principal pour ceux à qui le saint ministère de l'évangile est confié , & que certainement notre état est obligé d'édifier les autres par de bons exemples , il est à présumer qu'une très-humble déclaration à ce sujet de la part des révérendissimes députés du clergé ne sera nullement infructueuse vis-à-vis d'un roi, dont l'ame grande & généreuse ne peut recevoir qu'avec bonté & bienveillance tous les projets qui tendent au bien de l'état & au bonheur de l'humanité.

Notre patrie gémit sous un dépeuplement général. L'agriculteur se plaint de la peine qu'il a à se procurer des travailleurs. Les fabricans & les gens de métiers ne trouvent point d'ouvriers ; de toutes parts on n'entend que des murmures , de la part des chefs de famille , contre les gages excessifs que les domestiques exigent. Quel tems immense ne s'écouleroit pas avant qu'on pût suppléer à ces défauts par des sujets Suédois ? Ne seroit-ce donc pas le tems d'ouvrir les barrières , de recevoir parmi nous des citoyens utiles , & de soulager ainsi nos fardeaux en augmentant la force du royaume ?

Il y a long-tems que , graces à Dieu , les préjugés ont été dissipés. On ne cherche plus

à tirer les hommes de l'erreur en faisant violence à leur conscience, & en les persécutant. Et ce sont précisément ceux qui professent notre religion évangélique dans les parties méridionales de l'Europe qui en ont fourni des preuves plus que touchantes.

L'expérience jointe à l'histoire de tous les siècles prouve que moyennant la bénédiction divine, la douceur, le support, les lumières & une instruction amicale sont les seuls moyens qui peuvent convertir réellement des hommes plongés dans l'erreur. Et loin de nous tous, qui composons le clergé du royaume, d'avoir assez peu de confiance dans la parole que Dieu a manifestée, & dans notre sainte doctrine évangélique, pour craindre qu'elles puissent être altérées si nous adoptions dans le royaume quelques étrangers d'une religion différente, pour y établir leur demeure parmi nous, quoiqu'ils ne veuillent pas d'abord recevoir nos dogmes, mais que dans le silence & la retraite, chacun selon les lumières de sa conscience, veuille servir cet être éternel & tout-puissant qui est notre père commun. Non ! Stockholm n'est pas devenu Calviniste, quoique depuis bien des années les réformés aient eu parmi nous un culte public. Le Danemarck n'est pas devenu Juif, quoique ce malheureux peuple y vive en paix & fréquente publiquement ses synagogues. La Prusse n'est pas devenue catholique, quoique ceux qui professent cette religion, ainsi que tous les autres, y jouissent d'un exercice libre de leur culte.

En considération de tout ceci je demande la permission de proposer si les révérendissimes députés du clergé, de concert avec les autres états respectifs, ne trouveroient pas bon de demander très-humblement au roi si S. M. ne jugeroit pas avantageux d'ordonner gracieusement ce qui suit :

1°. Tous les étrangers, de tel âge, condition, sexe, ou religion qu'ils puissent être, qui voudront à l'avenir se retirer en Suede ou dans les provinces soumises à sa domination, pour y fixer leur demeure & y gagner leur vie d'une manière honnête, auront pour cela une entière liberté, au moins dans les grandes villes de commerce, avec la très-gracieuse assurance d'y jouir de la même liberté & protection, que tous les autres sujets Suédois, à dater du jour qu'ils auront juré foi & hommage à S. M. ce qui pourra se faire devant le magistrat municipal de la première ville où ils arriveront. Par cette raison, on ne leur fera aucune difficulté sur les frontières relativement aux passe-ports; mais on prendra une simple note pour constater ceux qui en auroient ou qui en seroient dépourvus. Cette protection royale ne pourra pourtant pas regarder ceux qui, dans un tems limité, après leur arrivée, seroient convaincus de s'être expatriés pour quelque crime.

2°. Tous les étrangers qui arriveroient seroient assurés, de la part de S. M., d'une parfaite liberté de conscience pour eux, leurs enfans & leur postérité, de pouvoir sans trouble, sans

bruit, & sans donner du scandale aux sujets nés du roi, exercer chacun son culte divin; cependant, sous la réserve très-sérieuse de s'abstenir de chercher à séduire clandestinement ou publiquement quelqu'un pour apostasier notre doctrine pure, évangélique, luthérienne, sous peine de confiscation de tous ses biens, & de bannissement perpétuel du royaume; comme aussi que, conformément aux loix fondamentales du royaume, aucune personne d'une religion étrangère ne puisse être revêtue d'aucune charge ou office.

La difficulté qui pourroit se présenter à l'occasion de leurs mariages, leurs baptêmes, & l'éducation de leurs enfans, pourroit aisément être levée, en ordonnant que tout mariage mixte entre une personne de la religion luthérienne & une autre d'une religion étrangère devra être célébré selon le rit luthérien, & que tous les enfans provenant de pareils mariages seront baptisés par nos prêtres, conformément à nos statuts ecclésiastiques, qu'ils seront élevés dans notre religion évangélique, & se tiendront à notre culte. Mais tous ceux qui seroient nés d'une religion étrangère pourroient être élevés dans leur religion?

3°. Tous ceux qui viendront s'établir dans le royaume, soit étrangers, soit même Suédois, qui par plusieurs raisons se seroient ci-devant retirés du royaume, pourront dans les villes, à la campagne & par-tout où on leur accorderoit la permission de s'établir, exercer sans aucune gêne chacun sa profession, métier, art

& science avec lesquels ils croiront pouvoir & voudront se nourrir eux & les leurs, selon les réglemens & statuts que S. M. trouveroit bon d'établir ; sans que pour cela ils puissent être chargés d'impôts plus considérables que les Suédois nés sujets du roi.

Les avantages qui paroissent devoir résulter d'une pareille liberté sont évidens.

Le nom de notre grand roi deviendrait par là un objet de vénération pour tous les peuples de l'univers. Tous les opprimés, tous les infortunés béniraient le cœur humain de notre monarque. Ils s'empresseroient à chercher un refuge à l'ombre de ses aîles ; le royaume recueillerait des guerres sanglantes des autres nations une moisson abondante, savoir une quantité de citoyens laborieux. L'agriculture, les manufactures, les arts & métiers seroient poussés à un plus haut degré de perfection ; & les charges de l'état, réparties sur un plus grand nombre de sujets, deviendroient d'autant plus supportables aux anciens habitans.

La Suede verroit alors aussi ses enfans , que plusieurs raisons ont réduits à s'expatrier, songer sérieusement à retourner dans leur patrie ; ils y reviendroient en foule pour prendre part à la joie de leurs freres , & goûter avec eux la bénédiction répandue sur l'heureux siècle de Gustave III.

La chose n'est pas non plus une nouveauté particuliere. Des princes sages ont très-bien su augmenter la force & la considération de leurs Royaumes en accordant une retraite aux étrangers.

gers. Sans ce moyen , la Prusse ne feroit jamais parvenue , dans un si court espace de tems , à un si haut degré de puissance. Le grand-duché de Toscane , un état catholique romain , ne doit son accroissement subit qu'à la liberté de conscience , à celle des arts & du commerce. La France , si dévouée d'ailleurs à la religion de Rome , n'exécute plus les anciennes loix pénales contre les protestans. La partie du monde la plus éloignée même a attiré chez elle plusieurs milliers de familles européennes en donnant pleine liberté à plusieurs différentes religions. Maintenant le tems paroît être arrivé pour la Suede de faire à son tour une si heureuse conquête , en accordant une liberté semblable.

Touché des malheurs de mes freres, zélé pour l'agrandissement & la force de ma patrie , & pénétré de la vénération la plus profonde pour notre doctrine pure & évangélique, je viens d'exposer ici mes pensées avec la plus grande sincérité , & dans l'intention la plus pure , en les soumettant à l'examen attentif & sérieux des révérendissimes députés du clergé. Ma joie est complete de pouvoir aussi les mettre sous les yeux éclairés de notre très-gracieux souverain , que la providence divine a certainement destiné à être le protecteur béni de tous les opprimés , à rendre son royaume florissant & ses sujets heureux.

Signé ANDRÉ CHYDENIUS.

(*Année littéraire.*)

AVIS aux gens-de-lettres qui travaillent à l'éloge de l'abbé SUGER , proposé par l'académie Française ; par M. l'abbé GROSIER.

ON s'attend bien que nos éloquens faiseurs d'éloges , en traitant le sujet proposé pour cette année , ne manqueront pas de se permettre quelques-unes de ces tirades philosophiques , de ces déclamations vigoureuses contre les moines , qui répandent tant de sel & de grace dans un discours. Ils croiront sur-tout en avoir trouvé une occasion favorable , à la page 31 du tome I de l'histoire de Suger , par D. Gervaise , où il est rapporté que dans un acte de partage , fait par les religieux de St. Denis , ceux-ci exigèrent , entr'autres choses , qu'on leur fournît *onze cens bœufs par an. Onze cens bœufs par an !* quel texte fécond en épigrammes sur la voracité des moines ! quel moment pour tonner avec avantage contre les richesses , l'avidité & les exactions du clergé ! Il est fâcheux , qu'ayant pris la peine de vérifier ce passage , je n'ai trouvé , dans l'acte original , au lieu des onze cens bœufs , que *onze cens œufs : Mille & centum ova !* C'est bien dommage.

(Journal de littérature , des sciences & des arts.)

LETTRE aux auteurs du journal de Paris, sur
l'origine du prieuré des deux Amans.

Vous acquérez, Messieurs, tous les jours, de nouveaux droits sur notre reconnoissance; vous vous attachez à réunir dans votre journal ce qui contribue également & à l'agrément & à l'instruction. Le *miscuit utile dulci* d'Horace semble être votre épigraphe : c'est ce qui m'engage à vous indiquer une branche de littérature qui jetteroit de la variété dans votre ouvrage : ce seroit par exemple quelques recherches sur diverses origines qui intéressent soit par la singularité soit par l'utilité ; celle dont j'ai à vous parler, est de la première sorte, il s'agit du *Prieuré des deux Amans*, situé près de Rouen : voici la petite anecdote qui a donné lieu à cette dénomination.

Un de nos barbares titrés qui s'enorgueillissoient de l'impunité, digne prérogative du gouvernement féodal, ne savoit trop comment égayer son féroce despotisme; il lui passoit continuellement dans la tête les plans d'amusement les plus absurdes & les plus inhumains, & c'étoit toujours aux derniers que sa stupide imagination s'arrêtoit. Il faut croire que c'est de cette manie brute de singularité que sont nées ces bizarres redevances attachées à nos anciens fiefs, sottise dont une législation reconnue sensée devroit bien nous affranchir. Notre Banneret se

livroit donc à toutes les extravagances que lui permettoient & sa naissance & ses richesses il avoit une fille unique nommée Genevieve, que toutes les chroniques du tems nous peignent comme un miracle de beauté ; d'après cette idée , il est tout simple d'imaginer qu'une infinité de prétendans disputoient sa main. On peut croire encore que Genevieve étoit sensible , & Baudoin , jeune chevalier du voisinage , ne pouvoit en douter , il avoit su lui plaire , tous deux s'aimoient de l'ardeur la plus tendre & la plus vive ; mais le jeune homme cachoit sa passion à tous les yeux. Il étoit sans fortune , & de tout tems l'intérêt a présidé aux mariages. Le pere de Genevieve ne voyoit que le peu de bien dont son amant jouissoit , sa vue étoit fermée sur tant d'heureuses qualités , qui sont les véritables bienfaits de la nature. Baudoin étoit donc convaincu qu'il ne seroit jamais l'époux de la belle Genevieve , mais l'amour raisonne-t-il ? La tendresse de ces deux jeunes infortunés ne faisoit qu'augmenter. Rien n'approche de la crédulité des amans ; ils croient , ils embrassent tout ce qu'ils desirerent. Le pere est enfin instruit de la passion de sa fille , il surprend le jeune-homme avec elle ; ses premiers mouvemens sont pour l'immoler à une vengeance qui brûle d'être assouvie. Genevieve se jette aux pieds de son pere , les arrose de ses larmes , lui demande grace pour son amant , menace de s'arracher la vie si l'on attente à celle de Baudoin. Le vieux Banneret sort de son délire furieux , & montrant du doigt une

colline située près de son château : tu as été assez téméraire, dit-il à Baudoin, pour oser lever les yeux sur ma fille : eh bien, fais son époux aux conditions que tu porteras Genevieve jusqu'au sommet de cette colline, sans l'arrêter, le moindre repos te fera perdre ta conquête... Le jeune chevalier ne le laisse pas achever, il vole à sa maîtresse, l'emporte dans ses bras, s'élance vers la colline en s'écriant : je te posséderai ! je te posséderai ! Une foule de vassaux assistoit à ce spectacle, tour-à-la-fois extravagant & barbare.

On a bien raison de peindre l'amour avec un bandeau sur les yeux. Baudoin n'avoit consulté que l'excès de sa tendresse ; ses regards s'étoient fermés sur la difficulté de la tâche qu'on lui imposoit, ils ne s'ouvroient, ils ne se fixerent que sur Genevieve. Il montoit avec rapidité la colline, il avoit des aîles, il sentoit le cœur de son amante palpiter contre le sien. Je tremble, lui disoit-elle, oh ! tu n'arriveras pas au sommet ! modere ton impétuosité : --- Ne crains rien, mon adorable Genevieve, tu ne connois donc pas l'amour ? j'atteindrois jusqu'au ciel. Toute l'assemblée formoit des vœux pour ce couple aimable, on excitoit Baudoin par des applaudissemens ; ses forces se ralentissent, il commence lui-même à s'en appercevoir : chere amante, disoit-il à sa maîtresse, parle-moi, répète-moi que tu m'aimes, attache tes yeux sur les miens, je m'élèverai au-dessus de l'humanité ; cependant la nature l'abandonnoit, il n'y avoit plus que l'amour qui

le soutint ; il tourne sa vue sur la hauteur de la colline : elle est bien élevée, lui dit son amante déjà consternée, & remplie de frayeur! -- J'y atteindrai, j'y atteindrai. Qu'il est bien vrai qu'on n'a qu'à aimer bien vivement pour faire des miracles ! Baudoin en effet n'étoit plus un homme, c'étoit le génie même de l'amour qui triomphoit des obstacles les plus insurmontables ; des cris s'élevoient de la part des spectateurs, ils frémissaient, ils montoient, ils souf-
froient avec le jeune chevalier, qui regardoit toujours fixement le sommet comme le terme de ses travaux ; on suivoit tous ses mouve-
mens, on voyoit ses membres se roidir & combattre la lassitude. Genevieve étoit éplorée : enfin, enfin, Baudoin a gagné la hauteur, & aussi-tôt il tombe avec son précieux dépôt sur la terre, qu'il sembloit embrasser comme le monument de sa victoire. Une acclamation uni-
verselle se fait entendre : il est vainqueur ! Il est vainqueur ! mon amour, tout ce que j'aime, s'écrie à son tour Genevieve, sera donc mon époux ! elle se précipite dans son sein, elle lui adresse les paroles les plus touchantes, il ne répondoit point, il a les yeux fermés, en un mot, il n'a aucun mouvement. O ciel, dit Genevieve, il ne seroit plus ! il a succombé à la fatigue, il est mort : ces mots passent de bou-
en couche ; la consternation est sur tous les visages ; tous les yeux sont fixés sur le som-
met de la colline. Genevieve pleuroit, embras-
soit son amour, s'efforçoit de le rappeler à la vie ; ses baisers, ses larmes ont ranimé Bau-

doin ; il ouvre un œil presque éteint , & il ne peut que murmurer d'une voix défaillante : je meurs , Genevieve ; que du moins sur mon tombeau , on me donne le nom de ton mari ! Cette idée me console ; ô mon unique amour , reçois mon dernier soupir. Les spectateurs , qui ne perdoient rien des moindres gestes qui échappoient à Genevieve , s'étoient rendus avec elle à l'espérance. Ils avoient aisément compris que le chevalier étoit revenu au jour ; ils jugerent de même qu'ils n'avoient eu qu'un moment rapide d'espoir. Ils en furent convaincus au cri affreux que poussa Genevieve , en retombant sur le corps de son amant. L'inhumain Banneret n'est plus rempli que d'un seul transport , de toutes les craintes de l'amour paternel , il vole à la colline ; on se précipite sur ses pas ; on est parvenu au sommet ; on trouve Genevieve pressant encore de ses deux bras glacés le malheureux Baudoin ; son pere cherche à la faire revivre ; son ame l'avoit pour jamais abandonnée. Alors toute l'assemblée éclaire en reproche furieux contre le barbare qui seroit vainement sa fille dans son sein. On relève les deux corps , on les dépose en pleurant dans le cercueil ; la piété vint consacrer les sentimens de la nature & de la compassion. On érigea sur cette hauteur une chapelle. Le pere desirant en quelque sorte expier sa cruauté , y fit élever un tombeau ; il ordonna que ceux qu'il avoit voulu séparer pendant leur vie , y fussent réunis après leur mort. Ce lieu , com-

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

me nous l'avons observé, a porté depuis le nom de *Pricuré des deux amans*.

LETTRE aux auteurs du même journal, concernant
une anecdote attendrissante.

M E S S I E U R S ,

J E viens de lire dans votre journal du 31 janvier, l'anecdote que vous y avez insérée. (*) Je remercie celui qui vous l'a fournie, d'avoir ajouté cette triste scene à celles que je rassemble dans mes annales des miseres humaines. Je l'ai relue dix fois pour me pénétrer de ce mot sublime : *Il n'est pas encore arrivé !....*. Oui, MM. le caractère de *Clémentine* est vrai & profondément senti, il est le produit de l'observation réfléchie de la plus effrayante des infortunes qui puisse menacer l'humanité, de cette folie que Shakespeare a peinte d'une manière si sombre dans le roi *Léar*, & que les François ont si peu étudiée, qu'ils ne l'ont pas encore mise sur le théâtre, quelque théatrale qu'elle soit.

Votre journal du 8 mars, me tombe en ce moment dans les mains, je vous dois un nouveau plaisir. L'origine du *Pricuré des deux Amans* ajoute à la satisfaction délicieuse que m'a pro-

(*) *Esprit des Journaux*, mars, page 223.

curée la *Clémentine François* ; donnez-nous souvent de semblables morceaux , & vous êtes assurés d'intéresser bien vivement une portion de lecteurs , dont les suffrages sont incontestables , puisque ce sont ceux du sentiment même.

Pour m'acquitter envers votre touchant anonyme du plaisir que m'a fait son anecdote , & partager avec lui la reconnoissance du petit nombre des cœurs sensibles qui vous lisent , permettez , Messieurs , que je vous en fasse connoître une d'un genre différent , il est vrai , mais qui n'intéressera pas moins ceux qui , comme dit Shakespeare , ont toujours dans le cœur une fibre prête à s'émouvoir pour les peines des autres.

J'ai des garands respectables de ce que je vais vous raconter , & je puis appeller en témoignage une partie du Brisgaw & de l'Alsace.

» Un bateau chargé de paysans s'entr'ouvrit
» au milieu du Rhin , après avoir fait éprou-
» ver aux malheureux qu'il portoit , toute
» l'agonie de la mort qu'il leur présenta long-
» tems avant de les abîmer. Un jeune paysan ,
» courageux & robuste , se jette à la nage ,
» soutenant sa femme , & combattant avec in-
» trépidité le courant du fleuve. Mais l'eau
» étoit froide & les rives très-éloignées , ses
» forces succomboient sous le fardeau ; aussi-
» tôt sa femme sentant qu'elle alloit l'entraî-
» ner avec elle , prit la plus héroïque réso-
» lution : *Adieu* , lui dit-elle , *prends soin de*

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» *nos enfans*.... A ces mots, elle le quitte,
» & s'abandonne au courant. «

M. Lens, célèbre auteur Allemand, a consacré, dans une romance touchante, ce sublime dévouement. Tous les hommes sensibles du Brisgaw, connoissent le mari & les enfans de cette femme étonnante, & savent par cœur la romance de M. Lens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*BILLET de J. J. ROUSSEAU, à une Demoiselle
qui lui avoit demandé un lacet de sa façon
pour le jour de ses nœces.*

LE voilà, Mademoiselle, le beau présent que vous avez désiré ; s'il s'y trouve du superflu, faites-en bon ménage, qu'il ait bientôt son emploi. Portez sous d'heureux auspices cette emblème des liens de douleurs & d'amour dont vous tiendrez enlacé votre heureux époux, & songez que porter un lacet tissé par la main qui traça les devoirs des meres, c'est s'engager à les remplir.

(*Journal de Paris.*)



EXTRAIT d'une lettre adressée à M. l'abbé DE FONTENAI , sur un passage de la tragédie d'HORACE.

VOUS savez , Monsieur , que ce trait sublime de la tragédie d'*Horace* (act. III. sce. 6.)

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois !

QU'IL MOURUT !

Est consacré depuis plus d'un siècle par l'admiration publique , & par le suffrage constant de l'Europe entière ; mais que du tems même de Corneille , on ne lisoit point , on n'entendoit point sans quelque peine ce second vers ;

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût ,

Parce qu'il interrompt , ou sépare trop ces deux mouvemens si beaux , si grands & si nobles :

Qu'il mourût , &c.

N'eût-il que d'un moment retardé sa défaite , &c.

Les bons juges le regardent encore comme un vers absolument parasite , introduit par la nécessité de la rime. Ils voudroient qu'après le mot brusque & laconique , *Qu'il mourût* , (expression énergique & vraie du plus pur dévouement romain) au lieu de la froide

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

alternative qui compose ce second vers , on lût tout de suite :

N'eût-il que d'un moment retardé sa défaite, &c.

Ce mot fameux , le *Qu'il mourut* , auquel Voltaire dit lui-même *qu'il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité* , est bien une autre création que toutes celles que l'académicien * * * ... croit voir , ou met presque partout , sans trop savoir ce qu'il veut dire , ni le faire mieux entendre aux autres. Voltaire ajoute qu'aux premières représentations de la pièce , tout l'auditoire fut si transporté , qu'on n'entendit jamais le vers foible qui suit , & que les deux autres , *N'eût-il que d'un moment* , &c. qui sont pleins de chaleur , augmentèrent encore la force du rapide , *Qu'il mourût*. Le vers de surérogation ,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût ,

Est donc au moins un vers foible. Un des derniers éditeurs de Boileau (le Febvre de S. Marc ,) *Œuvres de Boileau Despréaux* , Paris , 1747 , tome IV , addition à la préface du *Traité du sublime de Longin* , pag. 96-98 , prétend » que » bien des gens se sont mépris sur le compte de » ce second vers , en le regardant comme amené par la nécessité de la rime , & comme n'ajoutant rien à ce qui précède. Ils n'ont pas » pris garde , dit-il , que c'est un second mouvement très-naturel. Ce n'est plus un élan » sublime ; c'est la réflexion d'un grand cœur ,

» Eh ! quoi , son fils , au lieu de fuir , ne de-
 » voit-il pas trouver dans son désespoir même
 » de nouvelles forces & de nouvelles ressour-
 » ces ? ... Ce vers est d'autant moins inutile ,
 » il est d'autant plus beau , que dans la vérité
 » de l'événement , c'est précisément ce qu'*Horace*
 » a fait. Sa fuite n'est que l'effet de ce beau
 » désespoir que son pere vouloit qui le secou-
 » rût , & dans l'instant il va revenir vainqueur. «
 Ainsi le Febvre de S. Marc , pour justifier ce
 vers de Corneille , le fait regarder comme une
 réflexion du vieil *Horace* , qui , préparant l'heu-
 reux succès de sa fuite , devient pour le spec-
 tateur une sorte de pressentiment qui le lui
 fait prévoir , & qui détruit la surprise. Mais ,
 sans nous arrêter à l'opinion singuliere de S.
 Marc , qui en a hasardé bien d'autres , j'ai tou-
 jours été surpris que jusqu'à présent personne
 (au moins de ma connoissance) n'ait imaginé ,
 pour isoler ce *Qu'il mourût* , de proposer au
 public une simple transposition du second vers ,
 telle à-peu-près que celle-ci :

Mais resté seul enfin , sans espoir de salut ,

Ou , pour conserver tout ce qu'il est possible
 d'employer ici , des expressions de Corneille :

Mais , sans qu'aucun espoir alors le secourût ,
 Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? -- *QU'IL*
MOURUT ! ...

N'eût-il que d'un moment retardé sa défaite , &c.

Je donne seulement l'exemple du change-
 ment que l'on pourroit faire , sans prétendre

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qu'on adopte aucune des deux leçons qui servent à me faire entendre. Je n'ai voulu que montrer l'effet & la possibilité de la transposition , pour mettre quelqu'un sur la voie d'en proposer de plus heureuses. Je n'ignore pas combien on doit respecter la Lettre & l'esprit dans les écrits originaux des grands hommes. Mais seroit-ce altérer Corneille, ou ne seroit-ce pas plutôt vraiment honorer son génie , que de lui prêter une légère correction, qu'il auroit mieux faite que personne , s'il s'en étoit avisé , ou si peut-être même on l'en avoit averti ?

(*Affiches & annonces de Paris.*)

LETTRE aux rédacteurs de ce journal , sur
ETIENNE DOLET.

M E S S I E U R S ,

N'Ayant pas l'honneur de connoître l'auteur d'un ouvrage qui a pour titre, la *Vie de Dolet* (*), permettez-moi de lui faire mes re-

(*) *Vie d'Etienne Dolet , imprimeur à Lyon dans le XVIe. siècle ; avec une notice des libraires & imprimeurs auteurs que l'on a pu découvrir jusqu'à ce jour.* In-8vo. de 212 pag. A Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle , libraires quai , des Augustins , près du pont St. Michel , 1779. Prix 2 liv. 8 s. broché. On

mercimens par la voie de votre journal, du plaisir que m'en a procuré la lecture. Sa modestie se cache sous l'anonyme, & il me paroît néanmoins qu'il a voulu venger la mémoire d'un de ses confreres. Les raisons qu'il avance, sont trop fortes, rendues même avec trop d'énergie, pour croire que ce trop célèbre imprimeur n'ait eu d'autre malheur que celui de vivre dans un siècle qui se ressentoit encore de la barbarie dont les sciences & les arts s'efforçoient de sortir, aidés de la protection de François Ier., qui ne dut ce glorieux surnom de *Restaurateur des lettres*, qu'à l'amour qu'il leur portoit effectivement. Je ne vous ferai pas une analyse raisonnée de son ouvrage, je craindrois de le déparer en vous en rendant compte : mais le motif de ma lettre est, MM. de lui rendre hommage, & de lui témoigner toute ma reconnoissance. Je suis trop bien traité dans la *notice* des libraires-imprimeurs auteurs qui termine ce livre ; je crois devoir lui faire observer que le reproche qu'il me fait d'avoir omis le *nom de mon compatriote DOLET*, dans la table chronologique & raisonnée des illustres Orléanois, qui se trouve à la fin des *Essais historiques sur Orléans*, que je publiai l'année dernière, n'est pas fondé, puis-

en a fait tizer, en faveur des curieux, 25 exemplaires format *in-4to.* sur papier fin. Nous ferons connoître plus particulièrement cet ouvrage, qui vient de nous être adressé.

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

que Dolet se trouve inscrit à la troisième ligne de la seconde colonne de la page 194. La seule preuve que je devois apporter pour assurer que je ne l'avois point mis en oubli , est que je me suis occupé particulièrement de la vie de ce savant : & comme je ne doute pas que le nouvel ouvrage n'ait les honneurs d'une seconde édition , je vous prie , MM. d'insérer en entier le mémoire que j'ai l'honneur de vous adresser. Je joins à cette lettre un mémoire sur *Mamert Patisson* , qui réellement a été oublié dans la notice qui termine la vie de notre savant Orléanois. Je souhaite qu'il puisse lui éviter la peine des recherches.

Je suis très-parfaitement.

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

COURET DE VILLENEUVE
le Jeune , lib. impr. du
roi , & directeur des affi-
ches orléanoises.

Orléans le 22 janvier 1779.

DOLET (*Etienne*) né à Orléans vers l'an 1509 ; d'une fort bonne famille de cette ville , comme il nous l'apprend lui-même , dans une de ses lettres à Budé , où après avoir dit qu'Orléans est sa patrie , il ajoute : *quam honestè & splendido inter meos loco vocibus hujusmodi superliant , quibus virtus est genere posterior*. Plusieurs écrivains ont prétendu , mais sans fondement , qu'il

étoit fils de François Ier. M. Amelot de la Houffaye, dans ses mémoires, tom. 3. p. 82. édit. de Hollande, 1737, avance ainsi ce fait : „ On „ disoit en ce tems-là, & je connois des gens „ qui le disent encore, qu'il étoit fils naturel du „ roi François premier &. d'une Orléanoise „ nommée Cureau, & qu'il ne fut point recon- „ nu à cause du commerce que l'on dit au roi „ que cette Demoiselle avoit eu avec un Seigneur „ de la cour. “ Ce fait ne peut paroître vraisemblable, & il suffit, pour en prouver la fausseté, d'accorder l'âge de François Ier. avec celui de Dolet; mais M. de la Houffaye étoit souvent sujet à de pareilles erreurs. A l'âge de 12 ans, Dolet vint à Paris, & s'y appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude des belles-lettres. Le desir de se perfectionner dans l'éloquence, le fit passer à Padoue, où il séjourna trois ans, & eut pour maître Simon de Villeneuve, avec lequel il contracta une étroite amitié; mais l'ayant perdu peu de tems après l'avoir connu, il en témoigna ses regrets par les éloges funebres qu'il rendit à sa mémoire. Ces liaisons avec ce savant donnerent lieu à ses ennemis de l'accuser d'avoir détourné les écrits de son illustre ami, & de se les être appropriés. On ne vit néanmoins rien d'assez assuré sur ce prétendu plagiat pour l'en déclarer coupable. Jean de Langeac, ambassadeur de France, peu de tems après, l'appella à Venise, & en fit son secrétaire. Il y cultiva la littérature & l'amour. Une Vénitienne nommée Helene toucha son cœur; son bonheur dura peu de jours, il la pleura, & lui fit une épitaphe dans le style de l'amant le plus passionné. De retour en France avec son bienfaiteur il continua d'étudier Cicéron, son auteur favori. Ce fut alors qu'il commença à recueillir les ma-

tériaux qui servirent depuis à composer ces deux immenses volumes de commentaires sur la langue latine , tirés de Cicéron , Saluste , Cæsar , Tite-Live & Tércence ; ouvrage devenu fort rare , & très-recherché des savans. L'étude de la jurisprudence , à laquelle l'espérance de la fortune l'obligea de se consacrer , le conduisit à Toulouse : la célébrité des écoles de droit y attiroit un grand nombre d'étudiâns. Les différentes nations qui composoient l'université formoient entr'elles des especes d'associations séparées les unes des autres. Comme elles avoient chacune leurs loix , leur régime & leur chef , il étoit d'usage , dans chaque confédération , de se choisir un orateur , qui , à certains jours marqués , prononçoit un discours public. Dolet fut choisi par ceux de sa nation pour remplir ce poste , & il en prit possession par un discours où sa témérité éclata. Le parlement venoit récemment de défendre toute société particulière , par des raisons de police. Dolet s'éleva contre cette défense , & se répandit en invectives contre les habitans & les principaux magistrats de cette ville. Pierre Pinache , orateur pour la nation d'Aquitaine , lui répliqua sur le même ton , justifia l'avocat du parlement , & attaqua Dolet en particulier , qui opposa à cette réplique un nouveau discours plus téméraire que le premier ; mais les citoyens ne crurent pas devoir plus long-tems souffrir ses emportemens , ils le firent arrêter & conduire en prison le 25 mars 1533. Les plaintes amères qu'il fait de ses souffrances , le nombre de lettres qu'il écrivit pendant sa détention (toutes datées de Toulouse , *Tholosæ datum è carcere*) , à ses amis , par lesquelles il les prie de s'employer pour obtenir sa liberté , donnent lieu de croire que le tems de son emprisonnement

fut de plus d'un mois, contre le sentiment du P. Niceron. Outre la peine du bannissement après son élargissement, il fut condamné à une es-
pece de réparation publique. Il paroît que dès-
lors on commençoit à suspecter sa doctrine. Ses
ennemis l'accuserent de luthéranisme; il se dé-
fend de cette accusation, dans son second dis-
cours, & s'en plaint comme d'une injustice
criante. Quelque imprudente qu'ait été sa condui-
te, il eut le bonheur de trouver dans sa disgrâce
des amis qui s'intéresserent à son sort, entr'autres
Jean Pin & Jacques Minut, président au parle-
ment de Bordeaux, & précédemment professeur
en droit à Orléans. La protection que Bertrandi,
président à Toulouse, que Hugues Salel lui
avoit procurée, hâta le moment de sa liberté.
Tant de malheurs le dégoûterent pour toujours
de la jurisprudence, & il tourna ses études vers
tout autre objet. Banni de Toulouse, notre au-
teur se retira à Lyon, & vouloit y faire im-
primer ses deux discours, mais une maladie sé-
rieuse l'en empêcha, & il aima mieux s'occu-
per du soin de sa santé que de celui de sa ven-
geance. Son séjour dans cette ville ne fut que
passager; il revint à Paris au mois d'octobre 1534,
y mit au jour de nouveaux ouvrages, & re-
tourna ensuite à Lyon en 1536, où il fit imprimer
chez Gryphe, son dialogue de l'imitation
de Cicéron, contre Erasme, dans lequel il
traite ce dernier de la maniere la plus ou-
trageante. Ce dialogue ne répondit point à son at-
tente, il lui fit peu d'honneur, & il n'en retira que
la honte, fruit ordinaire de la calomnie; mais quoi-
que l'ouvrage soit rempli de fureur & d'em-
portement, il vaut la peine d'être lu. Dolet
avoit résolu de se fixer, lorsqu'un événement
imprévu déranga ses projets. Il tua un hom-

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

me qui l'avoit attaqué, & qui, si on l'en croit, avoit voulu l'assassiner. Pour éviter les poursuites de la justice, il prit la route d'Auvergne, vint à Orléans & delà à Paris, où il se présenta à François Ier. qui lui accorda sa grace, avec la liberté de retourner à Lyon. Il fit usage de la tranquillité qu'il venoit de recouvrer pour accomplir le dessein qu'il avoit de s'établir dans cette ville. Il y acheta une imprimerie, & le premier ouvrage qui sortit de ses presses, fut ses quatre livres de poésies qu'il publia en 1538. Il se maria vers le même-tems, & eut en 1539, un fils nommé Claude, dont il célébra la naissance par un poëme latin. De nouveaux événemens vinrent troubler son repos. Ses conférences avec les hérétiques, son penchant pour leurs opinions, son génie inquiet, satyrique & turbulent, lui attirèrent une suite de disgrâces qui ne finirent qu'avec sa vie. On voit, par son second Enfer, ouvrage en vers françois, dans lequel il fait le récit de ses malheurs, qu'il fut mis cinq fois en prison : la première à Toulouse, la seconde à Lyon, la troisième à Paris ; une quatrième fois à Lyon ; & enfin la dernière à Paris : ce fut celle qui précéda son supplice, d'où il ne sortit que pour être livré aux flammes. Ces détentions continuelles donnerent occasion à François Floridus, dans un ouvrage publié contre Dolet, imprimé à Rome en 1541, *adversus Doleti calumnias*, d'appeller la prison, la patrie de Dolet, *Doleti patriam*. La dernière fois qu'il fut arrêté à Lyon en janvier 1544, il trouva le secret, dès le troisième jour, de gagner le geolier ; il le pria de le conduire chez lui pendant la nuit, pour y consommer une affaire importante qui exigeoit sa présence. Chemin faisant, il se débar-

raffa des mains de son conducteur , & prit la fuite. Il se réfugia alors dans le Piémont , & ce fut là qu'il écrivit les neuf épîtres qui composent son second Enfer. L'objet de cet ouvrage est de prouver son innocence , & il y réussit en faisant connoître les procédés de ses ennemis. Que firent-ils pour le perdre ? Ils imaginèrent de former deux ballots de livres , l'un rempli de ceux qu'il avoit imprimés , l'autre d'ouvrages venus de Geneve , hérétiques ou suspects d'hérésie ; ils marquerent les deux ballots de son nom , & les envoyèrent de Lyon à Paris , où ils eurent soin de les faire saisir. Le parlement le fit arrêter comme ayant des liaisons criminelles , & faisant le commerce de livres dangereux & prohibés par les loix. Dolet prouva qu'il n'avoit aucune part à l'envoi de ces ballots , & il fait connoître la grossièreté de l'artifice de ses ennemis.

J'eusse envoyé à Paris , ce grand lieu ,
Que n'eusse su trop bien jouer mon jeu ,
Que de marquer en dessus mon surnom
En grosses lettres ? à mon ami , que non.
Trop fin je suis , & trop fin on me tient
Pour mon nom mettre en cela qui contient
Quelques reproches.

Il prouve qu'un homme à qui il resteroit encore *une once de bon sens* , ne commettrait pas une pareille imprudence. Dolet exposa son affaire à François Ier. en le priant de l'évoquer à son conseil , & de lui accorder la liberté de retourner dans le sein de sa famille. Sa prière eut son effet , il se rendit à Lyon , & profita de son séjour pour faire imprimer son second Enfer , & quelques morceaux traduits de Platon

qu'il adressa au roi. Echappé de ce péril, quelques promesses qu'il fit d'être plus circonspect, il ne tint pas parole; il fut arrêté de nouveau, & ce qu'il y eut de plus fâcheux c'est que personne n'osa plus intercéder pour lui. Son procès lui fut fait avec beaucoup de rigueur; il fut condamné au feu, comme hérétique, ou plutôt, comme athée, dans la place Maubert à Paris, le 3 août 1546. Le Laboureur, (add. aux mém. de Casteinau) rapporte ainsi l'époque de sa sentence : *Stephanus Doletus Aurelius Gal-lus die sancto Stephano, sacro & natus & Vulcano devotus in Malbertiæ area Lutetiæ 3a. august. 1546.* La croix du Maine observe que la place sur laquelle Dolet a été exécuté est située sur la paroisse S. Etienne, qu'il se nommoit Etienne, & qu'il fut brûlé le jour de l'invention des reliques de ce saint. Sa mort fut-elle chrétienne? C'est un fait sur lequel plusieurs écrivains ne paroissent pas d'accord entr'eux. Florent Junius écrit que celui qui l'assistoit, l'ayant averti de penser à son état, Dolet prononça, après quelques délais, une prière conforme au formulaire, qui lui fut prescrit, avertit les assistans de lire ses livres avec beaucoup de circonspection, & protesta qu'ils contenoient bien des choses qu'il n'avoit jamais entendues. Je tiens, dit cet auteur, ces particularités d'un homme qui avoit assisté d'office à l'exécution : *Hæc quæ scribo ab eo qui executioni interfuit ex officio.* Quelques-uns ont écrit que lorsqu'on menoit Dolet au supplice, & qu'ayant remarqué que le peuple prenoit part à sa peine, il prononça sur le champ :

Non dolet ipse Dolet, sed pia turba dolet;

A quoi le docteur qui l'accompagnoit, répartit :

Non pia turba dolet, sed dolet ipse Dolet;

Mais il est vraisemblable que ce jeu de mots aura été trouvé après coup. Telle fut la fin malheureuse, d'un homme auquel son génie auroit dû mériter des destins plus prospères, & que l'esprit de satire & d'indépendance, de sot orgueil & de prévention, plongerent dans de tristes querelles, & enfin dans les malheurs les plus effrayans; il savoit combien il étoit dangereux de dépendre du jugement des hommes : il connoissoit le pouvoir de la calomnie, l'animosité de l'envie; toutes ces connoissances lui furent stériles. Orgueilleux, fier & vindicatif, insupportable dans la société, il ne pouvoit que se faire des ennemis. Les fers ne contenoient pas la dureté & la violence de son caractère altier & insolent à l'extrême : interrogé par son juge à Toulouse, sur les motifs de sa croyance, *je crois*, lui répondit-il, *que vous êtes une grosse bête, & que vous, vous ne le croyez pas.* Détenu dans les prisons, il chantoit son triomphe avant la victoire. Ses chaînes brisées, il se préparoit à en mériter de nouvelles : voilà en peu de mots l'abrégé de sa vie. Ageodanus, dans une de ses lettres, peint assez fidèlement cet athée : » seulement à le voir, dit-il, on dé- » méloit un étourdi, un fol, un insensé, un » furieux, un enragé, un glorieux, un imper- » tinent, un menteur, un débauché, un mé- » chant, un querelleur, un impie, un écrivain » sans Dieu, sans foi, sans religion; & l'on » voyoit si bien tout cela, que ni le bronze, ni » la toile n'eussent jamais pu être comme son » image, l'image du monstre : il a déshonoré » à la fois le St. Crême, qu'il avoit malheu- » reusement reçu, & les belles-lettres qu'il en- » tendoit parfaitement. « On ne peut refuser à Dolet la gloire d'avoir été un des plus savans

écrivains de son tems, poëte, orateur, grammairien, il embrassa tous les genres, & il eût pu parvenir au plus haut degré de réputation, si ses malheurs & ses infortunes lui eussent permis de s'appliquer aux lettres avec la tranquillité qu'elles exigent. Il est même étonnant que dans l'espace d'une vie aussi courte (étant mort à 37 ans) & aussi agitée que la sienne, il ait pu composer un aussi grand nombre d'ouvrages que ceux qu'il nous a laissés. Il est vrai qu'ils sont écrits, pour la plupart, avec trop de précipitation; suite de cet esprit inquiet qui le tourmentoit. Les savans sont partagés sur le mérite de ses productions. Les uns les ont comblées d'éloges, les autres les ont extrêmement rabais-sées. Lié de la plus étroite amitié avec Marot, la conformité de leur caractère les approchoit l'un de l'autre, & ils eurent même cela de commun, qu'ils furent tous les deux poursuivis comme suspects d'hérésie. Charles de Ste. Marthe, autre poëte du tems, en parle avec éloge, & il croyoit que l'éloquence étoit si redevable à cet écrivain, que sans lui, elle n'eût peut-être jamais regné en France. Jean Vultorius le nomme, *orator bonus & bona poeta*. Aussi il n'est point d'auteurs qui en aient parlé avec plus de mépris que les Scaliger; mais la haine qu'ils avoient seuls contre Dolet, a dicté ce qu'ils en écrivent. M. de la Monnoie, dans ses additions sur Baillet, convient qu'il avoit bien étudié le latin, mais qu'il ne l'écrivoit pas naturellement, que sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes, & n'est qu'un tissu de phrases mendrées, que ses vers sont misérables, surtout les lyriques, & que la langue qu'il favoit le mieux, c'étoit pour son tems sa langue maternelle. M. l'abbé Goujet, en parlant de Dolet,

let, dit également, que dans ce qu'il écrit en prose, son style est dur, rude & embarrassé, comme il est rampant & prosaïque dans ses vers. On a de lui : *Dialogus de imitatione Ciceroniana*. Il prétend réfuter une nouvelle secte qui avoit pris le nom de Cicéronienne, & qui enseignoit que Cicéron étoit le seul auteur qu'on dût lire & imiter : --- *Commentariorum linguæ latinæ epitome*, Bazileæ, in-8vo. 2 vol. 1537. Dolet n'avoit alors que 27 ans, lorsqu'il publia ce recueil, qui a toujours été regardé comme le fruit d'une profonde érudition : --- *De re navali*. Il composa ce traité pour se justifier du reproche qu'on lui avoit fait, d'avoir inséré dans le second volume de ses Commentaires, sur ce qui concernoit la navigation, la plus grande partie d'un ouvrage que Lazare Baïf avoit publié sur cette matiere : --- *Orationes duæ in Tholosam*, sans nom d'auteur, de lieu & d'imprimeur. Nous avons parlé plus haut de ces deux discours; nous ajouterons seulement que M. de la Faille, dans ses annales de Toulouse, dit qu'ils sont élégans & d'un bon style; mais il doute qu'ils aient été prononcés comme ils se lisent. --- *Un recueil de lettres*. Ce sont celles qu'il avoit reçues ou écrites à ses amis & aux savans du tems. Ses poésies roulent sur divers objets, mais le plus grand nombre consiste en pieces satyriques & épigrammatiques contre la ville de Toulouse. *Genthiliacum*, &c. poëme latin, plein de préceptes pour élever les enfans. --- *Cato christianus*, Lugduni, in-12. 1538. Dolet composa cet ouvrage, sur ce qu'on lui avoit fait des reproches de ce qu'il n'avoit encor rien produit pour la religion. Il le dédia au cardinal Sadolet, --- *Francisci Valesii Gallorum regis fata*, &c. in-4to. Lugduni, typis autoris, 1539. --- *Les mêmes sommaires &*

Tome V.

242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gestes de François Ier., tant contre l'empereur que ses sujets & autres nations étrangères, trad. du latin par l'auteur, in-4to. Lyon, 1540 -- ibid. 1543, in-8vo. & Paris 1546. L'ouvrage latin est en vers héroïques, la traduction françoise est en prose. L'épître dédicatoire finit par ces mots, *ab inferis redeunte*. M. l'abbé le Gendre, (hist. de France, p. 71, tom. 6) en parlant de cet ouvrage, dit que c'est un éloge assez mal bâti, & M. l'abbé Goujet avance que la traduction n'est point agréable, mais qu'elle n'est pas inutile pour l'histoire de ce tems-là. --- *Observationes in Terentii andriam & euneuchum*, Lugd. typ. aut. in-8vo. 1540. L'édition des *Variorum* de Terence, renferme plusieurs annotations de Dolet sur quelques comédies. --- *La maniere de bien traduire d'une langue en une autre : --- de la ponctuation & des accens de la langue Françoise*. Lyon, 1540. Ces trois traités fort courts se trouvent rassemblés dans un recueil imprimé chez Rob. Etienne, sans date, in-8vo. Au rapport de M. l'abbé Goujet, l'auteur y donne des regles utiles. Tout ce qu'il dit sur l'harmonie du discours, quoique dans son vieux langage expressif & ferré, mérite d'être lu, mais on ne peut guere s'en rapporter à ce jugement, puisqu'il dit, tom. Ier. pag. 40, en parlant du traité de la ponctuation & des accens, que quoique Dolet se vantât de savoir notre langue, ce qu'il fit sur ce sujet étoit trop imparfait pour être d'une grande utilité dans le tems où il écrivoit. Les bibliographes sont sujets à de pareilles contradictions : faute de se rappeler ce qu'ils ont avancé dans un endroit, ils disent le contraire dans un autre. --- *Libri tres de legato*. Cet ouvrage est le fruit de ses loisirs étant à Venise avec M. de Lanjeac, pour lors ambassadeur. ---

Les épîtres & évangiles, &c. --- le manuel, &c. --- le vrai moyen de se bien confesser, &c. --- discours & exhortations ; --- exposition de la première épître de St. Jean divisée en discours ; --- explication du cantique des cantiques ; --- le nouveau testament trad. en François ; --- la paraphrase sur les psaumes & sur l'écclésiaste, de campensis ; --- briefs discours de la république Françoisise ; --- deux dialogues de Platon. Dolet avoit beaucoup travaillé sur cet auteur, il avoit même achevé de le traduire, & l'auroit imprimé lui-même, s'il n'eût pas été prévenu par son supplice. --- Le second enfer de Dolet, in-8vo. 1544. --- Les questions tusculannes, in-8vo. Lyon, 1549: il paroît que cette traduction a été trouvée dans ses papiers. C'est encore à notre auteur que l'on est redevable de la Pandore de Jean Olivier, religieux de St. Benoît. Claude Cottereau, qui en possédoit une copie manuscrite, la communiqua à Dolet, qui, après l'avoir lue, trouva l'ouvrage si agréable, qu'il crut rendre service au public en l'imprimant. Le fond de ce poëme est l'histoire de Prométhée & de Pandore, mais accommodée au sens mystique; on y voit un mélange de sacré & de profane, de la fable & de la religion.

COURET DE VILLENEUVE le Jeune,
imp. du roi, à Orléans.

NOTICE sur MAMERT PATISSON.

L'AFFINITÉ qui regne entre les sciences & l'imprimerie, l'utilité que les lettres en retirent, les avantages dont elles lui sont redevables, ont toujours fait regarder les habiles imprimeurs.

comme des membres dignes de quelque considération. Dans l'ordre littéraire, ces distinctions, qui de tout tems leur ont été accordées, sont fondées sur l'estime particulière d'un art, qui, lorsqu'il est exercé avec succès, fait l'ornement le plus précieux des sciences, & contribue à rendre aux productions du genie l'éclat qui leur est dû. Associé aux travaux des savans, c'est à l'imprimeur qu'il appartient de les faire voir dans tout leur jour, par le soin, l'exactitude, & la correction de ses opérations typographiques. C'est par le secours de son art que les chef-d'œuvres de l'esprit humain revêtus d'une forme aussi belle que permanente, en se multipliant, sont vengés de l'injure des tems, & tirés de l'oubli de la posterité.

Mamert Patisson, né à Orléans, se distingua par sa science & son habileté dans l'imprimerie. Il épousa en 1550, la veuve de Robert Etienne, & en 1580, il imprima dans la maison de ce même Etienne dont il avoit l'imprimerie & la marque. Habile dans le grec, le latin & dans sa langue maternelle. Il ne choisissoit que de bonnes copies & les auteurs de la première réputation. Le poëte Regnier, dans sa quatrième satire adressée au poëte Motin, nous fait connoître que les savans de son tems regardoient comme un avantage signalé d'avoir *Patisson* pour imprimeur, par l'estime personnelle qu'on avoit de son savoir & de son exactitude.

Or, que (dit Regnier à Motin) dès sa jeunesse Apollon t'ait appris

Que Calliope même ait tracé cet écrit

.

Qu'ils tiennent du savoir de l'antique leçon,

Et qu'ils soient imprimés chez Mamert Patisson.

Si quelqu'un les regarde & ne leur sert d'obstacle ,
Estime , mon ami, que c'est un grand miracle.

Scévole de Ste. Marthe lui a adressé une piece de vers latins , où il lui recommande l'édition de ses ouvrage ; & Scaliger lui a écrit la troisième de ses lettres latines , où il le traite d'homme savant. Il mourut en 1600. Dans le nombre des ouvrages sortis de ses presses , on peut compter les *quatre livres de la Venerie d'Oppien trad. par Florent Chrétien*. --- Le discours sur les médailles & gravures antiques d'Antoine le Pois ; ouvrage non seulement estimé des antiquaires , mais recherché des curieux , qui s'attachent principalement aux exemplaires dans lesquels se trouve une figure de Priape. On fait que cette figure , qui porte avec soi les traits les plus caractérisés de l'indécence , avoit justement allarmé la pudeur de la duchesse de Lorraine , à qui l'ouvrage étoit dédié. Elle la fit arracher de la plupart des exemplaires , ce qui occasionna la rareté des autres. (*La Croix du Maine. Baillet , jugement des savans. Hist. de l'imp. anti-Baillet ; &c.*)

COURET DE VILLENEUVE.

LETTRE aux Auteurs de ce Journal sur un morceau de Sculpture , & sur le livre intitulé le Triomphe des neuf Preux.

Après avoir lu , Messieurs , la description que vous avez publiée d'un *Sylène* de bois sculp-

ré, (*) M. le Baron de C***. de Liege, m'écrît que l'artiste paroît avoir pris l'idée des sujets de ses médaillons dans le *Triomphe des neuf Preux*, où en effet l'on trouve les vies de *Josué*, de *David*, de *Judas Macchabée* & des autres que j'ai indiqués dans ma description. Il faut pourtant excepter de ce nombre le médaillon de *Jesus-Christ* sur la croix ; l'auteur du *Triomphe* ne parle point de *Jesus-Christ* ; & après l'Histoire de ses neuf *Preux*, il donne celle de *Bertrand du Guesclin*, qui termine son ouvrage. Ainsi l'*F* de bois représente ces neuf *Preux*, auxquels l'artiste a associé *Jesus-Christ*.

Ce *Triomphe des neuf Preux*, ouvrage très-peu connu, fut imprimé à Abbeville par Pierre Gerard dès 1487, & réimprimé à Paris, par Michel le Noir en 1507. Ces deux éditions que j'ai vues à la Bibliothèque du Roi (Y 2. N^o. 156 & 157), sont *in-folio*, imprimées en caractères gothiques, à deux colonnes & ornées des portraits (gravés en bois) des neuf *Preux* & de *du Guesclin*. Celle de Paris, qui est bien moins rare que la première, paroît copiée sur celle-ci ; les portraits y sont les mêmes, quoique d'une main différente, à l'exception cependant de celui de *du Guesclin* qui, dans l'édition d'Abbeville, est représenté en pied, tenant l'épée à la main droite, & l'écu de ses armoiries à la gauche ; au lieu que, dans la

(*) Voyez le Journal du Mois de Février dernier, pag. 249 & suiv.

seconde édition, ce Héros est à cheval, le sabre à la main.

Je ne fais pourquoi on rélegue communément cet ouvrage à la classe des Romans; c'est un livre historique, dédié par l'auteur à notre Roi Charles VIII. Dans cette dédicace l'historien dit que *pour sa petitesse, il ne veut présumer soi nommer*; & plus bas il introduit une Dame nommée *Triomphe* qui l'engage à faire la vie des neuf Preux, & lui parle en ces termes: » J'ai entendu que *en autres grands es-*
» fets tu as servi les Dames par ci-devant....
 » D'une chose fort me deplaist, c'est que plu-
 » tôt ne t'ai congneu, mais belle excuse y a;
 » car tu as esté par si long tems repost & ab-
 » sent de nous en une terre ou pou ou gai-
 » res ne hantons plains de palus infinis ». C'est là à quoi se réduisent les renseignemens que cet anonyme donne sur sa personne; il ajoute seulement, dans un court avertissement qui précède la vie de du Guesclin, qu'après avoir employé un an continuel à composer l'Histoire des Preux, il reprend la plume pour écrire la vie de ce héros.

Dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. le Long, Tom. 3, N°. 31412, on défigure le titre de cet ouvrage, de manière à en faire méconnoître le sujet, en l'indiquant ainsi: *le Triomphe des neuf Preux, ou l'Histoire de Bertrand du Guesclin*; au lieu de cet ou il faut lire avec.

Au reste l'édition faite à Abbeville des neuf Preux, en 1487, peut servir à corriger une

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

méprise de M. Lancelot; cet Académicien observe (*Mémoires de l'Acad. des Inscrip. & B. L.* Tom. XIV) que la traduction françoise de la *Cité de Dieu* de S. Augustin, par Raoul de Presles, publiée à Abbeville en 1486, in-folio. 2 vol. est le premier livre, & peut-être l'unique imprimé dans cette Ville durant les premières années de l'établissement de l'Imprimerie en France. Cette *Cité de Dieu* n'est pas l'unique édition du XVe. siècle faite à Abbeville, puisque l'on y imprima dans la même année, 1486, la *Somme Rurale* de Bouthilliers, & dans l'année suivante le *Triomphe des neuf Preux*. Ce n'est pas non plus la première, au moins le fait est-il fort douteux : la *Somme Rurale* ne présente que la date de l'année & non celle du mois, & la *Cité de Dieu* porte la date du 24 Novembre, pour le premier volume, & celle du 12 Avril avant Pâques, pour le second. Or l'année, en France, commençant alors à la fête de Pâques & non pas, comme aujourd'hui, au 1er. Janvier, il est fort probable que la *Somme Rurale* fut imprimée pendant les premiers mois de 1486, & conséquemment avant la *Cité de Dieu*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Abbé de S. L***.

Paris 30 mars 1779.

P. S. Je ne dois pas oublier d'avertir que Favyn, dans son *Théâtre d'Honneur & de Chevalerie*, pag. 1686, parlant du *Triomphe des neuf Preux*, rapporte leurs noms en cet or-

dre : Jofué , *Gédéon* , *Samfon* , David , Judas Macchabée , Alexandre-le-Grand ; Jules-César , Charlemagne & Godefroi de Bouillon. *Gédéon* , & *Samfon* tenant , dans l'énumération de Favyn , la place de *Hector* & *d'Artus* de Bretagne , faut-il en conclure qu'il y a eu d'autres éditions de l'ouvrage , dans lesquelles *Gédéon* & *Samfon* remplacent *Hector* & *Artus* ? Seroit-ce une méprise de Favyn ? Je crois effectivement que Favyn s'est trompé ; car l'auteur dit expreffément dans fa préface , que les trois premiers que *Dame Triumphe* lui nommoit étoient *Juifs* : les trois fuivans *Païens* , & les trois derniers *Chrétiens* ; ce qui ne s'accorde aucunement avec l'ordre que leur donne Favyn.



POÉSIES FUGITIVES.

*DISCOURS en vers sur l'espérance de se survivre ,
lu dans la séance publique de l'académie françoise.*

L'Homme laisse à la tombe une cendre insensible.
Mais ce souffle divin , cette ame incorruptible ,
Semblable à la vapeur que dissipent les vents ,
Sera-t-elle à jamais étrangere aux vivans ?
Croirai-je à ce Léthé , dont l'eau dormante & noire ,
Du monde, où l'on n'est plus , absorbant la mémoire ,
Déroberoit au juste un éloge touchant ,
Et du blâme vengeur sauveroit le méchant ?

LOIN de moi cette aveugle & fatale assurance.
Le néant , qui du crime est l'affreuse espérance ,
L'oubli , qui de la gloire éteindroit le flambeau ,
Ne nous attendent point au delà du tombeau.

ET si la mort rompoit tous les nœuds de la vie ,
Quelle gloire , au-delà , seroit digne d'envie ?
D'où naîtroit dans nos cœurs , pour un long souvenir ,
Cette ardeur qui s'allume au nom de l'avenir ?
Aux plus fiers des tyrans d'où viendrait cette crainte
De livrer à l'opprobre une poussière éteinte ?
D'où viendrait aux héros ce mépris du trépas ,
Pour mériter la gloire & n'y survivre pas ?

NON , non , l'homme survit à sa honte , à sa gloire.
Turenne , à qui la mort arrachoit la victoire ,
Vit le deuil de son camp immobile & muet :
Condé , du haut des cieux , entendit Bossuet.

AH! lorsque d'une voix si sublime & si tendre,
Bossuet à Condé croyoit se faire entendre,
Et qu'un peuple, témoin d'un hommage si beau,
Croyoit voir le grand homme évoqué du tombeau,
Étoit-ce un vain prestige? Ou son ombre appelée,
Planoit-elle, en effet, sur ce grand mausolée?

J'EN crois, dans tous les cœurs, la voix qui me
répond;

J'en erois ce sentiment unanime & profond,
Qui dans tous les climats, comme dans tous les âges,
Enflamme les héros & console les sages.
Leur pays trop ingrat les a-t-il rebutés;
Dans des tems malheureux sont-ils persécutés;
L'avenir se présente à leur ame abattue:
Socrate le contemple en buvant la ciguë;
Caton mourant le voit, charmé de ses vertus,
Se ranger tout entier du parti de Brutus.
Et toi, Colomb, & toi, victime de l'envie,
Quel espoir te soulage au terme de la vie?
Devant quel tribunal seront-ils présentés,
Ces fers injurieux que tes mains ont portés?
Pour qui dans ce tombeau veux-tu qu'on les dépose?
Sur la postérité ton ame se repose:
Elle fera ton juge, & le juge des rois
Qui de ce prix infâme ont payé tes exploits.

MAIS que sert aux mourans la vérité tardive,
Si jusqu'au sein des morts jamais sa voix n'arrive;
Et si, pour l'innocent & pour le criminel,
Regne autour de la tombe un silence éternel?

UN Dieu, sans doute, un Dieu punit & récompense;
Et pourquoi l'un des prix que ce Dieu nous dispense,
N'est-il pas le plaisir, & si pur & si doux,
De savoir quels regrets nous laissons après nous?
Quoi! des larmes d'un fils privera-t-il un pere?
Des larmes d'un époux, l'épouse la plus chere?

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Un roi , des vœux d'un peuple heureux par ses bien-
faits ?

Un héros , du triomphe ou des fruits de la paix ?
Il a mis dans nos cœurs ce desir de revivre ;
Ah! sans doute il permet que la vertu s'y livre.
L'homme est foible ; & la gloire en lui tendant la main ,
Du devoir , sous ses pas , adoucit le chemin ,
Lui fait fouler aux pieds les serpens de l'en vie ,
L'arme contre la mort du mépris de la vie.
Mais s'il se voit privé de cet heureux appui ,
Quel monument durable attendez-vous de lui ?
Naître , vivre & mourir sont un instant qui passe ;
Et , qu'une ame timide en mesure l'espace ,
Aux bornes d'un instant tout sera limité :
Rien de grand sans l'espoir de l'immortalité.

TROMPEUSE illusion ! préjugé populaire !
Me répond tristement un sage atrabilaire :
L'homme crédule & vain se prend à ces appâts :
L'homme habile & puissant les fème sur nos pas ;
Les tyrans aux héros ont jetté cette amorce . . .
Les tyrans ? Eprouvons leur courage & leur force ,
Et voyons si pour eux tout doit s'anéantir.
Qu'un Tibere , un Commode entende retentir ,
Jusqu'à son lit de mort , cet affreux cri de joie :
» Qu'il meure , & des vautours que son corps soit la
» proie !
» Qu'il meure dans l'opprobre ; & rebut des tombeaux ,
» Qu'il soit traîné , meurtri , déchiré par lambeaux « . »
Il frémit. Mais pour lui qu'auroient-ils de terrible ,
Ces vautours , appelés à cette fête horrible ,
Si son ame exhalée avec un long soupir ,
D'un sommeil éternel espéroit s'assoupir ?
Il craint , non les vautours affamés de pâture ,
Mais cette longue horreur qu'il laisse à la nature ,
Et le pressentiment de la postérité
Venge déjà sur lui tout un siècle irrité ;

Dans une heure, il verra sa dépouille insultée ;
Dans mille ans, sa mémoire en tout lieu détestée ;
Tandis que Marc-Aurele entendra l'avenir,
Par d'éloquentes voix, à jamais le bénir.

AH ! laissons aux méchans cette crainte accablante,
Laissons cette espérance utile & consolante
A l'ami qui pleurant l'ami qu'il a perdu,
Se flatte au moins encor qu'il en est entendu.
Et pour qui ce besoin n'est-il pas invincible,
De penser que des morts tout n'est pas insensible ?
Est-ce une froide cendre, un marbre inanimé,
Que je presse en pleurant sur un objet aimé ?
Et si rien n'est ému dans cette urne glacée,
Pourquoi si rendrement la tiendrois-je embrassée ?
Je ne sens point un cœur sous le mien palpitant ;
On ne me répond point ; mais peut-être on m'entend.
Il me semble, aux accens de ma bouche plaintive,
Qu'une ombre, qui m'échappe, est au moins attentive,
Qu'invisible & présente, elle voit mes douleurs,
Recueille mes soupirs, & jouit de mes pleurs.

LA nature a mêlé ce charme involontaire
Aux regrets d'un époux errant & solitaire,
Aux regrets d'un amant que consume l'ennui :
Une ombre seule au monde est encor tout pour lui.
Dans le calme des bois, au sein des nuits funebres,
Il l'appelle. Il croit donc qu'au milieu des ténèbres,
Près de lui, pour l'entendre, elle vient quelquefois
Dans la grotte où l'écho s'attendrit à sa voix ?
Ah ! du moins dans son ame elle se plaît à lire.

MAIS des vives douleurs n'est-ce pas un délire ?
On le dit, & bientôt soi-même on se dément.
Qui de nous, dans le calme & le recueillement,
Seul, au fond de ce temple, où de nos grands modèles
S'offrent à nos regards les images fidelles,
N'a pas senti son ame entre eux se balancer,

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Et vers le plus chéri doucement s'élancer ?
 O toi, dont les écrits, où la bonté respire,
 Donnent à la vertu tant de charme & d'empire,
 Fénelon, quand mes yeux attachés sur tes yeux
 Se mouillent devant toi de pleurs délicieux,
 Et que mon cœur ému, cherchant à se répandre,
 T'adresse le tribut le plus vrai, le plus tendre,
 Le tribut de l'amour, & ce culte si doux.
 Que l'ange de la paix recevrait parmi nous,
 Suis-je insensé ? Parlé-je à la toile, à l'argile ?
 Je parle à cet esprit qui fend d'une aile agile
 Les champs de la lumière, &, comme elle épandu,
 Sur ces murs quelquefois tient son vol suspendu.
 Au plaisir d'être aimé s'il est sensible encore,
 Ce Lycée est un temple où sans cesse on l'adore :
 Il doit s'y plaire. Et toi, dont les travaux divers
 Ont durant soixante ans étonné l'univers,
 L'aurois-tu déposée au terme de la vie,
 Cette gloire qui fit le tourment de l'envie ;
 Et d'un monde par toi si long-tems éclairé,
 Ton indigne tombeau t'auroit-il séparé ?
 Quoi ! tandis que tes vers enchantent nos oreilles,
 Que nos plus doux plaisirs sont le fruit de tes veilles,
 Que, d'une voix enfin, tous les cœurs attendris,
 Du grand art d'émouvoir te décernent le prix,
 Qu'instruits par tes leçons, des rois couverts de gloire
 T'accompagnent en pompe au temple de mémoire,
 Et sur un monument à jamais affermi,
 Vont graver de leur main le nom de leur ami ;
 Tu ne l'entendrais pas ce concert de louange,
 Ce cri des nations qui t'honore & te venge !
 Vous, qui deviez former des accords si touchans,
 Suspendez votre lyre, interrompez vos chants,
 Enfans du Pinde : au sein d'une nuit vaste & sombre
 Vos sons perdus, jamais n'iront flatter son ombre.
 Aux pleurs des malheureux, aux éloges des rois,
 Voltaire est insensible ; il n'entend plus nos voix.

Elle fut donc bien vaine , hélas ! cette espérance ,
De consoler son ombre & d'acquitter la France ,
Lorsque par l'univers notre zèle avoué ,
Promit la palme à qui l'auroit le mieux loué ;
Et toi , Moliere , & toi , lorsqu'un siècle plus juste ,
Au buste de Voltaire associant ton buste (*) ,
Consacre parmi nous ton génie & le sien ,
Est-il vrai que pour toi la gloire n'est plus rien ;
Et qu'en vain mis au rang des mortels les plus sages ,
Tu ne sauras jamais sur les sombres rivages ,
Combien de tes affronts ta patrie a gémi ,
Combien de tes succès l'imposture à frémir ?
Ah ! le lâche envieux & le fourbe hypocrite
Peuvent donc avec joie insulter le mérite :
Vivant , il est en proie à ses diffamateurs ;
Mort , il n'a plus d'amis ni de consolateurs.
Aux traits de l'impudence & de la calomnie
Le Ciel aura livré la vertu , le génie ,
Ils auront vu l'orgueil dédaigneux & jaloux ,
Leur faire de la vie épuiser les dégoûts ,
Et de leurs ennemis , renouvelés sans cesse ,
Encourager l'audace & payer la bassesse ;
Et , lorsque la justice , arrivant sur leurs pas ,
Vient venger leur mémoire , ils ne l'entendroient pas ?
Cessons d'injurier le Ciel & la nature ;
Et quand l'homme a vécu pour la race future ,
Croyons que de sa gloire il va jouir en paix.
Pour la postérité les grands hommes sont faits :
Ils ont semé pour elle , & chez elle ils recueillent.
Comme leurs bienfaiteurs les siècles les accueillent ;
Et , présens d'âge en âge à ce beau souvenir ,
Leur espace est le monde , & leur tems l'avenir.

Par M. MARMONTEL.

(*) Le buste de Voltaire & celui de Moliere étoient en regard dans la salle de l'assemblée.

*A Madame la Duchesse de***.*

EH quoi ! vous voulez que j'aspire
A de nouvelles dignités,
Et qu'un ambitieux délire,
Troublant mes douces voluptés,
Contre les chaînes de l'empire
J'échange ma tranquillité,
Ma paresseuse liberté,
La santé, l'amour & ma lyre !
Sachez qu'on compara toujours
L'écueil des mers aux grandes places,
Et la foudre à l'éclat des cours :
On y voit le plus beau des jours
S'enfvelir dans les disgraces.
Souffrez donc que paisiblement,
Par la route la moins suivie,
J'avance vers ce monument ;
Et que borné très-humblement
Au myrthe de la poésie,
Je n'irrite pas doublement,
Par le crédit & le talent,
Ce dragon qu'on appelle Envie.
Ah ! si jaloux d'un rang nouveau,
Si dégoûté de ma chaumière,
Je recherchois un fort plus beau,
Eglé, ce seroit de vous plaire,
Et d'être admis dans ce château,
Ni turbulent ni solitaire,
Où l'amour paroît sans bandeau,
Où nos abbés font sans bréviaire,
Et les courtisans sans manteau.

Par le Président D'ALCO.

A UNE INDIFFÉRENTE.

L'Enfant aîlé quitta sa mere ;
Mercure envoyé par les Dieux
Pour chercher Cupidon sur terre ,
Ne le trouva que dans vos yeux ;
Où pouvoit-il se cacher mieux ?

Par M. KNAPEN , fils.

*LA MORT DE GARRIK.**ÉPI TRE A***.*

JE n'aime pas trop les Anglois.
Leurs bravades républicaines
Souvent me choquent à l'excès.
Au sein des discordes hautaines,
Fiers oppresseurs au nom des lois ,
Ils coupent la tête à leurs rois ;
Ils fusillent leurs capitaines :
Mais ils ont , parmi leurs défauts ,
Des qualités que j'apprécie ,
Et ce sont des originaux
Pleins , par fois , de philosophie.
De la servitude des sots
Ils ont affranchi leur génie ;
Ils font cas des nobles travaux ;
Chez eux enfin malgré l'envie ,
Les talens ont leurs piédestaux
Près de l'autel de la patrie.

Ne voyons point comme un abus

La belle pompe funéraire
 Qu'hardiment ils viennent de faire
 A ce moderne Roscius ,
 Qui charma long-tems l'Angleterre.
 La douleur surmontant l'orgueil,
 Et faisant taire son murmure ,
 Des lords ont escorté le deuil,
 Jusqu'au lieu de la sépulture.
 C'est-là , c'est en ce lieu sacré (1),
 Que l'impérieuse éloquence,
 Le front morne & décoloré ,
 S'arrête, & dépose en silence
 Son sceptre , d'un crêpe entouré.
 A ses côtés, la tragédie,
 Sans diadème , sans poignard ,
 Levant au ciel un long regard ,
 Déjà se croit ensevelie
 Près du mortel qui, par son art,
 L'avoit tant de fois embellie.
 Que dis je, hélas ! même Thalie ,
 Thalie , étrangere aux douleurs,
 Du sort accuse les rigueurs,
 Et semble oublier sa folie !
 Jettant sa couronne de fleurs
 Aux pieds de la parque farouche,
 Elle sent mourir dans les pleurs
 Le rire égaré sur sa bouche ! ...
 Enfin , partageant ses regrets ,
 Les trois Graces inconsolables ,
 Redemandent les tons si vrais,
 Et la dignité sans apprêts ,
 Et les gestes inimitables
 Du confident de leurs secrets.
 Dans la même enceinte il repose

(*) Westminster.

Près de ce fameux Sakespir ,
Qu'ici l'on tâche d'avilir ,
Que, là, pour modele on propose ;
Qui des fortes émotions
Peignant les chocs involontaires ,
Va nourrir ses impressions
Au creux des antres solitaires ,
Y recueille tous ces mystères ,
Qu'arrachent les réflexions ,
Et joint sous ses crayons austeres ,
Au tumulte des passions ,
Le trait profond des caractères.

Garrik, fidele imitateur
De ces différens personnages ,
Dort aux pieds du sublime auteur ,
Qui, lui renvoyant les hommages ,
Semble du doigt montrer l'auteur ,
Digne organe de ses ouvrages.

Ces traits, insulaires brillans ,
Ne permettent pas qu'on vous fronde ;
On ne peut enterrer son monde ,
Avec des égards plus touchans.
Quant à nous, c'est une autre affaire ;
Au fond, quoique très-bonnes gens ,
Qui ne songeons point à mal faire ,
Plus d'une fois, par passe-tems ,
Nous fîmes, en riant, la guerre ,
Même à nos plus rares talens ;
Nous ne les gâtons pas vivans ,
Et morts, nous ne les pleurons guere :
Mais on se forme avec le tems.
Si nos mœurs, poliment sauvages ,
Des effets nous ôteant le prix ,
Nous sommes, pour le moins, très-sages ,
Et très-humains dans nos écrits.

STANCES A L'AMITIÉ.

T Endre amitié, don du Ciel,
Don vraiment inestimable !
C'est dans ton sein secourable
Qu'un cœur abreuvé de fiel
Trouve un asyle agréable.

Oui, tu ranimes les cœurs,
Et tu soutiens le courage ;
Lorsqu'au plus fort de l'orage,
Succombant sous nos malheurs,
Nous sommes près du naufrage.

L'amour n'est pas comme toi,
Il fuit avec la jeunesse,
Laisant la froide vieillesse,
Seule abandonnée à soi,
Condamnée à la tristesse.

Mais toi, tu restes toujours :
Par tes avis doux & sages
Tu consoles tous les âges ;
Tu dissipes de nos jours
Les plus ténébreux nuages.

A ton nom, rendre amitié,
Toute ame se sent ravie ;
Des malheurs de cette vie
Tu prends toujours la moitié :
Tes nœuds sont dignes d'envie.

Par le Comte D'... DE...

É P I T R E

A M. L É O N A R D.

LE fils de l'aimable Latone
Sur toi répandit ses faveurs :
Dans ces bois, où parmi les fleurs
L'Hipocrene fuit & bouillonne;
Au son de tes accens flatteurs,
Euterpe treffa ta couronne
Et reçut l'aveu de ses sœurs.
O toi ! le Gefner de la France,
Toi , qui dans tes aimables chants,
Peignant les beautés de nos champs ,
Fais adorer la bienfaisance ,
Et pares d'attraits si touchans
La douce & naïve innocence
De nos bergeres de seize ans ;
Léonard, ma muse naissante,
Qu'inspire la sincérité,
D'une voix débile & tremblante,
T'offre un hommage mérité,

A peine l'astre de la vie
Sur moi fit briller ses rayons ,
Du Dieu charmant de l'harmonie
J'idolâtrai les nourrissons :
Enflammé d'un transport rapide
Mon cœur s'ouvrit à leurs accens ;
Sur leur autel ma main timide
A brûlé son premier encens.
O vous , séduisantes Déeses ,
Qui présidez à leurs concerts ,
Muses, vos voix enchanteresses

262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Font le charme de l'univers ;
 Malgré la sombre jalousie ,
 Malgré les fureurs de l'envie ,
 Heureux le mortel illustré ,
 Qui sur les ailes du génie
 Dans votre temple a pénétré !
 D'une existence fugitive
 Vous savez embellir l'instant ,
 Et lui montrer en perspective
 L'immortalité qui l'attend.

Mère aimable de la féerie ,
 Toi qui répands l'illusion ,
 Par qui la terre est embellie ,
 Sœur de l'imagination
 Reine des arts , ô poésie ,
 C'est toi , c'est ton brillant génie
 Qui vint dissiper le chaos
 Où la nature ensevelie
 Languissoit dans un froid repos.
 Par l'essaim riant des mensonges
 Ton char sans cesse environné ,
 Sur l'aile rapide des songes
 Parcourt l'univers étonné.
 Dans ma solitude champêtre ,
 Dans nos jardins & dans nos bois
 Mille êtres nouveaux vont paroître
 Au premier accent de ta voix.
 Déjà dans nos rians bocages
 Le front couronné de feuillages
 Folâtre le jeune Silvain ;
 Et dans les vallons solitaires
 Sur les bords de l'étang voisin
 Des Nymphes vives & légères
 De nos fleurs parfument leur sein.
 Tout-à-coup l'amoureux Satyre
 Paroit au sommet du côteau ,

Et déjà son malin sourire
Leur cause un embarras nouveau;
Soudain la troupe fugitive
Des bosquets gagne les détours :
Assis sur la prochaine rive
Applaudit le Dieu des amours;
Cependant Daphné moins craintive,
Tourne l'œil, ralentit le pas
L'impétueux Satyre arrive
Et voilà Daphné dans ses bras !
Daphné rougit, Daphné murmure,
Daphné veut s'armer de rigueur,
Elle tombe sur la verdure . . .
L'Amour sourit . . . il est vainqueur !

DANS nos jardins avant l'aurore
J'ai vu la rose s'entr'ouvrir.
Soudain voltige le Zéphir
Qui l'anime & qui la colore;
Là, je vois sa corbeille en main
Se promener l'aimable Fore,
Et pour tapisser son chemin
Sous ses pas mille fleurs éclore.

D'UN petit rocher verdoyant
Sur des cailloux, une cascade
Murmure en se précipitant;
Du creux de ce roc à l'instant
A mes yeux sort une Naiade.

O douce imagination !
Que j'aime ton heureux délire !
Viens tailler mon foible crayon;
Que toujours ton souffle m'inspire.
O toi de qui l'œil éclairé
Voit souvent briller sa lumière,
Toi, qu'elle a cent fois inspiré,

Vers son aimable sanctuaire ,
 Guide mon vol mal assuré ;
 Léonard , sa main séduisante
 Daigna diriger tes pinceaux ;
 Elle a coloré ces tableaux
 Où sur la mousse renaissante ,
 A l'ombre des jeunes ormeaux ,
 Tu peins l'allégresse riante ,
 Au son des rustiques pipeaux
 Rassemblant Colin , son amante ,
 Et les bons vieillards des hameaux.
 Elle a dessiné ces images
 Où les verrus en badinant ,
 L'œil serein , le front rayonnant ,
 Vont embellir les paysages.

A peine sur son char brillant ,
 L'aube blanchit la nue obscure
 Et chasse le Dieu nonchalant
 Qui vient assoupir la nature :
 Au penchant d'un riant côteau
 Par tes chants mon ame enflammée
 Va contempler l'éclat nouveau
 De la nature ranimée.
 Là , mon œil voit , avec transport ,
 Le Dieu qui verse la lumière
 Inonder l'immense atmosphère
 De flots brillans d'azur & d'or.
 Hylas penché sur sa houlette
 Admire aussi l'éclat des cieux ;
 Et la matineuse fauvette
 Par ses accens mélodieux
 A déjà reveillé Lisette ;
 Sur la fougere & sur l'herbette
 Déjà bondissent les troupeaux :
 Damon chantant la chansonnette
 Va visiter ses arbrisseaux ;

Dans

Dans les bosquets l'écho répète
Les chants variés des oiseaux,
Et les doux sons de ta musette
Animent ces touchants tableaux.

HEUREUX ! qui loin de l'imposture,
Loin des remparts tumultueux,
Dans un bocage où la verdure
Tapisse un lit voluptueux,
Au bord d'un ruisseau qui murmure,
Sait comme toi de la nature
Admirer & peindre les jeux.
Ton ame sensible & naïve
Craint peu les cris des envieux :
Tu fuis les regards odieux
De la jalousie attentive,
L'amitié rend tes jours heureux.
Que j'aime tes jeunes bergeres,
Leurs danses, leurs jeux, leurs chansons !
C'est dans les paisibles chaumières
Des *Silyandres*, des *Palémons*,
Que les vertus héréditaires
Me donnent de nobles leçons. [*]
Quels transports excite en mon ame
L'aspect de ces vieillards heureux !
Le cœur content, l'esprit joyeux,
Des ans qui se glacent pour eux
Ils semblent ranimer la flamme
Aux chants des bergers amoureux.
Que le sentiment a de charmes !
Que j'admire, que je chéris
Damon, la sensible *Mirtis* [**]
Ton *Sélim* & ta *Licoris* ! [***]

[*] Voyez les *idylles* de M. Léonard.

[**] *L'idylle* 7^{me}. liv. 1^{er}.

[***] *L'idylle* 6^{me}. liv. 2^{me}.

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Avec eux je verse des larmes ;
 Je souris avec ton *Zerbin* ; [*]
Zila me ravit & m'enchanté : [**]
 Oui leur félicité touchante
 Autour de moi rend tout serein.
 Que ta *Lucette* m'intéresse ! (***)
 Que j'aime son trouble enchanteur ,
 Son teint , qu'animoit la pudeur ,
 Décoloré par la tristesse ,
 Son embarras & sa langueur !
 Que je hais ce vil imposteur
 Qui , fier d'une vaine richesse ,
 Vient la tromper avec adresse ,
 Et prétend acheter un cœur !
 O Dieux , *Mirtil* seroit parjure !
 Mirtil , hélas ! qu'elle aime tant ! . . .
 Ses larmes mouillent la verdure :
 Mais quelqu'un vient . . . C'est l'inconstant.
 Trompé par la même imposture
 Le bon Mirtil est désolé ;
 Oui , c'en est fait , dans la nature
 Pour ces amants tout est voilé.
 Mon œil la voit sur la fougère
 Le corps penché , l'œil abattu ,
 Chercher dans sa tristesse amère
 Un ruban qui n'est point perdu.
 Mirtil que la douleur déchire ,
 Mirtil la contemple , soupire ,
 Espère & tremble tour-à-tour.
 Se balançant sur un nuage
 L'arc en mains le perfide Amour

[*] *L'idylle* 5eme. liv. 1er.

[**] *L'idylle* 8eme. liv. 2eme.

[***] Voyez la jolie *Idylle* intitulée *le Ruban*.

Regarde en riant son ouvrage.
 Mais c'en est fait, Mirtil soudain
 Vole aux genoux de la bergere,
 Et ses baisers couvrent sa main.
 Amour, éclaircis le mystere,
 Amour ton triomphe est certain.
 Fuis ténébreuse jalousie !

éja Mirtil se justifie,
 Déja Mirtil est pardonné;
 Le voile tombe & se déchire :
 C'en est fait, le couple respire,
 Le petit Dieu l'a couronné.

Poursuis, que ton aimable lyre
 Fasse résonner nos échos :
 Déja sous tes rians berceaux
 La gloire a daigné te sourire
 Et vient couronner tes travaux.
 Avec houlette & panetière
 La tendre & douce Deshouliere
 Au vallon repese tes vers,
 Et sous les lauriers toujours verts
 Du Dieu créateur du génie,
 Le pasteur de la Germanie [*]
 Vient applaudir à tes concerts.
 Pour moi qu'un penchant téméraire
 Entraîne aux autels des neuf Sœurs,
 Moi qui dédaigne, pour leur plaisir,
 Le fier Plutus & ses faveurs ;
 Léonard, si ma main tremblante
 Ne peut de leur palme brillante
 Détacher un foible rameau :
 Ah ! du moins les lyres divines
 Des Voltaires & des Racines,

[*] Gesner.

268 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les chants sublimes de Rousseau ;
 Ce pere heureux de l'harmonie
 Qui dans la Grece eut des autels ,
 Ces deux cignes de l'Aufonie
 [Qui dans leurs accords immortels
 Ont chanté l'aimable Herminie
 Elise & ses transports cruels]
 A l'envi charmeront ma vie.
 Avec toi je m'égarerai
 Dans les bois parfumés de Gnide :
 Au bruit flatteur d'une eau limpide ,
 Sous un dais que j'élèverai
 Près d'une bergere timide ,
 Comme toi je soupirerai.
 Je conduirai la bienfaisance
 Dans nos bois & dans nos vergers ,
 Et je saurai par ma présence
 Réjouir nos heureux bergers.
 Ainsi mes tranquilles journées ,
 Que les muses embelliront ,
 Des soucis rongeurs éloignées ,
 Comme un moment s'écouleront.

Par M. BASSENGE , citoyen de Liege.



P L A I N T E

SUR le trespas de feu Maître JEHAN BRANCONIER, dit LOURDAULT, Chantre ; composée par Maître GUILLAUME CRETIN, Trésorier du Boys de Vincennes.

„ La piece que l'on va lire ne se trouve
 „ point dans les Editions anciennes de Guill.
 „ Cretin, pas même dans celle de Paris, 1723,
 „ in-12. chez Coustelier. Elle a été copiée sur
 „ un Ms. des PP. Feuillans de la rue S. Ho-
 „ noré à Paris, lequel contient différentes Œu-
 „ vres de Macé de *Villebresme*, à qui Cretin
 „ adresse une longue Epître en vers (*Œuvres*
 „ *de Cretin*, pag. 209, Edit. de 1723) & dont
 „ la Croix du Maine ni du Verdier ne don-
 „ nent point l'article dans leurs Bibliothèques
 „ Françaises. Je pourrai quelque jour donner
 „ une Notice des Œuvres de ce *Villebresme*. Je
 „ me borne à dire aujourd'hui que le Ms. des
 „ Feuillans est un petit in-folio ; sur velin,
 „ écriture du commencement du XVI^e. siècle,
 „ & que la Piece de Cretin y est la dernière.
 „ Elle n'est pas merveilleuse cette Piece ; mais
 „ puisque dans le Recueil des Œuvres de Cre-
 „ tin, il y en a de moins bonnes encore, je
 „ crois devoir la publier, en suivant scrupu-
 „ leusement l'orthographe du manuscrit.

U N G soir tout tard à l'heure que l'homme
 Le pesant faiz de différens propos ,

270 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Et que travail après veiller le affomme,
 Le contraignant mettre en oubly la somme
 De ses ennuietz, pour prendre aulcun repos;
 En mon dormir vy la fiere Atropos,
 Et accident dur & cruel souldart,
 Qui fièrement tenoit en main son dart,
 Duquel disoit avoir occis ce jour,
 Ung corps fort plaingt au grand royal séjour.

Considérant la fierté de ces deux,
 Ainsi vers moy arrivez de plain fault,
 Je m'esbahy veoir monstres si hideux;
 Et doubte fort que feusse envahy d'eulx:
 Car prestz estoient de me livrer l'assault.
 De la fraieur m'esveillay en sursault:
 Lors pour reprendre ung peu mes esperitz,
 Du cas soubdain par fantaisie espriz,
 Au liêt me tins, attendant ce mon songe
 Rapporterait vérité ou mensonge.

Sur ce propos senty mon cueur battant
 En l'estoumac, qui me rendist perplex,
 Fasche, pensif, fort craintif & doubtant
 Que ung cas fatal dont chascun doubte tant
 Eust en hault lieu assigné jour de pleetz:
 Si m'en allay droict au chasteau de Blois,
 Et m'enquis fort s'il estoit survenu,
 Aulcun meschief de nouvel advenu:
 Lors me fut dict que la mort avoit pris
 Par accident ung Chantre de hault pris.

Qui vois-je dire! esse pas ce gentil
 Musicien, maistre Anthoyne *Fenin*?
 Esse celuy qui par art très-subtil
 Si bien faisoit & composer sceut-il
 Chant d'armonye en l'office divin?
 Non c'est celuy vray parent & affin
 Des chantz nouveaux qu'on ne sceut estancher

De mélodie on le tenoit tant cher :
 Car voix avoit très-belle bas & hault.
 Nommez-le donc, las c'est, & qui? *Lourdault*.

Or demandez se mélencolieux
 Je me trouvay ; croire ne fault de non.
 Par le sien chant doux & harmonieux,
 Bon passeremps & plaisir en tous lieux
 Donnoit au roi ce *Lourdault* de renom :
 Je diâz qu'on doibt perpétuer son nom ;
 Et ne croy point que basse-contre ou voye
 Telle qu'estoit, si cela controuvoie,
 Ung point seroit ; mais on scet que ce vault
 Jamais ne fut ung si gentil *Lourdault*.

Lourdault eut nom par ung épitheton
 Qu'on luy donna d'une chanson chantée.
 Tousjours fut prest quant on disoit chançon ;
 Et n'eust-on sceu prendre en si meschant ton
 Que ayr ne fendist de sa voix argentée.
 Sa voix rendoit toute oreille enchantée,
 Et de l'ouyr chascun avoit envye.
 Hélas ! pourquoy n'est demeuré en vie,
 Veu qu'il donnoit au roy tant de liesse.
 Or ! dur regrêt quel Chantre aboly esse.

La vision congneue & exposée,
 Je voulu bien me tirer de la presse ;
 Et dès ce jour sans nulle reposée
 Prins plume en main pour être disposée
 Mettre en escript ceste complainte expresse,
 Blasmant la mort dont tellement oppresse
 Ce corps deffunct qui n'avoit riens mesfait.
 J'aymassé mieulx qu'elle eust pri ou deffait
 Le prestre Jehan, le Turc ou le Souldan.
 Mais on dist vray qui porte mal son dam.

Cruelle mort annuyeuse & perverse,
 Que te nuysoir ce bon corps sur la terre?

Tu monstres bien aux humains est aduerse;
 Quant le tien dart ainsi navre & traverse
 Un corps si jeune, & aux cendres l'atterre.
 Qu'as-tu gaigné le chasser de grant erre,
 Veu qu'il estoit si bon & si honneste.
 Dueil me convye & regrèt m'admonnette
 Te fort blasmer, dont ung tel personnaige
 Par ta rigueur deloye & pert son éage.

Dame Clotho, qui fillez & vuydez
 Le fil de vie & le tenez en main,
 Et vous sa feut Lachesis, qui guydez
 Tant jour que nuyt ce fil & desuuydez,
 En l'estendant de demain à demain
 Trop avez cuer & regard inhumain.
 Que n'empeschiez la fureur d'Atropos,
 D'ainsi saisir tel homme sans propos,
 Veu qu'on vous voit sur les aultres fatalles
 Estre vous deux Déeses capitalles.

Diètes pourquoi & quelle raison a
 D'avoir si tost mis en terre ce corps :
 Ce fut celuy dont la voix resonna
 De telle sorte & si très-hault sonna,
 Que tuyau d'orgue onc ne fist telz accords.
 Ce fut celuy dont les piteux records
 Doibvent mouvoir organes, cueurs & yeulx :
 Ce fut celuy qu'on doibt jusques aux cieulx
 Plaindre en doulx chants, & les voix accorder
 Pour telles pertes a tousjours recorder.

C'estoit le seur pillier & fondement
 De chantrerie & musique joieuse :
 C'estoit celuy qui si profondement
 La demenoit, que de l'entendement
 Faisoit jetter fantaisie ennuyeuse.
 Puissante voix, doulce & armonieuse
 Avoit sur tous, sans les aultres blasmer,

C'estoit celuy qu'on devoit estimer
Le parangon pour une contrebasse.
Hélas, faut il que tel homme trespasse !

C'estoit celuy qui très-bien devoit,
Et plaisamment sans riens entretaillet
Joieux propos, souvant au Roy disoit,
Et de nully jamais ne mesdisoit,
Pour y vouloit le bruit d'autre tailler.
Pere Bacchus, vous debviez batailler
Contre accident & la fause Atropos.
Si quelque foiz il enfoncza trop potz,
C'estoit pour vous faire honneur & service.
On ne doit pas pourtant y penser vice.

Tubalcayn, aussi Pitagoras,
Qui la musique avez premiers trouvée,
Et toi Dieu Pan qui l'art tant décoras,
Que bruyt renom & crédit encor as
D'avoir jadis la science éprouvée,
Tefinoignez tous, comme chose approuvée,
Se tel Lourdault regna de votre temps :
Je dictz que non ; n'en soiez mal contens.
Doncques faut il combien que le corps meure,
Que los & nom immortel lui demeure.

Caliope & vous Muses, musez
Sur les regretz & plaingtz de votre filz,
Autour des eaues & fleuves amusez
Dame Driade & toutes lame usez
De sons piteux en dolentz pleurs confitez :
Je vous supply d'aussi bon cœur que onc fiz,
Baignez vós yeux en la source de larmes,
Et regrettez les dommaigeux alarines
Que fol & fier accident nous faict huy
En extaignant vie & voix de cestuyt.

Nymphes & Dieux résidens es haultz bois,

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Et vous Equo qui au son respondes ,
 Faites amastz de plaintes cestes foiz ;
 Cessez voz chantz , & par piteuse voix :
 Jetez souspirs & regretz desbondez
 En pleurs profondz & comPLAINtZ habondez
 Signes de joie ores ne monstrez pas ,
 Mais lamantez le doloREUX trespas
 De votre amy , qui voix avoit sonnante
 Comme bucyne ou cloche resonnante.

Nostre bon pere & maistre *Prioris* , (*)
 Prenez lardoyse & de vostre faczon
 Composez cy ung *ne recorderis* ,
 En chant, qui n'ait ung seul record de ris.
 Mais ung remors de lamentable son :
Josquin des prez ne faicte plus chanfon ,
 Ains baptissiez la piteuse complainte.
 De ceste mort en maintz lieux beaucoup plainte.
 Vous *Longueval* & *Mouton* pour parfaire
 Je vous requier vacquez en ceste affaire.

Chantres , plaignez ces deux corps decédez ,
 Qui la science ont très-bien embellie ,
 Puis qu'en cest art après eulx succédez :
 C'est bien raison que par plaintz procédez
 Les regretter, si qu'on ne les oublie.
 Leur trespas rend votre bende affoiblye.
 L'ung pour chanter, l'autre pour composer.
 Plorez *Fenin* , & sans vous reposer ,
 Plorez *Lourdault* brief regrêtez ces deux
 Et à tousjours faictez mémoire d'eulx.

[*] Cretin a presque copié, en cet endroit, la fin de sa complainte sur le trespas de feu *Okergan*, Trésorier de S. Martin de Tours, imprimée pag. 38 & suiv. de ses Œuvres, édit. de Paris 1723, in-12. Voyez la pag. 51.

Ces deux estoient propres en la chapelle,
Fort estimez, & l'ont très-bien servye,
Tant que la mort qui tout tranche & chapelle
A pris son pic & accident sa pelle,
Pour leur tollir d'une sorte la vie.
Les Anges ont, ce croy-je, pris envie
En leurs doux chantz, faisant priere à Dieu
Mettre d'ung vol leurs esperitz, au lieu
Où musique a grave cerymonie,
Pour augmenter la céleste armonye.

Musiciens, qui servez nostre maistre
Prince & bon Roy, il ne vous ennuyra:
Si je vous prie en habitz de deuil meestre
Vrais & loiaux pour plaindre en ce bas estre
Ces deux deffunctz: & aussi vous plaira
Quelque motter en lieu de *Libera*
Dire & chanter; prians Dieu qu'il leur face
Grace & pardon; si qu'ilz le voient en face.
Et je l'acteur, avant le jour passé,
Iray disant *quiescant in pace*.

AMEN.



A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

A C A D É M I E Française.

LE jeudi 4 mars, l'académie a tenu sa séance publique pour la réception de M. Ducis. Le concours a été tel que devoit le faire espérer le mérite du récipiendaire & le nom de l'homme célèbre, dont on devoit entendre l'éloge.

L'éloge de Voltaire étoit une tâche difficile à remplir. M. Ducis a obtenu un triomphe bien rare & bien flatteur, celui de remplir une grande attente par un grand succès. Son discours, qui offre des beautés supérieures, a été couvert d'applaudissemens. On y a remarqué de l'énergie & de la finesse, des idées sublimes avec des détails ingénieux; il semble qu'il ait été convaincu qu'il lui falloit l'universalité du style pour louer l'universalité des talens.

Le discours de M. Ducis commence par une pensée de beaucoup d'éclat. Voici ce début,

qui est à la fois noble & brillant. » Il est des
» grands hommes à qui l'on succède & que
» personne ne remplace. Leurs titres sont un
» héritage qui peut appartenir à tout le monde ;
» leurs talens qui ont étonné l'univers ne sont
» qu'à eux. C'est à la suite des siècles seuls
» à remplir le vuide immense qu'ils ont laissé.
» Ainsi pensa autrefois un peuple guerrier,
» qui, mené long-tems à la victoire par un
» général fameux , après la mort de ce héros ,
» laissoit toujours sa place vuide au milieu des
» batailles , comme si son ombre l'occupoit en-
» core , & que personne n'eût été digne d'y
» commander après lui. Si , à la mort de M.
» de Voltaire, Messieurs, vous eussiez imité
» cet exemple , avec quel respect la postérité
» n'eût-elle pas vu le siege où ce grand hom-
» me s'étoit assis dans vos assemblées , demeu-
» rant vuide à jamais & sans être rempli ? Cette
» distinction , unique jusqu'à présent , eût été
» peut-être le seul hommage digne d'un homme
» unique aussi par ses talens & son génie.
» Vos loix ne vous ont pas permis de lui
» rendre cet honneur , &c. «

L'orateur considère M. de Voltaire sous tous les aspects de ses différens talens , comme poète épique , poète tragique , auteur de comédies , de poésies philosophiques , poésies fugitives , comme prosateur en général , romancier , historien , écrivain philosophe , &c. &c. Toutes les parties de cet immense éloge sont heureusement enchaînées l'une à l'autre , & chacune est assaisonnée de réflexions tantôt fines , tan-

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tôt énergiques & profondes. Il en est quelques-unes qui ont paru tirées d'un peu loin , telles que celles qui concernent les différences de nos plus grands tragiques. Corneille , dit l'auteur , a donné dans l'époque où il a écrit la tragédie de sa nation ; Racine a fait la tragédie du regne de *Louis XIV* ; Crébillon celle de son caractère & de son génie ; M. de Voltaire , celle de son siècle. Toutes ces distinctions ont paru excessivement subtiles , même avec tous les développemens & les explications dont l'auteur les a accompagnées. On a entendu plus facilement M. Ducis , lorsqu'il a dit que M. de Voltaire a donné plus de rapidité à l'action , plus de force à l'intérêt , plus d'impétuosité aux sentimens , &c. ; qu'il a tiré la tragédie de cette *langueur de galanterie , née des mœurs de la chevalerie antique* ; qu'il a enseigné par le précepte & l'exemple que *jamais l'amour au théâtre n'est fait pour la seconde place , & qu'il doit ou n'y point paroître , ou y dominer en tyran* ; lorsqu'il a observé que dans Racine , les rôles passionnés , & où l'amour est véritablement terrible & tragique , sont des rôles de femmes , & presque tous les rôles d'amans sont des rôles doux & tendres , tandis que M. de Voltaire a donné la sensibilité douce aux femmes , & à leurs amans une passion plus énergique & plus vive ; lorsqu'il a rappelé que c'est encore lui qui mêlant la peinture à la tragédie , a renforcé , pour ainsi dire , l'illusion de l'ame par celle des sens , & qu'en produisant sur la scène beaucoup de nations qui n'y avoient point encore paru ,

il a suppléé par la variété des mœurs à celle des passions, & par la nouveauté des intérêts à celle des situations tragiques. C'est ainsi que, dans tout le cours de cet éloge, l'auteur fait réveiller & fixer l'attention de ses lecteurs par des observations judicieuses & présentées le plus souvent sous des formes piquantes & neuves. Les endroits difficiles font briller son adresse & produisent des tournures ingénieuses. En parlant du travail de M. de Voltaire sur Newton.

» Quelque jugement qu'on porte de cet ouvrage, dit-il, il aura droit d'étonner, quand on le rapprochera de tous les autres. Les Grecs remerciaient Alexandre de ce qu'après avoir tout parcouru & tout vaincu, il leur avoit montré les Indes, quoiqu'il ne les eût pas conquises. «

Nous ne dissimulerons pas qu'on peut reprocher à ce discours qu'il abonde un peu trop en phrases de longue haleine, défaut dont on s'est apperçu le jour même qu'il a été prononcé; que quelques endroits sont trop recherchés, comme lorsque l'auteur dit que *Cicéron eut besoin de s'absoudre de la médiocrité de ses vers par la beauté de ses discours*; quelques autres un peu gigantesques, comme celui où le spectre de l'envie dit au grand homme : *luttons ensemble*, &c. mais ces tâches sont rares, & l'on paroît convenir assez généralement qu'il y a long-tems qu'aucun récipiendaire n'a prononcé à l'académie de discours plus nourri d'idées fortes & plus rempli de vues intéressantes.

Il ne convenoit point au successeur de M.

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Voltaire , de se permettre des critiques au sujet de ce fameux écrivain : l'âge & l'état de M. l'abbé de Radonvilliers , qui , en qualité de directeur , répondit au discours du récipiendaire , lui ont imposé d'autres obligations. En louant dans sa réponse à M. Ducis , les brillans talens de l'auteur de la *Henriade* , il lui échappe quelques regrets sur ce qu'il n'en a pas toujours fait un usage dont il puisse faire aussi l'éloge. Il souhaite qu'on publie un recueil choisi de ses œuvres , afin de pouvoir mettre cet auteur dans toutes sortes de mains sans inquiétude & sans danger ; & c'est dans ce recueil que M. de Radonvilliers trouve encore une source abondante de louanges méritées. Voici une des causes qu'il assigne au prodigieux succès des ouvrages de M. de Voltaire , parmi les gens du monde. » La lecture , dit-il ,
 » est devenue un besoin pour eux : mais le
 » plaisir est toujours resté le premier de leurs
 » besoins. Un livre purement frivole ne flatte
 » point assez leur amour-propre ; ils veulent
 » enrichir leur esprit , & cependant ne se donner aucune peine. Les écrits de M. de Voltaire offrent des richesses dont l'acquisition est facile & agréable. La réputation de l'auteur vous invite ; un style séduisant vous entraîne , les heures s'écoulent insensiblement sans fatigue & sans ennui ; & vous recueillez pour fruit de cette douce occupation mille traits pétillans d'esprit , des anecdotes curieuses , des réflexions piquantes , des maximes d'indulgence mutuelle , de généro-

» fité, de bienfaisance, & des autres vertus
» qui embellissent le commerce de la vie. «

Ce discours, ainsi que le précédent, finit par un éloge du roi qui n'est point une flatterie. M. Ducis y a ajouté celui du prince auguste auquel il appartient, & dont personne ne pouvoit peindre les précieuses qualités sous des traits plus fideles.

Après la réponse de M. l'abbé de Radonvilliers, M. Marmontel a lu le discours en vers, sur *l'espérance de se survivre*, que nous avons donné à l'article des *poésies fugitives*. On a applaudi dans ce poème de très-beaux vers, des mouvemens heureux d'une imagination sensible, des détails vraiment touchans.

Ce poème a été suivi d'un discours de M. d'Alembert, remarquable par un rapprochement très-heureux & très-philosophique de Moliere & de Voltaire, que l'auteur appelle *les philosophes du théâtre*, dont les bustes, ouvrages admirables du célèbre artiste M. Houdon, étoient en regard, exposés aux yeux de l'assemblée.

Enfin la séance fut terminée par des vers de M. Saurin, tribut touchant de la douleur & de l'amitié offert à la mémoire de M. de Voltaire. Le public a également applaudi au talent qui avoit enfanté ces vers, & au sentiment qui les avoit inspirés.

(*Mercur de France ; journal de Paris.*)

I I.

SOCIÉTÉ royale de médecine de Paris.

Le mardi 23 février , la société a tenu sa séance publique au Louvre.

1^o. M. Vicq d'Azyr , secrétaire perpétuel , a annoncé que cette compagnie avoit proposé le 27 janvier 1778 , pour sujet d'un prix de 300 liv. de déterminer quels sont les rapports des maladies épidémiques avec celles qui surviennent en même-tems & dans le même lieu , & qu'on appelle intercurrentes ; quelles sont leurs complications , & jusqu'à quel point ces complications doivent influer sur le traitement ? & que n'ayant pas été satisfaite des mémoires qui ont été envoyés , elle propose de nouveau ce programme pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. qui sera distribué en 1781 , dans la séance publique du premier mardi de carême. Les mémoires seront remis avant le 15 novembre 1780.

L'importance de la question & les difficultés qu'elle présente aux concurrens , ont engagé la société à doubler la valeur du prix , & à donner deux ans de délai pour travailler à y répondre. On sentira aisément l'utilité de ces recherches , si on réfléchit qu'un médecin envoyé au traitement d'une épidémie , doit non-seulement chercher à en connoître le caractère , mais encore à déterminer celui des maladies qui paroissent en même tems , & dont le soin lui est également confié.

La société a reçu plusieurs mémoires sur les épizooties auxquelles les bestiaux de chaque canton sont exposés, & sur la topographie médicale de la France ; sujets pour lesquels elle avoit proposé des prix d'encouragement ; elle en rendra compte dans la séance publique de la S. Louis.

Parmi les remèdes présentés à la société depuis sa dernière séance publique, aucun n'a mérité son attention, excepté celui que feu M. Weisse a souvent employé avec succès contre les suites de couches, connues vulgairement, sous le nom de *lait répandu*. La société a reçu la formule de cette préparation telle que feu M. Weisse la conservoit parmi ses papiers. La dame sa veuve ayant consenti & desirant même qu'elle soit connue de tout le monde, les commissaires nommés pour l'examiner en ont fait un rapport, dans lequel après avoir donné un moyen de simplifier le procédé, ils annoncent les circonstances qui peuvent en indiquer l'usage. Ce rapport sera incessamment rendu public.

2°. M. Coquereau a lu un mémoire de M. Lorry, intitulé, *recherches sur les parties actives de quelques médicamens, & en particulier sur l'opium*. M. Lorry distingué dans cette substance une partie narcotique & une partie calmante. Il a fait des expériences nombreuses pour les obtenir séparément, & il a indiqué plusieurs préparations qui possèdent la dernière vertu au plus haut degré.

3°. M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge du cheva-

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lier *Von-Linné*, célèbre naturaliste Suédois, qui étoit affilié étranger de la société royale de médecine.

4°. M. Mauduyt a lu un mémoire *sur le traitement de la paralysie par l'électricité*; il a principalement insisté sur les moyens de connoître les cas où elle peut être utile, & ceux dans lesquels elle peut nuire.

5°. M. de Jussieu a lu un mémoire sur les deux especes de quinquina nouvellement découvertes dans le Royaume de *Sancta-Fé* en Amérique. (*) M. de Jussieu a joint les caractères botaniques, que les échantillons envoyés à la société par ordre du roi d'Espagne, lui ont fournis, avec l'analyse qui a été faite par M. Bucquet. Il résulte de ces travaux qu'une de ces deux especes de quinquina est d'une très-bonne qualité.

6°. M. Bucquet a lu un mémoire de M. Thouret sur le but de la nature dans la conformation des os du crâne, particuliere aux enfans nouveaux-nés.

7°. Si le tems l'avoit permis, on auroit entendu la lecture d'un mémoire de M. l'abbé Tessier, sur une maladie des bestiaux occasionnée par un vice de construction des érables, dans lequel il indique les moyens qu'il a employés avec succès pour y remédier.

(*Journal de Paris.*)

(*) journal de mars, page 265.

I I I.

ACADÉMIE royale des belles-lettres de Caën.

L'académie propose pour sujet du prix qu'elle distribuera le jeudi 2 décembre de cette année 1779, la question suivante :

» Quelles sont les branches de commerce
» qu'il seroit le plus facile d'établir à Caën,
» & d'y étendre, relativement au sol du pays,
» à ses productions, à ses débouchés actuels,
» à ceux qu'il est possible de lui procurer,
» ainsi qu'à ses loix, coutumes & usages; &
» quels seroient les moyens d'y parvenir? «

Le prix sera double, c'est-à-dire, de huit cens livres, pour le meilleur mémoire sur l'objet proposé. On se réserve cependant le droit de partager cette somme entre les deux premiers, s'ils se trouvoient d'un mérite à-peu-près égal.

Elle avoit proposé pour 1778, un autre prix de quatre cens livres, à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question :

» Quels sont les arbres, les arbrustes &
» les plantes, qui croissant sur le rivage de la
» mer, sans avoir néanmoins besoin d'en être
» baignés à toutes les marées, pourroient être
» employés à la construction des digues & épis,
» nécessaires sur les côtes & le long des ri-
» vieres dans lesquelles la mer monte, pour dé-
» fendre de ses irrutions les terrains qui les
» bordent? Quelle est la culture de ces arbres,
» arbrustes & plantes, & quel seroit le meil-

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» leur moyen à employer pour en former des
» dignes , à la fois les plus économiques , &
» les plus susceptibles d'une résistance constante
» & progressive? «

Comme cette matiere demande de grandes discussions pour être traitée d'une maniere convenable , des auteurs qui s'en occupent , ont demandé , pour faire des expériences , un délai que l'académie a jugé à propos de leur accorder. Ce second prix sera donné le même jour que le précédent.

Les mémoires seront adressés , francs de port , avant le premier novembre , à M. Moyfant , secrétaire perpétuel de l'académie , ou sous l'enveloppe de M. l'Intendant.

L'académie , qui n'a aucun fonds pour les prix , est redevable de ceux qu'elle propose , à la générosité de M. Esmangart , intendant de Caën , à son zele pour les lettres , & à l'attention avec laquelle il veille aux avantages de la généralité confiée à ses soins.

(*Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

I V.

S O C I É T É Zélandoise des sciences de Flesingue.

La société , dans son assemblée générale , tenue le 1^{er}. décembre 1778 , a jugé non-satisfaisantes les réponses qui lui sont parvenues à la question : *Quelles sont les causes du dommage*

important que les habitans de la province de Zélande viennent à souffrir par le cours défavantageux du change, & par quels moyens pourroit-on le prévenir sans exposer cette province au danger d'avoir disette d'especes comptantes ; mais de maniere qu'au contraire elle demeurât en état de monnoyer les nouvelles especes nécessaires ? Et par quel moyen pourroit-on réussir à mettre les especes sur le même pied quant au titre & à l'évaluation dans la république entiere, enforte que dans toutes les monnoieres on pût à la continue monnoyer les especes tant d'or que d'argent selon le titre & l'évaluation établi ou à établir ?

Le grand intérêt qu'a la province de Zélande à cette question, & le desir qu'a la société de la voir mise dans un plus grand jour, sont cause qu'elle la propose de nouveau ; mais pour éviter des digressions inutiles, & pour mieux approcher du grand but, les auteurs dont les réponses envoyées ont leur mérite, la société a trouvé bon de proposer la même question de cette maniere : *Comme les états de Zélande, non pour l'avantage des finances de la province, mais pour prévenir la disette des especes comptantes, ont jugé déjà depuis plus de cent ans devoir hausser le denier de commerce, connu sous le nom de ducat d'argent ou risdale, avec les parties d'icelui de 50 à 51 sols ; comme aussi depuis ce tems-là, ils ont dû faire encore deux fois, pour la même raison une pareille augmentation d'un sol, & ainsi mettre ce denier de commerce dans leur province au cours de 53 sols ; quels sont les moyens de prévenir le dommage considérable qu'on estime en général que les*

288 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

habitans de la province de Zélande souffrent par le cours défavantageux du change , en particulier depuis la dernière augmentation , sans exposer cette province au danger d'avoir disette d'especes comptantes ; mais de maniere qu'au contraire elle demeurât en état de monnoyer les nouvelles especes nécessaires ? Et par quel moyen pourroit-on réussir à mettre les especes sur le même pied , quant au titre & à l'évaluation dans la république entière , en sorte que dans toutes les monnoieries on pût à la continue monnoyer les especes tant d'or que d'argent , selon le titre & l'évaluation établi ou à établir ?

Les réponses à cette question devront parvenir à la société avant le premier du mois de janvier 1781.

Pour ce qui regarde les réponses reçues ou encore à recevoir , tant sur la maniere de mieux soutenir dans les villes & plat pays de la république , & en particulier de la Zélande , les pauvres , & de les aider plus solidement à avoir la nourriture à la diminution des charges des diaconies , & pour plus grande utilité de la société civile , & des pauvres mêmes , proposée dans le *programme* de l'année dernière , avec les limitations nécessaires à l'examen de la question ; que sur les plus convenables & les plus utiles vaisseaux que la compagnie des Indes orientales des Pays-Bas , peut employer à son service , question amplement proposée dans le même *programme* , à la généreuse réquisition de *M. D. RADERMACHER* , seigneur de Nieurderkerk , directeur de la susdite compagnie , & aussi directeur de cette société : on ne saura juger de ceci qu'à

qu'à la prochaine assemblée générale , puis-
qu'au dernier de décembre on peut fournir
des réponses à ces deux questions.

De plus , la société a trouvé bon de propo-
ser au public la question suivante pour y ré-
pondre avant le premier janvier 1780 : *De
quelle amélioration ont encore besoin les écoles com-
munes ou publiques , sur-tout les écoles flamandes ,
afin de mieux polir notre nation ? Comment pour-
roit-on l'introduire de la maniere la plus avanta-
geuse , & l'entretenir sur un pied durable ?*

La société promet une médaille d'or frappée
à son coin ordinaire , à ceux qui auront ré-
pondu aux susdites questions de la meilleure &
de la plus satisfaisante maniere.

Tous peuvent aspirer à ce prix , excepté
ceux qui sont membres de la société ; ceux-ci
pourront cependant envoyer leurs dissertations
sur les questions proposées , pourvu qu'ils ajou-
tent à leurs réponses & sur le billet cacheté
les mots suivans : *Membre de la société Zélandoise.*

Toutes les réponses doivent être lisiblement
écrites en flamand , latin ou françois , en y
ajoutant une copie du mémoire , & envoyées
exactement avant le tems stipulé , franche de
port , à *M. JUST TJEENK , secrétaire de la société
Zélandoise des sciences , à Flessingue.* Les ouvra-
ges ne seront point signés du nom des auteurs ,
mais d'une devise avec un billet cacheté qui
renfermera le nom & le lieu de la résidence
de l'auteur , & dont le dessus portera la même
devise.

Il ne sera point permis à celui qui aura

290 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

remporté le prix , de faire imprimer l'ouvrage couronné , en tout ou en partie , à part ou dans quelque autre ouvrage , sans avoir préalablement obtenu le consentement de la société.

Enfin la société se réserve le droit de faire tel usage qu'elle trouvera à propos de tous les ouvrages qui lui seront envoyés , & de les faire imprimer parmi les siens , bien que non-couronnés.

(*Journal des savans.*)

V.

SOCIÉTÉ Espagnole des amis du pays.

Le 4 novembre de l'année dernière , jour de St. Charles , fête du roi , la société , établie dans l'isle de Ténériffe , y tint sa première assemblée publique dans la grand'salle de l'hôtel-de-ville de la Laguna , pour la distribution des prix. La séance fut ouverte par un discours très-éloquent que prononça le marquis Villaneuva del Prado , directeur. Ce premier discours , qui mérita l'applaudissement de toute l'assemblée , fut suivi de trois autres qui roulerent sur l'*amour du pays* & sur le zèle dont tout bon citoyen doit être animé pour le bien public. Le sieur D. Antonio Eduaxdo , secrétaire de la société , rendit compte ensuite de plusieurs pieces qui lui avoient été adressées. Il annonça celles qui dans le nombre avoient paru dignes d'être couronnées. Ces pieces sont ,
1°. un mémoire du sieur Alexandre Salignon ,

dans lequel il annonce qu'il a trouvé le secret d'extraire de l'oseille plusieurs teintures inconnues jusqu'alors , avec le détail des expériences qu'il a faites pour parvenir à une découverte qui peut devenir très-utile pour les arts. 2°. Un autre mémoire dans lequel le sieur D. Joseph de Berancourt y Castxo donne la description d'un grand nombre de plantes indigènes & de matieres premières , qui ont été négligées jusqu'à maintenant , & dont il est cependant aisé de tirer les plus grands avantages. En conséquence , chacun des auteurs ont obtenu une médaille d'argent , où est représenté , d'un côté , le buste du roi , & de l'autre , les armes de la société ; ces armes sont le *Pic de Ténériffe* , avec ces mots pour devise , *Nautis & Incolis*. On distribua aussi plusieurs gratifications aux fileuses & aux tisserands qui s'étoient surpassés par la bonté & la beauté de leurs ouvrages.

(*Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.*)

I V.

ACADÉMIE des arcades de Rome.

Le jeudi 4 mars dernier l'académie tint une séance publique , dans laquelle on proclama Berger d'Arcadie , S. A. S. le Landgrave regnant de Hesse-Cassel , prince éclairé amateur des arts & des sciences , & protecteur généreux des savans. L'aggrégation de cet illustre souverain

au corps des Arcades , fut suivie de celle de M. l'abbé Beurard de Rozieres qui voyage en Italie pour s'instruire , & de M. le chevalier Hippolyte Pindemonte , poëte connu , auteur d'une tragédie intitulée *Ulyffe* , qui a eu beaucoup de succès. Ce dernier se trouvant présent , répondit aussi-rôt par des stances très-agréables , relatives à sa réception. M. le docteur Giraldi , professeur de botanique , de chymie & d'histoire-naturelle au college Romain , lut dans la même séance une dissertation académique sur quelques plantes nouvellement découvertes par lui. A cette lecture succéda celle de différentes poésies , entre lesquelles on a remarqué un très-bel hymne en *terza rima* de M. l'abbé Marotti , professeur d'éloquence au college Romain , pour célébrer l'heureux commencement de la cinquième année du règne glorieux de Pie VI , & un *capitolo* de M. l'abbé Vincent Monti , par lequel la séance fut terminée. C'est ici le lieu de placer la traduction de deux lettres du Landgrave au sujet de sa proclamation , adressées l'une à M. l'abbé Pizzi , garde-général , & l'autre aux membres de l'académie.

M.

» La proclamation que vous me proposez
 » me fera le plus grand plaisir. Je vous prie
 » d'assurer MM. les académiciens que mon es-
 » time pour leurs talens personnels est égale à
 » celle que j'ai pour leur institut. J'accepte la
 » place que m'offrent leurs vœux unanimes ,

» & je vous remercie de tout ce que vous y
 » avez ajouté d'obligeant dans la lettre où vous
 » m'en faites part. Je suis votre très-humble &
 » très-obéissant serviteur.

FRÉDÉRIC DE HESSE.

MM.

» J'ai reçu avec autant de satisfaction que
 » de reconnoissance le résultat de votre der-
 » niere assemblée. Les vues de la reine Chris-
 » tine, votre fondatrice, étoient si nobles & si
 » utiles, que quiconque aime les arts, doit con-
 » courir à éterniser l'établissement de cette cé-
 » lebre princesse. Elle s'étoit proposé de pur-
 » ger la littérature italienne des ornemens trop
 » recherchés & du faux goût qui l'ont défigu-
 » rée long-tems. Vos travaux, Messieurs, ont
 » beaucoup contribué à cette heureuse révo-
 » lution, & cela est d'autant plus digne de re-
 » marque, que les difficultés que vous avez
 » éprouvées jusqu'au commencement de ce sie-
 » cle étoient de nature à refroidir votre zele.
 » J'applaudirai toujours à vos succès, & les
 » momens que me laisse l'administration de mon
 » pays, je les employerai agréablement à lire
 » les productions ingénieuses dont vous enri-
 » chissez le monde littéraire. Je suis, &c.

Le jeudi suivant l'académie s'assembla de
 nouveau, & reçut au nombre de ses bergeres
 madame la comtesse Pauline Suardi Grismondi
 de Bergame, célèbre en Italie par son talent
 pour la déclamation théâtrale, & connue aussi
 par ses succès dans la poésie : on arrêta en

294 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
même-tems que son portrait seroit placé parmi
ceux des autres illustres Arcadiennes , des Zap-
pi , des du Bocage , des Corilla. On reçut le
même jour au nombre des bergers M. Christian
Kuid , de Copenhague , professeur de langues
grecque & hébraïque à la cour de Dane-
marck.

(*Notizie del Mondo.*)



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE vendredi 19 février, on a donné la première représentation de *Médée*, tragédie en trois actes, de M. Clément. Cet auteur s'est fait connoître dans la littérature par des observations critiques sur les ouvrages de M. de Voltaire : on conçoit aisément qu'un parti nombreux avoit intérêt à ce que la nouvelle *Médée* ne fût pas favorablement accueillie. Les partisans de M. de Voltaire n'auroient pas vu de bon-œil le triomphe de l'écrivain qui faisoit profession d'un souverain mépris pour l'auteur de *Mérope*, & de *Zaïre* ; mais il paroît que la cabale, que M. Clément accuse ses ennemis d'avoir formée, eut peu de chose à faire à l'unique représentation de *Médée*. La pièce a été jugée mauvaise, par ceux même qu'on ne pouvoit soupçonner de cabaler contre l'auteur. Nous ne rapporterons pas les *épîtres*, les *chansons*, les *épigrammes*, les *calembourgs* auxquels cette pièce a donné lieu : nous choisirons,

dans les notices qui en ont paru , celle où les journalistes ont marqué moins de partialité.

Une des plus grandes imprudences que puisse commettre un critique de profession , c'est de s'exposer à se faire juger , & de s'aventurer dans une lice où on l'a vu plus d'une fois tenter d'arrêter la course de ceux qui s'y étoient présentés avant lui. Le critique adroit qui ne produit point par lui-même , laisse du moins un doute sur le talent qu'il pourroit montrer ; mais dès qu'il a la foiblesse d'en donner la mesure , qu'il laisse comparer sa force productrice avec celle des hommes que sa critique a poursuivis , il risque tout , si son triomphe n'est pas complet : s'il n'a pas mis , comme Despréaux , l'exemple à la hauteur du précepte , il perd le droit d'être si difficile , & tous les traits qu'il a lancés , se tournent contre lui.

On ne peut le dissimuler ; il est à craindre que ce ne soit là le sort de M. Clément. En voulant entrer dans la carrière tragique , il ne pouvoit faire un plus mauvais choix que celui de *Médée*. Cette horrible & dégoûtante princesse , qui fuyant de Colchos avec Jason , a semé sa route des membres de son frère Absyrte , qui , chaque jour , commet une nouvelle horreur , ne peut jamais devenir intéressante. Jason , infidèle , ingrat , ne peut pas l'être davantage ; & sans intérêt , point de tragédie , point de succès.

M. Clément a eu le bon esprit d'écarter de son sujet les puérilités de la magie , ressources de la scène lyrique ou d'une pantomime ; mais

la fable de sa piece ne pouvoit guere en devenir meilleure; il falloit toujours que Médée excitât l'indignation, que Jason ennuyât, que le petite Créuse & son pere Créon parussent peu dignes d'occuper la scene; & c'est ce qui est arrivé, quoiqu'il y ait dans l'ouvrage quelques morceaux d'éloquence & des traits qui ont fait honneur à M. Clément, comme verificateur, & même comme peintre des passions. Le premier acte sur-tout a offert des beautés; aucune lenteur n'en appesantissoit la marche; l'auteur s'étoit jetté, dès la premiere scene, dans le fort de son action, & quelques connoisseurs qui se rappelloient le *quid feret tanto promissor hiatus* d'Horace, en auguroient que cette jouissance entiere & hâtive du poëte le jetteroit bientôt dans l'épuisement de ses forces; en effet, le reste de la piece n'offre plus que des répétitions sur le massacre des enfans de cette mere affreuse, projettré & presque consommé aux yeux du public dans le second acte, & accompli derriere la scene au 3e.

Nous n'oublierons pas de dire que dans le tableau du premier acte, qui eut un succès assez général, on apperçut un trait de nature d'une belle touche : c'est lorsque Médée, furieuse, désespérée, se permettant tout contre Jason, l'injure encore à la bouche, tombe tout-à-coup à ses pieds en femme éperdue d'amour. Ce contraste subit est un coup de maître. On a de la peine à concevoir qu'il fût encore neuf au théâtre, & que la vérité dont il est ne l'eût pas indiqué déjà aux prédécesseurs de

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. Clément. Un trait bien moins naturel dans le 3^e. acte, est lorsque cette mere odieuse, toute couverte du sang de ses fils, & après s'être immolé sa rivale, de la façon la plus cruelle, ose encore parler à Jason de son amour. Ce mot alors ne doit plus passer par sa bouche; il ne doit plus sortir d'un cœur qui est rempli de toutes les furies, qui devroit être déchiré par tous les remords; elle indigne en nommant l'amour, & le public ne pardonne pas au personnage ce déplacement mal-adroit, cette prostitution d'un mot qui n'est plus à son usage, & qu'elle n'est plus digne de prononcer. Son amour, changé en désespoir, en haine même, eût moins offensé la nature, dont on ne s'écarte jamais impunément.

Les enfans de Médée, trop long-tems sur la scene & sous le poignard de leur mere, dans le second acte, ne produisirent qu'une déclamation vaine, que des répétitions peu soutenables, qu'un vuide de mouvement, d'action & de vraisemblance. Comment Jason, qui doit, ce jour même, épouser la fille de Créon, comment ce prince, qui a fait renvoyer Médée par le pere de sa nouvelle amante, a-t-il pu avoir l'imprudence de laisser jusques-là ses enfans au pouvoir d'une femme dont il connoît toute la scélératesse? Comment n'a-t-il pas commencé par se mettre en possession de ses fils? La supposition contraire est absurde, & dès-lors ne peut rien produire de pathétique & de vrai. C'est une faute qu'a fait aussi l'auteur de la

Médée restée au théâtre, & dont celle de M. Clément fait desirer la représentation.

(*Journal encyclopédique.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

Le lundi 15 mars, on a représenté pour la première fois à ce théâtre, *les deux amis*, ou *le faux vieillard*, comédie en trois actes & en prose, mêlée d'ariettes, parodiées sur des morceaux tirés des meilleurs compositeurs Italiens.

M. de Rozoy est l'auteur de cet ouvrage, dont voici la fable.

L'amitié la plus tendre unissoit Kinston & Melfort, quand une jeune veuve, nommée Fanni, alluma dans leurs âmes la passion la plus vive. Melfort, qui est aimé, a résolu de sacrifier son bonheur à celui de Kinston; & voici comment : muni de quelques bijoux & d'autres effets précieux, il a quitté tout-à-coup sa maîtresse & son ami, en faisant répandre le bruit de sa mort, puis, cachant sa jeunesse sous une fausse chevelure blanche, & sous une épaisse barbe, il s'est retiré dans un village, dont Kinston est devenu le seigneur. Là, le cœur toujours plein des deux sentimens qui ont causé tous les malheurs, il traîne une vie douloureuse, dont l'amertume n'est que faiblement adoucie par la culture des arts qu'il aime, & par les tendres soins d'un M. Richard, à qui les vertus, les talens & l'infortune de Georges (c'est le nouveau nom qu'a pris Melfort) ont inspiré une amitié très-vive. Cependant les circonstances ont forcé le faux Georges à vendre plusieurs de

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ses effets , dont quelques-uns ont passé entre les mains de Kinton. Celui-ci , croyant que son ami a été assassiné , & dans l'espérance de découvrir le meurtrier , s'est informé de l'endroit où ces effets avoient été vendus. Ayant appris que c'étoit dans une de ses terres , il y a volé , accompagné de Fanni , qui , brûlant pour Melfort d'un amour égal au sien , avoit long-tems pleuré sa perte , & venoit enfin de consentir , presque malgré elle , à épouser son rival. Le bailli a reçu ordre de faire les perquisitions les plus exactes. Dans le cabinet qui sert de retraite à Georges , on a saisi des bijoux qui ont appartenu à Melfort ; on ne doute pas que celui qui les a en sa possession n'ait été l'assassin de l'infortuné qui les portoit : Kinton veut interroger lui-même le coupable. Ses réponses le jettent dans une incertitude mêlée tantôt d'attendrissement , tantôt de fureur. Il est interrompu par un valet qui lui remet un billet. Ce billet , tracé par Richard , contient le secret du faux Georges. Les deux amis se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Kinton sacrifie à son tour sa flâme à celle de son généreux rival , & Fanni ne trouve son amant que pour consentir à lui donner la main.

Nous ne ferons aucune réflexion sur cette piece , qui a été fort mal accueillie , malgré le mérite de quelques morceaux de musique , & celui de leur exécution. Le sujet a paru des plus invraisemblables & des plus tristes. Les détails & les effets même de la musique ont été perdus ,

à cause des huées & des éclats de rire continuels des spectateurs.

(*Mercur de France ; affiches & annonces de Paris.*)

L O N D R E S.

COVENT-GARDEN.

On a donné dernièrement sur ce théâtre une farce nouvelle , intitulée : *The Liverpool Prize* , (*) qui a eu beaucoup de succès. Les personnages sont : M. *Debenture* ; le capitaine *Ténériffe* ; le capitaine *Wilmot* ; M. *Hartley* ; le jeune *Hartley* , fils du précédent ; M. *Coromandel* , capitaine d'un vaisseau françois ; *Henriette* , fille de M. *Debenture* , &c. Le titre & l'indication des personnages font assez deviner le sujet de la piece. *Debenture* & *Ténériffe* ont armé un corsaire , dont ils ont donné le commandement au capitaine *Wilmot* ; en attendant des nouvelles du succès de sa croisiere , ils boivent ensemble à la santé & à la prospérité de l'équipage , ils s'entretiennent de leurs espérances , & font , comme on dit , des châteaux en Espagne , qui donnent lieu à des détails très-plaisans. On leur annonce d'abord la prise de quatre vaisseaux des Indes & d'un galion espagnol ; grande joie

(*) Il n'est guere possible de rendre ce titre en François sans une périphrase ; le sens est , à ce qu'il nous semble , la prise faite par un corsaire de *Liverpool* .

302 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des deux armateurs à cette nouvelle, qui ; par malheur , n'est pas entièrement vraie , car tout se réduit enfin à un seul vaisseau estimé un demi-million.

Cependant Henriette a une intrigue amoureuse avec le jeune Hartley , mais le peu de fortune du jeune homme est un obstacle à l'accomplissement de leurs desirs mutuels , & Henriette est sur le point d'épouser M. Ténériffe , l'associé de son pere. L'avarice de ce dernier , jointe à un heureux incident , tire d'affaire les deux amans. D'ébénure , au second acte , accorde sa fille en mariage au capitaine de la prise françoise , en échange d'un diamant de grand prix. Ses résolutions changent ensuite , & il veut marier Henriette avec le vieux Hartley , qui s'est trouvé sur le vaisseau françois , où il s'étoit embarqué sous le nom d'un marchand hollandois , après avoir passé plusieurs années dans l'Inde , & y avoir amassé une immense fortune. A la fin , ce vieillard se fait reconnoître à son fils , & facilite son mariage avec Henriette , en lui donnant la moitié de ses richesses. La piece finit par un vaudeville , dont le refrain & quelques couplets sont à l'honneur de l'amiral Keppel.

L'auteur de cette petite piece est M. Pillon , déjà connu par une autre farce du même genre , intitulée : *l'Invasion*. (*) On a trouvé de la facilité , du naturel & des traits piquans dans

(*) Voyez le journal de février dernier , pag. 285

le dialogue. On a aussi été très-content des décorations, & sur-tout de la dernière, représentant *le port de Liverpool*, avec plusieurs vaisseaux à l'ancre.

(*Universal magazine.*)

N A P L E S.

Le Carême a fait fermer dans cette ville ; tous les théâtres , excepté celui de St. Charles , sur lequel on a dû donner deux fois par semaine des *Oratorio* ; on a dû aussi y jouer des tragédies sacrées.

F L O R E N C E.

Aux concerts que l'académie *Degli Armonici* a donnés dans cette ville durant le Carême , elle a joint des représentations de divers opéra. Le jeudi 25 mars , la clôture s'est faite par l'*Antigone*, tragédie du feu S. Marc Coltellini , poète au service de la cour de Pétersbourg , mise en musique par le célèbre Traietta. L'exécution a parfaitement répondu au mérite de cette excellente musique , & on a distingué sur-tout , parmi les habiles virtuoses qui ont chanté dans la piece , le Signor Jean Manzoli , & la Signora Celeste Coltellini , fille de l'auteur des paroles , bien digne du nom qu'elle porte , tant par la douceur de sa voix , que par l'expression qu'elle met dans son chant , & qu'elle tient du Signor Manzoli , dont elle est l'écoliere.

Les spectacles ont été très-brillans dans cette ville durant le Carnaval , & la foule s'est portée à tous les théâtres , attirée également par les pieces & par les acteurs. La Signora Morichelli , actrice de l'*Opera Buffa* , a eu le plus brillant succès sur le théâtre *di S. Mose*. Le Signor Consoli , premier dessus (*Soprano*) & la Signora Gardi , premiere actrice , ne se sont pas moins distingués sur celui *di S. Benedetto* , dans les rôles d'Enée & de Didon , de l'opéra de Métastase.

G E N E S.

La clôture du théâtre de cette ville , dit *di S. Agostino* , s'est faite le 20 février par la représentation de l'opéra intitulé : *Vologese*. Le public témoigna ce jour-là sa satisfaction d'une maniere très-remarquable à la Signora Maria-Anna Serra , Gênoise , qui remplissoit l'emploi de *Seconda Donna*. Lorsqu'elle eut chanté son premier air , un enfant habillé en hussard , lui présenta sur le théâtre un beau bouquet de fleurs artificielles , dans lesquelles on avoit ajusté cent cinquante petites pieces d'or , en forme d'étoiles ; ce bouquet étoit renfermé dans une cassette artistement travaillée , recouverte d'une toile d'argent , sur laquelle on avoit mis trois sonnets , imprimés sur satin , en l'honneur de cette virtuose. A peine la Signora eut-elle pris le bouquet , qu'on vit s'envoler de la cassette plusieurs serins blancs , qui se répandirent de tous côtés sur le théâtre.

(*Notizie del mondo.*)

HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

A U R O R E boréale observée à Paris.

M E S S I E U R S,

LE samedi 13 février à 7 heures 2 minutes du soir, tems vrai, le thermomètre de Réaumur, dans l'intérieur de l'observatoire du college royal, étant à $7^{\circ} \frac{3}{4}$. au-dessus de zéro, il parut, dans la région septentrionale du ciel, une colonne verticale de 20 à 24 degrés de hauteur, sur 10 à 12 de largeur, d'un rouge de feu tendre & très-brillant. Sa base étant appuyée sur une ceinture de nuages épais, qui occupoit, du levant au couchant par le nord, & depuis l'horizon, une bande céleste d'environ 30 degrés de hauteur. La colonne s'étendoit à l'orient sur les étoiles brillantes β & γ de la petite ourse, & jusqu'au dessus de l'étoile polaire, sans la couvrir.

A l'orient & à l'occident le ciel paroissoit chargé de vapeurs irrégulièrement répandues, d'un rouge très-pâle, & qui en général blanchissoit, d'autant qu'elles s'éloignoient davantage de la colonne.

Cette aurore boréale s'étendoit à l'orient sur toute la constellation de la grande ourse & à l'occident couvroit celle de Cassiopée. Elle paroissoit avoir un léger mouvement du nord-ouest à l'est.

Après avoir observé le phénomène pendant deux minutes, je me pressai d'en décrire les principales circonstances, & de retourner à l'observatoire; mais l'aurore avoit disparu. Je reconnus à peine à une légère trace de rouge le lieu de la colonne; les deux ailes ne conservoient plus qu'une teinte blanchâtre, que je vis s'affoiblir insensiblement, de sorte qu'à 8 heures tout me parut dissipé.

Au moment où je vis l'aurore dans toute sa force, je distinguai très-bien plusieurs étoiles, même au travers de la colonne, dont la lumière étoit très-vive; mais je n'en vis point de Cassiopée, quoique cette constellation ne me parût obscurcie d'aucun nuage. Peut-être le phénomène que je décris n'est-il que le reste d'une aurore boréale plus brillante, & dont le feu avoit disparu en partie au moment de mon observation. J'ai l'honneur d'être, &c.

LE FEVRE.

(*Journal de Paris.*)

I I.

*NOUVEAUX détails sur la comete annoncée
dans le journal de mars, page 309.*

L'on n'avoit point vu de comete depuis 1775 ; & M. Messier, qui en cherchoit souvent, eut la satisfaction d'en appercevoir une le 19 janvier, ainsi que nous l'avons annoncé. On a vu depuis qu'elle avoit été vue le 6 à Berlin par M. Bode; mais M. Messier n'en avoit aucune connoissance quand il la découvrit. M. Mechain, astronome de la marine, a calculé les élémens de son orbite, que M. l'abbé Boscovich avoit déjà trouvés à très-peu-près, par une méthode graphique très-simple & très-ingénieuse. Suivant les calculs de M. Mechain présentés à l'académie le 6 février, le nœud de cette comete est à 24 degrés 51 minutes du belier, son périhélie à 27 degrés 12 minutes des gemeaux, elle y a passé le 4 janvier à 2 heures 27 minutes de tems moyen étant à 7132 dix milliemes parties de la distance du soleil. Son inclinaison est de 32 degrés 24 minutes, son mouvement direct. Elle a traversé la lyre, elle a dû être le premier mars dans la couronne, & le premier avril au dessous de la chevelure de Bérénice, où elle cessera probablement d'être visible. On a eu beaucoup de peine à la voir sans lunette; le nœud de son orbite passe fort près de l'orbite de la terre, en sorte que cette comete est du nombre de

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

celles que M. de la Lande a fait voir en 1773 ; qui pouvoient approcher beaucoup de la terre. Les élémens que nous venons de rapporter sont d'après les observations de M. Messier du 19 & du 25, & une de M. Mechain lui-même du 31 janvier au matin.

Le premier avril la distance de la comete au soleil sera 1,73 , & sa distance à la terre 0,76 ; or, lorsqu'on cessa de voir, le 25 octobre, la comete de 1774, sa distance au soleil étoit 1,75 & sa distance à la terre 1,03 ; cette comete étoit plus petite que celle de cette année ; il y a donc lieu de croire, suivant M. Mechain, que l'on verra celle-ci jusques au mois d'avril.

(*Journal des savans.*)

I I I.

LETTRE aux auteurs du journal de Paris, sur
Bléton. ()*

MESSIEURS,

Je vous ai demandé une place dans votre journal pour une apologie de *Bléton*, que je savois devoir être insérée dans les affiches de Bourgogne, elle vient de paroître & je m'empresse de vous la communiquer. S'il ne vous est pas possible de la publier en entier, vous

(*) Voyez le journal de *février*, pag. 304 ; celui de *mars*, pag. 313 --- 320.

ne pouvez au moins vous dispenser d'en donner une notice un peu étendue; c'est une piece très-importante du procès que vous avez soumis au jugement de vos lecteurs. Il ne faut pas qu'ils ignorent que cet homme merveilleux éprouve le frisson non-seulement pour trouver des sources, mais encore pour découvrir les mines & les métaux; il faut qu'ils sachent que dom Farconet a vu Bléton indiquer exactement la perpendiculaire d'une barre de fer qu'on promenoit dans une tranchée souterraine, quoiqu'il y eût entre le fer & lui plus de 150 pieds de terre ou rocher.

Vous voyez que ce nouveau défenseur de Bléton est bien plus hardi que l'autre qui avoit jugé à propos de passer sous silence cet article des métaux: il avoit sans doute ses raisons pour cela, mais il ne peut plus refuser d'y croire, dès que l'on cite des gens qui ont vu, & sur-tout Bléton prenant l'engagement solennel de venir bientôt opérer sous les yeux de la capitale.

Le nouvel apologiste est aussi bien plus avancé dans la théorie de ces prodiges; je ne doute pas que vous ne transcriviez en entier le morceau où il explique si naturellement comment l'eau souterraine peut donner la fièvre à Bléton, tandis que l'eau découverte ne lui fait aucune impression, comment sa baguette tourne en un sens pour l'eau, en un autre sens pour les métaux, &c. &c.

Vous n'oublierez pas non plus la liste des témoins oculaires qu'il produit à l'appui de ces

310 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

faits merveilleux ; peut-être serez-vous étonnés que celui qui les nomme ne se nomme pas lui-même , cela peut être prudent , mais cela n'est pas juste.

Je serois tenté de soupçonner , sous le voile de l'anonyme , un confrere de Dom Farconet , si ma conjecture étoit fondée , ne trouveriez-vous pas plaisant que ce fût lui qui nous rappellât l'histoire de l'inquisition forçant les Galilées à demander pardon de leurs découvertes ? Non , vous porteriez vos vues plus haut , & vous diriez : On peut donc espérer qu'avec le tems tous les ordres s'éclaireront , & qu'ils finiront par défendre les vérités qu'ils auront persécutées. Je suis , &c.

DE MORVEAU.

A Paris ce 12 février 1779.

I V.

EXTRAIT de l'apologie intitulée : observations d'un ignorant qui a vu , sur une lettre d'un savant qui n'a pas vu.

Quelquefois ce titre paroît justifié , sur-tout quand on lit la partie théorique , quand on voit que l'auteur , pour prouver que la nature peut avoir fait une exception en faveur du sieur Bléton , cite un invalide mort en 1733 , disséqué en présence de l'académie des sciences , dont le cœur & la rate étoient du côté droit & le foie du côté gauche , puis viennent les tourbillons magnétiques , la matiere électrique , l'irritabilité du genre nerveux , le mouvement des esprits animaux , les émanations de l'eau à 150

PIEDS SOUS TERRE , une vertu inhérente à ce fluide , les loix de l'équilibre , &c.

Argument très-péremptoire ; mais comme l'auteur de cette apologie se fâche contre les journalistes qui se permettent d'avoir une opinion , & qu'il veut qu'ils impriment *vérités & erreurs* : imprimons.

Les religieux de la grande chartreuse , encouragés par les exhortations des religieux de la chartreuse de Bouvente , qui jouissoient du fruit des prodiges du sieur Bléton , engagèrent ce particulier à venir dans les montagnes.

Dans les tèm̄s de séchareffe , cette maison , la plus considérable de l'ordre , souffroit beaucoup de la disette d'eau. Il indiqua à trois cens pas au-dessus de la chapelle du Sauveur , deux sources , qu'il assigna à une profondeur qui laissoit l'espérance d'y parvenir , en faisant une tranchée ouverte. On commença à creuser : comme l'entreprise devenoit très-pénible , on fit faire un puits ; & effectivement une des sources se trouva à l'endroit & à la profondeur indiqués ; mais étant trop basse pour être conduite dans la maison à tranchée ouverte , on prit le parti de creuser horizontalement sous terre. Enfin , après avoir fait un aqueduc de cent cinquante pieds , partie dans le rocher , partie dans le gravier , on parvint à la source , qui au milieu du mois d'août pendant la séchareffe , donna l'eau de la grosseur de la jambe , elle est distribuée dans la maison , & l'aqueduc a été revêtu en pierre de taille.

L'autre source se trouve au-dessus de la car-

riere, on a déjà ouvert dans le rocher une tranchée de trois cens pieds de longueur, & on est sûr de la trouver, parce qu'on a creusé un puits à la profondeur indiquée par le sieur Bléton, & on a trouvé également la source.

On entre ensuite dans le détail du phénomène cité dans la lettre de M. de M.... c'est une barre de fer placée dans cette tranchée, & dont Bléton assigne la perpendiculaire, malgré le léger intermede de 150 pieds de terre & de roche. Un signe de Dom Farconet & que n'apperoit pas Bléton, fait écarter le métal, & à l'instant notre homme s'écrie : *on a enlevé le fer*. Notre chartreux échoue dans une nouvelle ruse il fait promener le long de la tranchée un frere chargé de feraille ; Bléton va, vient & le suit à la piste : nous nous taisons sur les autres faits, & sur les noms des témoins qui sont cités, jusqu'à ce que le procès soit jugé, & que le sieur Bléton ait pris le parti de venir dans la capitale où l'on est, comme M. de M.... prodigieusement incrédule.

V.

*RÉPONSE du chartreux à la troisieme lettre de
M. DE MORVEAU sur Bléton.*

Je ne comptois pas plus, Monsieur sur l'honneur de votre souvenir, que sur celui de votre correspondance. Mais puisque vous m'avez découvert, & que vous avez percé le voile de l'anonyme, il faut bien que je dise un mot, ne fût-ce que pour vous dire adieu.

Je

Je ne me mêle plus de solliciter la discussion du fait de Bléton, puisque Bléton vient à Paris. Vous appelez cette discussion un *procès*, par métaphore apparemment comme académicien, ou par habitude comme magistrat. Si c'est un *procès*, personne n'est plus digne que vous de le juger. Mais, permettez-moi de vous dire que ce n'en sera un que parce que le premier rapport a été mal fait (ce mois de décembre dernier) & que celui qui a rapporté l'affaire n'avoit pas *daigné voir*.

Convenez, Monsieur, que vous auriez épargné toute incertitude au public, si vous aviez voulu examiner de vos propres yeux le charlatanisme de *Bléton* & lui tâter le pouls. Je l'ai tâté dans ma vie plus d'une fois à des charlatans plus habiles, qui ne s'en sont pas aperçus, & je me connois au pouls de ces Messieurs. Je connois assez votre sagacité pour croire que vous vous y entendez encore plus que moi, & j'aurois été sûr de mon fait si vous aviez *daigné voir*. *Bléton* fait donc le voyage de Paris? si cela est, ce Paris si *incrédule* verra *Bléton*; & quelque chose qui en arrive, Paris n'aura pas été de votre avis puisqu'il aura *daigné voir*.

Pardon de ce *daigné voir* & de la ritournelle. Je n'y entends pas malice, & me mets plus à l'aise avec vous depuis que vous m'avez deviné sous le voile de l'anonyme. J'étois si poli envers vous, qui me traitiez un peu sèchement! Seroit-ce cette politesse qui m'a trahi? Je sais bien que d'être poli n'étoit pas précisément

une raison pour que vous me crussiez académicien , ou chymiste , ou conseiller du roi ; mais ce n'en étoit pas une non plus pour être reconnu Chartreux.

Voilà qui est fait. Vous m'avez reconnu avec une subtilité qui passe celle avec laquelle Bléton devine une source à 150 pieds sous terre. Vous avez prononcé que je suis un confrere de Dom *Farconet* , & vous avez dit jusqu'à mon nom , en assurant qu'il est bien plus habile que *Lautre*. Je m'appelle en effet *Dom Lautre* , chartreux , & voilà qui est dit.

Mais souffrez que je vous demande pourquoi vous dites que je rappelle *l'histoire de Galilée & des inquisiteurs*. Vous êtes beaucoup plus près de Galilée que je ne le suis de ces Messieurs. Ne faites-vous de moi un inquisiteur que pour être tout-à-fait Galilée ? ou ne vous assimilez-vous à ce grand-homme qui observoit si bien , & qui le premier a pu dire , *j'ai vu les satellites de Jupiter* , ne vous assimilez-vous à lui que pour me comparer aux inquisiteurs ? Voir un inquisiteur dans un chartreux ! En vérité , Monsieur , cela est cruel ; ou bien cela ressemble à *cet autre* qui prenoit des moutons pour une armée de Sarrafins.

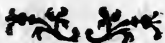
Vous devenez un peu chatouilleux , MM. les savans , qui avez étudié en cucurbite , qui possédez *l'esprit recteur* , & savez ce que c'est que *le gaz silvestre & le fluor*. Qui pense à vous persécuter , vous qui n'êtes qu'utiles ? & pourquoi citer l'infortuné Galilée aussi mal-à-propos que des poètes sifflés rappellent quelquefois les mal-

heurs du Tasse, ou que les Puritains du tems de Cromwel alléguoient les histoires de l'ancien testament ? L'esprit philosophique est très-bien vu quand il n'est point accompagné de celui d'intolérance ou de celui de persifflage. Et pourquoi plaît-il si généralement ? C'est qu'il est devenu général, & que personne aujourd'hui n'a le droit de mépriser son voisin. Je crois qu'avec un peu d'attention, vous en auriez reconnu quelque trace dans le peu que je vous ai écrit, tout Chartreux que je suis : & il se pourroit bien faire que *Dom Lautre* eût quelques idées saines dans la tête, & pût manier la plaisanterie au besoin. *Dom Lautre* jusqu'à présent s'est borné à dire qu'il est fâcheux que vous n'ayez pas daigné voir ; & que cette raison n'est pas bien bonne pour déclarer Bléron un charlatan, quoique je me doute qu'il en est un depuis qu'il nous a fait tant creuser & dépenser d'argent pour une source & un puits ; d'autres jugeroient peut-être que c'est une preuve de plus pour lui : quoi qu'il en soit, Paris daignera le voir, & je me tais ; car c'est ma profession, & vous avez bien deviné.

Je suis, &c.

DOM LAUTRE, *Chartreux*.

(*Journal de Paris.*)



*EXTRAIT d'une lettre adressée à M. DE*** ,
sur le même sujet.*

Dijon , le 2 mars 1779.

Après avoir lu chez M. le chevalier de*** , les lettres pour & contre les prestiges de Bléron , cela m'a donné occasion de l'entretenir de la conversation que j'ai eue avant-hier avec M. l'abbé Gerentet , de Saint-Rambert-sur-Loire , qui m'a assuré , en parlant de cet homme merveilleux , que M. son pere , conseiller en la Sénéchaussée de Montbrison , & demeurant à saint-Rambert-sur-Loire , avoit donné à cet homme plus de trente louis , sans pour cela avoir une goutte d'eau de plus. Il m'a cité encore plusieurs gentilshommes & d'autres de son canton , qui ont dépensé beaucoup d'argent sur les assertions de ce prétendu *sourcier* , sans pour cela avoir eu de l'eau. Enfin , M. l'abbé Gerentet assure que si Bléron a été *sourcier* en Bourgogne , il ne l'a pas été en Forêt , où il a tiré beaucoup d'argent de la poche , & point d'eau du rocher. Il m'a offert M. son pere , pour affirmer combien ce prétendu *sourcier* a été peu forcier en Forêt.

C'étoit dans la diligence d'eau de Mâcon à Châlons , que j'ai eu cet entretien avec M. l'abbé Gerentet , en présence de M. l'abbé N*** , & de M. le comte de B*** , lorsqu'un ecclésiasti-

que prit très-vivement le parti de Bléton, en disant que cet homme lui avoit fait recouvrer dans un champ au moins quatre pieds de terre qu'un voisin lui avoit volés, par la découverte que lui a fait Bléton de la borne, au moyen de sa baguette, qui tourne le mieux du monde dans la limite véritable d'un héritage à l'autre; mais point lorsqu'on décrit toute autre ligne que celle qui partage exactement les héritages.

Je n'ai pas besoin de vous faire les réflexions à la suite du phénomène nouveau arrivé en faveur du curé.

(*Affiches, annonces & avis divers de Bourgogne, Bugey & pays de Gen.*)

V I I.

TÊTE de Crocodile trouvée dans une carrière à Maestricht.

M E S S I E U R S ,

Au mois d'octobre de l'année dernière, en travaillant dans la carrière de Saint-Pierre-lès-Maestricht, on trouva une tête de crocodile parfaite dans toutes ses parties. Le propriétaire de ce précieux morceau d'histoire-naturelle, est M. Goddingt, chanoine de l'église collégiale de St. Servais, de Maestricht. Je crois ne pas exagérer, en disant que c'est une pièce unique dans son genre, digne d'occuper une place distinguée dans les collections les plus célèbres d'histoire-naturelle. M. Goddingt ayant

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

eu la complaisance de me montrer cette tête où tous les os sont parfaitement conservés, j'ai cru satisfaire à la reconnoissance en vous priant d'insérer ma lettre dans votre journal, auquel je m'intéresse vivement. Je suis, très-parfaitement, &c.

V I I I.

LETTRE au rédacteur du Mercure.

J'espère, Monsieur, que vous me ferez le plaisir d'insérer dans votre journal une remarque que j'ai faite en lisant l'observation sur l'Ouistiti. (*)

Il y est dit : *M. le marquis de Nèlle est le premier qui se soit proposé d'avoir des serres chaudes pour des animaux étrangers, comme on en a pour des plantes exotiques.*

Il paroît que M. L. C. n'a pas lu le *journal de physique* de M. l'abbé Rosier, mars 1778, ni l'*Esprit des Journaux*, juillet même année. Il y auroit vu que dès l'an 1776, M. le comte de Turin a essayé de se servir de serres chaudes pour faire multiplier des animaux des pays chauds, & qu'il a été récompensé d'une partie de ses soins, en voyant naître chez lui de petits porc-épics en 1777. En 1778, il a vu naître encore quatre autres petits porc-épics en deux

(*) Nous avons donné des détails curieux sur ce fait, dans le journal de février, page 302.

portées. Son dessein étant de faire les mêmes essais sur telle espece qu'il pourra se procurer, à la fin de ladite observation, il a prié les amateurs de cette partie de l'histoire-naturelle de lui indiquer & lui faciliter d'acquérir des individus étrangers à l'Europe, mâle & femelle de chaque espece, se promettant de leur en témoigner la plus vivre reconnoissance, d'autant qu'il s'est precautionné d'avance pour faire différens locaux convenables aux habitans de dessous la ligne, tant en animaux que oiseaux. Il attend donc avec impatience que tout concoure au but qu'il se propose depuis plusieurs années. Je suis, &c. *le comte de TURIN.*

A Glaye, ce 17 janvier 1779.

N. B. Mon adresse, à M. le comte de Turin, en son château de Glaye, près la Ferté-Bernard, province du Maine.

(*Mercur de France.*)

I X.

*LETTRE à l'auteur des affiches de Bourgogne,
sur un objet qui intéresse la santé.*

Dijon, ce 4 mars 1779.

M O N S I E U R,

J'achetai dernièrement des bouteilles d'un marchand-forain, qui disoit les avoir prises dans la verrerie de Passavent-en-Champagne. Le prix de ces bouteilles, qui n'étoit que de 15 liv. le cent, me les rendant suspectes, je vou-

320 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Ius les essayer avant de m'en servir. Ce fut dans le laboratoire de l'académie que je fis cet essai; le résultat me prouva que le verre de ces bouteilles étoit capable d'altérer la qualité du vin; j'en portai mes plaintes à la police; l'essai que j'avois fait fut répété à l'hôtel-de-ville, & les bouteilles furent confisquées.

Mais il peut se faire qu'il se soit débité un grand nombre de ces bouteilles; & que dans la suite on en débite de mauvaise qualité. Vous sentez, Monsieur, combien leur usage peut être désavantageux & nuisible au commerce le plus intéressant de la province. Il est donc très-important de mettre tout le monde à portée d'apprécier celles que l'on met en vente; & c'est un service que l'académie s'empresse de rendre au public, en saisissant cette occasion de remplir une partie des vues que l'administration a eues, en lui facilitant l'enseignement de la chymie.

Tous ceux qui sont, même foiblement, initiés dans cette science, savent que le verre est un composé de sable, d'alkali, & quelquefois d'un peu de terre calcaire. Si la vitrification est parfaite, il résulte de la fusion de ces matières, un composé inattaquable par les acides, & conséquemment par le vin, qui récele toujours un acide prêt à se développer. Mais si elle ne l'est pas, une partie de l'alkali ou de la terre reste exposée à l'action des acides, & est dissoute par le vin; il en résulte un sel qui altère la qualité de cette liqueur, & la dénature au point, non-seulement de lui ôter son

brillant & sa couleur , mais même de la rendre très-désagréable à boire & nuisible à la santé.

Il est donc certain que pour juger de la bonté d'un verre , il suffit de l'exposer à l'action d'un acide , parce que s'il y a de l'alkali ou de la terre non vitrifiée , il le dissoudra , & formera un sel que sa crySTALLISATION manifestera.

La police , toujours attentive à ce qui intéresse le bien public , a ordonné des épreuves des bouteilles mises en vente , imaginées d'après ces principes : mais elles consistent à y mettre du vin , & à l'y laisser séjourner pendant quarante-huit heures. Ce moyen est bon , mais ne sera pas toujours efficace dans un espace de tems aussi court ; d'ailleurs elle expose à perdre du vin. Celui dont je me suis servi est d'un effet plus sûr , plus prompt , très-peu dispendieux , & à portée de tout le monde : je vous prie de l'insérer dans vos feuilles.

On prend une verrée de bonne eau ; on la verse dans la bouteille qu'on veut essayer ; on y ajoute un peu d'acide vitriolique ou d'eau-forte ; on met la bouteille dans un vaisseau rempli d'eau , que l'on fait bouillir (c'est un bain-marie) : si le verre est bon , l'eau de la bouteille ne perd point sa transparence ; elle se dissipe sans laisser de sédiment : s'il y a de l'alkali ou de la terre non vitrifiée , l'acide les dissout , & par l'évaporation de l'eau , il se forme un sel plus ou moins blanc , qui prouve la mauvaise qualité de la bouteille.

Je suis , &c.

M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

RECHERCHES sur les mouvemens de la respiration ; par M. REY DE CAZILLAC , docteur en médecine de la faculté de Montpellier.

SI l'on, excepte le diaphragme & les supercostaux, on peut disputer la qualité d'*inspirateurs* à tous les autres muscles, dont on croit communément l'action propre à nous faire inspirer. La difficulté ne paroît regarder que les muscles intercostaux, puisqu'il est démontré qu'à l'exception de ces muscles & de ceux que nous avons nommés, tous les autres, comme les scalenes, les dentelés postérieurs, &c., ne sont point essentiels à la respiration naturelle & tranquille.

Il est de fait que dans l'inspiration les côtes s'éloignent les unes des autres. Il n'est pas moins vrai que les fibres intercostales, externes & internes, se croisant obliquement, doivent, par leur contraction, rapprocher les côtes, comme si elles leur étoient perpendiculaires. Comment donc les muscles intercostaux pourroient-ils servir à l'inspiration ?

Ayant mis à découvert les muscles intercostaux d'un chien, je vis clairement que dans l'inspiration les côtes s'éloignoient un peu les unes des autres. Alors je m'attachai à bien examiner, 1^o. si les fibres intercostales s'allongeoient véritablement; 2^o. si, par l'élévation ou le mouvement particulier des côtes, perdant leur obliquité, elles devenoient perpendiculaires : car la longueur d'une ligne oblique entre deux parallèles étant en raison de la distance de ces parallèles & de son degré d'obliquité, on conçoit que, malgré la distance augmentée des côtes, les fibres intercostales, devenant perpendiculaires, pourroient dans l'inspiration se raccourcir, au lieu de s'allonger; mais j'observai que ces fibres, lorsque l'animal inspiroit, s'allongeoient réellement, & s'approchoient peu de la perpendiculaire. Ayant percé un des côtés, le chien fit des inspirations extrêmes, grandes & violentes, qui favorisèrent merveilleusement l'expérience. Alors je vis encore mieux que les fibres s'allongeoient, quoiqu'elles s'approchassent un peu de la perpendiculaire. Enfin, pour ne pas laisser l'ombre de doute, je taillai un petit morceau de bois de la longueur des fibres avant l'inspiration, & je l'insinuai entre ces mêmes fibres, en suivant exactement leur direction, de sorte que, par ses deux extrémités, il touchoit les bords des côtes. Ce morceau de bois, dans l'inspiration, suivant le mouvement des fibres, si elles se raccourcissoient & devenoient perpendiculaires aux côtes, devoit toucher encore mieux le bord des côtes, en devenant aussi perpendiculaire; mais le contraire arriva. Je vis très-clairement qu'il perdoit à chaque inspiration le bord des deux côtes, en laissant entre elles & ses deux extrémités un intervalle assez sen-

sible ; ce qui me paroît démontrer que les muscles intercostaux s'allongent dans l'inspiration, &c.

Où sont donc les forces inspiratoires ? Quelles qu'elles soient, il est certain que ces forces sont de beaucoup inférieures à celles qui font l'expiration. N'est-ce point par l'expiration que nous faisons presque tous les efforts de la poitrine, que nous parlons, crions, chantons, touffons, éternuons ? Aussi l'expiration n'est-elle pas si facilement dérangée que l'inspiration, dont la moindre chose altere, trouble, empêche le mouvement.

On a prétendu, mais on l'a mal démontré, que l'état de la poitrine, après l'expiration, étoit son état naturel, où elle tendoit toujours à se mettre. Je pencherois plutôt à croire l'inverse, c'est-à-dire, que le thorax & le poumon même ont été construits de façon qu'ils tendent toujours à se dilater, comme un arc tend à se débâter. N'a-t-on pas vu, & n'ai-je pas vu moi-même des poumons à découvert respirer ? Nous n'avons donc besoin pour inspirer, que de faire contracter le diaphragme, & tout au plus les muscles surcostaux, & lâcher les rênes par-tout ailleurs. C'est ce que l'enfant qui vient de naître fait : c'est ce que nous faisons nous-mêmes continuellement, incités par le premier aiguillon respiratoire. Mais l'action même du thorax débâter, la pesanteur, l'élasticité de l'air qui fait irruption dans les poumons, où il est subitement raréfié, portent l'inspiration au-delà de certaines bornes, dilatent le thorax au-delà de son état naturel ; d'où naît la tendance à l'expiration, qui se joignant au second aiguillon respiratoire, nous incite à pousser l'air & hors de la poitrine. La chaleur du

sang brisé par l'action du poumon & de l'air & qui a besoin d'être tempérée par l'air même renouvelé sans cesse ; la circulation gênée du sang , qui , pour circuler librement à travers les poumons , a besoin du mouvement alternatif de ces organes & de l'action de l'air ; le besoin d'air , de ce fluide salutaire , qui a pour nous des qualités essentielles que nous connoissons peu , sont les trois causes principales qui donnent naissance aux deux aiguillons respiratoires , qui produisent ce double *stimulus* , ce double sentiment provoquant , en un mot cette soif ardente & continuelle de l'air , qui est sans cesse étanchée & sans cesse excitée.

Mais est-il bien décidé que les muscles agissent seulement par leur raccourcissement , & qu'ils sont destitués de toute espèce de force dans leur allongement ? C'est ce que je ne vois pas clairement démontré. Je crois même avoir quelques raisons de soupçonner le contraire. Dans l'admission de la seule force de contraction , il me paroît difficile d'expliquer comment certains animaux rampans , par exemple , les serpens , les vers , les chenilles , les limaçons , &c. peuvent , sur-tout dans certaines occasions , allonger si fort les parties de devant , n'ayant de point d'appui que dans leurs parties postérieures. J'ai observé , 1°. que les parties allongées s'amincissoient dans toute leur longueur , à proportion de leur élongation ; 2°. qu'elles se roidissoient un peu ; 3°. qu'elles acquéroient , en s'allongeant , une petite force d'impulsion ; ce qu'on peut vérifier en présentant au bout de la partie qui s'allonge une paille , une plume , la main ; &c. Or , comment rendre raison de cet allongement , & de tout ce que nous avons observé , dès qu'on

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

supposera que rien ne se fait que par le raccourcissement des fibres ?

Si les muscles , si les fibres agissent un peu par leur allongement dans les animaux , pourquoi cette espece d'action n'aura-t-elle pas lieu dans l'homme , du moins quelquefois , & dans certains organes , tels que ceux de la respiration , la langue , la luette , (*) l'œsophage , les intestins , &c. ? Peut-être , lorsqu'un muscle , par sa contraction , attire une partie son antagoniste , il aide en la poussant par son allongement.

(*Journal encyclopédique.*)

I I.

*DU LAIT RÉPANDU ; par M. DE VILLIERS ;
docteur en médecine de la faculté de Paris.*

J'ai inféré dans la *médecine-pratique de Londres* , page 90 , en note , les remèdes que j'emploie pour guérir le lait répandu. Ces remèdes consistent principalement en un lavement & une potion.

Potion. Prenez eau commune 16 onces; eau

(*) Nous allongeons ou nous raccourcissons la luette à proportion que nous faisons des tons plus ou moins raves ou aigus. On peut , avec un miroir , voir un peu ces différens mouvemens , avec ceux de la cloison palatine. Ces deux parties contribuent plus qu'on ne pense , à la formation , à l'articulation & aux différentes modifications de la voix.

de fleurs d'oranges & syrop de guimauve, de chaque une once; tartre émétique un grain; sel de duobus un gros. Mêlez. On en prend une cuillerée toutes les demi-heures, buvant un peu de tisanne par-dessus.

Lavement. Prenez de fenné-mondé, sel de duobus, verveine, racine de brione, de chaque un gros; miel mercurial 2 onces pour un lavement; faites bouillir cinq minutes le tout ensemble, excepté le miel.

Et j'ai ajouté : » Un lavement avec quelques » grains de coloquinte évacue aussi le lait, » & n'agace pas les nerfs comme le sel de » duobus. «

Voici quelques observations de plus. Comme j'ai vu que le miel au caramel faisoit toujours très-bien dans ce cas, & que le miel mercurial y faisoit bien aussi, mais pas toujours, j'ai conclu qu'il falloit toujours substituer le miel caramélisé au miel mercurial.

J'ai trouvé aussi que la racine de brione torréfiée, produisoit de meilleurs effets que celle qui est crue, & que la meilleure maniere de donner la coloquinte en lavemens, étoit d'en ajouter une demi-once par pinte du baume-de-vie de le Lievre, dont la dose est alors depuis un gros jusqu'à quatre.

Tels sont les moyens de se passer du sel de duobus qui y fait autant de mal que de bien, excepté dans la potion, où il n'agace presque pas, vu sa petite quantité.

La partie caséuse du lait s'évacue donc par des purgatifs résineux, la partie séreuse s'éva-

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cue par les sudorifiques, qui sont aussi des résineux : & il faut y joindre souvent les bains & même un vésicatoire, quand le mal est invétéré. La circonstance ne me permet pas de m'étendre davantage sur ce traitement.

(*Gazette de santé.*)



AGRICULTURE

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

OBSERVATIONS générales sur le jardinage & les plantations, extraites d'un traité sur les arbres des forêts, publié dernièrement à Edimbourg.
(Traduites de l'Anglois.)

IL seroit superflu de s'étendre sur les plaisirs & les avantages que procurent la science & la pratique du jardinage, après tous les éloges qu'ont faits de cet art les meilleurs auteurs anciens & modernes. C'est assez de dire que le jardinage a été l'amusement & l'occupation favorite des plus grands hommes & des plus sages, princes, philosophes, législateurs, conquérans, plusieurs desquels se sont retirés avec joie de la carrière de l'ambition, pour se livrer à la culture de leur jardin, & ont trouvé des plaisirs plus purs & plus réels dans cette simple & innocente occupation, que dans tout l'éclat des honneurs & la magnificence des cours.

Dans tous les livres qui ont été publiés jusqu'à présent sur la culture des arbres des fo-

rêts , les regles sont courtes & bornées à peu d'objets ; les auteurs paroissent avoir adopté généralement l'opinion commune, que quand on a mis un jeune arbre en terre , il ne reste plus rien à faire ; mais c'est ressembler à ces parens dénaturés qui négligent de nourrir & d'élever les enfans qu'ils ont mis au monde ; car les arbres , aussi-bien que les animaux ont besoin d'éducation & de nourriture pour croître , se fortifier & se conserver en bon état. Il n'est question dans ces livres que de semer les graines , de planter les boutures , d'élaguer les branches dans les tems convenables , de transplanter après un certain tems les jeunes tiges dans une pépinière où elles doivent passer deux , trois ou quatre ans , & de les porter delà dans l'endroit où elles doivent rester & prendre leur dernier accroissement ; après cela tout est dit. Cependant la besogne d'un planteur judicieux est bien plus étendue ; il ne doit pas seulement s'occuper des meilleures méthodes de propager les plantes , de les conserver dans leur première jeunesse , & de les transplanter ; il doit connoître encore les vrais moyens de transplanter les plus beaux arbres des forêts qui perdent leur feuillage en hiver (*deciduous*) quand ils sont parvenus à une hauteur de trente pieds ou au-delà , aussi sûrement & aussi facilement que les plus tendres plantes ; car non-seulement ils seront d'aussi beaux arbres , mais ils croîtront même autant dans la suite que ceux qui auront crû dans le terrain où ils ont été plantés d'abord , & sans qu'il soit besoin de faire aucune dépense pour leur donner des appuis , ils résisteront à l'impétuosité des vents qui sont les plus grands ennemis des arbres nouvellement plantés & gouvernés suivant la méthode ordinaire.

Des arbres ainfi cultivés peuvent fe planter avec la plus grande apparence de fuccès & fans aucun inconvéniement fenfible , durant tous les mois de l'été , & n'exigent d'autres foins accelfoires que deux ou trois arrosemens extraordinaires. Cette circonftance feule doit être d'un grand poids dans ce climat , où la terre durant l'hiver eft fi chargée de neige , ou fi trempée de pluies , que nous n'avons pour planter fuivant la méthode commune , qu'une très-petite partie de l'automne & du printems.

Cette méthode ne fe borne pas feulement aux arbres qui perdent leurs feuilles ; elle s'étend encore aux plus belles efpeces d'arbres toujours verds , dont la plupart paffent aujourd'hui généralement pour n'être pas fufceptibles de transplantation quand ils ont paffé quatre , cinq ou fix ans : mais on peut donner des regles certaines pour transplanter ces arbres avec autant de fuccès que les autres , quand ils font parvenus à la hauteur de huit , dix ou douze pieds , fuivant leurs différentes efpeces.

On peut transplanter pareillement d'après les mêmes principes & avec les mêmes avantages , des haies d'épines & de plufieurs autres plants , qui ferviront auffi-tôt de barriere au bétail , & épargneront la dépenfe des foftés , des paliffades & des autres défenfes qu'il faut donner aux haies encore jeunes. L'art de planter & de gouverner les haies fuivant la différence du fol & de la fituation , n'ayant point encore été approfondi comme il devoit l'être , & ces détails ayant été abandonnés jufqu'à préfent au caprice de jardiniers ignorans ou à la routine des cultivateurs ordinaires , la partie des clôtures a été jufqu'à préfent fort négligée , ou ceux qui s'en font occupés fort découragés , & on pourroit

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

citer plusieurs propriétaires riches, qui dans ces dernières années ont dépensé pour cet objet de très-grosses sommes sans beaucoup de succès.

Pour porter les différentes branches du jardinage à quelque degré de perfection , il faut agrandir nos vues mesquines & perdre la mauvaise coutume de n'avoir qu'un seul jardinier pour un terrain où il y a beaucoup à faire. J'ai pendant plusieurs années & en différentes saisons visité avec attention plusieurs des plus élégans & des plus magnifiques jardins de la Grande-Bretagne , mais je n'ai jamais vu de ma vie tous les objets de l'art également remplis , toutes les parties d'un jardin également florissantes , & toutes ses beautés développées au même point dans les saisons convenables, sous la direction d'un seul homme. Eh! comment cela pourroit-il être? chaque jardinier a ses parties favorites qui sont toujours les premières dont il s'occupe & celles qu'il soigne le mieux, & chaque branche du jardinage demande à être suivie dans les différentes époques de l'année ; mais dans le printemps il faut travailler en peu de semaines un jardin presque tout entier. La plantation, la tonte annuelle des arbres, la culture de la terre, la distribution du sol en vastes des fins , tant pour favoriser la crue des arbres que pour leur procurer une belle forme , toutes ces choses demandent de la science & du travail. Semer la graine des arbrisseaux à fleurs, des arbres à fruit & des arbres des forêts, les propager par boutures , par provins , &c perfectionner plusieurs espèces par les entes & les greffes ; les transplanter dans les tems convenables en donnant à toutes la culture nécessaire , sont autant de choses qu'un homme peut en faire pour les faire bien , & tout jardinier qui met à

ces opérations assez peu d'importance pour les abandonner à des manœuvres, montre son peu d'habileté dans son art, ou son peu d'honnêteté.

Il faut donc aux hommes riches qui veulent donner une attention égale aux différentes branches du jardinage deux jardiniers pour les différens objets indiqués ; & le moyen le plus efficace de répandre davantage les connoissances de l'art dans cette partie du Royaume, seroit de donner au jardinier le double de ce qu'on lui a donné jusqu'à présent d'encouragement. Il faut quelque science pour faire un bon jardinier, & quel homme sensé voudra faire les frais de cette science pour procurer à son fils un état qui selon toute apparence, & à moins de quelques circonstances aussi rares qu'heureuses, ne lui rapportera pas plus de quinze ou vingt livres sterling par année ? quel est l'enfant doué d'esprit & de talens qui voudra étudier un art dans lequel il y a si peu d'avantages à espérer ? Un accroissement de gages pour ces hommes utiles, auroit donc en peu de tems les meilleurs effets ; on trouveroit alors vingt jardiniers intelligens où l'on en cherche un inutilement aujourd'hui ; & il n'y a pas de doute que le maître ne gagnât encore plus à cette augmentation que l'homme qu'il emploieroit.

L'art d'enclorre les terrains de haies & de planter les arbres des forêts étant le premier principe & la base la plus solide des progrès que peuvent faire les différentes branches de l'économie rurale & du jardinage, ceux qui aiment véritablement leur pays doivent les plus grands encouragemens à quiconque enrichira la pratique de cet art de méthodes plus faciles & plus heureuses que celles dont on se sert généralement ;

mais je suis fâché de dire que nous donnons moins d'attention à cette partie qu'à toutes les autres. Nous voyons pourtant clairement que pour procurer une crue vigoureuse & une belle forme aux plantes mêmes les plus fortes de notre pays, il faut faire en sorte qu'elles se donnent une assistance mutuelle; à plus forte raison combien ce secours n'est-il pas nécessaire pour les plantes étrangères? c'est une chose trop évidente pour qu'il soit besoin d'insister sur ce point. C'est à cela seul que nous devons les mets les plus délicats de nos tables, le plaisir de rassembler sous nos yeux les plus belles productions de la nature, & la jouissance que nous éprouvons en voyant fleurir chez nous en plein air les plantes nées dans les climats les plus tempérés.

Comme un bon directeur de pépinières est celui qui peut nous procurer le plutôt & de la manière la plus efficace ces avantages & ces plaisirs, je crois qu'il mérite d'être rangé dans la première classe des jardiniers; mais je crains bien que ses droits à ce rang ne soient sentis que du petit nombre d'hommes qui ont un jugement solide & un esprit étendu, & que la généralité des têtes étroites & bornées, ne fasse beaucoup plus de cas de celui qui peut faire venir un concombre ou un melon précoce, quoique de toutes les parties de l'art ce soit la plus aisée & la plus simple quand on a des verres & du fumier! dans une pépinière l'attente des profits est longue & ennuyeuse, & il faut être riche pour se livrer en ce genre à des spéculations de quelque conséquence, car les avances doivent être considérables & ne peuvent rentrer que fort tard; au contraire, dans l'autre genre de culture, les profits étant annuels & les avances médiocres, & le luxe de notre siècle

ayant porté à un très-haut prix les végétaux précoces & ceux qui se soutiennent dans l'arrière saison, toutes ces considérations sont bien tentantes pour la plupart des hommes, qui se livrent à cette branche de jardinage au préjudice des autres ; & delà vient que les bonnes pépinières sont aujourd'hui beaucoup plus rares qu'elles ne devoient l'être.

Quoiqu'un bon directeur de pépinières soit un homme très-important pour son pays, & que cette profession ait autrefois été généralement considérée, cependant elle est tombée depuis quelque tems dans un grand discrédit, & à quelques égards on peut dire que c'est avec raison. Le succès qu'ont eu dans cette partie quelques hommes intelligens, a encouragé divers imposteurs qui à l'aide de quelque argent & d'un grand fonds d'effronterie, prennent maintenant ce titre, quoiqu'ils ne connoissent rien au jardinage, & qu'ils se livrent aux occupations les plus grossières & les plus directement opposées à l'observation froide & à l'étude réfléchie de la nature dans ses admirables productions. Quelques-uns de ces Messieurs ont assez réussi en amusant le public sous le beau prétexte d'être utiles à leur pays & en réduisant le prix des arbres. Mais un jardinier intelligent s'apercevra aisément que leur méthode est funeste, & qu'il n'y a aucun profit à tirer du bon marché de ces plantes qu'on a fait croître très-serrées & en beaucoup plus grande quantité que l'espace de terrain ne le comporte, d'où il résulte qu'on peut donner ces avortons rabougris & étouffés les uns par les autres, à un prix beaucoup plus bas que celui qu'un bon jardinier sera obligé de mettre à des arbres bien venus. Ces messieurs, pour en imposer davantage, publient des catalogues pompeux d'objets

qu'ils ne connoissent pas , catalogues pillés on ne fait où , & par lesquels ils paroissent avoir rassemblée , on ne fait comment , la moitié des plantes existantes , & quelques-unes mêmes qui n'ont peut-être jamais existé ; mais ils négligent toujours de donner des échantillons de ces productions merveilleuses , & quand vous allez en acheter , vous avez toujours la mortification d'apprendre qu'elles ont été vendues la veille ou la semaine précédente.

Chacun connoît les bons effets qu'ont produits en général les prix donnés par les commissaires (*commissioners and trustees*) pour l'encouragement des manufactures & de tous les genres d'industrie en Ecosse. On peut citer entre beaucoup d'autres , ceux qui nous ont procuré les récoltes les plus abondantes de la meilleure espèce de pommes de terre , & qui suffiroient pour éterniser les noms de ces bienfaiteurs de la patrie. A cette époque le prix exorbitant du bled avoit réduit les pauvres à la plus grande détresse , & les pommes de terre étoient enchéries , en proportion ; mais à peine eut on proposé les prix dont il s'agit qu'une émulation universelle s'empara de tous les fermiers & de tous les jardiniers , & cette émulation eut des suites si heureuses qu'en deux ou trois ans le prix de cette denrée baissa de moitié , de manière que la pomme de terre devint dans le même moment & a depuis continué d'être la nourriture ordinaire de la classe inférieure des cultivateurs.

Vu les effets salutaires de ces prix , & le mauvais état de nos pépinières , je ne puis m'empêcher de représenter humblement à l'honorable chambre des commissaires , qu'en donnant au

bour

bout de quatre, cinq ou six ans, comme ils le jugeroient à propos, une récompense honnête à celui qui auroit fait croître & le mieux cultivé la plus grande quantité d'arbres à fruits & d'arbres des forêts, de plants de haies & d'autres plants utiles, proportion gardée de l'étendue du terrain; en nommant un comité d'hommes instruits & intègres pour visiter toutes les pépinières des environs d'Édimbourg, & toutes celles qui mériteroient attention dans l'intérieur de l'Ecosse, (vers le milieu de l'été lorsque les arbres sont couverts de feuilles, ou en automne avant le tems des plantations,) pour prendre connoissance des différentes méthodes de culture, pour examiner les racines des plantes aussi-bien que les proportions de leurs tiges, & pour décider suivant les règles ordinaires, quel seroit le cultivateur qui auroit le mieux réussi, on feroit beaucoup plus pour l'amélioration de nos plantations, que les plus habiles gens n'ont pu faire par leurs écrits & par leurs exemples, & qu'on ne fera jamais par quelque autre méthode que l'on emploie.

De tous les charlatans que je connois, après les charlatans en médecine qui s'attaquent à nos fantés & à nos vies, les plus dangereux (*) sont les charlatans en fait de jardinage & de plantations; car non-seulement ils nous volent notre argent, mais ce qui est encore pis, ils nous tiennent dans une longue attente d'un gain dont nous ne devons jamais jouir. Au tort que nous font de mauvais plants de haies & d'arbres des

(*) Ceci ne doit pas être pris à la rigueur; il faut se souvenir que c'est un homme qui écrit sur son art.

forêts, tort souvent considérable, il faut ajouter d'autres inconvéniens non-moins désagréables. Après qu'un homme a dépensé beaucoup d'argent pour planter un verger & pour garnir ses jardins d'espaliers, dans l'espérance d'en retirer un jour un produit qui le paie de ses avances, quel doit être son chagrin ensuite, lorsque ses arbres commencent à porter du fruit, de voir qu'on l'a trompé, & de trouver tout le contraire de ce qu'il attendoit ? La vie est souvent trop courte pour réparer ces sortes de méprises. Cependant ce cas est loin d'être rare, & je connois plusieurs gentilshommes en Ecosse, à qui ce que je viens de dire, peut rappeler le souvenir de semblables infortunes qu'ils ont essuyées, & qui peuvent rendre témoignage de la justesse de mes observations, & du danger de se fier aveuglément à des charlatans.

C'est une opinion presque générale que le sol où l'on élève des arbres en pépinières, doit être plus maigre que celui où l'on veut les transplanter ensuite ; & cette opinion a été adoptée par des auteurs, d'ailleurs très-respectables ; il faut convenir qu'elle a quelque chose de spécieux au premier coup-d'œil, j'en ai été moi-même partisan dans ma jeunesse, & elle paroît si conforme à la nature, que je ne suis pas étonné qu'elle ait séduit généralement tous les jeunes planteurs ; mais en même-tems, je ne comprends pas comment ceux qui ont de la pratique & de l'expérience, n'en ont pas fait sentir l'illusion. Je me suis pleinement convaincu par des expériences réitérées des mauvais effets qui résultent pour les jeunes plants d'un sol plus maigre que celui où l'on doit ensuite les transplanter, & j'ai pareillement éprouvé les avantages supérieurs de la méthode contraire. Dans

la culture de la plupart des arbres, il est nécessaire de leur procurer d'abord une crue vigoureuse, pour qu'ils deviennent beaux & grands, & on ne peut y réussir qu'en les élevant dans un sol riche & propre à leur fournir une nourriture abondante, quelque part qu'on se propose de les transplanter, & quelque situation qu'on leur destine; car s'ils ont passé leur enfance dans un sol maigre, d'où ils n'ont tiré qu'une nourriture imparfaite, ils ne deviendront jamais forts dans la suite, malgré la richesse du sol où on les transplantera. Les causes de ce fait constant, sont aisées à trouver, pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir. La mauvaise nourriture que prennent de jeunes plants dans un sol maigre, leur cause des maladies, qui, si elles ne sont pas mortelles dans le moment, sont toujours certainement incurables; ils ont nécessairement de mauvaises racines, leur écorce est collée au bois (*hidebound*) & leurs branches sont foibles & tortues; en un mot, ils peuvent languir long-tems dans l'état d'arbrisseaux, mais ils ne s'élèveront jamais à la hauteur d'arbres proprement dits. Mais quand je dis qu'il faut élever les jeunes plants dans de bonnes terres, je n'entends que celles qui sont telles naturellement, & non pas celles qu'on engraisse à force de fumier; si l'on veut faire usage de ces dernières, il faut au moins avoir l'attention d'y déposer les plants avant que le fumier se soit mûri & incorporé avec elles, car alors elles sont plus funestes aux arbres en général que le sol même le plus maigre.

Je ne suis point surpris que tant de gentilshommes se plaignent des arbres qu'ils tirent des pépinières qui sont aux environs d'Edimbourg; la plupart des terrains consacrés à cet usage,

sont remplis à cinq ou six pouces de profondeur de fumier tout frais de cheval & de vache , & sans attendre après cela l'intervalle d'une seule semaine , on les couvre de jeunes plants. La plupart de mes lecteurs n'ont pas besoin que je leur explique les effets qui résultent de cette mauvaise pratique ; je dirai seulement pour le petit nombre de ceux qui l'ignorent , que la corruption du fumier qui entoure les racines des plantes , y fait naître des ampoules , dans lesquelles il se loge une vermine qui ronge ces racines , & y cause une suppuration qui infecte la sève dans le corps de l'arbre , y produit une espèce de gale , & le fait dépérir insensiblement. Cependant cette infection ne se découvre pas d'abord , car pendant quelques années , la nourriture abondante , quoique grossière , que le fumier fournit aux jeunes arbres , leur fait pousser des jets prodigieux , & des ignorans s'applaudissent de cet excès peu naturel de végétation , comme d'une preuve de la vigueur de la plante , sans penser au poison lent qui brûle ses veines.

Je ne fais si on me pardonnera de hasarder une comparaison , quoique éloignée , entre ces plantes que le fumier semble animer & un homme qui boit excessivement du brandevin ou d'autres liqueurs spiritueuses ; l'un se livre pendant quelque tems aux saillies & aux transports immodérés de l'enthousiasme & de la gaieté bachiques , l'autre étale un luxe de végétation non moins extravagant , mais tous les deux dans la suite du tems , deviennent malades , foibles & languissans. Je ne prendrai pas sur moi de décider si j'ai raison , mais je ne crois certainement pas avoir tort en regardant un jardinier coupable de ce genre de fraude , comme plus nuisible à la société & plus digne du bannis-

fement que certains des malheureux qu'on y condamne. Ce sont ces manœuvres & d'autres semblables qui ont fait croire que des arbres élevés d'abord dans un sol riche, ne prospéreroient pas si bien ensuite dans un sol plus maigre; quoique je puisse assurer à mes lecteurs avec la plus ferme confiance, que j'ai été plusieurs fois convaincu du contraire par les faits les plus incontestables, par-tout où on a bien entendu la culture des arbres.

A l'égard du choix du sol, il faut en général mettre les jeunes plants dans le meilleur qu'on peut trouver, & c'est à l'industrie ou au bonheur du jardinier à découvrir le plus petit morceau de terre qui réunira les différentes qualités convenables pour toutes les plantes qu'on élève dans une pépinière; mais la nature ne nous permet guere de jouir de ces avantages qu'à la sueur de notre front, & il faut le plus souvent que notre intelligence & notre travail nous les procurent. J'observerai donc seulement que le meilleur sol pour une pépinière est un sol sec & friable, que la beche & le rateau ont atténué, & qui, s'il est d'une nature forte, ne demande pas d'être travaillé à une grande profondeur; mais la pire espece de terre est celle qui approche le plus près d'une argille humide & pesante, où les arbres ne peuvent pas étendre à l'aise leurs racines, & que la température de notre hiver & de notre printems ne permet pas de travailler quand il le faudroit.

Quelques personnes m'objecteront peut-être qu'on a essayé plusieurs fois sans succès de transplanter de grands arbres. C'est une triste vérité trop évidente pour la nier; mais les raisons en sont toutes simples, c'est qu'on s'y est mal pris, & que les fautes qu'on a faites ont eu

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les conséquences qu'elles devoient naturellement avoir. Mais bien loin que de grands arbres transplantés avec intelligence & cultivés avec soin , viennent plus mal que de jeunes arbres , au contraire ayant plus de racines près de la surface de la terre , & jouissant par-là de toute la bénignité des influences célestes , ils croissent beaucoup plus librement que ceux dont les racines plus profondes , ont à lutter contre la froideur d'un sol paresseux & inanimé.

C'est une observation que les personnes avancées en âge ont eu souvent occasion de faire , que celui qui plante des arbres dans l'état de petitesse où on les prend ordinairement , ne peut pas espérer d'en jouir de sa vie & de les voir jamais parvenus à un certain degré de beauté ; & ç'a été un grand sujet de découragement. Mais il est aisé d'obvier à cet inconvénient , & ceux qui sont en état d'en faire la dépense , peuvent se procurer dans une saison une plantation florissante d'arbres tout venus. Cela tient à une méthode dont les principes sont certains & à la portée des personnes qui ont la moindre connoissance du jardinage.

(*Universal magazine.*)

I I.

JAMBES de fer.

Le sieur Perrier , le jeune , a imaginé des jambes ou supports mécaniques en fer , approuvés de l'académie royale des sciences de Paris , le 30 avril 1777 , dont les personnes , affligées d'un seul côté du corps , peuvent se servir , au lieu de béquilles , jambes ou quilles de bois. Il a perfectionné ces machines au

point que ceux qui s'en servent , peuvent marcher sans canne , monter & descendre les escaliers , sans aucune gêne , même une heure après que ces supports leur ont été adaptés pour la première fois. Il offre d'indiquer les personnes qui font usage de sa *jambe de fer* , & il la donne à l'essai avant d'en exiger le paiement. D'un grand nombre de certificats qui attestent les avantages qui résultent de son support mécanique , il en produit un dont la teneur est celle qui suit :

» Je certifie que le support du sieur Perrier est de l'invention la plus belle , & des plus avantageuses ; que depuis que je m'en sers , je me trouve extraordinairement soulagé : je marche à pied , tant dans Paris qu'à la campagne ; je monte & descends les escaliers , ayant des marchandises dans mes deux bras , & le tout , sans avoir de canne ; je monte à cheval & voyage , monte dans toutes les voitures & m'y assieus , comme sur tout autre siège ; enfin , je ne me sens gêné d'aucune façon. C'est pourquoi je me fais un vrai plaisir de faire connoître cette heureuse invention à tous ceux qui , comme moi , ne peuvent faire un seul pas sans béquille , &c.

Le sieur Perrier demeure à l'hôtel de la Limace rue Perdue , près la place Maubert , à Paris. Il prie d'affranchir les lettres qui lui seront adressées.

(*Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

TRAITS DE BIENFAISANCE ,
DE PATRIOTISME , DE COURAGE ,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I. °

D'AMIENS , le 30 janvier 1779.

M E S S I E U R S ,

SOUS un roi qui fait ses délices de la bienfaifance , on en voit contracter chaque jour l'heureufe habitude ; mais tous les hommes ayant des idées différentes fur la nature & l'objet de leurs dons , les actes d'une bienfaifance éclairée n'en font pas moins rares : celui que j'ai à vous annoncer intérefse fi effentiellement l'humanité fouffrante , qu'il ne fauroit être trop connu , & je me flatte que vous partagerez le plaifir que j'ai à le publier.

Un feigneur auffi grand par fa naiffance que par l'ancienneté & la diftinction de fes fervices , & par les établiflemens utiles qu'il a faits dans la province où il commande & dont il fait le honneur , vient d'en former un , également digne de lui , dans la principale de fes

terres. Ce nouvel établissement réunit deux avantages bien précieux à l'humanité, le soutien des vrais pauvres, & le soulagement des malades.

Les pasteurs connoissant mieux que personne les facultés & la situation de chaque famille, MM. les curés des sept paroisses dont la terre est composée, doivent remettre au premier janvier de chaque année au receveur de la terre, un état des pauvres de leur paroisse, en les distinguant par classes, suivant leurs besoins, leurs infirmités, le nombre & l'âge de leurs enfans ; & le receveur délivrera à ces infortunés & fera même porter chez eux, s'il le faut, les secours demandés & fixés par MM. les curés. Les mendiâns seront portés sur cet état avec une note d'exclusion : la honte & la privation des charités attachées dès-lors à ce vice, sont peut-être le meilleur moyen que l'on ait encore imaginé pour le déraciner. Voilà la subsistance du vrai pauvre assurée.

Le second objet, la conservation de tous les habitans, exigeoit la résidence d'un homme habile qui, fixé au milieu d'eux par un traitement avantageux, pût leur consacrer gratuitement tous ses momens ; & le choix distingué qui a été fait, promet à cet égard les plus heureux succès. Ce chirurgien est chargé de traiter, indistinctement & gratuitement, tout habitant quelconque de la terre, riche ou pauvre, la santé de tous étant également précieuse : & comme ses soins doivent s'étendre à

tous les objets qui en sont susceptibles , & qu'une expérience consommée dans l'art des accouchemens , lui en a rendu la pratique familière , il donnera aussi tous les secours aux femmes grosses , & il fera chaque année un cours public & gratuit d'accouchemens , non-seulement pour les sages-femmes de la terre , mais pour celles des environs.

Un établissement aussi important ne pouvoit manquer de plaire aux vrais amis de l'humanité ; aussi M. le directeur-général des finances s'est-il empressé de lui accorder tous les remèdes dont il pourra avoir besoin chaque année.

Je ne ferai aucune réflexion sur l'étendue , la noblesse & l'utilité des secours de tout genre que cet acte de bienfaisance assure à tous les habitans d'une terre considérable , & sur-tout à cette classe intéressante & malheureuse dont les travaux pénibles sont la première source de nos richesses. J'ajouterai seulement que ce nouveau bienfait n'est pas le seul que la province où cette terre est située , doive à ce généreux guerrier. L'explosion d'un magasin à poudre ayant détruit il y a quelques années nombre de maisons occupées par de pauvres ouvriers de manufactures , il envoya sur le champ deux mille écus pour leur être distribués. Combien d'heureux n'a-t-il pas faits dans ces deux provinces , dont l'une se glorifie d'être le berceau de son illustre maison , & l'autre l'objet de ses soins les plus chers ! mais mon dessein n'est point de lever le voile de la modestie dont-il

se plaît à couvrir ses vertus ; je me bornerai à dire que les malheureux ont toujours trouvé en lui un pere , la noblesse un appui , le roi un serviteur fidele , & la patrie le citoyen le plus zélé.

J'ai l'honneur d'être , &c.

(*Journal de Paris.*)

I I.

P R O J E T d'aumône universelle en faveur des pauvres.

On divise chaque paroisse , où on voudroit l'établir en cinq classes. On suppose une paroisse composée de deux cens cinquante personnes en état de faire une aumône proportionnée à leurs facultés. Cinquante des plus pauvres ne donneront qu'un *liard* par semaine ; cette aumône à la fin de l'année produira un fonds de 32 liv. 10 sols. Soixante & quinze personnes qui vivent de leurs travaux donneront un *sou* par semaine ; ce qui fera au bout de l'an 187 liv. 10 sous. Cinquante personnes qui ont quelque aisance , donneront cinq sous par semaine ; c'est par an 650 liv. Cinquante personnes tout-à-fait aisées , fourniront dix sous par semaine ; c'est par an 1300 liv. Vingt-cinq personnes des plus riches donneront par semaine vingt sous ; cela fera encore par an 1300 liv. Ces cinq classes produiront par an 3470 livres. On choisira cinq personnes de probité & intelligentes , pour recueillir & faire la distribution

de cette aumône ; on divisera cette somme en cinq parties égales , de 694 liv. chacune. La première partie sera mise en bled , pour fournir du pain , suivant le besoin , aux pauvres de la paroisse. La deuxième sera employée pour la viande & les remèdes nécessaires aux besoins des malades. La troisième , en linge & habillement pour revêtir les pauvres. La quatrième , à acheter les choses nécessaires pour les faire travailler. Et enfin la cinquième sera donnée à l'hôpital le plus voisin , qui sera chargé de recevoir les vieillards , les infirmes , les malades incurables , & ceux de longue durée de la paroisse.

On doit l'idée de ce projet humain & patriotique , à M. Fillon , notaire , procureur & contrôleur des actes à Challans en Bas-Poitou : puissent les vœux de ce citoyen estimable être exaucés ! Il n'y a peut-être que ce moyen de détruire la mendicité , & de faire cesser la misère dans les campagnes.

(*Gazette des Tribunaux.*)

I I I.

Le plus beau triomphe des sciences & des arts , est d'obtenir des hommages au milieu de la guerre , & d'en suspendre les fureurs pour accélérer leurs progrès. C'est une gloire qui paroît réservée à notre siècle , & qui n'a point échappé à la prudence & à la pénétration de M. de Sartine. Nous nous empressons de faire connoître à nos lecteurs une lettre que ce mi-

nistre, digne interprete des intentions de notre auguste monarque, a écrite de Versailles le 27 février 1779, pour être communiquée à tous les armateurs ou capitaines de navires qui arment en course ou autrement.

» Le capitaine Cook qui est parti de Plymouth, au mois de juillet 1776, sur le vaisseau la *Résolution*, avec le projet d'aller reconnoître les côtes, les isles & les mers situées au nord du Japon & de la Californie, ne doit pas tarder à revenir en Europe : il a sous ses ordres un autre navire, nommé la *Découverte*, commandé par le capitaine Ch. Clercke, qui, comme celui qu'il monte, est d'environ 500 tonneaux ; & l'un & l'autre, ont un peu plus de cent hommes d'équipage. Comme les découvertes qu'une pareille expédition donne lieu de faire espérer, intéressent généralement toutes les nations, l'intention du roi est que ce capitaine Cook soit traité de même que s'il commandoit des bâtimens de puissances neutres & amies, & qu'il soit recommandé à tous les capitaines de navires, armés en courses ou autrement, qui pourront le rencontrer à la mer, de faire connoître à ce navigateur célèbre les ordres qui ont été donnés à son égard, en lui observant que de son côté il doit s'abstenir de tout acte d'hostilité. «

(*Affiches & annonces de Paris.*)

I V.

DE LISBONNE, le 27 janvier.

Notre auguste souveraine , qui ne cesse de donner des preuves de son humanité & de sa tendresse pour ses sujets , a fait délivrer depuis peu , à ses frais , 223 Chrétiens qui gémissoient dans les fers à Alger. De ce nombre , étoient quatre prêtres & deux dames de distinction. Les religieux chargés de négocier le rachat de ces esclaves , se sont acquittés de cette commission délicate avec autant de sagesse que de zèle. Après une navigation de près de deux mois , ils sont arrivés dans ce port accompagnés des captifs qu'ils ont délivrés.

Dorénavant les militaires qui se trouveront dans le cas d'être traduits à un conseil de guerre , pourront employer le ministère d'un avocat pour se défendre. Il leur sera de plus permis de se faire aider du même avocat lorsqu'ils subiront les interrogatoires ; & enfin ce qui n'est pas moins digne de la sagesse & de l'équité de sa majesté , on pourra appeler des jugemens prononcés au conseil de guerre.

(*Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.*)

V.

DE STOCKHOLM, le 1er. décembre.

Sur la demande qui a été faite au roi pour qu'il accordât la permission d'ouvrir une souscription dans toute l'étendue du royaume, afin de former un fonds qui servît à établir dans la capitale une nouvelle maison d'éducation, en mémoire du prince nouveau-né, sa majesté a répondu à cette requête par un rescrit en date du 6 novembre dernier, lequel est conçu en ces termes :

» Sa Majesté juge que l'objet important de
» l'éducation dans le royaume, mérite réelle-
» ment son attention, & qu'en général elle est
» digne des soins d'un roi. Comme elle fera
» élever son cher fils avec la plus grande sol-
» licitude possible & avec toute la tendresse
» d'un pere, afin qu'étant monté sur le trône
» de ses ancêtres, il mérite l'amour de son
» peuple, elle n'a pu voir qu'avec satisfaction
» & plaisir, que ses fideles sujets veuillent
» témoigner leur vive joie, à l'occasion de la
» naissance du prince royal, d'une maniere si
» digne d'eux, & en lui préparant d'avance un
» heureux regne sur un peuple obéissant &
» généreux ; S. M. accorde donc son consen-
» tement à cette humble requête, & elle se
» réjouit de trouver ses fideles sujets disposés
» à concourir avec elle à poser, par l'éduca-
» tion de citoyens vertueux, le fondement

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» du bien-être de la postérité ; elle promet
» d'ailleurs qu'après que cet établissement ,
» louable & utile , aura été porté à consistance ,
» elle fera les réglemens nécessaires pour rem-
» plir les vues bienfaisantes des fondateurs ,
» & pour la conservation de l'établissement à
» l'avenir. «

Dans la séance tenue le 25 janvier dernier , par les états , le roi déclara que des 18 tonnes d'or dont ils avoient fait présent au prince nouveau-né , il n'en acceptoit que 12 ; S. M. pria les états d'employer les 6 autres , dans la répartition des impôts , au soulagement de ses sujets les moins aisés.

V I.

Le cardinal Pallavicini , secrétaire d'état ; ayant représenté au souverain pontife , que la plupart des curés des comtats d'Avignon & Venaissin n'ont pour tout revenu qu'une modique pension congrüe , sa sainteté a cru d'autant plus juste de venir au secours de ces ecclésiastiques , que ce sont eux qui cultivent la vigne du seigneur & qui portent tout le poids du jour. En conséquence , le saint-pere a ordonné qu'il fût pris des arrangemens pour que chacun de ces curés jouisse d'une pension annuelle de 500 liv. tournois

V I I.

N A P L E S, le 5 février.

Les honnêtes gens ont vu avec plaisir le divertissement tumultueux des cocagnes, supprimé pendant le dernier carnaval, en vertu d'une très-sage ordonnance du gouvernement. Les frais qu'occasionnoient ces plaisirs trop souvent scandaleux, ont été employés à doter de pauvres filles. L'indigence seule n'a pas été un titre suffisant pour prétendre à cette faveur; on ne l'a accordée qu'à celles qui étoient connues par leur sagesse & leur vertu.

V I I I.

Un habitant de Lodeve s'exprime ainsi dans une lettre écrite à l'auteur de la *gazette d'agriculture* : » Notre évêque vient de donner à » cette ville une preuve éclatante de sa charité envers les pauvres. Notre hôpital étoit » trop petit & mal-sain : le charitable prélat » a fait ouvrir des fenêtres à l'ancien bâtiment, qu'il a fait aussi entièrement réparer; » il a agrandi la maison d'une aîle de bâtiment; il a acheté un jardin attenant à l'hôpital, qu'il a destiné pour servir de promenade aux pauvres convalescens; enfin il a » fait construire à neuf une chapelle qui est » une des plus jolies & des plus régulières » de la province. Le prélat en fit lui-même la

» dédicace le 19 octobre dernier. Le peuple
 » se rendit en foule à cette cérémonie, &
 » tous les ordres des citoyens témoignèrent,
 » à cette occasion, leur satisfaction & leur
 » joie; les uns, en imitant la générosité du
 » digne pasteur envers les pauvres; les autres,
 » en célébrant ses vertus & sur-tout sa cha-
 » rité «.

I X.

Le 13 janvier dernier, le feu prit à une maison de Presle-la-Commune, diocèse de Soissons, & se communiqua rapidement aux maisons voisines, dont la plupart étoient couvertes en paille; le danger étoit d'autant plus grand, que presque toutes les habitations de ce village étoient sous le vent qui souffloit alors. On eut à peine sonné l'alarme, que toutes les paroisses d'alentour accoururent avec une incroyable célérité, puisque plusieurs habitans de Vailly ont fait le trajet, qui est d'une lieue, en un quart-d'heure. Tandis que les charpentiers, couvreurs, maçons, &c., manœuvroient avec ardeur pour couper le feu, une autre classe de travailleurs infatigables s'occupoit à sauver les effets des malheureux habitans. On distingue parmi ces travailleurs un nommé Antoire-Nicolas Délan, âgé de 24 ans, fils d'un taillandier de Vailly. Après avoir passé plusieurs fois au travers des bois enflammés, sauté des murs brûlans & calcinés, pour arracher aux flammes des meubles qu'elles avoient dévorés à demi; après s'être brûlé les cheveux,

les sourcils, la plante des pieds, on lui indiqua une maison où il restoit un enfant qu'on ne trouvoit point; c'étoit une petite fille qui devoit être sous une voûte dont les portes étoient brûlées, & où la flamme entroit de tous côtés. Il falloit marcher sur des brasiers & passer dans le feu avant que de pénétrer dans ce gouffre embrasé. Délan forme la résolution de vaincre ces obstacles; il trempe ses pieds & ses jambes dans des seaux d'eau, s'en fait jeter sur la tête & par-tout le corps, & à l'instant il se précipite dans les flammes. Aveuglé par le feu & par la fumée, il est réduit à chercher l'enfant avec les pieds & les mains; après avoir fouillé tous les angles & les recoins de cette fournaise, il trouve enfin, sous une table, la petite fille presque étouffée, & dont la coëffure & les jupons commençoient à brûler. Délan la prend dans ses bras; il lui couvre le visage, de crainte que la flamme & la fumée n'achevent de la suffoquer, & revient la rendre à son pere. Ce fait étonnant nous est attesté par M. le chevalier Desmet, ancien capitaine de grenadiers royaux, chevalier de Sr. Louis, par le syndic, le juge & autres habitants incendiés du village de Presles; par le prieur-curé, le maire, le lieutenant de maire, un échevin, le lieutenant du bailliage, le procureur-fiscal & le receveur des gabelles de la ville de Vailly.

(*Journal encyclopédique.*)

X.

Le 20 avril 1770, la Loire étant débordée ; & un bateau chargé de passagers y ayant fait naufrage, M. Goyet, notaire à Montbrison, quoique sachant peu nager, se jeta dix fois dans la rivière, au risque de sa vie, & retira de l'eau 17 personnes, parmi lesquelles étoient une femme enceinte & un enfant. Ce citoyen, aussi modeste qu'intrépide, se contentoit de jouir, dans le secret de son cœur, du plaisir d'avoir sauvé des malheureux ; mais le gouvernement, informé depuis peu, d'un dévouement qui n'étoit pas fait pour rester dans l'oubli, & M. de Fleffelles, intendant de la généralité de Lyon, l'ayant constaté par la déclaration de plusieurs témoins oculaires, M. le directeur-général des finances en a rendu compte au roi. S. M. a voulu donner à son auteur un témoignage public de sa satisfaction ; en conséquence, M. de Fleffelles ayant invité M. Goyet à se rendre à Lyon le 14 février, il lui a remis, par ordre du roi, une médaille d'or ayant l'effigie de S. M., avec ces mots gravés sur la tranche : *Par ordre du roi, au Sr. Goyet.* M. l'intendant a remis en même tems à ce généreux citoyen la lettre suivante, de la part de M. Necker, qui l'avoit écrite à Versailles le 21 janvier :

M. l'intendant de Lyon m'a instruit, Monsieur, de la générosité & du courage avec lesquels vous vous êtes porté, au mois d'avril 1770, à secou-

rir, au risque de votre propre vie, 17 infortunés qui, sans vous, périroient dans la Loire.

J'en ai rendu compte au roi, qui, sans cesse occupé du soin de récompenser les actions vertueuses, a regretté que celle-là ne fût pas venue plutôt à sa connoissance. S. M. m'a chargé de vous faire remettre une médaille d'or, comme un témoignage public de sa satisfaction. Elle a bien voulu ajouter à ce premier bienfait une pension de 300 liv., que M. l'intendant est autorisé à vous faire payer, à compter du 1er. janvier de cette année. Je suis fort aise d'avoir pu vous procurer ces témoignages de la bienfaisance de S. M.

Je suis, &c.

Signé, NECKER.



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

LE pape Paul III ayant menacé Charles-Quint des foudres de l'excommunication, s'il ne lui rendoit la ville de Plaifance; l'empereur lui répondit par son ambassadeur : *Tonnez de votre côté, je tonnerai aussi du mien, & nous verrons qui des deux sera le plus fort.*

I I.

L'empereur Frédéric, excommunié & foulé aux pieds par Alexandre III, absous par Grégoire IX pour le prix de cent mille mille onces d'or, servant un jour d'écuyer au pape Adrien, selon la coutume de ce tems, lui présenta, pour monter à cheval, l'étrier de la droite, au lieu de lui offrir celui de la gauche; le pape étonné de sa méprise, lui en fit des plaisanteries; mais l'empereur, sans se déconcerter, lui dit : *Pardonnez-moi, saint Pere, je ne suis pas accoutumé à faire un pareil office, & vous êtes le premier à qui je l'ai fait.*

I I I.

Un pauvre curé de village , réduit à la portion congrue , entretenoit plus souvent ses paroissiens de son indigence que de la parole de Dieu. *Mes chers freres , leur disoit-il , que voulez-vous que jè devienne ? vous ne me baillez jamais d'offrandes ; & si vous ne mourez point , de quoi voulez-vous que je vive ?*

I V.

Lorsque M. Peyraud de Beauffol donna sa tragédie des *Arfacides* , en 1775 , piece remplie de très-beaux morceaux , certain plaisant dit :
 » Cet auteur n'est pas riche , il eût mieux fait
 » de solliciter l'amitié de quelque Crésus , que
 » les faveurs de Melpomene. « — Et moi ,
 » dit l'auteur , à qui ce trait fut rapporté , je
 » répondrai à ce Monsieur-là : *je suis trop pau-*
 » *vre pour être l'ami d'un Crésus , & je suis trop*
 » *bien né pour en être l'esclave.* »

On doit se rappeler que c'est à-peu-près la même réponse que fit Catherine de Rohan à Henri IV : *Je suis trop pauvre pour être votre femme , & de trop bonne maison pour être votre maîtresse.*

V.

S. M. l'impératrice de Russie a envoyé dernièrement au sieur Vanhall , célèbre joueur de flute maintenant à Vienne , plusieurs présens

magnifiques, & entre autres une superbe tabatiere d'or accompagnée de très-jolis vers que le pere Bertola a traduits de l'Allemand en vers Italiens que voici :

Non te cantar può la mia Musa , o amico ,
 Si dolcemente come
 Si diffonde il tuo suon : pure io non taccio ;
 A te paga la musa il suo tributo
 E lo paga de' flauti al più divino.
 Non essiger di più dal sesso mio.
 L'infima nota tua vince d'assai
 Il miglior de' miei canti.
 Altro io non posso che accozzar parole ,
 E l'arte tua fa soggiogare li cuori.

C'est-à-dire : ami, ma muse, ne peut pas te célébrer par des chants aussi doux que les sons que tu fais entendre. Cependant je ne puis me taire. Ma muse te paie son tribut, elle le paie à la plus divine des flûtes. N'en exige pas davantage de mon sexe. La moindre de tes notes l'emporte infiniment sur le meilleur de mes chants : je ne puis qu'assembler des paroles, & ton art fait subjuguier les cœurs.

C'est le sieur Vanhall qui étant à Pétersbourg, y fit exécuter une symphonie à vingt canons obligés.



BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

MEMORIE della badia di S. Tommaso in Foglia, &c. *Mémoires de l'abbaye de S. Thomas in Foglia, dans le comté de Pesaro. In-4to. Pesaro, 1778, chez Gavelli.*

C'EST une nouvelle production de M. Olivier de Pesaro, dont nous avons eu plus d'une fois occasion d'annoncer dans ce journal les savans ouvrages. Il avoit déjà fait paroître un article curieux, sur l'abbaye de S. Thomas, dans le tome dixieme du nouveau recueil de Calogéra. Mais cet article ne peut être regardé que comme une esquisse de ces mémoires remplis d'une infinité de recherches qui supposent la plus vaste érudition & le plus grand travail. M. Olivier fixe à la fin du dixieme siècle, l'époque de la fondation de l'abbaye de St. Thomas, dont le fondateur fut Albert, évêque de Pesaro, le même qu'Adelbert, dont le nom se trouve parmi ceux qui soucrivirent le concile de Rome, de l'an 996, publié par Dachéri, & inféré ensuite dans la collection générale des conciles. L'église de cette abbaye étoit des plus magnifiques, comme il paroît par les ruines qui existent

Tome V.

Q

encore; elle étoit divisée en trois nefs, soutenues par deux rangs de colonnes de marbre, inégales & ornées de chapiteaux différemment travaillés; elle étoit encore embellie par une superbe tribune qui paroît plus ancienne que le reste de l'édifice. La grandeur démesurée de cette tribune, où l'on voit trois grandes niches semblables à celles qu'on appelloit *conche*, a fait croire à M. l'abbé Passeri, que ce bâtiment avoit été d'abord un temple d'idoles, avant d'être consacré au culte du vrai Dieu; il expose très-au-long les preuves de cette conjecture dans une lettre insérée à la suite de l'ouvrage, au N^o. 48 des supplémens. Après avoir rendu compte de quelques anciens monumens qu'offrent les ruines de cette église, M. Olivieri passe à l'histoire de l'abbaye. Le pape S. Clément II, y mourut en 1047, à son retour de Bamberg, & durant le séjour qu'il y fit, il donna au monastere quelques terres du domaine pontifical, situées dans le comté de Pesaro; l'empereur Lothaire III, y séjourna aussi en 1137, & c'est de cette abbaye que sont datés les privileges accordés par ce prince à l'église de Ste. Marie *in Porto* de Ravenne. La donation de Clément II, dont nous venons de parler, donne lieu à l'auteur de s'étendre sur les anciens comtes de Pesaro, & d'éclaircir en même-tems divers points de l'histoire d'Italie, dans le moyen-âge. Il examine ensuite le diplôme de Lothaire III, en faveur de l'église de Ste. Marie *in Porto* de Ravenne, & il en prend occasion de faire diverses observations sur les falsificateurs des anciens monumens. Il parle sur-tout très-au-long d'un certain Thomas qui fut condamné à mort en 1407, par la république de S. Marin, pour cause de vols & de falsifications. Il rapporte

dans le plus grand détail le procès fait à cet imposteur, par les capitaines (*) *Gozio & Jean*, qui existe encore dans les archives de la république. De-là il revient à l'histoire de l'abbaye de St. Thomas, & dans l'impossibilité de donner cette histoire complete, faute de documens, il se borne à trois objets qui sont, les églises dépendantes de l'abbaye, la suite des abbés, & les causes de la suppression de ce monastere, ainsi que la maniere dont elle a eu lieu. Il y a eu dix-huit abbés de St. Thomas, & le dernier fut *Nicolas de' Cruschi*, Florentin, sous lequel cette abbaye fut supprimée en 1447, par le pape Nicolas V, & réunie à l'église de Pesaro. On jugera par cette légère esquisse, jusqu'à quel point l'ouvrage de M. Olivieri peut être intéressant hors du territoire de sa patrie; il en promet un autre, qui paroît susceptible de l'être davantage; c'est l'histoire des hommes illustres de Pesaro.

(*Efemeridi di Roma.*)

GRAMMATICA INDOSTANA a mais vulgar que se practica no imperio do Grand-Mogol, offerecida aos muitos reverendos padres missionarios do ditto imperio, &c. *Grammaire Indostane, &c. In-8vo.* Rome, 1778, de l'imprimerie de la Propagande.

Cette grammaire a été composée, comme le porte le titre, pour les ecclésiastiques qui se consacrent aux missions; c'est l'avantage de la

(*) C'est le nom qu'on donne aux magistrats supérieurs de S. Marin, qui changent, dit-on, tous les mois.

364 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

religion qu'on a eu en vue ; mais en même-tems on a rendu un véritable service aux lettres , en facilitant l'étude d'une langue qui se parle dans un des plus grands empires du monde , celui du Mogol , & qui est celle d'un peuple qu'on a regardé jusqu'à présent comme le pere des sciences. Il y a trois ou quatre ans que la compagnie angloise des Indes Orientales , a fait imprimer à Londres , une grammaire de la même langue. Cet ouvrage ne peut être comparé à celui que nous annonçons , qui est le fruit des lumieres & des travaux réunis de plusieurs savans missionnaires. On ne peut acquérir , par le moyen de la grammaire angloise , qu'une connoissance fort imparfaite de la prononciation de la langue indostane ; cette grammaire est aussi céséctueuse dans ce qui concerne la déclinaison des noms & la conjugaison des verbes , & la nouvelle l'emporte à tous ces égards. Elle a encore un grand avantage , celui de suppléer jusqu'à un certain point à un dictionnaire qui manque , par un catalogue de noms , de verbes , de particules , &c. que les auteurs ont inséré à la fin. Ils y ont ajouté la suite des empereurs de l'Indostan , qui sont au nombre de dix-sept ; le dernier , actuellement régnant , se nomme Mohamâdxà.

(*Efemeridi di Roma.*)

SAGGIO politico sul commercio , &c. *Essai politique sur le commerce , traduit du François avec des notes ; par M. l'abbé Longano. In-8vo. Naples , 1778.*

Cet excellent ouvrage de M. Mélon , est trop connu , pour que nous nous y arrêtions ; il a été très-bien traduit par M. l'abbé Longano ,

qui l'a enrichi d'un grand nombre de notes & d'un discours préliminaire, où il y a beaucoup d'esprit & de connoissances, mais aussi beaucoup d'écarts & de choses inutiles. Car, à quoi bon dans un discours *sur l'origine, les progrès, &c. du commerce des Européens*, aller discuter les différentes théories de la terre? Cela est pour le moins aussi déplacé qu'un sarcasme sur Charles-Quint, *dont les guerres troublèrent l'Europe, & qui mourut en capucin : tant il est vrai que c'est le caractère de tous les hommes, & sur-tout des rois, de s'attacher au Ciel, à mesure qu'ils sentent que la terre leur manque?* Encore une fois, à quoi cela revient-il? Qu'a de commun avec le commerce la dévotion de Charles-Quint? Mais c'est la manie des écrivains du siècle, de vouloir parler de tout, & contents de placer une épigramme ou une réflexion morale, ils ne s'inquiètent guere si elle est bien amenée ou si elle tombe à propos. Un autre reproche qu'on peut faire à M. l'abbé Longano, c'est le ton tranchant qu'il prend dans ses notes, & le peu de ménagement qu'il a pour son auteur. Notre auteur n'auroit pas avancé une chose si fautive, s'il avoit lu le troisième livre des offices de Cicéron; on peut conclure hardiment que la logique de Port-Royal, connue de tous les littérateurs de l'Europe, étoit inconnue à M. Mélon, &c. Il nous semble qu'il ne faudroit pas être si hardi à conclure; & que la conclusion la plus naturelle qu'on puisse tirer de pareilles décisions, est que l'auteur n'est pas modeste, & qu'il pourroit être plus poli.

(*Efemeridi di Roma.*)

MEMOIRE istoriche, &c. *Mémoires historiques de la ville de Tuscania, dite vulgairement Tos-*

canellà, publiés par M. l'archiprêtre François-Antoine Turriozzi. In-8vo. Rome, 1778.

Quelques écrivains modernes de Viterbe ayant disputé à *Toscanella* son antiquité, & prétendu que c'étoit leur patrie qui avoit porté autrefois le nom de *Tuscania* ou *Tuscania*, nom très-connu dans l'histoire ancienne, il étoit bien naturel que les savans de *Toscanella* prissent sa défense & la vengeassent de ces prétentions injurieuses. C'est ce que M. l'archiprêtre Turriozzi a fait dans ces mémoires où il combat avec une profonde érudition & une grande force de raisonnement, le système hasardé de ses adversaires. Il prouve, en premier lieu, que *Tuscania*, une des douze *Lucumonies* de l'ancienne Etrurie, étoit située précisément où est aujourd'hui *Toscanella*, sur la rive droite du fleuve *Marta*, à cinquante-sept milles de Rome; & après cela, il pouvoit se dispenser de rien prouver davantage. Mais il accumule encore beaucoup d'autres preuves également péremptoires. Il cite divers contrats de vente, de location, &c. & diverses bulles pontificales, dans lesquelles la ville de *Tuscania* est désignée par les mêmes monumens qui se trouvent aujourd'hui dans *Toscanella*. Il donne à cette occasion une histoire succinte de cette ville, & il observe qu'elle se distingua toujours par un attachement inviolable aux intérêts du S. siege, qui lui mérita de la part du fameux pape Alexandre VI, le titre glorieux de *Fidelissima*. Cette histoire termine la première partie. Dans la seconde on voit la suite chronologique de tous les évêques de *Toscanella*; l'auteur fait voir qu'ils s'intitulèrent simplement *Episcopi Tuscanenses* jusqu'à l'an 1192, où ils s'intitulèrent *Episcopi Tusca-*

nenses & Viterbienses, le pape Célestin III ayant accordé à Viterbe, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un simple bourg, (*Castello*) le titre de ville & d'évêché. Enfin, après avoir prouvé encore par l'histoire des deux anciennes églises de *S. Maria Maggiore*, & de *S. Pietro*, l'antiquité, magnificence, grandeur, illustration & autres mérites de la ville de *Toscanella*, M. Turriozzi change de rôle dans la troisieme partie, & fait une sortie vigoureuse sur Viterbe. Il prouve que cette ville n'a jamais eu rien de commun avec la célèbre ville de *Tuscania*, qu'elle a porté son nom actuel de Viterbe depuis sa fondation, & que jusqu'à l'an 1192, elle n'avoit été, comme nous l'avons dit, qu'un simple bourg. Il se moque des étymologies apportées par ses adversaires à l'appui de leur système, & il va même jusqu'à se permettre de légers sarcasmes, comme quand il propose pour étymologie du nom de *viterbe*, le mot hébreu *beth* qui signifie *maison*, & le mot grec *erebus* qui signifie *enfer*, d'où il suit que *viterbe* est la même chose que *maison d'enfer*. Voilà ce que les Viterbiens se sont attiré par leurs prétentions indiscrettes ; ils auroient beaucoup mieux fait de laisser la ville de *Toscanella* jouir tranquillement de sa gloire.

(*Efemeridi di Roma.*)

FLORILEGIUM ex græcis scriptoribus ad usum collegii Florentinorum in urbe : Tomus I. *In-8vo*. Romæ, 1778, apud Benedictum Francesium.

M. l'abbé François Fontana, ci-devant professeur au college des Florentins à Rome, est l'auteur de ce recueil fait avec beaucoup de

goût & de discernement , & qui peut être très-utile aux jeunes gens. Il a mis à la tête une préface intéressante & instructive où il rend compte de son travail. Il s'est proposé de faire revivre l'ancienne méthode d'enseigner le grec aux jeunes gens , en leur faisant apprendre par cœur des sentences courtes & faciles à entendre , tirées des meilleurs auteurs. Il a compilé en conséquence ce recueil qui est composé de trente décades , chacune desquelles contient dix sentences. Il a eu l'attention de choisir celles qui étoient les plus propres , non-seulement à former l'esprit & le cœur des jeunes gens par la solidité des pensées & la sagesse des préceptes , mais encore à leur faciliter l'étude de la langue ; pour cela il a choisi celles qui offroient le plus de termes radicaux , & il a fait en sorte que ses trente décades réunies contiennent la plus grande partie de ces termes : ainsi quiconque les aura bien apprises , aura dans sa mémoire à-peu-près toutes les racines grecques , avantage considérable & sans lequel il est impossible de faire de grands progrès dans la connoissance de la langue. A la suite de ces sentences , l'auteur a mis divers opuscules ou fragmens de grands ouvrages grecs , savoir , des morceaux tirés des stratagèmes militaires de Polyænus ; des traits d'histoire tirés d'Elie ; l'opuscule de Lucien sur la maniere d'écrire l'histoire ; la table de Cebes ; quelques-uns des caractères de Théophraste ; le dialogue d'Æschine sur la vertu ; un morceau d'histoire de Xénophon ; un morceau sur l'ame tiré du dixième livre de la république de Platon ; le discours de Plutarque sur la multiplicité d'amis ; l'histoire de l'enlèvement d'Hélène , tirée de l'Euterpe d'Hérodote ; la belle description de la peste , de Thucydide , & les

deux harangues des Corcyriens & des Corinthiens aux Athéniens, tirées du même auteur. M. l'abbé Fontana doit publier trois autres petits volumes, qui contiendront des fragmens des orateurs, des poètes, & des saints peres.

(*Efemeridi di Roma.*)

DEL sequestro de' bastimenti neutrali, &c. *De la saisie des bâtimens neutres, ou du droit qu'ont les puissances belligérantes d'arrêter les bâtimens des peuples amis*, par M. Hübner; ouvrage traduit du françois, 2 vol. in-4to. Gênes, 1778, chez Repetto.

Cet ouvrage est particulièrement intéressant dans les circonstances où nous nous trouvons, & la traduction ne pouvoit paroître plus à propos. Elle est bien faite & très-exacte, & le travail du traducteur mérite les éloges & la reconnoissance des publicistes Italiens.

(*Efemeridi di Roma.*)

F. *Vincentii fassini* O. P. in Pisano athenæo sacrarum litterarum P. P. divinæ libri apocalypseos auctoritatis vindiciæ ex monumentis græcis, adversus nuperas exceptiones *Firmini Abauzitii*. Genevensis. In-8vo.

Parmi les œuvres posthumes de Firmin Abauzit, bibliothécaire de Genève, publiées il y a peu d'années, il se trouve un *essai sur l'apocalypse*, dans lequel ce célèbre incrédule a voulu prouver que ce livre divin a été regardé pendant plus de huit siècles par les Grecs & les Orientaux comme l'ouvrage d'un autre que S. Jean l'Evangéliste. Le pere Fassini démontre la fausseté de cette assertion dans l'ouvrage que nous

annonçons. Il l'a divisé en treize chapitres. Dans le premier, il prouve, contre Abauzit, que S. Papias, disciple de S. Jean, a eu connoissance de l'apocalypse : en effet, André, archevêque de Césarée dans la Cappadoce, écrivain très-ancien & auteur d'un commentaire sur ce livre mystérieux, cite S. Papias comme un des garans de son authenticité, & s'appuie souvent du sentiment de ce saint dans le cours du commentaire. Il est fait une mention expresse de l'apocalypse dans le fragment sur le canon des saintes écritures, publié par Muratori, & attribué pour de très-bonnes raisons au même S. Papias par le pere de *Magistris*. Saint Justin, qui florissoit peu de tems après S. Papias, reconnoît aussi S. Jean pour l'auteur de l'apocalypse, dans sa fameuse controverse avec le Juif Triphon. Il est vrai qu'Abauzit objecte contre le témoignage de S. Justin, que ce saint citoit l'apocalypse dans un tems où il vouloit établir l'erreur des millénaires, & que d'ailleurs il lui est arrivé plusieurs fois d'adopter des fables ridicules & de citer pour authentiques des ouvrages apocryphes. Mais ces objections sont plus précieuses que solides, comme le prouve le pere Faslini. Tous ceux qui ont la moindre teinture de la théologie judaïque & cabalistique, savent que l'erreur des millénaires est née chez les chrétiens de la primitive église. S. Irénée, quoique grand partisan de cette fausse opinion, n'a jamais pensé à se prévaloir de ce fameux passage de l'apocalypse dont les autres millénaires ont tant abusé : *erunt sacerdotes Dei & Christi : & regnabunt cum eo mille annis*. Ce saint ; ainsi que S. Justin, s'est servi principalement de quelques passages mal entendus du vieux & du nouveau testament. Tant il est faux, remarque très-

bien notre auteur, que le livre de l'apocalypse ait été le fondement de l'erreur des millénaires, & que le respect des peres pour l'un ait eu pour cause leur attachement à l'autre, comme le prétend le bibliothécaire de Geneve. Il y a plutôt lieu de croire que l'erreur des millénaires se feroit répandue également parmi les chrétiens quand il n'y auroit jamais eu d'apocalypse. Ce que dit Abauzit de la crédulité de S. Justin n'a pas plus de fondement, & les exemples qu'il en apporte ne prouvent rien, suivant le pere Fassini. Dans le troisieme & le quatrieme chapitre, ce pere rapporte les témoignages de S. Irénée, qui fut instruit par S. Polycarpe, disciple de S. Jean, de Meliton, évêque de Sardes, de Théophile d'Antioche, d'Apollonius, & de Clément d'Alexandrie, tous auteurs du deuxieme siecle, qui s'accordent à regarder l'apocalypse comme un livre divinement inspiré, & comme l'ouvrage de S. Jean l'Evangéliste. Il met ces témoignages dans leur plus grand jour, & dissipe aisément les nuages élevés par son adroit adversaire. Il l'accable encore dans les chapitres suivans sous le nombre des monumens du troisieme siecle & des témoignages de toute espece, qu'Abauzit a ignorés ou passés malicieusement sous silence : tels sont ceux de S. Hippolyte, évêque de Porto, d'Origene, de S. Denis d'Alexandrie, &c. Le quatrieme siecle, plus abondant en écrivains ecclésiastiques, fournit à l'auteur un plus grand nombre encore de documens. Ils sont comme entassés dans le huitieme chapitre, où le pere Fassini réfute en même tems les vaines objections d'Abauzit contre Eusebe de Césarée, S. Athanase, l'auteur de la fameuse *Synopsis*, S. Ephrem, S. Basile, S. Macaire l'ancien, & Didyme d'Alexandrie. Dans le cha-

pitre neuvieme le pere Fassini développe les vrais sentimens de S. Epiphane, mal interprétés par son adversaire, & dans le dixieme il prouve que S. Cyrille de Jerusalem, S. Grégoire de Nyffe & S. Grégoire de Naziance ont reconnu l'authenticité du livre de l'apocalypse, quoiqu'Abauzit les ait mis au rang de ceux qui l'ont rejeté. L'auteur rapporte de même dans les trois chapitres suivans, qui sont les derniers de l'ouvrage, les témoignages des écrivains des autres siècles; & il en résulte une réfutation victorieuse du paradoxe d'Abauzit. C'est donc avec raison que le concile de Trente, après tant d'autres conciles nationaux & provinciaux, a reconnu l'apocalypse pour un des livres canoniques du nouveau testament: & l'on ne peut savoir trop de gré au pere Fassini d'avoir soutenu par des preuves si solides la décision du concile. Il seroit à desirer qu'il voulût entreprendre la réfutation d'un autre ouvrage d'Abauzit encore plus dangereux, qui a pour titre, *réflexions impartiales sur les évangiles.*

(*Efemeridi di Roma.*)

DILUCIDATIONES selectarum sacrae scripturae quaestionum, &c. auctore F. Martino Wouters, ord. Erem. J. P. Augustini, in almâ univ. Lovan. Sacrae theologiae licentiato, &c. editio prima Patavina emendatissima. 2 vol. in-4to. Patavii, apud Johannem Manfrè (& se trouve à Florence chez François Pisoni.)

Les questions du pere Wouters sur l'écriture sont un ouvrage dont la réputation est faite. Cet ouvrage commençoit à manquer, l'édition faite à Winetburg en 1763, & celle faite à Cologne en 1776, ayant été rapidement enlevées, &

étant devenues rares presque aussi-tôt qu'elles ont paru. C'est ce qui a engagé le sieur Manfrè, imprimeur à Padoue, à donner cette nouvelle édition qui est très-correcte.

(*Novelle letterarie.*)

STRANO avvenimento di una chicchera a caffè, lettera, &c. *Lettre de M. Joseph Saverino Buzzani, chirurgien à Turin, à un confrere demeurant dans une ville de Piémont, sur l'étrange aventure d'une tasse à café. In-8vo. Turin, 1778, chez Jean Michel Briolo.*

La tasse à café dont il s'agit dans cette lettre, a été extraite par M. Buzzani de l'anus d'un homme mal-avisé qui se l'étoit enfoncée là dans la vue d'élargir le passage, & de se procurer des selles plus faciles. Cette aventure vraiment étrange a donné lieu au chirurgien de signaler son habileté, son industrie & son adresse. Il est parvenu à faire l'extraction au moyen d'un busc de baleine replié, & la partie dégagée a repris dans l'instant ses fonctions à la grande gloire de son libérateur.

(*Novelle letterarie.*)

LA Faustina : Comedia, &c. *Faustina, comédie de Don Pierre Nàpoli Signorelli, citoyen de Naples, précédée de deux lettres critiques, l'une par l'auteur, l'autre par D. Charles Vespasiano. In-8vo. Lucques, & se trouve à Naples, chez Michel Stasi.*

C'est le fort du conte de Laurette, par M. Marmontel, de produire par-tout de mauvaises imitations ; car cette comédie en est encore une. Elle est écrite en vers, mais quand elle seroit

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

en prose, elle n'en seroit pas plus mauvaise, cela ne diminueroit rien de la beauté des pensées, & de la finesse des plaisanteries, telles que cette réponse d'un des personnages à qui l'on demande ce que c'est que *des racines cubiques*.

Radici

Medicinali che portò Colombo

Dall' isola di Cuba.

C'est-à-dire : *ce sont des racines médicinales que Colomb apporta de l'isle de Cuba*. La pièce est précédée de deux lettres critiques ; celle dont M. Vespasiano est l'auteur, est curieuse par deux choses ; par l'éloge qu'il fait de la comédie, *qui est*, dit-il, *la meilleure qu'on ait publiée en Italie dans ce siècle*, & par la permission qu'il donne de dire des injures, quand on peut en dire avec *raison, science, &c.* permission fondée sur l'exemple de Castelvetro, du Tassoni, &c. même de plusieurs peres de l'église, & dont M. Vespasiano profite très-bien à l'égard des journalistes de Florence, qui ont critiqué *l'histoire des théâtres* de M. Signorelli.

(*Novelle letterarie.*)

VERITA di teologia naturale, &c. *Vérités de théologie naturelle, déduites des seuls principes de la raison ; ouvrage publié sous les auspices du pape heureusement régnant Pie VI, par le R. P. lecteur D. Antoine-Marie Gardini, moine Camaldule, pour servir de réfutation aux sophismes des athées, des déistes & des matérialistes, & sur-tout à l'ouvrage intitulé : le bon sens, ou idées naturelles opposées aux idées surnaturelles. In-8vo. Padoue, 1778, chez Jean Manfrè.*

Il seroit à désirer que tous ceux qui ont eu le malheur de lire le livre intitulé : *Le bon sens*, & de se laisser séduire par les sophismes & le ton exalté de l'auteur, pussent consulter cet excellent ouvrage du pere Gardini; ils y verroient la vérité rétablie dans tous ses droits, ils rougiroient d'avoir pris pour elle le délire extravagant d'un déclamateur fougueux, & en comparant le ton des deux ouvrages, les exclamations, les apostrophes, les sarcasmes, & l'obscurité emphatique de l'un, la sagesse, la modération & la simplicité lumineuse de l'autre, ils seroient forcés de convenir que jamais le vers d'Horace, *non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem*, n'a eu d'application plus sensible. Le pere Gardini a divisé son ouvrage en douze chapitres. Dans le premier, il traite en général du bon sens & de la raison, & dans le second, de l'accord des idées naturelles avec les idées surnaturelles, quoi qu'en ait pu dire l'auteur du *bon sens*. Dans le troisieme, le pere Gardini établit l'existence de Dieu, par un argument que son adversaire n'a eu garde d'indiquer. Dans le quatrieme, il développe l'argument tiré du consentement unanime de toutes les nations. Dans le cinquieme, il prouve l'existence d'une divinité infiniment sage par la considération des merveilles de la nature. Dans le sixieme, il répond aux objections contre l'existence de Dieu, que l'auteur du *bon sens* tire des idées naturelles. Dans le septieme, il traite des perfections divines, & dans le huitieme, répond aux objections sur ce sujet. Le neuvieme a pour objet la providence divine. Dans le dixieme, le pere Gardini résout les difficultés proposées par l'auteur du *bon sens* contre la providence, la bonté & la justice divines; &

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dans le onzieme , il s'occupe plus particulièrement de celles qui sont tirées de l'existence du mal moral. Dans le douzieme enfin , il traite avec plus d'étendue de la justice divine.

(*Novelle letterarie.*)

LUNARIO per i contadini della Toscana , &c.
Almanach à l'usage des paysans de la Toscane , pour l'année 1779 , ou sixieme année rustique. In-16. Florence , chez Cambiagi , imprimeur du Grand-Duc.

Nous avons annoncé l'année derniere , le volume précédent , & nous ne craignons pas de répéter que cet almanach doit être mis , malgré son titre , au rang des bons livres , & peut servir de modele dans son genre.

(*Novelle letterarie.*)

ORIGINI e antichità Fermane , &c. *Origines & antiquités de Fermo. Dédiées à Monfig. Etienne Borgia , secrétaire de la congrégation de la Propagande. In-folio.* Fermo , 1778 , chez les Freres Lazzerini.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties. Dans la premiere , l'auteur a recueilli les notions que lui ont offertes les anciens géographes , sur la ville de Fermo ; il parle des plus beaux édifices dont elle étoit décorée , & il s'étend particulièrement sur l'ancien château de cette ville. La seconde partie contient des recherches sur un autre Fermo , différent du Fermo situé dans le *Picenum* , dont il est ici question ; l'auteur ne fixe pas précisément la situation de cette autre ville , mais il prouve qu'elle devoit être en Italie , & dans une province peu distante du *Picenum*.

Dans la troisieme partie, il disserte sur la colonie que les Romains établirent à Fermo, & sur les circonstances qui accompagnerent cet établissement. La quatrieme a pour objet l'origine de Fermo, dont l'auteur attribue la fondation à une colonie Sicilienne. On trouve dans cet ouvrage beaucoup d'érudition & de recherches; il est de M. l'abbé Catalani, déjà connu par une savante dissertation sur l'origine des *Picentes*, que nous avons annoncée dans notre journal d'octobre 1777, page 367.

DE PROMPTA novissime ex sacris canonibus, pontificiis constitutionibus præsertim Benedicti XIV & ab editis huc usque cæteris nedum pontificum, conciliorum generalium, sed & nationalium, provincialium, seu particularium synodorum, sacrarumque congregationum decretis, ac sacræ romanæ rotæ decisionibus potissimum recentioribus juridicæ ecclesiasticæ facultatis scientia; opus tam sæcularibus, quam regularibus ecclesiæ prælatis, vicariis, parochis, aliisve ecclesiasticâ dignitate, prærogativâ, & officio quomodolibet insignitis, nec non confessariis, cæterisque in utroque foro versantibus, accommodatum, & necessarium, in quo selectiora, & per necessaria singula, quæ in dies magis occurrunt, quæque ad personas, res & judicia pertinent, facili, succinctâ ac perspicuâ methodo traduntur. *In-4to.* Lucæ, apud Franciscum Buonfigiori.

Cet ouvrage particulièrement intéressant pour les canonistes, est maintenant sous presse, & ne tardera pas à paroître. Il formera un seul volume in-folio, d'environ trois cens quarante pa-

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ges, qu'on donnera pour cinq *paoli*, aux personnes qui auront souscrit avant sa publication. Ceux qui n'auront pas souscrit, le paieront sept *paoli*.

(*Novelle letterarie.*)

A N G L E T E R R E.

MEDICAL and philosophical commentaries, &c.
Commentaires médicaux & philosophiques, par une société de médecins d'Edimbourg. 5 vol. in-8vo. Londres, chez Murray.

Cet ouvrage a été commencé il y a cinq ans, & a paru sous la forme périodique; les auteurs en publioient un cahier par chaque trimestre; & quatre cahiers formant un volume, la collection entière en forme actuellement cinq. Outre un *index* à la fin de tous les volumes, on a mis à la fin du cinquième une table générale, au moyen de laquelle les auteurs se sont flattés de faire un ouvrage lié & complet des cahiers publiés durant ce premier lustre. En donnant au public ces cahiers détachés, leur objet étoit de lui faire connaître les nouvelles découvertes en médecine, à mesure qu'elles avoient lieu; en réunissant ces cinq volumes, & en liant leurs parties par le moyen de la table générale, leur but est de lui offrir en corps & de lui faire embrasser comme d'une seule vue tous les progrès que l'art de guérir a faits dans ces cinq années.

Le plan de cet ouvrage est emprunté en grande partie, ainsi que le titre, des *Commentarii de rebus in scientiâ naturali & medicinâ gestis* qu'on a publiés à Leipzig sous la même forme & de la même manière pendant plus de trente ans.

Les commentaires de Leipzig ont joui d'une grande réputation parmi les savans médecins, mais sans déprimer le mérite de cet ouvrage, on peut dire que les auteurs des commentaires d'Edimbourg, en suivant le même plan, y ont beaucoup ajouté & l'ont perfectionné par des changemens avantageux.

Chaque cahier ou numéro des commentaires d'Edimbourg est divisé en quatre sections. La première contient des analyses de différens ouvrages qui ont paru dignes d'attention, par les découvertes qu'ils contenoient, soit en médecine, soit en histoire-naturelle. Mais les auteurs des commentaires ne donnent point leur jugement sur ces ouvrages, & en cela ils ont imité la retenue des journalistes de Leipzig; si c'est avec raison, nous le laissons à décider aux gens éclairés. Quoi qu'il en soit, on trouve dans ces cinq volumes, l'analyse de près de deux cens ouvrages différens; & cette partie de la collection peut passer pour une bibliothèque complete des meilleurs livres modernes sur la médecine & l'histoire-naturelle.

La seconde section de chaque cahier est composée d'observations neuves, communiquées par leurs auteurs à ceux des commentaires & imprimées d'original dans cet ouvrage. Cette partie manquoit au plan des commentaires de Leipzig, & on ne peut nier que ce ne soit une addition très-heureuse. Les cinq volumes contiennent plus de quatre-vingts observations, la plupart communiquées par des personnes du premier mérite, & toutes dignes d'attention, soit par leur singularité, soit par l'importance dont elles sont dans la pratique de la médecine.

La troisième section contient les nouvelles

de la médecine , & à cet égard les auteurs ont encore enchéri sur leur modèle. La quatrième section contient le catalogue de tous les livres de médecine publiés dans les trois mois qui ont précédé l'impression de chaque cahier.

Cette idée du plan de l'ouvrage suffit pour faire juger de quelle utilité il peut être aux médecins. Nous ajouterons que ce plan est rempli de manière à satisfaire les gens de l'art. Les auteurs n'ont négligé aucune partie de leur travail , & ils ont mis une égale attention à la rédaction des extraits, au choix des observations , à l'annonce des nouvelles , & à l'énonciation des titres des livres. On nous apprend dans l'introduction qui est en tête du premier volume , que la société qui publie ces commentaires , a choisi pour secrétaire & pour éditeur , M. le docteur Duncan , célèbre par ses cours & par plusieurs livres de médecine. Son nom seul forme un heureux préjugé en faveur d'un ouvrage qui a été en grande partie confié à ses soins. On nous apprend encore dans un court avertissement qui précède la table générale , que ces commentaires se continuent toujours sur le même plan & par les mêmes auteurs ; nous souhaitons que le succès de ces premiers volumes soit un nouvel encouragement pour ces habiles & laborieux associés , & nous nous estimons heureux de pouvoir contribuer à faire connoître un ouvrage si utile.

(*Critical Review.*)

REMARKS on the prophetic part , &c. *Remarques sur la partie prophétique de la révélation de S. Jean ; & spécialement sur les trois dernières trompettes , par M. Thomas Reader. In-8vo. Londres , chez Buckland.*

Les efforts qu'on fait depuis tant de siècles pour expliquer le livre inexplicable de l'apocalypse, n'ont servi qu'à le rendre encore plus obscur. Cela n'empêche pas qu'on ne voie tous les jours de nouveaux athlètes se mettre sur les rangs, les uns lisant dans ce livre divin l'histoire des tems passés, les autres s'efforçant de prédire par le moyen de ces allégories mystérieuses la suite des événemens futurs. M. Reader est du nombre de ceux qui prophétisent. Voici quelques-unes de ses prédictions. *La conversion des Juifs commencera en 1816. Les Juifs retourneront dans leur patrie, & les Mahométans deviendront Catholiques - Romains en 1866. Le grand seigneur prendra le titre d'apôtre de Jesus-Christ en 1876. L'église se réfugiera en Amérique en 1887. On bâtera un temple à Jerusalem en 1936. Le millennium commencera en 2016 & finira en 3016. Le monde finira, & le jugement dernier commencera en 3125. Le jugement des justes finira en 3200. Le jugement des méchans finira, & les saints & les damnés iront les uns en paradis & les autres en enfer en 3351.* Quoique M. Reader donne de très-bonnes raisons pour prouver que tout cela arrivera incontestablement comme il le dit, nous croyons cependant qu'il est bon de suspendre encore quelque tems son jugement, & que dans le cas présent comme dans beaucoup d'autres, *attendre est pour juger la règle la meilleure.* Quoi qu'il en soit, si on ne peut pas assurer qu'il a rencontré juste, on peut encore moins dire qu'il s'est trompé, & voilà le grand avantage que ceux qui prédisent ont sur ceux qui racontent.

(Critical Review.)

SONORUM doctrina rationalis & experimenta-

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lis ; ex Newtoni , optimorum que physicorum scriptis , methodo elementariâ congesta. Cui præmittitur disquisitio de aere & modificationibus atmospheræ. Auctore *Guilielmo Hales In-4to*. Londres , chez Wallis.

M. Hales traite d'abord de la nature de l'air, dont la connoissance est nécessaire pour comprendre la théorie du son. Il définit l'air, d'après l'observation de ses phénomènes, un fluide élastique & compressible, & par conséquent capable d'occuper dans certains cas plus ou moins d'espace qu'il n'en occupe naturellement ; & il expose les différentes manières dont les physiciens ont cherché à expliquer cette propriété. Richard & d'autres pensent qu'elle est une suite de la forme spirale qu'ils attribuent aux particules d'air ; Paschal prétend qu'elle provient de l'expansion de ses parties, comme on le voit dans la laine, tandis qu'Euler, Bernouilli, &c. après Descartes, disent qu'elle est un effet de la force centrifuge de la matière subtile contenue dans les bulles d'air, & dont le mouvement circulaire produit une tendance continuelle à l'expansion. Mais Newton rejette toutes ces hypothèses, & soupçonne que l'air est composé de parties très-subtiles écartées les unes des autres par des forces réciproquement proportionnelles aux distances de leurs centres ; car il est aisé de démontrer qu'un fluide composé de telles parties doit avoir une densité & une élasticité proportionnelles à sa compression, & que son volume doit être dans la même proportion ; propriété que les expériences de Boyle sur l'air ont fait connoître, & que toutes les observations qu'on a faites depuis ont confirmée. Il faut convenir cependant que tou-

tes les expériences connues ont été faites sur des densités d'air à-peu-près égales, & qu'en supposant une densité mille, ou dix mille fois plus grande qu'une autre, on peut douter qu'on retrouvât la même propriété : du moins aucune expérience ne le prouve. M. Hales observe encore quelques autres propriétés de l'air, & montre qu'il peut être comprimé dans un très-petit volume ; car Boyle l'a comprimé dans un espace treize fois plus petit que celui qu'il occupe naturellement ; Halley, dans un espace soixante fois plus petit ; Richmann, dans un espace trois cens fois plus petit ; & Hales enfin dans un espace quinze cens soixante & une fois plus petit ; dans ce dernier cas il doit être du double plus pèsant que l'eau qui l'est huit cens fois plus que l'air d'une densité commune. A l'égard de son expansion elle paroît être sans bornes. Outre l'air pur l'atmosphère terrestre contient encore des vapeurs, des exhalaisons & d'autres particules hétérogenes provenant des corps. Tous ces corps se dilatent par la chaleur & se resserrent par le froid, mais l'air à un degré plus considérable que les autres. La chaleur produit différens degrés d'expansion & d'élasticité. La densité moyenne de l'air à la surface de la terre, est à celle de l'eau à-peu-près comme 1 à 870. La pression totale de l'atmosphère est égale à une colonne d'environ $5 \frac{1}{2}$ milles de hauteur, de cette moyenne densité ; mais on ne peut déterminer exactement la hauteur, à cause des parties hétérogenes de l'atmosphère. M. Hales expose la règle donnée par Halley, pour déterminer la densité de l'air à une hauteur donnée ; cette règle est que les hauteurs croissent suivant une progression arithmétique, les densités décroissant en même tems suivant une pro-

gression géométrique : mais cette regle est sujette à diverses objections , car elle suppose que l'élasticité est absolument la même que la compression , & que le même degré de chaleur se trouve par-tout. Cette partie de l'ouvrage est terminée par quelques détails sur la méthode nouvelle de déterminer les hauteurs terrestres par la hauteur du mercure dans les baromettres ; méthode ingénieuse & qui peut être quelquefois utile.

La seconde partie traite des pulsations de l'air causées par le mouvement de vibration des corps sonores, sujet très-difficile & très-obscur ; M. Hales développe la solution que Newton a trouvée du problème suivant : la densité de l'air & son élasticité étant données, déterminer la vélocité d'une pulsation. La solution fondée sur la théorie est que la vélocité du son doit être d'environ mille pieds par seconde. Mais on peut porter cette vélocité jusqu'à environ onze cens quarante-deux pieds , à cause des vapeurs contenues dans l'air , & les expériences ont prouvé la justesse de cette dernière appréciation.

La troisième partie a pour objet la théorie des sons. M. Hales définit les sons, des pulsations de l'air propagées par les vibrations des corps tremblans (*tremulous*) & portées jusqu'au tympan de l'oreille. Il prouve par des expériences faites avec la machine pneumatique, & par des observations sur le tonnerre, & l'explosion des pieces d'artillerie , que l'air est nécessaire pour la propagation du son, que les sons ne peuvent pas s'entendre du vuide , & qu'ils sont plus ou moins intenses suivant la densité de l'air. Il explique les effets du son dans les cordes sonores. Il fait voir que le son n'est pas produit par un mouvement de l'air comme le vent ; car l'action
d'un

d'un corps sonore placé auprès d'une chandelle n'influe aucunement sur la flamme.

M. Hales consacre la quatrième partie à ce qu'il appelle les phénomènes des sons. Il montre que le son se répand également dans toutes les directions. Que la force ou intensité du son décroît en raison double de l'accroissement des distances. Que le son peut s'entendre à différentes distances, suivant son intensité, & d'autres circonstances concomitantes qu'il n'est pas possible de déterminer exactement, mais il observe qu'on a entendu le bruit d'un canon à une distance de deux cens milles, &c. Il finit par prouver que le son peut être transmis d'un *medium* dans un autre.

La partie suivante traite des sons réfléchis ou échos. M. Hales en décrit les propriétés, & il donne quelques détails sur les échos les plus remarquables des différentes parties du monde. Il prouve que les sons réfléchis ont la même vélocité que les sons directs, & il enseigne aussi une méthode de déterminer la distance d'un objet par la vitesse avec laquelle il réfléchit le son. Enfin il termine cette dernière partie par une énumération des loix ou effets semblables observés dans le son & dans la lumière.

Cet ouvrage est suivi d'un appendice qui contient la quarante-septième & la quarante-neuvième proposition du second livre des *principia* de Newton, sur le mouvement du son. M. Hales y a mis quelques notes servant d'éclaircissement. Il a rassemblé encore à la fin de son ouvrage divers morceaux extraits des auteurs qui ont traité des mêmes matières.

On voit par l'analyse que nous venons de donner, que M. Hales n'a point prétendu à la gloire d'ajouter de nouvelles découvertes à ce

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'on fait déjà de la théorie du son. Il s'est contenté du mérite d'exposer méthodiquement les découvertes des autres, & de faire un bon livre élémentaire, mérite plus grand qu'on ne pense, & plus rare peut-être que celui de l'invention.

(*Critical Review.*)

DESCRIPTIONS of some of the utensils, &c. *Descriptions de quelques-uns des instrumens d'agriculture, &c. que fabrique M. Jacques Sharp, & qui se trouvent chez lui, en Leadenhall Street. In-4to. Londres, chez White.*

Cette brochure est un catalogue raisonné dans lequel l'auteur donne la description des divers instrumens qu'il fabrique & indique le prix de chacun. M. Sharp paroît être un homme très-intelligent & très-habile dans le genre où il travaille.

(*Monthly Review.*)

MINUTES of agriculture, &c. *Observations relatives à l'agriculture, faites dans une ferme de trois cents acres de différent sol, près de Croydon, dans le comté de Surry; auxquelles on a ajouté une récapitulation, dans laquelle ces observations sont réduites en système, &c. le tout publié pour donner une idée des travaux d'une ferme, pour servir d'avertissement aux agriculteurs expérimentés, pour détruire le faux système actuel des fermiers, & contribuer aux progrès de l'agriculture scientifique; par M. Marshall. In-4to. Londres, 1778, chez Dodsley.*

Cet ouvrage contient des observations fort

bien faites , & des idées qui peuvent être utiles.

(*Monthly Review.*)

A tour in Wales , &c. *Voyage dans le pays de Galles , fait en 1773 ; par M. Pennant. In-4to. Londres, 1778, chez White.*

Nous avons annoncé dans le tems un voyage d'Ecosse par le même auteur. Celui-ci n'est pas moins intéressant ni moins curieux, quoique l'auteur n'ait décrit dans ce volume que les parties du pays de Galles, dont le physique est le moins frappant, & qu'il ait réservé pour un autre volume la description des sites les plus pittoresques de cette province. Les amateurs d'antiquités trouveront ici beaucoup de recherches, auxquelles il ne nous eût pas possible de nous arrêter. Nous rendrons compte seulement d'après l'auteur, d'une ancienne institution qui florit depuis long-tems dans le pays de Galles, & que nous nommerons *académie de poésie & de musique*, quoique le nom d'*académie* fût encore inconnu dans les tems où cet établissement a pris naissance. Cette académie s'est tenue pendant long-tems à Caerwys, petite ville maintenant en ruines, mais autrefois l'olympie de la Grande-Bretagne. C'étoit-là que se rendoient les meilleurs bardes & les meilleurs ménétriers du tems, car on n'en admettoit pas d'autres dans cette académie, & il falloit avoir déjà donné de grandes preuves de talent pour pouvoir y réciter ses vers ou y faire entendre son violon. Les prétendants étoient soumis à de longues épreuves; il y avoit des juges établis pour les examiner, & pour leur conférer différens degrés relatifs à leur

science, comme cela se pratique dans nos universités. Notre auteur a inséré dans son ouvrage la copie d'une commission donnée par la reine Elizabeth à des juges nommés dans cette piece pour tenir une de ces séances poétiques & musicales. Il est ordonné par la reine à toutes les personnes qui se proposent de gagner leur vie dans la profession de ménétriers, rimeurs ou bardes, de comparoître au jour & dans le lieu fixés devant ces juges pour y faire preuve de leur science & de leurs talens; *vous êtes requis pareillement*, dit ensuite la reine aux juges, *de vous transporter au lieu désigné, & d'appeller auprès de vous tels hommes experts dans ladite faculté de musique welche, que vous le jugerez à propos pour le bien de la chose, &c.*

On tint en conséquence une séance, & l'histoire a conservé les noms de tous ceux qui y prirent leurs degrés. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'avoir une idée des titres de ces différens gradués. Quatre furent faits *premiers bardes de chant vocal*; sept autres *premiers étudiants de chant vocal*; trois *seconds étudiants*; & quatre autres *étudiants à l'épreuve*. Voilà pour les gradués en poésie. En musique, trois furent faits *premiers bardes & professeurs de chant instrumental*; cinq, *premiers bardes*, mais non *professeurs*, quatre *premiers étudiants*; cinq *seconds étudiants*; & trois *étudiants à l'épreuve*. Les chefs dans chaque faculté s'appelloient en gallois *Pencerdd*.

» Chaque *Pencerdd* avoit le droit de prendre
 » des disciples pour un certain tems, mais il
 » ne pouvoit en avoir plus d'un à la fois. Un
 » disciple ne pouvoit pas en avoir d'autres sous
 » lui. Chaque disciple devoit être avec son maître
 » durant le carême, sous peine de perdre
 » son degré, excepté dans le cas de maladie

» ou d'emprisonnement. Il étoit obligé de lui
 » montrer tous les morceaux qu'il composoit,
 » avant de les réciter ou plutôt de les chanter
 » en public. Le maître & le disciple étoient
 » obligés de fixer un mois avant chaque fête,
 » la route qu'ils devoient faire, & cela pour
 » empêcher qu'il ne se trouvât un grand nom-
 » bre de ces bardes dans un même endroit ;
 » car on n'en fournissoit qu'un seul aux per-
 » sonnes qui payoient dix livres sterling par an-
 » née, deux à celles qui en payoient vingt &
 » ainsi à proportion, Il y avoit sur tous ces
 » points des réglemens, dont chaque maître
 » étoit obligé de garder une copie, pour la
 » montrer à son disciple, lorsque celui-ci ve-
 » noit prendre ses leçons dans le carême. «

Cette institution singulière qui rappelle l'idée
 des troubadours Provençaux & Languedociens,
 mais qui a quelque chose de plus régulier &
 de plus grave que la *joyeuse science*, subsiste en-
 core dans le pays de Galles. Le chef actuel est
 un aveugle nommé M. Jean Parry de Rhi-
 wahon, que l'auteur qualifie de génie extraor-
 dinaire.

(*Monthly Review.*)

TRAVELS through interior parts of North-Ame-
 rica, &c. *Voyage dans les parties intérieures*
de l'Amérique-Septentrionale, pendant les an-
nées 1766 & 1768 ; par M. J. Carver, écuyer.
Ouvrage enrichi de gravures. In-8vo. Londres,
 chez Crowder.

M. Carver nous apprend que son but en par-
 courant les vastes déserts de l'Amérique, étoit
 de s'assurer au juste de l'étendue de ce vaste
 continent, dans la plus grande largeur, à

prendre de l'océan atlantique, à l'océan pacifique. Il se proposoit de donner ensuite au gouvernement un plan pour faciliter la découverte d'un passage au nord de l'Amérique, ou d'une communication entre la baie d'Hudson & l'océan pacifique. Quoi qu'il en soit, il partit de Boston au mois de juillet de l'année 1766, & il se rendit par *Albany & Niagara* à *Michilimackinac*, delà au fort *la Baye* situé sur l'extrémité septentrionale de la *Baye des Puants*, puis au lac *Pepin*, qui, à proprement parler, n'est qu'une extension du *Mississipi*. Ce lac a environ vingt milles de long & près de six milles de large; il est très-profond dans quelques endroits, & il abonde en plusieurs espèces de poisson. On voit auprès les ruines d'un comptoir françois. A soixante milles au-dessous du lac on voit une montagne qui s'élève tout au milieu de la rivière, & dont la position feroit croire qu'elle a été détachée du rivage dans quelque tempête. Quelque chose de plus curieux encore, sont les ruines d'un ancien camp, qu'on croiroit avoir été construit sur les desseins de Vauban, tant les fortifications en paroissent encore régulières. Ce monument qui a été déjà observé par d'autres voyageurs, & qui paroît avoir plusieurs siècles d'antiquité, peut donner lieu à beaucoup de conjectures. Comment accorder la régularité de construction qu'on y remarque & la connoissance qu'il suppose de l'art de la guerre, soit dans l'attaque, soit dans la défense des places, avec l'état d'ignorance où l'on a trouvé les habitans de ces contrées au tems de leur découverte? Ces hordes de sauvages ont-elles pris la place de nations plus civilisées, & le nouveau continent a-t-il eu ses *atlantes* comme l'ancien? Voilà une nouvelle matière

aux recherches des favans, & de nouvelles ressources pour l'esprit systématique.

Chemin faisant, M. Carver conclut un traité de paix entre deux nations sauvages, & s'acquiert par-là une grande considération chez les tribus Indiennes. Il remonte le Mississipi jusqu'à la riviere de S. François, où le seul P. Hennipin avoit pénétré avant lui. Il nous apprend, d'après le compte que lui ont rendu les Indiens qu'il a consultés, que les quatre plus grands fleuves de l'Amérique-Septentrionale, le fleuve S. Laurent, le Mississipi, le fleuve Bourbon & l'Oregon, prennent leur source dans le voisinage les uns des autres. Mais il nous assure, d'après ses propres observations, qu'en avançant au couchant du Mississipi, il a trouvé le froid moins rude, & que les vents nord-est qui soufflent dans ces cantons sont plus tempérés que ceux qui regnent sur les côtes des colonies Anglo-Américaines.

Le lac *Erie*, suivant M. Carver, est infecté d'une quantité prodigieuse de serpens aquatiques; le plus remarquable & le plus dangereux; est le serpent siffant (*hissing snake*) il a la peau tachetée & il est long d'environ seize pouces. Quand on l'approche il entre en fureur & ses tâches deviennent plus luisantes, sa bouche exhale aussi-tôt & lance avec force une vapeur subtile dont l'odeur excite le vomissement, & si on a le malheur de la respirer, elle produit une maladie que la mort suit au bout de quelques mois; on n'a trouvé jusqu'à présent aucun remède contre ce venin pénétrant.

M. Carver a mis à la fin de son voyage une suite d'observations curieuses, sur l'origine, les qualités physiques, les mœurs, les coutumes, le gouvernement & la religion des Indiens. Il

paroît être très-instruit , & il doit l'être en effet , ayant examiné par lui-même les choses dont il parle.

(*Critical Review.*)

THE present state of the west Indies , &c. *Etat actuel des Indes-Occidentales ; ouvrage contenant une description des parties que possèdent dans ce pays les différentes puissances de l'Europe , avec une carte générale.* In-4to. Londres , chez Baldwin.

Cet ouvrage paroît avoir été composé , du moins en partie , avant le commencement de la guerre présente : on en jugera par la description suivante de l'isle Dominique , que quelques personnes affectoient depuis six mois de regarder comme une possession fort peu importante.

» La Dominique est certainement une des
 » meilleures isles des Indes Occidentales , & c'est
 » peut-être après la Jamaïque , la plus impor-
 » tante de celles que les Anglois possèdent
 » dans cette partie du monde : le sol en paroît
 » rude & montagneux , spécialement vers la
 » mer ; mais les montagnes qu'elle renferme ,
 » sont communément d'une pente facile , ce qui
 » les rend aisées à cultiver , & l'intérieur de
 » l'isle contient des vallées très-riches & plu-
 » sieurs belles plaines. Le sol , en général , est
 » un terreau noir & profond , extrêmement fer-
 » tile , qui paie avec usure les travaux du plan-
 » teur. L'isle est arrosée par un grand nombre
 » de rivières pleines de poissons , & il y en a
 » plusieurs qui sont navigables à quelques mi-
 » les de distance de la mer. Le climat est très-
 » chaud même pour le pays , mais l'air y est
 » pur & l'atmosphère fort léger , ce qui donne

» à cette île la réputation d'être favorable à la
» santé : parmi les montagnes il y en a une où
» les François soupçonnent une mine d'or ; il
» y en a deux autres nommées *Souffrières*, qui
» paroissent être des volcans nouvellement allu-
» més ou prêts à s'éteindre. On y trouve aussi
» des eaux minérales dont les vertus sont van-
» tées pour différentes maladies.

» Un des grands avantages de la Dominique
» est la variété des aspects de son excellent sol,
» qui est telle qu'on peut y cultiver aisément
» & avec la certitude du succès, non-seulement
» toutes les productions des autres îles, mais
» encore la plus grande partie des plantes &
» des arbres qui croissent sur le continent de
» l'Amérique ; maintenant ses forêts fournissent
» une quantité inépuisable de merrein de toutes
» les espèces & pour tous les usages, & on y
» trouve beaucoup de bois de rose. L'île pro-
» duit abondamment tout ce qu'on appelle pro-
» visions du pays, bananes, patates, ma-
» nioc, &c. Toutes les espèces de végétaux y
» croissent en profusion, & sur-tout les ananas
» qui passent pour les meilleurs de toutes les
» îles. La Dominique abonde en porcs do-
» mestiques & sauvages, en gibier, en oi-
» seaux, &c.

» Cette île n'a point proprement de havres,
» mais les vaisseaux trouvent des abris sûrs &
» convenables dans les bayes qui en garnissent
» toute la côte ; la principale qui est au nord-ouest,
» est profonde & spacieuse, elle tient son nom du
» prince Robert qui le premier y jeta l'ancre
» avec sa flotte. Les montagnes voisines la dé-
» fendent contre les vents, & elle est d'autant
» plus importante pour la Grande-Bretagne, que
» la Dominique étant située au milieu des îles

» *Françoises , une flotte placée dans la baye du*
 » *prince Robert peut aisément intercepter tout*
 » *leur commerce.*

Cet ouvrage paroît être une compilation très-bien faite de ce qu'ont écrit les auteurs les plus accrédités.

(*Critical Review.*)

A L L E M A G N E , &c.

J. J. Mosers . . . erste grundlehren des ietzigen Europæischen voelkerrechts , &c. *Premiers principes du droit des gens d'Europe , en ce tems , dans la guerre & dans la paix ; par M. Moser , conseiller d'état du roi de Danemarck.* A Nuremberg , chez Raspe , 1779 , in-8vo. de 294 pag.

Ce livre a été composé en vertu d'ordres supérieurs , pour l'usage de l'académie militaire de Wurtemberg. Le sujet en a été si peu traité par le passé , qu'il y a même des personnes qui doutent qu'il y ait un droit des gens particulier à l'Europe. On laisse à d'autres à raisonner sur ce point , & on expose les choses non pas peut-être tout-à-fait comme elles doivent être , mais comme on croit qu'elles sont. Les maximes y sont confirmées par des exemples : ce qui exigeoit un publiciste d'une longue expérience , & aussi versé dans les particularités les moins connues de l'histoire , que M. Moser , dont la réputation est décidée. Les matieres suivantes sont ici renfermées en 20 chapitres ; du droit des gens en général , & particulièrement de celui de l'Europe : de l'Europe considérée comme ne faisant en quelque maniere qu'un

corps : des personnes & des familles des souverains : du cérémonial : des ambassades & envois : des terres & des mers des souverains : des serviteurs & des sujets des souverains : des articles de religion : de ceux d'état & de ceux de justice : de l'état militaire & de la marine : des finances : des affaires de grace : du commerce & des monnoies : de la police : des traités, particulièrement de ceux d'alliance & de garantie : des prétentions, des griefs, des contestations, & des médiations : de la justice rendue à soi-même ; des arrêts & représailles : de la guerre, des alliés, des auxiliaires, & des subsides : de la neutralité : des trêves & des paix. Quand un chapitre est trop étendu il a ses subdivisions : ainsi celui de la police a sous lui les établissemens de sûreté, les postes & paquebots, les routes, les professions.

ANLEITUNG zum rechten gebrauch der vernunft, &c. *Introduction au juste usage de la raison ; par M. Cellarius, diacre de Rudolstadt.* A Leipzig, chez Jacobaer, 1779, in-8vo. de 32 feuil. [1 rthlr.]

Ce n'est qu'une amplification de la logique de Feder.

PHILIPP Thickness Reisen, &c. *Voyages de Pilippe Thikness en France & en Catalogne, traduits de l'Anglois.* A Leipzig, chez Crusius, 1778, in-8vo. de 298 pag. avec fig. (1 rthlr.)

REISEN durch Spanien und Portugal, &c. *Voyages faits en Espagne & en Portugal en 1774 ; par le major Dalrymple, traduits de l'Anglois ;*

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*avec quelques remarques & additions du traducteur. In-8vo. de 15 feuil. Aussi chez Cru-
sius , 1778.*

Nous réunissons ces deux voyages écrits à-peu-près du même ton. Sans nous arrêter aux originaux connus , nous observerons que le traducteur de celui du major Dalrymple , y a joint des notes de sa façon , dans lesquelles il compare la relation du major , avec celles de Twissen & de Puer ; une lettre du comte O'Reylli , sur la fameuse expédition d'Alger , & une description touchante de l'état des colonies allemandes de Carolina & Carlotta , & du fort du marquis Olivadès.

FINIGE zweifel , &c. Doutes proposés sur l'histoire de l'empoisonnement du vin de la Cene , qu'on a prétendu arrivée à Zurich , en 1776 , avec quelques observations sur les sermons de Mrs. Ulrich & Lavater , touchant cet événement. A Berlin , & à Stettin , chez Nicolai , 1778 , in-8vo. de 63 pag.

Les deux fameux sermons sont représentés ici comme deux grands morceaux de poésie , sans un fondement réel , n'étant pas vraisemblable que ni les magistrats ni les médecins n'eussent pas approfondi davantage un forfait qu'on doit desirer n'avoir jamais existé pour l'honneur des hommes.

THEATER-KALENDER. Calendrier du théâtre pour l'année 1779. A Gotha , chez Ettinger.

Les relations des théâtres italiens & portugais , sont ce qui y mérite le plus d'être lu : après

cela, le catalogue des auteurs & des musiciens qui ont travaillé pour le théâtre allemand, & celui des pièces qui ont été jouées depuis 1770. Les poésies & le reste sont foibles.

Weygand prépare à Leipzig une belle édition en un volume des poésies du comte Frédéric-Léopold de Stollberg & de son frere.

Le même imprimeur a beaucoup diminué le prix des ouvrages de Moseim jusqu'à la St. Michel prochain. Ainsi on pourra avoir chez lui l'*historia tartarorum ecclesiastica* pour 10 gl. Le traité de *consecratione episcoporum anglicanæ eccles.* pour 5 gl.

Au commencement de cette année la gazette savante de Kiel a été changée en un journal de littérature intitulé : *Kielisches litteratur journal*, dont il paroît tous les mois un cahier de cinq feuilles d'impression à Flensbourg chez Kortten. Il promet de se distinguer par l'annonce prompte & circonstanciée des nouvelles de la littérature du nord. On souscrit dans toutes les postes & chez tous les libraires d'Allemagne pour le prix de 7 marcs 8 escalins ou trois rixdalers en louis d'or.

Chronologen, le *chronologue* est également un ouvrage périodique dont le titre n'est pas attrayant, mais la lecture en est agréable. Tout y est historique. Dans le 1er. on remarque un mémoire sur le projet de naturaliser les Juifs en Allemagne, à l'occasion de la naturalisation accordée en France au Juif Calmer ; & un mémoire sur la colonie des Allemands de Souabe passés en Hongrie ; dans lequel on avance que d'environ 3420 personnes qui y ont été reçus annuellement, il n'y en a pas la deux-centième partie qui y ait prospéré. Tous les mois il

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

paroît de ce chronologue un cahier de 8 feuilles in-8vo. dont trois formeront un volume. On ne pourra acquérir moins d'un volume, ou, ce qui est la même chose, un trimestre, qui coûtera un florin 12 kreutzers à Francfort & à Leipzig chez Felssecker.

Le 1er. cahier du nouveau magasin pour les médecins, dont M. Baldinger, professeur de Göttingen, est éditeur, contient la description d'une nouvelle machine propre à administrer des clystères de vapeur, inventée par M. Kampf, médecin de Hanau; un mémoire de M. le professeur Créel sur l'utilité des fomentations à froid autour de la tête dans l'apoplexie; plusieurs mémoires sur la pollution des filles, & les moyens de la prévenir, &c.

Cette année 1779 a encore vu naître une gazette savante de Berlin, *Berlinische Gelehrte Zeitung*, qui doit rendre compte de tous les livres en quelque langue que ce soit. S'adresser chez Pauli à Berlin, prix 3 rixdalers par an.

Kriegar, imprimeur à Gießen, a fait annoncer dans les gazettes de Francfort & de Hanau qu'il imprime les anciens auteurs grecs en commençant par Diodore de Sicile. Il fournira aux abonnés chaque alphabet au prix modique de 54 kreutzers l'exemplaire en un format agréable sur beau papier blanc, pris à Gießen, à Francfort, à Leipzig ou Cassel.

M. Brinkmann, médecin de Dusseldorf, y a publié l'an passé deux écrits Allemands, dont l'un de 88 pag. in-8vo. propose les moyens de réformer la chirurgie & les accouchemens dans le plat pays; & l'autre de 24 pag. seulement, contient la relation raisonnée d'un cas où l'opération de la symphyse a été mortelle.

Crusius de Leipzig a mis en vente le pre-

mier vol. de la chymie théorique & pratique à l'usage des leçons publiques de l'académie de Dijon par M. de Morveau, Maret & Durande, traduit du françois en allemand, in-8vo. de 316 pag. 1779, [16 gl.] sous le titre *Anfangsgrunde der theoretischen und practischen Chymie*. M. Weigel enrichit cette version de ses notes.

La quatrieme année du *deutsche museum* a paru sous d'heureux auspices. Le public y a lu avec plaisir les lettres d'un voyageur sur Göttingen, Cassel, Erfurth & Elbingerode, commencées en janvier & continuées dans février.

M. Fulzer, directeur de la classe de philosophie de l'académie des sciences de Berlin, & professeur de philosophie dans la nouvelle académie de Berlin, connu de tout le monde savant par ses écrits, est mort le 25 février de cette année.

L'université de Basle a aussi perdu son savant professeur Iselin.

On lit dans la gazette littéraire de Halle du onze mars l'extrait suivant d'une lettre qu'on y dit de M. de Villoison, datée de Venise le 5 de février. » Je reçois des politesses infinies des » principaux personnages de la république, & » j'ai la permission de me servir comme il me » plaît de la célèbre bibliothèque de S. Marc. » J'y passe tous les jours sans exception sept » heures pour trois livres que je donne au garde. » J'y ai déjà copié presque entièrement le mss. » Grec qui contient une traduction de la bible » inconnue jusqu'à présent, & je la publierai avec » mes remarques. Elle paroît très-ancienne, » plus littérale & plus exacte qu'aucune que nous » ayons, & pourra beaucoup servir à rétablir le » vrai sens & la juste leçon de plusieurs endroits

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» altérés. Il est vraisemblable qu'elle a été faite
 » par un Juif. M. Zanetti est mort, & l'abbé
 » Morelli a obtenu sa place. C'est un très-sa-
 » vant homme principalement dans l'histoire lit-
 » téraire. Je me propose de faire imprimer ici
 » la *Jonia* de l'impératrice Eudoxie.

LETTRE écrite d'OSNABRUC.

La longue interruption de notre correspon-
 dance, est cause que le nombre des livres im-
 primés en Allemagne, dont j'ai à vous entre-
 tenir, soit parce que vous ne les avez pas mê-
 me annoncés, soit parce que vous n'avez fait
 presque que les annoncer, s'est extraordinairement accru. Je commence par la théologie.

On connoît les deux épîtres apocryphes, l'une des Corinthiens à l'apôtre St. Paul, l'autre de St. Paul aux Corinthiens, lesquelles ont été publiées plusieurs fois en latin, suivant la traduction faite sur un manuscrit arménien incomplet. Guillaume Whiston, Anglois, s'en étant procuré une copie entière, accompagnée d'une traduction arabe, la Croze traduisit de nouveau l'arménien en latin, & Whiston inséra l'arabe & le latin dans sa *Collection of authentic records*, en soutenant l'authenticité des épîtres. Cette traduction arabe avec la latine de la Croze, se rencontre aussi dans le trésor des lettres de la Croze en latin. Les enfans de Whiston publièrent le texte arménien même, dans leur édition du *Moses Chorenensis*, en y joignant une traduction en grec de leur façon. C'est cette version grecque que M. Carpzov a mise en latin, en consultant M. Bode, grand connoisseur de la langue arménienne, & qu'il a fait réimprimer à Leipzig, chez Saalbac, en 1776, in-

8vo. de 5 feuilles , ayant ce titre : *Epistola duæ apocryphæ , altera Corinthiorum ad Paulum Apostolum , altera Pauli ad Corinthios quæ dicitur periisse ; &c.* Dans cette nouvelle édition , les deux épîtres sont suivies des notes étendues des deux fils Whiston : & M. Carpzov a ajouté ses propres observations & celles de ses amis , tant sur ces notes que sur le texte & la teneur des épîtres , avec un recueil des jugemens de plusieurs savans , touchant la IIIe épître de S. Paul aux Corinthiens , qu'on suppose avoir été écrite avant les deux qui nous restent sur le fondement du verset 9 , du 5me. chapitre de la 1ere. aux Cor. où on lit : *Je vous ai écrit dans une lettre , &c.*

La prétendue épître des Corinthiens à St. Paul , lui annonce , que Simon & Kleobius sont arrivés à Corinthe , où ils répandent leurs erreurs qui sont articulées ; & l'apôtre est prié de les venir confondre.

La prétendue épître de St. Paul aux Cor. de 54 versets , contient la réfutation de ces erreurs , & n'est souvent qu'une répétition de plusieurs passages du même apôtre. M. Carpzov en combat l'authenticité.

En conséquence de l'ordre du roi de Danemarck , qui a désiré qu'il y eût un manuel clairement écrit , pour servir de fondement uniforme aux leçons de théologie , dans les écoles de ses états , le docteur Balle a fait imprimer ses *Theses theologicæ cum observationibus & corollariis* , in-8vo. de 525 pag. 1776 , qu'on trouve à Leipzig , chez Pelt. Les matieres s'y suivent par ordre numérique , y sont présentées dans la forme syllogistique , & prouvées , autant qu'on l'a pu , par l'écriture. On peut s'instruire-là de la doctrine commune dans les églises de la domination danoise.

Il arrive souvent que des auteurs sans réputation, pour débiter leurs livres, les annoncent faullement sous le titre d'*œuvres posthumes* de quelque savant accrédité. Les Etats de Hollande sont peut-être les seuls souverains qui aient essayé de prévenir cette supercherie par une ordonnance rendue à l'occasion de l'impression des prétendues leçons de Boerhaave, publiées après sa mort, laquelle ordonnance défendit de mettre au jour aucuns ouvrages posthumes d'un professeur, qu'au su & du consentement de ses héritiers. Si un pareil réglemeut étoit établi & exécuté en Allemagne, il auroit pu arrêter la publication de l'explication de l'évangile de St. Jean, attribuée à Mosheim, & imprimée à Weimar, chez Hoffmann, 1777, in-4to. avec ce titre : *J. L. von Mosheim Erklærung des evangelii Johannis*, &c. dont M. Jacobi se donne pour l'éditeur. Vous trouverez les indices de la supposition, pag. 91, du 36me. vol. de l'*Algemeine deutsche bibliothek*.

Il en est autrement d'un livre de piété de M. Meister, sous ce titre : *J. L. Mosheim Erklærun-gen*, &c. c'est-à-dire, explication de plusieurs passages de l'écriture, tirés des ouvrages de Mosheim, accompagnés d'additions pour l'édification domestique; à Leipzig, chez Heinsius, 1777, grand in-8vo. de 36 feuell. Bien loin d'altérer Mosheim, M. Meister ne s'est pas même permis les changemens qu'on auroit désirés, pour éviter, dit-il, l'orgueil & l'air décisif. On peut ajouter peut-être aussi, afin de ne prendre aucun sentiment sur son compte. Ainsi, c'est à Mosheim à se défendre, si les églises réformées du duché de Berg, n'approuvent pas la doctrine que Dieu proportionne les devoirs de l'homme à ses forces, & que Christ a acquis le salut à toutes les ames. Ces expressions ou de semblables qu'on

rencontre dans un couple de cantiques d'un nouveau livre de chant pour les églises réformées, en a suspendu l'admission dans celles du duché de Berg, quoiqu'elles soient d'ailleurs unies avec les églises des pays de Juliers, Cleves & la Mark, qui en font usage; & non-obstant qu'on ait changé, en leur considération, ce qui les offensoit; elles préfèrent l'ancien tout fautif & désagréable qu'il est.

Avez-vous lu *Henrici Wagneri meditationum quibus universa actionum materia exponitur, atque Boechmeri doctrina de actionibus illustratur, corrigitur, suppletur*. Iere. partie 1774. IIe. partie 1775, à Francfort-sur-le-Mein, chez Bayr-hoffer, 284 pag. in-8vo. Il y a dans la préface, pag. 24, une sortie sur vous en beau latin, Mrs. les journalistes, chancres de la république des lettres, *carcinomata reipublicæ literariæ*, dit-il, qu'il a déjà dépeint, dans la préface de ses vers. » O que Perse a bien chanté » que le ventre donne de l'esprit! Ces homon- » cules auxquels il faudroit mourir de faim, » réverent comme un Dieu le libraire qui les » alimente pour tordre le cou & crier ridicu- » lement comme des oyes ». Otez ces platitudes, l'ouvrage est sagement écrit, rempli d'érudition quoiqu'affectée, & orné de bonnes remarques. L'auteur procède lentement à sa publication, s'il doit avoir 24 parties. Peut-être que dans la suite il ménagera un peu plus les hommes qu'il n'aime pas, & la pudeur qu'il aime sans doute, quoiqu'il l'ait un peu offensée à l'occasion de la distinction de *jus in re* & *ad rem* où il cite gaiement en entier le vers d'Ovide que nous osons à peine désigner :

Cum loca reppereris, &c.

M. Hommelius, professeur ordinaire à Leipfick, avoit promis dans la préface aux trois premiers volumes de ses recueils de droit, de n'en plus écrire de la même efpece : cependant on en a vu paroître un 4eme. fous le même titre : *Rhapsodia quaestionum in foro quotidie obvenientium, neque tamen legibus decifarum*. Vol. IV. A Bareith, chez Lubeck, 1776. 1236 pag. in-4to. Il fe fait lire volontiers, même dans les articles où il s'écarte de fon objet, comme dans les observations fur les loix ridicules, qui font la copie du discours de l'auteur de *jurisprudentiâ harlequinizante* qui avoit déjà été imprimé.

Le Tom. II des *Electa juris civilis* de M. Boehmer, à Gottingen, 1777, in-4to. contient entre 16 articles curieux une differtation qui fait le huitieme : *Des origines des principaux droits de l'archevêque-électeur de Cologne*.

L'art d'écrire en médecine & en chymie ne paroît pas fort avancé en Hongrie : témoin les *Thermæ Varadienses examini phys. & med. subjeftæ*, par M. Hathuani, à Vienne, chez Graeffer, 1777, in-8vo. de 203 pag. Il fait effuyer au lecteur un traité des bains en général en latin hongrois, & il s'égare long-tems dans l'antiquité avant d'arriver au but. Goutte, mélancholie, affections hystériques, conſomption, ſcorbut, jauniffe, flux-de-fang, paralysie, prefque tous les maux font foulagés par l'ufage de ces bains, s'il en faut croire M. Hathuani. Heureusement les gens prudens favent apprécier ces invitations ſouvent intéreſſées.

Les médecins Hongrois ont la réputation d'être bons empiriques, & ils font avec juſtice représentés ſous cette idée dans l'ouvrage auſſi d'un médecin Hongrois, de *ſalubritate & morbis Hungariæ Schediamſa*, Auſt. Frid. Jac. Fuker, à

Leipsick, chez Lowe, 1777, in-8vo. de 116 pages.

M. Stoll a succédé, il y a deux ans, à feu M. de Haen, en qualité de médecin de l'hôpital pratique de Vienne, auquel on vient de réunir l'hôpital de la Trinité, à la recommandation du baron de Stoerk, médecin de l'impératrice-reine. Cette réunion a pour les médecins & leurs élèves l'avantage d'exposer un plus grand nombre de malades de toute espèce à leurs observations. M. Stoll a fait preuve de sa capacité en mettant au jour : *Pars prima rationis medendi in nosocomio practico Vindobonensi*. A Vienne, chez Bernard, 1777, in-8vo. de 304 pag. La liste des malades & des morts placée à la fin est un objet utile de comparaison.

Un livre original de médecine en Allemand est presque un phénomène, & mériterait un éloge à cause de la rareté, quand même il ne viendrait pas d'un auteur qui fait époque dans son art. L'orgueil germanique a dû être humilié de n'avoir presque en ce genre que des livres étrangers ou traduits de l'étranger. Pourquoi dans tant de circonstances de guerres qui affectent toujours l'Allemagne immédiatement ou par contre-coup, même du bout du monde, a-t-on été dépourvu d'écrivains nationaux qui transmissent leurs observations & leurs méthodes? Ce sujet de plainte a été aboli depuis que le baron de Stoerck a mis au jour en 1776, in-8vo. son instruction de médecine-pratique à l'usage des chirurgiens des camps & des campagnes des états d'Autriche, qui a été traduite en latin & publiée aussi avec ce titre : *Anton. L. B. de Stoerck præcepta medico - practica in usum chirurgorum castrensiū & ruralium ditiorum Austriacarum à linguâ germanicâ in latinam versa*.

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

per Joann. Michael. Schofulam , medic. -doct. Vindobon. Vienn. Austr. 1777, grand in-8vo. chez Graeffer. Quoique le baron de Stoerck ait plus fréquenté les hôpitaux civils que les militaires, il est sûr que son ouvrage est très propre à guider toutes sortes de chirurgiens, & à donner des lumieres à ceux qui sont éloignés des grandes villes. Il n'y a ni citation, ni étalage d'érudition. La description des maladies y est toujours simple comme elle se trouve dans la nature. Peut-être l'auteur est-il trop dégagé d'amour-propre : au moins sa modestie va jusqu'à s'oublier pour ainsi dire lui-même, jusqu'à ne pas alléguer sa propre expérience pour exemple. Il y a des gens qui prétendent que c'est un défaut, quand il prescrit de nouveaux remèdes dans les cas où les autres médicamens n'auroient point eu de succès ; & qu'il leur eût concilié plus de confiance, s'il eût dit : j'ai employé la ciguë dans la toux asthmaticque, l'extrait de racine de jusquiame dans 30 vertiges, & je les ai moi-même trouvés si salutaires que j'ose les recommander.

Indiquons deux recettes de cette espece pour les toux opiniâtres, lorsque les autres remèdes ont été essayés inutilement afin d'inciser la viscosité. La 1ere. est composée de 3 grains d'extrait de jusquiame, & 3 onces d'eau de fleurs de tilleul, & de syrop. La seconde est un mélange de 5 grains d'extrait de ciguë, dissous dans 3 onces d'eau de fleurs de tilleul, avec 2 onces de syrop de fumeterre, & une demi-drachme de sel de tartre folié, dont on donne une cuillerée tous les deux ou trois heures. L'extrait de ciguë revient encore au défaut des autres remèdes dans les ulceres & caries restés de la petite-vérole, même l'extrait d'aconit.

Partisan de l'inoculation, le baron de Stoerck la pratique de maniere qu'il attire la suppuration au bras supérieur, comme Gatti l'attire à la main, le mouvement continuel des mains des enfans l'ayant porté à préférer le bras supérieur comme plus tranquille. Tous les remèdes ou recettes sont en latin & en allemand, & numérotés depuis 1 jusqu'à 318 inclusivement. On y trouve quelquefois la ciguë unie à l'aconit.

Nous avons enfin un livre élémentaire, dans lequel la chymie est enseignée avec son application aux autres sciences & arts. L'auteur a feuilleté & extrait tout ce qu'il y a au monde de savant pour se l'approprier, jusqu'au moment où il s'est livré à l'impression. Il est intitulé : Grundriss der reinen und angewandten chemie. c. à d. *Elémens de chymie pure & mixte, à l'usage des leçons académiques* ; par M. Weigel, 2 vol. in-8vo. A Greifswalde, chez Roesen, 1777. Rien ne reste à desirer, que de voir dans la suite un ouvrage plus étendu d'une main aussi savante & aussi expérimentée. La connoissance des meilleures sources lui est familière, comme on le voit par le catalogue nombreux des auteurs qu'il a consultés.

Dans le premier vol. des traités de physique & de chymie de M. Erxleben, à Leipzig, chez Weygand, 1776, in-8vo, vous trouverez intéressans, le second sur la pourpre minérale, & le 3me. qui consiste en recherches sur l'alun rouge, que les freres Gravenhorst fabriquent à Brunsvic.

Tandis que les voyageurs Danois parcouroient la Syrie & l'Arabie, l'Italien Mariti visitoit l'Archipel & la Palestine en 1760, & dans les années suivantes, jusqu'en 1768. Les voyages de Mariti qui sont imprimés, ont paru à M.

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Hase assez curieux pour être traduits en Allemand , & publiés à Altenburg , chez Richter , 1777 , in-8vo. de 572 pag. sous ce titre : *Johann Mariti Reisen durch die inseln Cypem , &c. Voyages de Jean Mariti , dans l'isle de Chypre , la Syrie , la Palestine , traduits de l'Italien , &c.* Dans l'original italien , les voyages de Mariti fournissent 5 vol. in-8vo. qui ont été facilement réduits en un dans l'Allemand , en élaguant seulement les épisodes scientifiques qu'on peut trouver en d'autres livres. On n'y lit point sans sympathie la description de l'état présent de l'isle de Chypre , sous la domination des Turcs , en la comparant avec ce qu'elle fut autrefois. Lorsque les Turcs conquièrent cette terre , jadis si fortunée , elle comptoit 80,000 habitans qui payoient capitation , non-compris les femmes , les enfans , les vieillards & autres exempts. A présent il n'y en a plus que 12,000 qui paient. Au commencement de la conquête , quoique la capitation de chaque personne fût modérée à cinq piastras , elle en rapportoit au trésor 400,000 , au lieu qu'elle n'en rend aujourd'hui que 252,000 , malgré que chaque contribuable doive la taxe énorme de 21 piastras : à quoi il faut ajouter les concussions des gouverneurs & des officiers de justice & finance , & qu'on ne peut évaluer moins de 504,000. Chypre ne contient à présent qu'environ 4000 âmes en tout (on croit qu'il peut y avoir une faute d'impression , & qu'il faut peut-être 40000.) Il reste à peine dix familles à Livade , où il y^{avoit} encore 2000 cultivateurs il y a 50 ans. Famagouste , qui a deux milles de circuit , & fut défendue en 1571 , par 4000 Européens armés , cette ville fameuse jadis par son arsenal & ses deux cens églises , n'est pas aujourd'hui occupée par plus de 200 personnes.

personnes La malédiction suit en tous lieux les pas des Turcs. Plus d'oliviers sur les côteaues qui en regorgeoient; plus d'exportation de sucre, de safran, de rhubarbe; les chevreuils, les daims, les sangliers, les faisans en sont exterminés; & depuis que la terreur ottomane s'est emparée de tout, à peine connoît-on les endroits d'où l'on tira jadis l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le marbre, le vitriol, l'alun, le crystal, l'émeraude. La Porte paie une garnison de 3000 spahis & de 8000 janissaires pour la sûreté de l'isle, quoiqu'il n'y ait que 100 des premiers & 3000 des autres. La solde de ceux qui manquent, grossit les revenus des commandans. Le commerce n'est plus rien en comparaison de ce que l'histoire nous en raconte. Si celui du sel n'y est pas encore entièrement ruiné, les salines y sont mal entretenues; c'est pourquoi les Vénitiens qui en ont exporté annuellement 70 vaisseaux, le vont charger à présent sur les côtes de Syrie, où il s'engendre sans travail. Les mêmes Vénitiens, qui tiroient aussi de Chypre, 30,000 balles de coton, n'en tirent au plus que 8000 depuis 50 ans. La récolte du coton passe à présent pour bonne, lorsqu'elle va à 5000 balles: souvent la quantité exportée ne surpasse pas 3000. Les Vénitiens ont la préférence des achats sur les autres nations, parce qu'ils paient aux propriétaires des cotonniers un an d'avance. Nicolie commerce en étoffes de coton, qui se fabriquent dans les villages voisins. L'isle fournit 25000 *oka* de soie. Les autres Européens aiment la blanche, les Vénitiens ne font point de différence des couleurs. Les Turcs achètent l'orange une piastre plus cher, & l'envoient au Caire où elle est préférée. Il se fait environ 40000 barriques de vin à une piastre environ la

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

barique. Le vin de Chypre se bonifie en vieillissant. La première année il est rouge ; la seconde , il jaunit quand il est tiré. Plus il vieillit , plus il devient clair , & quand il a atteint huit à dix ans , il approche de la couleur du vin muscat. La France , la Hollande & la Toscane achètent le vieux , dont la mesure vaut deux à trois piastras. Le meilleur crû est celui de la Commanderie.

Le mérite des voyages de Keyfler n'est point douteux. Ils ont été traduits de l'allemand en anglois & en hollandois. Feu Keyfler les entreprit en 1729 & 1730 , avec le baron de Bernstorff , & il en publia la relation en 99 lettres. Son grand savoir le rendoit capable d'observer , de juger & de décrire avec une solidité extraordinaire. M. Schutze , son ami , en vient de donner une nouvelle édition à Hanovre , chez Hellving , en deux grands vol. in-4to. avec une préface qui renferme la vie de l'auteur ; voici le titre : *Johann. Georg. Keyfler --- Reisen , &c. c.-à-d. Voyages de Keyfler en Allemagne, Bohême, Hongrie, Suisse, Italie & Lorraine, dans lesquels on décrit la situation de ces contrées & ce qu'elles ont de plus curieux en histoire-naturelle , savante & politique , en mécanique , peinture , architecture , sculpture , médailles & antiquités , avec figures. Les notes de M. Schutze , sont distinguées de celles de Keyfler par une étoile.*

On s'occupe beaucoup de la réforme des études dans l'Allemagne catholique. Le plan d'éducation dressé en 7 chap. par M. Braun , pour le college électoral d'Ingolstadt , & imprimé à Munich , chez Craetz , 1777 , a acquis de la célébrité. L'éducation y est partagée en éducation civile & en éducation savante. Toutes deux se

proposent pour objet de former le cœur en inspirant la religion, les mœurs, la vertu, la droiture, & d'éclairer l'esprit ; mais proportionnement à l'état auquel chaque élève est destiné. Les gens d'un état commun n'ont besoin que de l'instruction absolument nécessaire. Il n'ont pas de tems à donner à celle de pur agrément. C'est pourquoi les enfans nés pour gagner leur pain par le travail de leurs mains, ne passeront point de l'école civile dans le gymnase ou l'école savante, parce que l'expérience a appris que quand ils ont été quelques années dans un college, ils ne retournent plus volontiers aux occupations manuelles, & deviennent des membres inutiles à la société. Ce seroit une bonne loi que celle qui leur en interdiroit la fréquentation. Cependant comme elle n'existe point, on en admet dans les grandes écoles civiles, s'ils montrent des talens & s'ils s'annoncent propres à devenir des gens de plume, des chirurgiens, des apothicaires, des peintres, des sculpteurs & des artistes d'un genre que les lumieres perfectionnent. Le cours d'étude dure quatre ans, pendant lesquels on enseigne la religion, la morale, le latin, le grec, l'histoire, la géographie & les élémens de philosophie & de mathématiques. Aucun élève n'est reçu au gymnase qu'il n'y ait été préparé dans la classe des principes, & n'ait au moins douze ans. Cette classe des principes, où les artisans n'entrent point, forme le mur de séparation entre l'école civile & l'école savante. La méthode par demandes & par réponses a paru la plus avantageuse. On fait consister l'enseignement de la religion & de la morale en trois points capitaux ; 1°. à apprendre aux élèves ce qu'ils sont obligés de savoir touchant la sainte religion ; 2°. à les incliner à vouloir faire ce que disent.

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

la religion & la morale ; 3°. à les ramener paternellement quand ils s'égarent. Autre chose est d'enseigner & autre chose de traiter & de former moralement. L'allemand tient le premier rang dans l'étude des langues , ensuite le latin & le grec. L'ordre est d'aller de la pratique à la théorie. On blâme les maîtres qui abandonnent à eux-mêmes les commençans dans la composition des versions & des thèmes , au lieu de les accompagner dans un travail difficile même à un maître. La maniere d'enseigner l'histoire , la géographie , les mathématiques & la philosophie est prescrite comme tout le reste avec beaucoup d'intelligence. Mais où sont les maîtres capables d'appliquer & de modifier les regles générales dans tous les cas particuliers ? Il en naît peut-être moins que de bons poètes , quoiqu'on puisse penser que le travail d'un maître soit plus mécanique & se puisse mieux acquérir par l'usage.

L'éducation est devenue aussi une affaire d'état à la cour de Vienne , qui a cru devoir s'occuper de celle des simples bourgeois & des enfans mêmes de la campagne , afin d'augmenter le bonheur de ces deux états si respectables dans la société. Considérant que les préceptes sont inutiles sans des maîtres zélés & habiles , on a pris la voie d'en former , en invitant ceux qui se sentent du goût pour cette profession à se rendre à des leçons faites exprès pour les en instruire. Un bon maître sans livre ou avec un livre médiocre , fera plus de fruit qu'un bon livre sans maître. Les catholiques d'Allemagne , en suivant ce chemin , l'emporteront sur les protestans attachés à la vieille routine qui s'imaginent que Luther a pourvu à tout , & que ce seroit lui faire injure que de toucher à son catéchisme , à ses livres de chant & de

prieres, & à ses maximes surannées. Un soldat réformé, un théologien manqué, voilà de leur propre aveu leurs pédagogues. Les surintendans qui visitent les écoles, trouvent tout bien, & n'ont pas seulement la pensée d'avertir les souverains de ce qu'on peut faire de mieux.

La nécessité de réformer les écoles, avoit touché l'impératrice-reine dès 1774. Dans le dessein d'y travailler, elle a fait publier un projet en 252 pag. qui a dès-lors frappé d'admiration toute l'Allemagne indistinctement, & excité l'émulation de plusieurs autres souverains. Il est composé d'une introduction qui effleure d'un ton doux & modeste, les vices de la commune éducation, & démontre les avantages de les corriger; & de quatre chapitres, dont le premier traite des objets qu'on devra enseigner dans les écoles allemandes; le second des livres classiques dont on a besoin; le troisième, de la nouvelle méthode; & le quatrième, de certaines dispositions particulières. Les ennemis même de la puissance autrichienne, avouent que ce plan est très-beau, & que jamais ils ne s'y seroient attendus du côté de Vienne. Les moindres détails y ont trouvé place sur la méthode, les maîtres & les livres. Les parens qui en ont vu l'exécution dans la résidence impériale, ne cessent point d'applaudir à leur souveraine, assez généreuse, pour préparer sans envie une génération meilleure que la nôtre. Il ne seroit pas facile de donner un extrait satisfaisant d'un livre dont tout est également digne d'être su & pratiqué.

Suivant les principes établis dans le plan adopté par l'impératrice, on a déjà dressé plusieurs livres classiques élémentaires, à l'usage des écoles normales : c'est ainsi que du latin *norma*,

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

on nomme les écoles qui sont destinées à servir de règle & de modèle à toutes les autres dans les pays héréditaires de S. M. I. La première école qui ait porté ce nom, a été celle de S. Etienne de Vienne, dont M. Mesmer, son recteur, proposa la réforme en 1770. Sans ses sollicitations, peut-être n'eût-on pas pensé, du moins si-tôt, aux changemens salutaires qui ont été prescrits dans les écoles autrichiennes. On a donné le même nom de normales à celles, qu'à l'instar des écoles de Vienne, on a érigées à Lintz, Gratz, Klagenfurt, Laybach, Goertz, Trieste, Inspruk, Fribourg, Prague, Brunn, Troppau, Presbourg en Hongrie, Lemberg en Gallicie, Hermanstadt en Transilvanie, Karlstadt en Croatie, & en plusieurs autres endroits, tant sur les confins de la Turquie qu'ailleurs, qui toutes sont si bien fondées par l'impératrice, que l'instruction y est entièrement gratuite. Outre les écoles normales, on a encore créé au-delà de 20 hautes écoles, dans les diverses provinces de la même domination. Les soins se sont étendus à l'autre moitié du genre humain, qui pourra aussi recevoir l'éducation convenable à son sexe dans des couvens où il y aura des maîtresses chargées de cet emploi. Il ne faut pas oublier de dire que par-tout les progrès & les vertus des élèves sont récompensés par des prix.

Le prince Charles Egon de Furstenberg, animé d'émulation, a aussi créé dans ses domaines en Bohême, des écoles normales, de quoi l'on a la relation publiée à Francfort en 1776.

Dans le premier cahier du Ier. vol. des mélanges pour les écoles de Baviere, la plupart en allemand, Munich, 1776, on trouve un discours latin du feu P. Benda, bénédictin, dans

lequel il examine les causes de la décadence de l'art oratoire dans ces derniers tems. Il est intitulé : *Oratio de causis corruptioris posteriore avo apud nostros eloquentiæ.*

Enfin, l'empressement à seconder les intentions des puissances, multiplie si fort les écrits d'éducation, qu'on en trouve 18 des seuls états catholiques d'Allemagne, extraits dans la première partie du 36me. vol. de la bibliothèque universelle d'Allemagne, sans compter les réflexions sur l'éducation des enfans, imprimées en allemand à Barby, in-8vo. de 200 pag. 1776, à l'usage des Freres Herrenhutens, & sept autres extraits dans la seconde partie du même 36me. vol. Ces ouvrages ne sont pas tous en allemand de Saxe, mais toutefois en bon allemand. Il y en a qui attaquent les nouveaux établissemens, & les traduisent, comme dangereux pour les ames. On les attribue à certain ordre de gens qui croient leur considération perdue; si la valeur de la méthode qu'ils ont autrefois suivie est diminuée dans l'opinion commune.

La liberté d'imprimer la de s'étendue à Vienne, même en matière de politique. M. de Sonnenfel y a mis au jour ses principes de police, de commerce & de finance; *Grundsätze der policey*, &c. 1776, avec privilege de l'impératrice, quoiqu'il s'y élève avec force contre les prétentions de la noblesse, du clergé & des savans à l'immunité des impôts, en faisant néanmoins abstraction des traités qu'on peut avoir conclus avec ces conditions. Le droit d'exemption que la noblesse fonde sur la préférence due à ses services, celui du clergé qu'il appuie sur son service religieux, & celui des savans qui le revendiquent à cause de leur utilité particulière, ne lui paroissent pas au-dessus de toute contesta-

tion. Il juge que les professions laborieuses méritent également bien de la société, & se rendant modestement justice à lui-même, il est d'avis que le monde se passeroit plus volontiers de son livre que du pain produit par le laboureur à la sueur de son front. Il conclut que l'immunité est de la part de ceux qui l'exigent une injustice envers leurs concitoyens, & de la part des souverains qui l'accordent, un oubli de la protection égale qu'ils doivent à tous les sujets.

Les circonstances de la guerre provoquent l'attention vers un *magasin pour les ingénieurs & les artilleurs*, dont il a paru au moins deux vol. in-8vo. à Gießen, chez Krieger, 1777. L'éditeur, M. Boehm, a voulu recueillir plusieurs petits traités instructifs devenus rares, en abrégé d'autres volumineux, & en publier plusieurs de personnages expérimentés qui n'avoient point encore vu le jour. Ce que nous en avons sous les yeux nous offre neuf différens ouvrages. 1°. Un supplément de Bilsinger aux maximes communes de fortification. Bilsinger avoit l'esprit inventif & sa manière propre dans laquelle les gens de l'art admireront de grandes vues. 2°. Les méthodes de fortifier un polygone donné avec le plus d'avantage par M. Yvey, maître de géométrie à Franeker. 3°. un examen du profil par le même M. Yvey, où il considère l'art des fortifications sous un point de vue qui n'est pas commun, & cherche autant qu'il est possible à y apporter la certitude mathématique : ses idées du profil sont neuves & de conséquence. 4°. Trois réponses à autant de questions touchant la construction du rempart d'une fortification. En tout cas on doit prendre ses mesures de façon que le rempart soit fait de la terre du fossé. Tout

est démontré par des calculs algébriques & fait voir que M. Yvey fait plus que copier un plan de Vauban ou de Coëhorn. 5°. Un traité de la fortification des contrescarpes, du capitaine Suédois Zader, officier de génie. Il étoit devenu si rare que l'éditeur n'en a pu obtenir de Suede qu'une copie écrite. 6°. La relation des expériences faites à Tournai en 1686 par M. Mégrigni, sur la charge des mines, avec les observations de Bélidor. 7°. Un mémoire de Bélidor sur la charge requise pour porter les boulets du plus gros calibre. Ce mémoire a été traduit par M. le professeur Geus de Copenhague sur l'original françois qui n'est point encore imprimé. On y resout des problèmes importants, comme de déterminer la charge & la portée du canon la plus avantageuse. L'ignorance fait prodiguer une immense quantité de poudre sans effet. Bélidor conclut des expériences qu'il a faites à la Fere en 1739, & qui sont ici spécifiées, que pour avoir la charge de poudre la plus convenable, il faut en mettre le tiers du poids du boulet. 8°. Les expériences de Bélidor faites à la Fere & à Strasbourg, où l'on voit que le tiers du poids des boulets, de 24, 16, 12 livres, est la mesure de la poudre qu'ils exigent, mais que pour les boulets de quatre livres, il faut deux livres de poudre. Les mêmes expériences ont été tentées sur les bombes & les mortiers qu'on a tirés à ricochet. 9°. Essai d'une bibliothèque d'artillerie, par M. le professeur Geus. Elle paroît fort complete. Les ouvrages y tiennent l'ordre chronologique, & on ne les juge point, mais on se permet seulement quelques observations sur leur mérite, afin de diriger ceux qui voudront se former une bibliothèque militaire.

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il y a encore un projet d'une nouvelle manière de fortification , accompagné d'avis pour perfectionner l'architecture militaire & la défense ; à Berlin , chez Decker , 1776 , 7 feuilles , in-8vo. en allemand. L'épître dédicatoire au prince de Prusse , en est sousscrite de M. Muller. On y adopte pour le premier principe des fortifications , qu'il ne faut présenter aux attaques de l'ennemi que le moins d'endroits possible , & que les endroits qui y sont exposés , doivent être non-seulement construits & fortifiés le mieux possible , mais aussi toutes les autres parties doivent se rapporter à leur défense. Sur ce principe on se débarrasse de presque tous les ouvrages extérieurs , même du chemin couvert. L'invention des fusils qu'on charge par la culasse , que l'auteur reconnoît devoir aux François , lui semble pouvoir devenir d'un grand secours pour la défense des places.

Entre une infinité de traductions , on donne le premier rang à celle du livre françois du président Debrosses , imprimée à Leipzig , 1777 , en 2 vol. in-8vo. Elle est de M. Hissmann , qui y a joint ses remarques , dans lesquelles il compare souvent les sentimens du président avec ceux des plus célèbres phylologues & grammairiens.

On loue encore la traduction de l'histoire françoise des Celtes de Pelloutier , avec les éclaircissemens de Schoepflin. Je n'en connois encore que le premier vol. à Francfort , chez Garbe , 1777 , in-8vo. Elle est de M. Purmann , qui y a aussi ajouté ses notes.

Vous n'avez pas annoncé deux nouvelles parties de l'histoire universelle , suivant le plan des Anglois Guthrie & Gray , que les héritiers Weidmann & Reich ont mis en vente l'an passé , à Leipzig , savoir ; la 1ere. partie du 15eme.

come qui contient l'histoire de Hongrie , travaillée par M. Gebhardi , in-8vo. de 684 pag. & la Iere. partie du 16eme. tome , qui contient l'histoire des plus anciens peuples septentrionaux , par M. Wagner , in-8vo. de 937 pag. C'est un honneur gratuit qu'on fait aux Anglois de les nommer aux titres de ces deux parties où tout est pris des sources , & rédigé de nouveau par une bonne main.

La célébrité de la galerie de peintures du duc de Brunšvic , dans son château de Salzthalum , a fait souvent souhaiter aux amateurs qu'il y en eût un catalogue. Beaucoup d'étrangers ignorent encore que M. Eberlein , inspecteur de cette galerie , en a publié un dès 1776 , à Brunšvic , in-8vo. d'un alphabet 4 pag. sous le titre de catalogue des tableaux de la galerie ducale à Salzthalen. Il est aussi en allemand.

Les antiquités d'Herculanum sont si rares & si cheres en Allemagne , que Kilian , ancien & fameux graveur d'Ausbourg , a cru obliger les savans & les artistes de les copier pour les distribuer à un prix modique. M. de Murr y ajoute des explications ; on en a déjà au moins 6 feuilles de texte , & 40 feuilles de figures in-folio.

Avant de finir je ferai mention du quatrieme cahier du 4eme. vol. de la bibliotheque de chirurgie , du professeur Richter , qui se distribue à Gottingen , chez Dietrich , pour vous avertir qu'il y a un mémoire de Bamps , *de anteposenda sectione cesareâ sectioni synchronodoseos ossium pubis* , où l'on soutient qu'on doit préférer l'opération césarienne à la section de la symphyse du pubis.

En lisant le second vol. de la bibliotheque des romans à Berlin , chez Himburg , 1779 ,

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

in-8vo. de 21 feuilles, vous verrez à l'article des romans allemands, combien les Allemands ont de Robinsons. Ils en comptent 40 de ce titre, sans d'autres descriptions d'îles inhabitées comme celle de Felsenbourg, si célébrée dans un roman allemand qui a joui d'une grande réputation.

Je suis, &c. 16 avril 1779.

D A N E M A R C K.

REYSE, som igiennem en Deel af Norge, &c.
Relation d'un voyage entrepris aux dépens du roi de Danemarck dans plusieurs parties de la Norwege pendant les années 1773, 1774, 1775, par M. Schoning. 1er. vol. A Copenhague, 1778, in-4to. de 103 pag. Ouvrage Danois.

Ces voyages ont été proposés dans le dessein de rechercher & recueillir ce qu'on pourroit rencontrer en Norwege de propre à en éclaircir l'histoire, les antiquités & la géographie. Comme M. Schoning l'a commencé par l'archevêché de Drontheim, qui est le plus stérile en choses qu'on recherchoit, il en a pris occasion d'observer aussi la nature du pays, sa culture, ses alimens, son économie, &c. Ainsi il donne plus que le titre n'a promis. Ce 1er. vol. ne contient encore qu'une partie du voyage, celui de Drontheim jusqu'à Christiania, autrement Anslo, où M. Schoning reçut ordre de revenir. Cette partie fait honneur à son esprit d'observation ; à son application & à ses sentimens. Les descriptions n'y sont pas faites pour ceux des lecteurs qui ne cherchent que l'amusement.

Le commerce de la ville de Drontheim est fort déchu : il ne lui reste plus que 20 vais-

seaux. Il étoit autrefois si considérable & si avantageux avec Archangel, qu'en 1714 il se forma une compagnie pour l'exercer avec encore plus de succès; la nouvelle ville de Pétersbourg a tout attiré à elle. Les Anglois exportent beaucoup, mais sur leurs propres navires. Il va beaucoup de cuivre à Amsterdam, dont les Hollandois tirent le meilleur profit. On a essayé dans la suite de le transporter aux lieux mêmes où les Hollandois le distribuent. On éleva une raffinerie de sucre en 1753, & on commença à trafiquer avec les indes occidentales Danoises : ces entreprises ont échoué. La paroisse de Selbøe est la plus grande de Norwege, ayant douze milles de longueur. Autrefois elle étoit bien plus peuplée : il n'y a maintenant que 2400 ames. Le voyage aux mines de cuivre de Roraas est intéressant : ce sont les principales du nord & des plus considérables de l'Europe. Elles livrent annuellement neuf à dix mille quintaux de cuivre qui produisent deux tonnes d'or. Les travailleurs aux mines ont leurs officiers, & peuvent en cas de besoin servir de soldats. Cette relation est accompagnée de cartes & de vues.

KONGERIGERNE Danmarks og norges samt Hertugdømmene Slesvigs og Holsteens historie, &c. *Histoire des royaumes de Danemarck & de Norwege, & des duchés de Sleswick & de Holstein*, traduite de l'allemand en danois. A Odenfée, Lubec, & Leipzig, 1776 & 1777, 3 vol. in-4to.

C'est au fond l'histoire des duchés de Sleswick & de Holstein de M. Christiani, que nous avons annoncée, jointe à l'histoire de Danemarck & de Norwege de Gebhard. On y a inséré quel-

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ques remarques & fait de légers changemens. La liste des sources où l'on peut puiser pour ces histoires a été supprimée. Comme en ces trois volumes on n'a que le Holstein en deux, & un de la Norwege, il y aura suite.

H O L L A N D E.

THESAURUS diff. &c. *Trésor de dissertations & d'opuscules choisis, recueillis & publiés par M. Sandifort, professeur en médecine dans l'université de Leide. 3^{me}. volume. A Leide, chez Luthman, 1778, grand in-4to. de 623 pag. avec fig.*

Cette partie est aussi riche que les deux premières en ouvrages intéressans & singuliers, tels que les observations de Baader imprimées à Fribourg en Brisgau, & devenues si rares qu'on ne les rencontre plus dans le commerce : Oosterdyk *de aceto*, &c.

LETTRES hollandoises, ou correspondance politique, sur l'état présent de l'Europe, notamment de la république des sept Provinces-Unies. A Amsterdam, & se trouve chez les principaux libraires de l'Europe, 1779.

Il paroît régulièrement une feuille par semaine des lettres que nous annonçons, & dix-huit feuilles formeront un volume. Dans les circonstances critiques où se trouve la Hollande, ces lettres sont piquantes. Un habitant d'Amsterdam fait part de ses observations à son correspondant à Paris ; celui-ci lui communique les siennes ; & l'intérêt, qui augmente à mesure

que les événemens se développent, en pourra que s'accroître encore par la suite.

BRUXELLES.

ENCYCLOPÉDIE de jurisprudence ou dictionnaire universel, raisonné, historique, politique de jurisprudence civile, criminelle, canonique & bénéficiale, de toutes les nations de l'Europe; par une société de jurisconsultes-publicistes & de gens-de-lettres. Tome Ve. A Bruxelles, chez J. L. de Boubers, imprimeur-libraire, rue d'Assaut.

Ce volume, qui contient 256 articles, commence par *Allayer*, & finit par *Amphithéâtre*. Le VIe. paroîtra incessamment. On traduit en Italien cet ouvrage vraiment utile, & le premier volume de la traduction est sous presse.

LIEGE.

SUPPLÉMENT aux erreurs de Voltaire, ou réfutation complète de son traité sur la Tolérance, précédé d'une lettre polémique sur la Tolérance chrétienne; ouvrage destiné à prémunir les esprits contre les écrits philosophiques; par un ecclésiastique du diocèse de Reims. A Liege, chez J. J. Tutot, imprimeur, près Saint-Hubert; & à Paris, chez Valade, libraire rue Saint-Jacques. Vol. in-12. de 344 pag. sans la préface. 1779.

„ Un homme très-médiocre ayant présenté
 „ un jour à M. Boyer, évêque de Mirepoix,
 „ un livre contre l'incrédulité, il lui dit vive-

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ ment : *Ah , Monsieur , que m'apportez-vous-*
„ *là , & de quoi vous êtes-vous avisé ? Savez-*
„ *vous bien qu'il faut être un Bossuet ou un Paï-*
„ *cal , pour attaquer les incrédules , sur-tout au-*
„ *jourd'hui , & qu'il ne suffit pas d'être un saint ?*

(*Dictionnaire anti-philosophique , article*
Incrédules.)



CATALOGUE

D E

LIVRES NOUVEAUX.

COLLECTION académique, composée de tous les mémoires de toutes les académies de l'Europe, concernant l'histoire - naturelle, la physique, l'astronomie, la mécanique, la chymie, la médecine, la chirurgie, l'anatomie, &c. Tome XVIII, *in-4to. fig.* & le XIIIe. de la partie étrangère; contenant l'histoire & les mémoires de la société royale des sciences de Turin, traduits & rédigés par M. Paul, correspondant de la société royale des sciences de Montpellier; M. Vidal, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, & M. Robinet, censeur royal, éditeur : *en feuilles.* 12 l.

A Paris, chez l'éditeur, rue S. Dominique, près la rue d'Enfer.

Cours élémentaire d'éducation des sourds & muets, par M. l'abbé Deschamps, chapelain de l'église d'Orléans; suivi d'une dissertation sur la parole, traduite du latin de Jean-Conrad Amman, médecin d'Amsterdam; par M. Beauvais de Préau, docteur en médecine à Orléans : *in-12. br.*

A Paris, chez les freres Debure, quai des Augustins.

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Vocabulaire des termes de marine anglois & françois , françois & anglois ; orné de 31 planches très-bien gravées , avec une explication des figures qui y sont contenues , & des définitions de quelques termes de marine , principalement ceux de gréement : *in-4to. rel.* 14 l.

A Paris , de l'imprimerie royale ; chez Barrois le jeune , libraire , quai des Augustins , près le pont S. Michel.

Histoire des fêtes de l'église & de l'esprit dans lequel elles ont été établies ; ce qui comprend les fêtes des mystères de Notre-Seigneur ; les saints tems de l'année tels que l'avent , le carême , &c. les fêtes de la sainte Vierge , des apôtres & de la Toussaint , &c. ouvrage qui peut être utile à tous les curés & vicaires , lorsqu'ils annoncent les fêtes aux prêtres , à tous les catéchistes ; & instructif & curieux pour tous les fideles en général : *in-12.* 2 l. 10 s.

A Paris , chez Bastien , L. rue du Petit-Lion , F. S. G.

Mélanges de traductions de différens ouvrages de morale , italiens & anglois ; par l'auteur de la *traduction d'Eschyle* (M. le marquis de Pompignan.) *in-12. petit papier, rel.* 2 l.
A Paris , chez Nyon l'aîné , L. rue S. Jean-de-Beauvais.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

C ODE des loix des Gentoux, ou réglemens des Brames, traduit de l'anglois d'après les versions faites de l'original écrit en langue samscrette.	Pag. 3
Essai de traduction de Michel de l'Hôpital, précédé de recherches littéraires, historiques & morales sur le XVIe. siècle. Tome II.	20
Introduction à la connoissance des livres; par M. Denis, &c. Troisième & dernier extrait.	37
Le désintéressement de Phocion, dialogue en vers; par M. François de Neuf-Château.	62
Grammaire de langue arabe, où les regles sont éclaircies par des exemples tirés des meilleurs écrivains; ouvrage particulièrement destiné pour la compagnie des Indes-Orientales; par M. Jean Richardson.	72
Eloge de Jean-Baptiste Rousseau; discours qui a remporté le prix d'éloquence de l'académie d'Amiens en 1778; par M. Demaux.	84
Œuvres du P. Jean-Thomas Bachiocchi, de la congrégation de la mere de Dieu.	97

- Voyages pittoresques de la Grece.* IIIe. cahier. 102
- Abrégé de la révolution de l'Amérique angloise, depuis le commencement de l'année 1774, jusqu'au premier janvier 1778; par M. D. B. Américain.* 119
- Relation ou notice des derniers jours de Jean-Jacques Rousseau; circonstances de sa mort, & quels sont les ouvrages posthumes qu'on peut attendre de lui; par M. le Begue de Presse, docteur en médecine, &c. avec une addition relative au même sujet, par J. H. de Magellan.* 142
- Dictionnaire iconologique, ou introduction à la connoissance des peintures, sculptures, estampes, médailles, pierres gravées, emblèmes, devises, &c. avec des descriptions tirées des poètes anciens & modernes; par M. de Prezel.* 147
- Sermons pour les jeunes dames & les jeunes demoiselles; par M. Jams Fordyce.* 157
- Journal secret d'un observateur de soi-même.* 166
- Lettres du docteur Demeste, &c. au docteur Bernard, &c. sur la chymie, la docimastie, la crystallographie, la lithologie, la minéralogie & la physique en général.* 184
- Recherches sur l'état primitif & la formation de la terre; déduites des faits & des loix de la nature. A quoi on a ajouté un appendice contenant quelques observations générales sur les strata de Derbyshire; par M. Jean Whitehurst.* 201

M É L A N G E S.

- Mémoire concernant la liberté de religion , adressé aux députés du clergé à la diète générale des états du royaume de Suede en 1779 ; par André Chydenius.* 209
- Avis aux gens-de-lettres qui travaillent à l'éloge de l'abbé Suger , proposé par l'académie françoise ; par M. l'abbé Grosier.* 218
- Lettre aux auteurs du journal de Paris , sur l'origine du prieuré des deux amans.* 219
- Lettre aux auteurs du même journal , concernant une anecdote attendrissante.* 224
- Billet de J. J. Rousseau à une demoiselle qui lui avoit demandé un lacet de sa façon pour le jour de ses nœces.* 226
- Extrait d'une lettre adressée à M. l'abbé de Fontenai , sur un passage de la tragédie des Horaces.* 227
- Lettre au rédacteur de ce journal sur Etienne Dolet.* 220
- Notice sur Mamert Patisson.* 243
- Lettre aux auteurs de ce journal sur un morceau de sculpture , & sur le livre intitulé le Triomphe des neuf Preux.* 245

P O É S I E S F U G I T I V E S.

- Discours en vers sur l'espérance de se survivre , lu dans la séance publique de l'académie françoise ; par M. Marmontel.* 258

<i>A madame la duchesse de *** ; par le président d'Alco.</i>	256
<i>A une indifférente ; par M. Knapen, fils.</i>	257
<i>La mort de Garrick. Epître à ***</i>	ibid.
<i>Stances à l'amitié ; par le comte D.. de...</i>	260
<i>Epître à M. Léonard ; par M. Bassenge, citoyen de Liege.</i>	261
<i>Plainte sur le trespas de feu maistre Jehan Bracconnier, dit Lourdault, chantre ; composée par maistre Guillaume Cretin, trésorier du Boys de Vincennes.</i>	269

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie françoise.</i>	276
II.	<i>Société royale de médecine de Paris.</i>	282
III.	<i>Académie royale des belles - lettres de Caën.</i>	285
IV.	<i>Société Zélandoise des sciences de Flessingue.</i>	286
V.	<i>Société Espagnole des amis du pays.</i>	290
VI.	<i>Académie royale des arcades de Rome,</i>	291

S P E C T A C L E S.

PARIS	<i>Comédie Françoise.</i>	295
	<i>Comédie Italienne.</i>	299
LONDRES.	<i>Covent-Garden.</i>	301
NAPLES.		303
FLORENCE.		ibid.
VENISE.		304
GÈNES.		ibid.

HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE.
CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Aurore boréale observée à Paris.* 305
- II. *Nouveaux détails sur la comète annoncée dans le journal de mars.* 307
- III. *Lettre aux auteurs du journal de Paris, sur Bléton.* 308
- IV. *Extrait de l'apologie intitulée, observations d'un ignorant qui a vu sur une lettre d'un savant qui n'a pas vu.* 310
- V. *Réponse du Chartreux à la troisième lettre de M. de Morveau sur Bléton.* 312
- VI. *Extrait d'une lettre adressée à M. de *** , sur le même sujet.* 316
- VII. *Tête de crocodile trouvée dans une carrière à Maestricht.* 317
- VIII. *Lettre au rédacteur du Mercure.* 318
- IX. *Lettre à l'auteur des Affiches de Bourgogne, sur un objet qui intéresse la santé.* 319

MEDECINE CHIRURGIE.

- I. *Recherches sur les mouvemens de la respiration ; par M. Rey de Cazillac.* 322
- II. *Du lait répandu ; par M. de Villiers.* 326

AGRICULTURE. ÉCONOMIE INDUSTRIE
COMMERCE.

- I. *Observations générales sur le jardinage &*

*les plantations , extraites d'un traité sur
les forêts , publié dernièrement à Edim-
bourg. (Traduites de l'Anglois.)* 329

II. *Jambes de fer.* 342

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME , DE COURAGE,
DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 345

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 358

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 361

ITALIE. *ibid.*

ANGLETERRE. 378

ALLEMAGNE. 394

DANEMARCK. 420

HOLLANDE. 422

BRUXELLES. 423

LIEGE. *ibid.*

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.

425



